

CHASTENET DE PUYSEGUR (A.M.J)

# M É M O I R E S

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

ET A L'ÉTABLISSEMENT

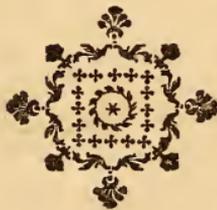
D U

## MAGNÉTISME ANIMAL.

---

*Spiritus intus alit ; totamque infusa per artus  
Mens agitat molem , & magno se corpore miscet.*  
VIRG. ENÉID. LIV. VI.

---



A L O N D R E S.

---

1786.

२२  
V  
२९०

२ ३ ४ ५ ६ ७ ८ ९ १० ११ १२

१३ १४ १५ १६ १७ १८ १९ २० २१ २२

२३ २४ २५ २६ २७ २८ २९ ३० ३१ ३२

३३ ३४ ३५ ३६ ३७ ३८ ३९ ४० ४१ ४२

४३ ४४ ४५ ४६ ४७ ४८ ४९ ५० ५१ ५२

५३ ५४ ५५ ५६ ५७ ५८ ५९ ६० ६१ ६२

६३ ६४ ६५ ६६ ६७ ६८ ६९ ७० ७१ ७२

७३ ७४ ७५ ७६ ७७ ७८ ७९ ८० ८१ ८२



८३ ८४ ८५ ८६ ८७ ८८ ८९ ९० ९१ ९२

९३ ९४ ९५ ९६ ९७ ९८ ९९ १०० १०१ १०२

१०३ १०४ १०५ १०६ १०७ १०८ १०९ ११० १११ ११२

# MONSIEUR,

J'AI l'honneur de vous envoyer tous les détails & les résultats des expériences que j'ai eu la satisfaction d'opérer chez moi par le moyen du magnétisme animal, dont nous devons la connoissance à M. Mesmer. Je crois qu'il n'est pas tems encore de publier les faits dont j'ai été témoin ; on auroit de la peine à les croire, malgré la quantité de témoignages qui y sont joints : je vous prie donc, Monsieur, de ne prêter ces mémoires à personne ; ce n'est qu'à vous seul que je les confie, pour servir à vos réflexions & vous faciliter les moyens de réussir, encore mieux que je ne l'ai fait, dans vos tentatives magnétiques.

Jusqu'à ce que cinquante magnétiseurs, au moins, soient arrivés au point de pouvoir répéter avec succès les expériences qu'ils citeront, l'on ne doit point s'attendre à persuader les gens raisonnables & de bonne foi, encore moins la mul-

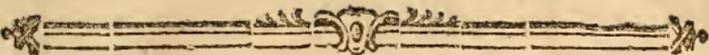
itude. A l'intérêt du magnétisme animal se joint donc mon intérêt particulier : dans la circonstance présente , je serois compromis par la publicité prématurée des expériences que j'ai faites , puisque je ne pourrois voir sans amertume des gens douter de ma véracité. Je puis m'engager à convaincre mes amis , mais ma tâche ne s'étend pas jusqu'au public.

La confiance que je mets en vous , Monsieur , ne me laisse point de doutes sur l'usage discret que vous ferez de mon envoi. Je ne puis mieux vous prouver l'estime que je vous porte , & l'amitié avec laquelle j'ai l'honneur d'être ,

Monsieur ,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur ,  
Le marquis de PUISÉGUR.

Paris , ce 28 Décembre 1784.



## AVANT-PROPOS.

APRÈS l'improbation que deux corps savans & respectables ont donnée à la découverte de M. Mesmer ; après qu'ils ont décidé que les effets qui s'opéroient par le moyen qu'il a indiqué , n'étoient dûs qu'à *l'imagination* des esprits foibles , ou à *l'imitation* , ou bien à la pression douloureuse qu'on peut exercer sur certaines parties du corps , je sens tout le ridicule momentané qu'a dû me donner une décision aussi importante , moi qui ai signé , un des premiers , ma conviction intime aux effets réels du magnétisme animal. Il faut que je sois un visionnaire , ce qui seroit possible ; ou que ces Messieurs se trompent , ce qui est aussi très-possible. Ce procès est déjà jugé. J'entends les plus indulgens , dire : On peut être un fort galant homme , & s'enthousiasmer pour une chimere ; j'entends mes amis me plaindre véritablement de donner dans une erreur démontrée , & ceux dont je ne suis point connu , me donner un ridicule. Il faut avoir raison pour ren-

trer en grace avec tout le monde ; car , en supposant même que je me sois trompé , & que j'en convienne , le ridicule ne s'effaceroit pas , & c'est pour l'agrément de la vie ce que je connois de plus à redouter. *Il s'est donné un ridicule* , dans la bouche d'une belle Dame , a fait souvent plus de tort que les imputations les plus graves. On conclut qu'un homme qui s'est donné un ridicule , manque de jugement , de conduite , de tact , d'usage du monde ; & il faut convenir que c'est presque toujours vrai. Je fais donc mon procès , si je me suis trompé sur le magnétisme animal , & j'adopte pour moi toutes les interprétations que j'ai données au *ridicule* : mais je demande quelque tems pour être jugé en dernier ressort. Puissé-je , en attendant , par les pieces suivantes , éclairer ceux qui voudront me juger , & donner l'espérance à l'humanité souffrante , de voir un jour un terme à ses maux dans l'établissement de la doctrine du *magnétisme animal* !



# MÉMOIRES

*Pour servir à l'Histoire & à l'Etablissement du MAGNÉTISME ANIMAL.*

EN plaidant la cause du magnétisme animal, je ne puis que plaider celle de son célèbre inventeur. En essayant de donner quelques notions sur la cause qui me fait agir, M. Mesmer ne verra, j'espère, en moi que le zèle ardent qui m'anime pour sa gloire. C'est à lui seul que je dois mes foibles lumières & mes heureux essais. Puissent mes efforts accélérer le triomphe qui lui est dû!

Je ne prétends pas donner la théorie du *magnétisme animal*, ni entrer dans aucunes discussions sur son analogie avec tout le système du monde : M. Mesmer seul peut entreprendre une si grande tâche. Celle que je m'impose est, tout simplement, de dire comment je m'y prends pour guérir des maladies, & comment se produisent sur beaucoup de malades les effets aussi surprenans qu'inattendus dont on peut avoir entendu parler.

Je n'ose me flatter d'être assez éclairé pour ne jamais me tromper dans l'exposé théorique que je vais faire; mais autant on aura droit de discuter, & peut-être même de réfuter une partie des assertions que j'y établis, autant on devra croire à la lettre les détails & les résultats des cures qui se sont opérées, cette dernière partie étant une chose de fait dont je CERTIFIE LA VÉRITÉ.

Je crois qu'il existe un fluide universel, vivifiant toute la nature; que ce n'est point une ancienne erreur, mais une ancienne vérité, que l'ignorance a toujours rejetée. Je crois que ce fluide, sur la terre, est continuellement en mouvement, & que c'est une vérité non moins ancienne & non moins démontrée aujourd'hui. La seule idée presque palpable que nous ayons eue du mouvement de ce fluide jusqu'à présent, est celle que l'électricité nous a donnée.

Le magnétisme minéral avoit encore dû auparavant nous en donner une idée moins palpable, mais plus sûre; car comment, sans mouvement, un corps quelconque, une aiguille aimantée peut-elle changer de place?

Je crois que *les médecins*, en s'emparant de ces deux découvertes pour les appliquer au soulagement des malades, ont prouvé par là l'ignorance où ils étoient de la cause de ces phénomènes.

*Le magnétisme animal*, en donnant aujourd'hui la dernière preuve d'un fluide universel & toujours en mouvement, vient

offrir à l'humanité un moyen assuré de la guérir de la plupart de ses maux.

En admettant comme incontestable l'existence d'un fluide universel répandu dans l'espace, je vois d'abord dans le mouvement de rotation imprimé aux astres, le phénomène en grand de nos globes électriques.

Je vois la terre, ainsi que tous les autres corps célestes, tourner continuellement au milieu d'un fluide dans lequel elle est plongée, & par cette rotation continuelle, acquérir un mouvement analogue au mouvement électrique. Comme aucune *pointe* ne vient soutirer ce mouvement ainsi accumulé, il en résulte qu'elle en demeure continuellement saturée & surchargée. C'est un effet de ce mouvement non modifié dans le fluide universel, que nous obtenons par le secours de nos machines électriques. C'est ce même effet, diversement modifié & si généralement répandu, qui fait que nous en reconnoissons l'existence par-tout; & si les corps *bitumineux* & *vitifiés* en donnent des apparences plus sensibles; ce n'est qu'en raison d'un excédant de mouvement qui adhère à leur surface plus ou moins, & s'étend comme une atmosphère autour d'eux. Pour abréger les phrases, je me servirai dorénavant du mot *fluide* ou d'*électricité*, au lieu de mouvement dans le fluide; tout le monde, je crois, étant à présent d'accord sur les phénomènes électriques, pour les considérer comme l'effet d'un mouvement,

& non comme une circulation de fluide.

Tous les corps sont donc *saturés*, à leur maniere, du fluide que nous nommons électrique; c'est une vérité qui dérive nécessairement de l'existence du fluide universel. Pourquoi tous les corps sont-ils bons, les uns pour transmettre le fluide électrique par communication, & les autres par le frottement: & pourquoi ces derniers isolent-ils les corps qui s'électrifient par communication? La réponse en vient tout naturellement, de ce que les uns, tels que les substances *soyeuses*, les *bitumes*, & sur-tout le *verre*, ayant un excédant de fluide, ou, pour mieux dire, une saturation complète d'électricité, n'en peuvent plus recevoir.

Je dis plus; l'électricité du verre qui sert d'isoloir, n'est pas la même qui se manifeste sur le conducteur; car la première est l'électricité déjà modifiée par les filieres du verre; tandis que celle du conducteur est l'électricité à nu, telle que la nature la reçoit pour servir de dépôt général à tout ce qui existe.

Cette électricité ne peut être bonne à rien (1), LA NATURE, ou DIEU seul, s'étant réservé le travail des modifications; ce qui constitue les différentes especes. *Modifier* du fluide universel, seroit *créer*; & toute créature ne peut raisonnablement s'en croire susceptible.

Plus nous remonterons aux causes premières, & plus nous devons croire que, passé cela, il est un abyme que nous ne

pouvons franchir. Vouloir aller au-delà seroit folie : saisis d'un respect profond , adorons donc de tout notre pouvoir ce que , ne pouvant apprécier , nous devons reconnoître.

Étendons-nous , s'il est possible , par la pensée ; elle seule franchit l'espace , & que LE FLUIDE UNIVERSEL serve de conducteur à nos hommages & à notre profonde vénération.

D'après cet aperçu , l'homme , ainsi que tout ce qui existe , se trouve aussi saturé à sa manière du fluide universel , & peut être considéré comme une *machine électrique animale* , la plus parfaite qui existe , puisque sa pensée , qui règle toutes ses actions , peut le conduire jusqu'à l'infini.

Mais arrêtons-nous à la nature purement physique de l'homme. Ne savons-nous pas que nous partageons avec tout ce qui existe la propriété d'être réduits en *cendres* & de là *en verre* ? Plusieurs chymistes habiles , M. Sage sur-tout , ont obtenu avec de la cendre des os , du VERRE d'une superbe transparence. Nos nerfs ont offert à un physicien célèbre , M. le Dru , une analogie parfaite avec le verre. M. Charles , dans son *excellent* discours à l'ouverture de ses cours de physique , reconnoît un esprit vivifiant toute la nature & qui ne se perd jamais. Le phosphore que l'on retire des substances animales , & qui est le corps de la nature qui contient le plus de fluide universel , est connu depuis long-tems. Toutes ces données

font senties & démontrées ; il n'y a qu'un pas à faire pour en affeoir les applications , que les favans pourront développer avec succès.

Si l'homme est véritablement une *machine électrique parfaite* , nous devons croire qu'elle embrasse les propriétés *positives & négatives*. Nous venons de voir M. Nairne en exécuter une artificielle , qui est munie de ces deux avantages : l'ouvrage le plus parfait de la nature en ce genre les a donc aussi nécessairement au suprême degré.

Par tout ce que je viens de dire , on peut conclure que si la base de mon système est vraie , l'homme n'a besoin d'aucun accessoire pour agir sur ses semblables d'une manière salutaire , notre *électricité animale* tendant toujours à se porter où notre volonté la dirige.

De même que dans l'électricité artificielle , nos pointes , qui sont nos doigts , suffisent pour soutirer le *trop plein* de fluide qui s'en rencontre dans certains malades , & la *main entiere* pour en porter où il en manque : qu'on ne croie cependant pas qu'il faille une régularité minutieuse dans ses gestes pour opérer avec succès sur ses semblables.

Notre organisation électrique est si parfaite , qu'avec le secours seul de LA VOLONTÉ ( 2 ) , on peut opérer des phénomènes qui , quoique très-physiques , ont l'air de tenir du miracle. Il sembleroit que nos organes extérieurs n'ont été donnés par Dieu , que pour servir d'instrumens aux paresseux ,

afin de leur permettre de jouir , ainſi que les autres , de tout le bonheur dont ils ſont ſuſceptibles. L'expérience en effet prouvera que tous les hommes ne réuſſiront pas également dans la SCIENCE du magnétiſme , & n'opéreront pas les mêmes phénomènes. Cela dépendra beaucoup de leur conſtitution & du travail qu'ils auront fait ſur eux-mêmes ; mais comme , à la rigueur , on peut dire que nous ne pouvons agir que d'après nos facultés , & que nos facultés nous ſont données par la nature ſans notre participation ; il ſ'enſuit que l'homme qui magnétiſera avec le plus de ſuccès , ne devra jamais en tirer vanité ſur celui qui , n'ayant pas autant de pouvoir que lui , magnétiſera pourtant de ſon mieux. Une même baſe viendra lier les hommes ; ce fera le deſir de faire du bien , chacun ſuivant toute ſon énergie ; & de là naîtra l'indulgence parmi eux , vertu ſans laquelle leur bonheur ne peut exiſter. Je le diſois ce printems devant pluſieurs élèves de M. Meſmer : Nous ne ferons jamais que des *tourneurs de manivelles* ; c'eſt M. Meſmer qui nous l'a miſe à la main ; celui qui aura le *meilleur bras* , la tournera le plus vite.

M. Meſmer ſeul pourroit tirer vanité du bonheur du monde , ſi le vrai génie étoit ſuſceptible de *vanité*.

Le fond du *baquet* de M. Meſmer eſt compoſé de bouteilles arrangées entr'elles d'une manière particulière. Au-deſſus de ces bouteilles , ont met de l'eau juſqu'à une certaine

hauteur ; des baguettes de fer , dont une extrémité touche à l'eau , sortent de ce baquet , & l'autre extrémité , terminée en pointe , s'applique sur les malades. Une corde , en communication avec le réservoir magnétique & le réservoir commun , lie tous les malades les uns aux autres ; ce qui , s'il existe une circulation de fluide ou de mouvement , sert à établir l'équilibre entr'eux.

Mais quel est , dira-t-on , le mouvement qui peut alors circuler dans les malades ? Voici l'explication qu'il me semble que M. Mesmer donne de cet effet , & qui est conforme à ses procédés.

On touche chacune des bouteilles qui entrent dans le réservoir magnétique , & on leur communique par-là une impulsion électrique animale : on charge de même l'eau qui recouvre les bouteilles , & par cette opération , l'on détermine les courans de mouvemens à se porter vers les pointes ressortissantes.

Si l'on veut , au moyen d'une baguette de fer terminée en pointe dans le milieu du baquet , qu'on peut *toucher* de tems en tems , ou d'un rechargement qu'on peut opérer à volonté , on entretient ce mouvement dans la direction donnée \* ; & par l'intermede de

---

\* Le mouvement une fois imprimé & déterminé vers les pointes ressortissantes , on sent qu'il n'est pas besoin dans la journée d'un rechargement nouveau de la part du magnétiseur , puisque l'action que reçoivent les malades étant aussitôt réagie par eux , cet effet alternatif doit se continuer tant que le réservoir magnétique est entouré.

la corde qui sert à lier tous les malades entr'eux , il arrive , comme je l'ai dit plus haut , un combat dans chaque individu pour le rétablissement de l'équilibre , du fluide ou mouvement électrique animal.

On resteroit cependant bien du tems autour d'un réservoir magnétique ainsi préparé , que l'on n'en éprouveroit aucun effet sensible , à moins d'avoir une susceptibilité singulière dans les nerfs , ou que l'imagination , portée vers la crainte ou l'espérance au suprême degré , ne produisît des sensations passageres , & souvent imaginaires , aux individus foibles qui y mettroient leur confiance.

Mais M. Mesmer fait faire ce qu'il appelle la chaîne à ses malades , & il en occupe un chaînon. Qu'arrive-t-il alors ? C'est que le fluide animal , mis de nouveau en action par le maître , circulant à son tour & réagissant sur le mouvement déjà imprimé au réservoir magnétique , il en résulte un plus grand effet de mouvement dans chaque individu ; & ce combat de l'électricité animale pour se mettre en équilibre , peut produire des effets sensibles , & quelquefois l'état *de crise magnétique*.

Le baquet , sans l'aide d'un magnétiseur , ne doit donc être regardé que comme un accessoire du traitement magnétique , puisque son effet , fort secondaire , est plutôt d'entretenir un mouvement déjà imprimé , que d'en communiquer un par lui-même. Autant un individu , déjà remué par l'agent

de la NATURE, est dans le cas d'en ressentir des influences salutaires, autant un nouveau malade est souvent éloigné d'y éprouver le plus léger effet.

Mais si-tôt que la *chaîne* commence, il n'y a plus d'imagination qui tienne; elle a beau faire pour ou contre, elle ne peut pas plus empêcher l'électricité animale de chercher à se mettre en équilibre, que nous ne pouvons empêcher l'électricité artificielle de s'étendre également sur un conducteur quelconque.

Il arrive cependant rarement que la première fois qu'un malade fait la chaîne, l'état de *crise* s'enfuit. Cela vient sans doute de ce que le mouvement animal, dans sa circulation rapide & douce en même-tems, glisse au premier moment sur les obstacles, comme fait & feroit toujours l'électricité artificielle. Ce n'est que plus ou moins lentement que le premier, par son analogie directe avec notre système, finit par agir victorieusement.

Pour faciliter donc, d'une manière plus prompte, la circulation de la partie du fluide universel qui nous est propre, autrement dit l'électricité animale, sur un nouveau malade, il faut que M. Mesmer le **TOUCHE**. Alors, en raison du pouvoir que la nature a donné à tous les hommes, & que lui, par son travail sur lui-même, a si bien perfectionné, il communique une impulsion réelle & plus directe au fluide animal, & opere d'autant plus d'effet sur le

fujet qu'il touche , que celui-ci a des dispositions à être guéri promptement. Cette opération préliminaire est nécessaire , par le premier effort que cela occasionne sur la cause du mal , & pour mieux préparer les voies dans le traitement général.

Lors donc que l'on *touche* un malade en *disposition prompte* de guérir , le fluide animal n'est pas long - tems sans joindre son effort à celui de la nature ; & souvent , *dès la première fois* , on lui occasionne une crise , laquelle d'après les phénomènes qu'elle présente , doit s'appeler *crise magnétique*. C'est alors qu'on voit la preuve de la similitude exacte qu'il y a entre l'électricité & le magnétisme : des effets analogues à l'électricité artificielle , on passe à ceux analogues au magnétisme minéral ; & le tout , au moyen de la seule petite partie de mouvement dont nous soyons maîtres , j'entends celle qui se modifie par nos organes.

M. Thouvenel , en expliquant les phénomènes très-naturels du Sourcier Bléton ( phénomène qu'on se refuse à croire avec autant de tort & d'acharnement que ceux du magnétisme animal ) ( 3 ) , donne la dénomination du fluide électrique *nerveux* , à la cause qui fait agir le *Sourcier*. Cette qualification est très-bonne , d'après la manière reçue de s'entendre , & doit être synonyme avec celle de fluide électrique animal , à moins qu'on ne trouve celle-ci meilleure , comme étant moins particularisée : mais il est inutile de s'embarasser ici de cet objet.

Que l'Académie des Sciences adopte seulement l'existence du mouvement continué dans un fluide universel, & l'Académie Française ne tardera pas à classer & dénommer la petite partie qui nous concerne.

Avant de faire aucune application des principes que je viens d'exposer, aux différentes maladies que j'ai eu occasion de traiter, je dois encore dire, à la gloire de M. Thouvenel, qu'après M. Mesmer, je ne fais personne qui, par ses recherches & ses écrits, ait donné plus de lumière sur l'existence & les effets du mouvement général : son courage à défendre la cause de Bléton, ou, pour mieux dire, de LA NATURE manifestée par lui, annonce un caractère ferme & estimable; & l'on ne peut rien de plus satisfaisant sur la similitude des effets électriques & magnétiques, que ses mémoires physiques & médicaux.

M. Cloquet, receveur des gabelles à Soissons, étant venu, comme beaucoup d'autres curieux, examiner les effets surprenans du magnétisme qui s'opéroient chez moi, autour d'un *arbre*, sur plus de deux cents malades, a écrit, ce printems, une lettre dans laquelle il a rendu compte de ce qu'il avoit vu. J'ai consenti à la publication de cette lettre, espérant que le public, surpris des détails qu'elle contient, en rechercheroit avec plus d'empressement la vérité. L'effet n'a point répondu à mon attente; on a lu cette lettre comme on auroit fait un conte de fée : il y a même eu jusqu'à des  
partisans

partisans zélés du magnétisme animal, qui ont écrit, qu'en ajoutant foi à beaucoup d'effets surprenans du magnétisme, ils ne croyoient cependant pas pour cela tout ce que M. Cloquet racontoit des *somnambules* de Buzancy. Les faits détaillés dans cette lettre sont cependant très-vrais. Je ne connoissois pas alors M. Cloquet, & c'étoit la force de la persuasion & la vérité qui avoient dicté son récit. Que n'y eût-il pas ajouté de plus incroyable encore, s'il eût vu alors ce dont je l'ai rendu témoin depuis !

Un petit nombre de cures, précédées de crises magnétiques, suffiront pour donner l'explication de la théorie que j'ai adoptée : d'après elles, on en pourra conclure la multiplicité de scènes dont j'ai été témoin, & dont les variétés ont suivi celles des tempéramens & des maladies des individus que j'ai eu à traiter.

Le printems passé, mon traitement se faisoit autour d'un *arbre* : le mouvement végétal alors venant prêter une force de plus à l'*électricité animale*, il résulroit de cette action, combinée sur les individus qui y étoient soumis, des effets plus analogues encore à notre système, que ceux qui s'obtiennent ordinairement dans les traitemens magnétiques ordinaires. Aussi, tous les effets & tout le résultat étoient - ils plus doux & plus satisfaisans que dans aucuns traitemens précédens : *aucunes convulsions* ; ou, s'il arrivoit qu'à la première sensation quelques malades éprouvassent quelque

tremblement, il suffisoit d'un très-léger attouchement de ma part pour les en délivrer *pour toujours*.

Je ne puis m'empêcher, en parlant de mon traitement *magnético-végétal*, de faire mention d'un savant physicien que je ne connois que par des ouvrages & des découvertes qui lui méritent la reconnoissance & l'admiration publique, je veux dire *M. Bertholon*, de l'Académie de Montpellier, qui a si bien traité de l'électricité des végétaux, & nous en a fourni des procédés si ingénieux pour retirer de l'air *déphlogistique* de la transpiration des feuilles fraîches exposées au soleil. S'il avoit fait un pas de plus \*, il auroit vu que cet air *déphlogistique* étoit précisément cette partie du *fluide universel* modifié dans les végétaux pour former & entretenir leur organisation, & que c'étoit là la seule cause de l'effet salutaire qu'il appercevoit, avec tant de justesse, résulter de leur communication avec les animaux ( 4 ).

Avant *M. Bertholon*, *MM. Priestley & Ingen-housz* avoient fait de grandes découvertes en physique.

La connoissance de différentes especes d'air, & sur tout de l'air *déphlogistique*, étoit le fruit de leurs travaux. En reconnoissant que cet air *déphlogistique* étoit le principe

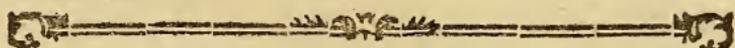
---

\* Je crois que, même sans le secours du magnétisme animal, il doit être sain de se rassembler l'été sous l'ombrage d'un bel arbre, bien exposé aux rayons du soleil.

de l'air respirable , que les eaux qui en contenoient le plus étoient les plus salubres , que sans cet air il n'y auroit ni *combustion* , ni *chaleur* , ni *végétation* , ni *vie* enfin dans la nature ; comment se fait-il qu'ils n'en aient pas conclu qu'il y avoit un fluide universel ? Avec un peu moins d'amour-propre , des hommes d'autant de génie n'auroient pu s'empêcher de reconnoître que M. Mesmer leur donnoit la vraie cause de tous les effets qu'ils avoient si justement & si affirmativement reconnus. Oui , n'en doutons pas , c'est l'amour-propre seul qui cause toutes nos erreurs ; lui seul est la source de la prévention , qui ne devoit jamais exister parmi les hommes ; car ce sentiment est aussi contraire à la raison qu'au bonheur.

Enfin , comment tous les chymistes n'ont-ils pas apperçu ce fluide universel dans cet acide phosphorique , ce phlogistique si nécessaire à admettre , quoiqu'impalpable , & sans lequel le regne minéral n'existeroit pas ? La révification des métaux par le phosphore , expérience superbe que l'on doit à M. de Bullion , est peut-être dans le regne minéral , le *nec plus ultra* de la puissance humaine : à moins de créer , on ne peut imaginer rien de plus beau , puisque c'est emprunter du fluide universel au regne animal , pour le porter au regne minéral. Cette seule expérience prouve , mieux que tous les effets magnétiques , l'existence du fluide universel. ( 5 )

En admettant un mouvement continuel dans un fluide universel remplissant l'espace , quel jour vient nous éclairer ! Les noms d'air , de phlogistique , d'acide igné , d'acide phosphorique , déphlogistique , d'électricité , de magnétisme enfin , n'indiqueront plus que des modifications de mouvement ; & forcés de reconnoître en nous celle qui nous est propre , nous allons jouir paisiblement de tous les avantages que cette connoissance nous procure.



*Cure d'une fluxion de poitrine , avec point de côté & crachement de sang.*

CETTE cure est la première que j'aie entreprise ; je puis même dire que c'est à elle à qui je dois , non pas tout-à-fait ma croyance aux effets du magnétisme animal , mais la confiance dans mes moyens. Le hasard a fait que le malade dont je vais parler est tombé entre mes bras , au bout de cinq minutes , dans l'état de *somnambulisme* le plus parfait , & tel que jamais je n'en avois vu. J'écrivis dans le tems à ce sujet , deux lettres à la société formée par M. Mesmer , que je vais rapporter. J'étois exalté au dernier point , & singulièrement glorieux de tout mon pouvoir : je n'imaginois pas alors que la cause en fût si simple ; & , sans un retour sur moi-même , qui me

faisoit bien voir que j'étois loin de la perfection, j'eusse été tenté, en réfléchissant à tout ce que je faisois de *supernaturel*, de me croire favorisé du ciel. Je ne me suis éclairé depuis, qu'aux dépens de mon amour-propre; & ce ne pourra être sans le même sacrifice, que toutes les Académies de l'Europe s'empresleront à rendre à M. Mesmer la justice qui lui est dûe.

*Au château de Buzancy près Soissons* &  
ce 8 Mai 1784.

« Je ne puis tenir, Monsieur, au plaisir de vous faire part des expériences dont je m'occupe dans ma terre. Je suis d'ailleurs si agité moi-même, je puis même dire si exalté, que je sens qu'il me faut du relâche, du repos, & j'espère le trouver en écrivant à quelqu'un qui puisse m'entendre. Lorsque je blâmois l'enthousiasme du pere Her-  
vier, que j'étois loin encore d'en connoître la cause! Aujourd'hui je ne l'approuve pas davantage, mais je l'excuse. Plus de feu, plus de chaleur dans l'imagination que je n'en ai, peut-être, l'auront maîtrisé; & d'ailleurs l'expérience de personne, avant lui, ne le pouvoit retenir. Puissé-je contribuer, ainsi que ceux qui comme moi s'occuperont du magnétisme animal, à ramener la tranquillité dans l'esprit de tous les témoins de nos singulieres expériences, & cela par notre propre tranquillité!

Contentons-nous , faisons , à l'exemple de M. Mesmer , des efforts sur nous-mêmes : & certes il en faut beaucoup , pour ne pas s'exalter au dernier point , en voyant tous les effets *surprenans & salutaires* qu'un homme , avec le cœur droit & l'amour du bien , peut opérer par le magnétisme animal. J'entre donc en matière , & j'en suis bien pressé.

Après dix jours de *tranquillité* dans ma terre , sans m'occuper d'autres choses que de mon repos & de mes jardins , j'eus occasion d'entrer chez mon régisseur. Sa fille souffroit d'un grand mal de dents. Je lui demandai en plaisantant si elle vouloit être guérie : elle y consentit , comme vous pouvez le croire. Je ne l'eus pas magnétisée *dix minutes* , que ses douleurs furent entièrement calmées , elle ne s'en ressent pas depuis.

« La femme de mon garde fut guérie le lendemain du même mal , & en aussi peu de tems.

Ces foibles succès me firent essayer d'être utile à un paysan , homme de vingt-trois ans , *alité* depuis quatre jours , par l'effet d'une fluxion de poitrine , avec point de côté , & crachement de sang : j'allai donc le voir , c'étoit mardi passé , 4 de ce mois , à huit heures du soir ; la fièvre venoit de s'affoiblir. Après l'avoir fait lever , je le magnétisai. Qu'elle fut ma surprise de voir , au bout d'un demi-quart d'heure , cet homme *s'endormir* paisiblement dans mes bras , sans convulsions ni douleurs ! je poussai la crise ;

ce qui lui occasionna des vertiges : il parloit, s'occupoit tout haut de ses affaires. Lorsque je jugeois ses idées devoir l'affecter d'une maniere désagréable, je les arrêtois & cherchois à lui en inspirer de plus gaies ; il ne me falloit pas pour cela faire de grands efforts ; alors je le voyois content, imaginant tirer à un prix, danser à une fête, &c..... *je nourrissois en lui ces idées*, & par-là je le *forçois* à se donner beaucoup de mouvement sur sa chaise, comme pour danser sur un air, qu'en chantant (*mentalement*) je lui faisois répéter tout haut ; par ce moyen j'occasionnai dès ce jour-là au malade *une sueur* abondante. Après une heure de crise, *je l'appaisai* & sortis de la chambre. On lui donna à boire, & lui ayant fait porter du pain & du bouillon, je lui fis manger dès le soir même une soupe ; ce qu'il n'avoit pu faire depuis cinq jours : toute la nuit il ne fit qu'un somme ; & le lendemain, ne se souvenant plus de ma visite du soir, il m'apprit le meilleur état de sa santé, &c..... Je lui ai donné *deux crises* mercredi, & jeudi j'ai eu la satisfaction de ne lui voir le matin qu'un léger frisson ; chaque jour j'ai fait mettre les pieds dans l'eau au malade, l'espace de trois heures, & lui ai donné *deux crises* par jour. Aujourd'hui samedi, le frisson a été encore moins long qu'à l'ordinaire ; son appétit se soutient ; ses nuits sont bonnes, & la fièvre fort sur ses levres ; enfin j'ai la satisfaction de le voir dans un mieux sensible, & j'espère

que d'ici à trois jours il reprendra ses ouvrages accoutumés.

Le bien que j'ai opéré sur ce malade, a enhardi plusieurs payfans à venir me consulter. Une femme de vingt-quatre ans, souffrant dans le bas-ventre depuis quatorze mois, après une couche difficile, a éprouvé en moins de *six minutes* un spasme sans convulsions ni marques de douleurs apparentes; seulement, à l'approche de ma main sur la partie souffrante, je lui voyois éprouver un léger frémissement: voilà déjà deux fois que je lui fais ressentir les mêmes effets, dont les suites ne lui laissent ni foiblesses ni souvenir fâcheux.

Un autre jeune-homme de dix-sept ans s'est trouvé tourmenté avant-hier par une fièvre très-forte, avec un mal de tête violent: j'ai été le magnétiser sur le champ; je n'ai pu lui procurer aucun soulagement de toute la journée, quoique j'y aye fait mes efforts le matin & le soir: hier au matin j'ai un peu apaisé son mal de tête; mais sitôt que je l'ai eu quitté, il lui a repris; enfin hier au soir je suis parvenu à lui procurer un sommeil paisible; la nuit n'a cependant pas été bonne; ce matin j'ai produit sur lui le même effet salutaire, mais il faudroit que je ne le quitasse pas; car son mal de tête recommence avec son réveil, sitôt que je le quitte.

Afin donc de pouvoir opérer sur tous ces pauvres gens un effet plus continuel, & en même-tems ne pas m'épuiser de fatigues,

j'ai pris le parti de *magnétiser un arbre*, d'après les procédés que nous a indiqués M Mesmer ; & après y avoir attaché une corde , j'ai effayé sa vertu sur mes malades : ce n'est qu'hier au soir que j'ai fait ma première expérience ; j'y ai fait venir mon premier malade : fitôt qu'il a eu mis la corde autour de lui , il a regardé l'ARBRE , a dit pour toute parole , avec un air d'étonnement qu'on ne peut rendre : — *Qu'est-ce que je vois là ?* Ensuite sa tête s'est baissée , & il est entré en somnambulisme parfait. Au bout d'une heure , je l'ai ramené dans sa maison , où je lui ai rendu l'usage de ses sens. Plusieurs hommes & femmes sont venus lui dire ce qu'il avoit fait ; il leur soutient que cela n'est pas vrai ; que , foible comme il est , pouvant à peine marcher dans sa chambre , il lui seroit bien impossible de descendre son escalier & d'aller à l'arbre de la fontaine. Je fais taire les questionneurs , autant qu'il m'est possible , pour ne pas fatiguer sa tête. Aujourd'hui j'ai répété sur lui la même expérience avec le même succès.

Une fille de vingt-six ans , des environs , ayant avec la fièvre depuis neuf mois , des maux de reins , d'estomacs & de tête continuels , est venue , avec toute la dévotion possible , me trouver chez mon malade ; je l'ai envoyée à mon arbre ; j'ai fait la chaîne avec tous deux ; elle s'est trouvée soulagée singulièrement de tous ses maux , à la fièvre près , &c... Je vous l'avoue , Monsieur ,

la tête me tourne de plaisir , en voyant le bien que je fais. Madame de P\*\*\* , la compagnie qu'elle a chez elle , mes gens , tout ce qui m'entoure ici , éprouvent un faififfement mêlé d'admiration , qu'il est impossible de rendre , & je vous avouerai encore que je crois qu'ils n'éprouvent que la moitié de mes sensations. Sans *mon arbre* qui me repose & qui va me reposer encore davantage , je serois dans une agitation contraire , je crois , à *l'harmonie* de ma santé ; j'existe TROP , s'il est possible de se servir de cette expression.

*Partie d'une lettre écrite à mon frere.*

De Buzancy, le 17 Mai 1784.

« Si vous n'arrivez pas ici , mon cher ami , avant dimanche , vous ne verrez plus mon homme si extraordinaire , car sa santé est rétablie presque entièrement , il vaque à tous ses ouvrages ; il m'a dit cependant lui-même , *étant en crise* , qu'il avoit encore besoin d'être *touché* , & m'a indiqué les jours , c'est pour jeudi , samedi , & lundi la dernière fois , où il m'a prévenu que j'aurois beaucoup de difficulté à en venir à bout , mais qu'il le falloit absolument.

Je continue de faire usage de l'heureux pouvoir que je tiens de M. Mesmer , & je le bénis tous les jours ; car je suis bien utile , & j'opere bien des effets salutaires

sur tous les malades des environs ; ils affluent autour de mon arbre ; il y en avoit ce matin plus de CENT TRENTE. C'est une procession perpétuelle dans le pays ; j'y passe deux heures tous les matins : mon arbre est le meilleur *baquet* possible ; il n'y a pas une feuille qui ne communique de la santé ; chacun y éprouve , plus ou moins , de bons effets ; vous ferez charmé de voir le tableau d'humanité que cela représente. Je n'ai qu'un regret , c'est de ne pouvoir pas toucher tout le monde ; mais mon homme , ou , pour mieux dire , *mon intelligence* , me tranquillise ; il m'apprend la conduite que je dois tenir : suivant lui , il n'est pas nécessaire que je touche tout le monde , *un regard , un geste , une VOLONTÉ* , ç'en est assez , & c'est un paysan le plus borné du pays , qui m'apprend cela. *Quand il est en crise* , je ne connois rien de plus *profond* , de plus *prudent* , & de plus *clairvoyant* : j'en ai plusieurs autres , tant hommes que femmes , qui approchent de son état , mais aucun ne l'égalé , & cela me fâche ; car *mardi* prochain , adieu mon conseil , cet homme n'aura plus besoin d'être *touché* ; & certes aucune curiosité ne m'engagera jamais à me servir de lui sans le but de sa santé & de son bien : si vous voulez le voir & l'entendre , arrivez donc au plus tard *dimanche*.

La femme dont j'ai parlé dans ma lettre est si bien , qu'elle ne veut plus être *touchée* ; mais elle a eu cependant *une crise* aujourd'hui , parce que je ne la crois pas guérie.

Le petit garçon a saigné une autrefois du nez, ensuite son mal de tête revenant obstinément, je *l'ait fait saigner*; après, mon *Viçtor*, mon *paysan*, l'a vu étant en crise; il lui a ordonné un vomitif & une purgation: aujourd'hui il est bien, & la fièvre & les maux de tête n'existent plus. La fille avec la fièvre depuis douze ou quatorze mois, ne l'a plus depuis cinq jours; elle ne vient plus que par reconnoissance pour l'arbre: c'est celle que j'ai mandé dans ma lettre à M. *Bergasse* qui étoit venue à l'arbre le jour même de ma lettre.

Adieu, mon cher ami, je vous invite fort à venir partager mon plaisir & mes peines; quand vous verrez toutes ces bonnes gens autour de mon arbre, leur résignation, leur courage, les bénédictions qu'ils me donnent, leur tranquillité, vous en ferez sûrement charmé. »

*Autre partie d'une lettre que j'écrivois dans ce tems-là, & dont je n'eusse pas parlé, si l'expérience répétée des mêmes effets ne m'eût intimement persuadé de leur existence ( c'est toujours de Viçtor que je parlois. )*

« C'est avec cet homme simple, ce paysan, homme grand & robuste, âgé de vingt-trois ans, actuellement affaibli par la maladie, ou plutôt par le chagrin, & par cela même plus propre à être remué par l'agent

de la nature ; c'est avec cet homme , dis-je , que je m'instruis , que je m'éclaire. Quand il est dans l'état magnétique , ce n'est plus un payfan *niais* , sachant à peine répondre à une phrase , c'est un être que je ne fais pas nommer : je n'ai pas besoin de lui parler ; je pense devant lui , & il m'entend , me répond. Vient-il quelqu'un dans sa chambre ? il le voit , si *je veux* , lui parle , lui dit les choses *que je veux* qu'il lui dise , non pas toujours telles que je les lui *dîde* , mais telles que la vérité l'exige. Quand il veut dire plus que je ne crois prudent qu'on en entende , alors *j'arrête ses idées* , *ses phrases* au milieu d'un mot , & je *change son idée* totalement. Vous jugez qu'il est impossible que cet homme ne soit pas singulièrement pénétré de reconnoissance des soins que madame de P\*\*\* & moi lui portons ; jamais il n'oseroit nous en faire part dans son état habituel ; mais sitôt qu'il est *en crise magnétique* , son cœur s'épanche ; il voudroit , dit-il , que l'on pût l'ouvrir , pour voir comme il est rempli d'amitié & de reconnoissance : nous ne pouvons retenir des larmes d'admiration & de sensibilité , en entendant la voix de la nature s'exprimer avec tant de franchise ; je me plais à le laisser sur ce chapitre , parce que le sentiment qui l'anime alors ne peut être que salutaire. Enfin , Monsieur , pour abrégé , vous saurez que cet homme a un chagrin intérieur ; ce chagrin est occasionné par sa sœur avec laquelle il loge , qui lui conteste

une donation à lui faite par sa mere : cette sœur est la plus méchante femme du canton ; elle le fait enrager du matin au soir. J'ai su tous ces détails-là de lui, sans qu'il en ait le moindre souvenir. J'ai tâché de le pénétrer de l'idée consolante d'alléger ses peines, de voir à ses affaires, & de les éclaircir. Ce matin est venue une femme chez lui, comme je le magnétisois ; je voulus qu'il sût que cette femme étoit-là, & qu'elle avoit de l'amitié pour lui. — Il lui dit bon jour, après quoi, — « Angélique (lui dit-il), oserois-je vous prier de me faire un grand plaisir ? — Volontiers (je dis à cette femme de lui répondre avec autant d'exactitude que s'il eût été dans l'état ordinaire). — Monsieur a des bontés pour moi ; il vient me voir, prend soin de ma santé ; il fait sûrement que j'ai bien du chagrin. — Oui, il le fait, & il tâchera de l'adoucir. — Ah ! que de bonté !..... C'est ma sœur qui le cause, vous le savez, Angélique. — Prends patience, cela finira bientôt. Angélique ? — Eh bien ? — Je voudrois bien remettre quelque chose entre les mains de Monsieur : voulez-vous vous charger de le lui porter, car je n'oserois jamais prendre cette liberté-là moi-même. — Qu'est-ce que c'est ? — Vous trouverez dans mon armoire, dans tel tiroir, sous ( telle chose qu'il lui désignoit ) un gros papier plié de telle maniere ; c'est une donation de cette maison-ci, que m'a faite ma mere entre vifs, pour me récompenser des soins

» que j'ai pris d'elle dans sa vieillesse. » Angélique cherche dans l'armoire, trouve un parchemin tel qu'il l'avoit indiqué; & le lui montrant, lui demande si c'est là ce qu'il veut me faire donner (vous observerez qu'il avoit toujours les yeux fermés, *ce que j'ai soin d'entretenir* toujours dans les crises, afin de ne pas fatiguer la vue); il répond qu'oui; lui recommande bien le secret vis-à-vis de sa sœur, qui sûrement auroit brûlé ce papier si elle l'avoit su entre ses mains, & la presse instamment de nouveau de me le porter, &c..... Je prends cette donation des mains de cette femme; & je ne l'ai pas plutôt dans ma poche, que je vois le visage de cet homme prendre le caractère de la sérénité, l'air de la jubilation. Je sortis quelques minutes après avec les précautions accoutumées, & depuis je ne lui ai pas encore dit ce qu'il avoit fait.\*

Je ne vous ferai, Monsieur, aucunes réflexions sur le trait que vous venez de lire; elle se présenteront en foule à votre esprit. Voilà un homme *forcé* de me donner un papier, le plus précieux effet qu'il possède, & cela, parce que j'ai *bien & fortement désiré* trouver tous les moyens de le rendre heureux.

---

\* Ce n'a été que le lendemain que l'ayant trouvé plus malade que la veille, & d'une tristesse affreuse, & m'ayant dit que la cause en venoit de l'inquiétude qu'il avoit de sa donation qu'il avoit en vain cherchée dans son armoire toute la journée; je lui appris l'usage qu'il en avoit fait: la joie qu'il eut de cette nouvelle, & deux heures passées dans l'état magnétique, le remirent entièrement dans le mieux sensible où il étoit.

C'est lui même qui m'en fournit le moyen ; car vous saurez que l'acte de sa mere établit procureur de son fils le porteur même de l'acte. J'ignore si l'on *peut vouloir* le mal *aussi fortement* que le bien. — Si cela est , que n'y auroit-il pas à craindre des effets du *magnétisme animal* entre les mains des *mal-honnêtes gens* ( 6 ) ?

D'après tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous mander , je pense qu'il est prudent de prendre en considération les suites de l'aventure détaillée dans ma lettre , & qu'un engagement nouveau nous oblige à n'user du grand œuvre ( car c'est celui-là seul qu'à l'avenir , je crois , on doit nommer ainsi ) qu'avec la plus grande prudence & modération , & toujours pour le plus grand avantage de la société. Il n'est pas indifférent de répéter cet engagement , & de s'obliger formellement à cela , quelque desir que l'on puisse en avoir d'ailleurs.

La solution de cette question ; savoir si l'on *peut vouloir aussi fortement le mal que le bien* , ne m'a pas encore été résolue : mon inquiétude sur les suites du pouvoir qu'on acquiert par le magnétisme animal sur les individus en crises magnétiques , a été augmenté dans ce tems par celles de toutes les personnes instruites de l'aventure détaillée ci-dessus. Tous les plus grands abus , me disoit-on , peuvent être la fuite de cet empire que vous acquérez sur vos malades. Un mal-honnête homme va donc pouvoir pénétrer des secrets , abuser de la confiance de ses amis , & se venger impunément de

de ses ennemis. Ma seule réponse étoit , que je ne pouvois pas résoudre ce problème par moi-même ; car il m'est impossible , disois-je , de vouloir le mal & le bien en même tems : si je veux essayer de m'instruire en faisant des questions indiscrettes , mon cœur les dément nécessairement ; & je ne peux rien conclure des réponses qu'on me fait. Il a donc fallu me borner à demander aux malades ( *en crises magnétiques* ) leur façon de penser sur cette difficulté : tous m'ont assuré conserver dans cet état , leur *jugement* & leur *raison* , & m'ont ajouté qu'ils s'apercevraient bien vite des *mauvaises intentions* qu'on pourroit avoir sur eux ; qu'alors leur santé en *souffriroit* , & que cela les porteroit à se *réveiller* sur le champ. Je n'ose pas , malgré cela , ajouter une confiance aveugle à cette solution ; & à moins d'expériences multipliées , faites par beaucoup d'autres personnes que moi , il me restera toujours de l'inquiétude sur l'abus qu'on pourra faire de la *découverte* la plus bienfaisante qui existe.

Quoi qu'il en soit , il en seroit de ce moyen comme de la *poudre à canon* , qui , entre les mains des scélérats , sert à l'accomplissement de leurs complots , & dont on n'a rien à craindre étant maniée par des gens prudents & honnêtes. \* Il y aura toujours du moins , dans l'emploi du *magnétisme animal* , l'avantage de n'avoir pas à craindre la surprise : on ne peut être *magnétisé malgré soi* ; & la confiance dans un magnétiseur devra toujours être le préliminaire des secours que l'on en attendra.

---

\* Voyez la conclusion de ce mémoire.

*Cure de maux d'estomac , vomissemens  
& supression depuis sept ans , à la  
suite d'une fièvre inflammatoire.*

LA nommée *Catherine Vidron* , lors de mon départ de *Buzancy* vers le 15 Juin 1784 , n'étoit pas encore entièrement guérie , comme on peut le voir à l'article 61 du détail des cures que j'avois opérées , & qui ont été imprimées dans ce tems. Je lui avois recommandé de venir à l'*arbre magnétisé* avec affiduité ; j'avois lieu d'espérer que son secours seul , sans ma présence , pouvoit achever sa guérison ; puisqu'il lui suffisoit seulement de le *toucher* pour entrer dans l'état de *somnambulisme* , qui caractérisoit sa *crise magnétique*. J'avois instruit le nommé *Lehogais* , mon fermier , homme capable de bien observer , des moyens de la *faire revenir de cet état* à sa volonté ( 7 ). J'ai appris que , pendant huit jours qu'elle étoit venue ainsi régulièrement à mon arbre , sa santé s'étoit soutenue , mais se croyant alors entièrement guérie , elle ne vint plus ; une *demi-lieue* de chemin à faire tous les jours , & le travail qu'exigeoit son service dans une ferme , à l'approche de la moisson , ne lui permettoient pas de se déplacer facilement. Quelle dut être sa surprise , au bout de quel-

ques jours, de voir tous les maux se renouveler ; *coliques*, *vomiffemens*, *foibleffes d'estomac* ; enfin de se retrouver dans son état précédent de souffrance ?

*Lehogais* prend le parti de la ramener à l'*arbre*, elle y éprouve une de ses *crises* ordinaires, suivie d'un *bien-être* sensible. Cette alternative eut lieu plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin *Lehogais* imagine de suppléer lui-même à la vertu *magnétique de l'arbre*. C'est lui seul qui opere à présent, & c'est lui que je vais faire parler, ainsi qu'il me l'a raconté.

« Le 28 Septembre de cette année, ne  
 » pouvant plus m'absenter de *ma ferme*,  
 » me dit-il, & voyant le besoin que cette  
 » fille avoit du *magnétisme*, j'essayé un jour  
 » de la *toucher* : je vous avois vu opé-  
 » rer (8) ; j'avois réfléchi sur plusieurs choses  
 » que vous m'aviez dites, sur ce que j'avois  
 » lu dans une lettre de M. votrefrere à M. *Mes-*  
 » *mer*, & sur ce que je faisois tous les jours  
 » pour rendre *Catherine* à son état naturel,  
 » lorsque l'*arbre* l'avoit *magnétisée* ; enfin,  
 » Monsieur, je me trouve persuadé de l'exis-  
 » tence d'un *agent universel*, cause premiere  
 » de notre existence, & continuellement  
 » agissante pour l'entretenir ; je comprends  
 » la possibilité de renforcer en moi cet *agent*  
 » quelconque, pour le porter sur un autre,  
 » &, d'après cela, je commence à *toucher*  
 » cette fille.

« Quelle fut ma surprise, de la voir, au  
 » bout de *deux minutes*, devenir entre mes

» mains dans le même état de *somnambulisme*  
 » où l'*arbre* la mettoit ! J'étois pour elle un  
 » véritable *aimant* ; mon doigt suffisoit pour  
 » la *diriger*, la *déplacer*, la *faire s'asseoir* où  
 » je voulois, *sans lui dire un seul mot* ; enfin  
 » j'exerçois sur elle, à *ma volonté*, tous les  
 » phénomènes extraordinaires que je vous  
 » avois vu produire.

» Dès le lendemain de cette *première crise*,  
 » elle n'eut plus de *vomissements*, & se trouva  
 » bien portante. Je continuai donc pendant  
 » plusieurs jours de la *magnétiser*, & ce fut  
 » toujours avec le même succès. Je vous  
 » observerai cependant qu'elle m'avoua  
 » qu'elle ressentoit presque continuellement  
 » un *petit point de côté* ; que, sitôt qu'elle  
 » ne vomissoit plus, cette douleur se fai-  
 » soit sentir ; & elle m'ajoutoit même que,  
 » lorsque vous étiez ici & qu'elle alloit à  
 » l'*arbre*, elle avoit toujours eu cette *douleur*  
 » *de côté*, dont elle ne vous avoit pas  
 » parlé, parce que, disoit-elle, cette dou-  
 » leur, très-supportable, ne l'empêchoit ni  
 » de travailler, ni d'avoir bon appétit.

» Depuis votre départ, il y avoit une  
 » procession de monde qui venoit dans l'es-  
 » pérance d'être magnétisé & d'être *touché*  
 » par vos médecins ( les malades de mon  
 » traitement. ) Au bout de quelque tems,  
 » l'*arbre* devenant désert, on fut bientôt que  
 » *Catherine* continuoit *chez moi* de tomber  
 » en crise : on y vint. Lorsqu'elle étoit dans  
 » cet état, je ne faisois aucune difficulté de  
 » la laisser consulter : chacun s'en retournoit

» très-satisfait de ce qu'elle avoit dit. Son  
 » *point de côté* ne se passoit cependant pas ;  
 » mais elle ni moi n'y faisons aucune atten-  
 » tion.

» Un jour qu'il étoit venu chez moi une  
 » malade de Soiffon ( mademoiselle *Rouf-*  
 » *seau* , ) Catherine, *étant en crise*, me dit  
 » de faire faire la *chaîne* avec cette demoi-  
 » selle , que cela lui feroit du bien. Je fis  
 » ce qu'elle desiroit. Au bout d'un moment ,  
 » Catherine me dit : Voilà mademoiselle  
 » *Rouffseau* qui souffre beaucoup , il faut  
 » que vous la *touchiez*. J'obéis encore ; ce  
 » qui augmenta les souffrances de la malade :  
 » Catherine , qui s'en appercevoit fort bien ,  
 » m'invitoit à continuer , en me disant que  
 » si je pouvois la faire tomber *en crise* , je  
 » lui ferois beaucoup de bien , & qu'il n'y  
 » avoit que ce moyen-là pour elle d'être  
 » guérie. Je ne savois pas trop comment m'y  
 » prendre : je le lui demandai. Alors elle  
 » me dit d'aller chercher une *bouteille* , &  
 » de m'en servir pour *toucher* cette demoi-  
 » selle : je suivois exactement ses conseils.  
 » Je prends donc une *bouteille* , & m'en  
 » fers de la maniere dont Catherine me l'in-  
 » diquoit. Mademoiselle *Rouffseau* en souffroit  
 » encore plus ; mais ne tomboit point *en*  
 » *crise* : Catherine s'en étonnoit. *C'est sin-*  
 » *gulier* , disoit-elle , elle devroit cependant  
 » *tomber en crise : voyons ; je veux toucher*  
 » *moi-même cette bouteille*. Je la laissois faire ,  
 » & examinois avec attention l'effet que  
 » cela produisoit sur mademoiselle *Rouffseau* :

» mais quelle fut ma frayeur , de voir aussi-  
 » tôt *Catherine* tomber dans des *convulsions*  
 » affreuses ! Aidé de ma femme & de ma  
 » fille , je ne pouvois la tenir : cette fille ,  
 » naturellement douce de caractère , dont  
 » les crises étoient ordinairement si cal-  
 » mes , se débattoit alors avec une force  
 » surprenante , & faisoit des cris effrayans :  
 » j'eus beaucoup de peine à la calmer ; & ,  
 » trop effrayé de l'effet que je lui avois  
 » causé , je me promis bien de ne la plus  
 » *toucher*. Le soir elle fut tranquille , & aussi  
 » bien portante que de coutume , sans même  
 » se ressentir d'aucune fatigue de l'état où  
 » elle avoit été.

» J'espérois que , ne la *touchant* plus , elle  
 » n'auroit plus de *crise* ; mais le lendemain ,  
 » à la même heure , voilà *Catherine* dans  
 » les mêmes *convulsions* que la veille ; même  
 » peine pour la faire revenir : enfin , pen-  
 » dant quatre jours , cet état s'est renouvelé.  
 » Vous jugez , Monsieur , qu'elle étoit mon  
 » inquiétude , & combien je me reprochois  
 » alors d'avoir hasardé de me servir d'un  
 » moyen que je ne connoissois qu'imparfai-  
 » tement. »

Voilà quel fut le récit de *Léhogais* : si ce  
 n'est précisément avec les mêmes termes ,  
 c'est exactement le même sens.

Oui , sans doute , dis-je à *Léhogais* , le  
 seul danger qu'il y ait dans l'usage du ma-  
 gnétisme , c'est de s'en servir sans en con-  
 noître toutes les ressources : votre indiscré-  
 tion peut avoir désorganisé cette pauvre fille

pour le reste de ses jours. Voilà ces malheureuses *convulsions* qui ont fait tant de tort à la découverte de M. Mesmer. Bien des gens se sont imaginés être fort habiles en les provoquant : chaque jour leur offroit le même tableau ; & l'habitude de le voir , ne le leur rendoit plus effrayant : les guérisons s'enfuyoient rarement ; l'objet étoit seulement de donner des *convulsions* ; on ne s'embarassoit pas des suites : enfin , dis-je à *Lehogais* , où en est à présent cette pauvre fille ?

« Monsieur , me dit-il , après cinq ou six » jours d'une situation aussi violente , elle » est revenue dans son état précédent de » bien être , à l'exception de la douleur » de côté , qui étoit même plus forte que » de coutume : je ne l'ai pas touchée depuis , » ainsi que je me l'étois promis.

» Au bout de quelques jours , la *fièvre-» tierce* lui a pris : elle lui a continué un » mois environ. Voilà à présent trois semaines que la fièvre l'a quittée , sans » qu'elle ait rien pris pour la faire passer ; & » depuis ce tems , elle se porte à merveille , » sans même se ressentir de douleur de » côté : elle engraisse à vue d'œil , est gaie , » mange & dort bien ; elle n'est pas reconnoissable. »

Graces au ciel , lui dis-je , la nature est venue à votre secours ; vous avez été plus heureux que sage ; sans cette bienheureuse fièvre , *Catherine* eût peut être été inguérissable. Si vous eussiez été plus instruit ,

lui ajoutai-je , lors de sa première convulsion , vous eussiez jeté la *bouteille* , & continuant à *magnétiser* , comme de coûtume , vous eussiez tranquilisé bien vite votre malade : en l'abandonnant ainsi à elle-même , vous rendiez nul l'effort que vous aviez fait faire à la nature ; il lui a fallu plusieurs jours pour se remettre au point d'où elle étoit partie , & aucun bien ne s'en est suivi ; voilà l'occasion où il eût été bon de produire le lendemain la même *convulsion* , en ayant soin de ne jamais quitter votre malade sans la calmer ; & peut-être , lui ajoutai-je , au bout de trois *crises* de cette espece vous l'eussiez vue aussi bien guérie qu'elle l'est à présent par le secours de la fièvre ( 9 ) .

Tout magnétiseur en général ne sauroit en effet trop se persuader combien l'état de *convulsions* , abandonné à lui-même , est dangereux , à moins d'opérer sur des *épileptiques* , sur lesquels le *magnétisme animal* n'agit que bien lentement : toutes les fois qu'il se rencontre des individus chez qui le *magnétisme* produit des *convulsions* , il faut se garder de les abandonner à eux-mêmes , encore plus se garder de chercher à augmenter cet état violent ; il faut au contraire faire tous ses efforts pour *calmer* , & ne jamais quitter son malade , que lorsqu'il est dans un état certain de tranquillité .

Avant de parler des nouvelles expériences que j'ai faites cette *automne* , je crois nécessaire de parler de quelques faits épars , qui , pendant mon séjour à *Strasbourg* , ont encore

augmenté ma conviction aux effets du magnétisme animal.

Etant à mon régiment, je n'avois ni le loisir, ni la volonté de m'occuper de *magnétisme*. Cependant, forcé par des circonstances, il m'a bien fallu quelquefois *magnétiser* ; & malgré tous les sarcasmes, je voyois toujours le succès couronner mes soins : il étoit bien difficile que des raisonnemens pussent ébranler en moi la conviction que des faits journaliers me procuroient sans cesse.

Je fus invité de *magnétiser* une femme de cinquante-deux ans, *Catherine Baux*, du banc de la *Roche* ( terre de M. Dießtrich *Stadtmeister*, de Strasbourg ; ) cette femme étoit sujette à des maux de nerfs & à des convulsions, qui, depuis vingt ans environ, lui prenoient plusieurs fois par semaine : dès que j'eus commencé à la *magnétiser*, je m'imposai la loi de ne pas manquer un seul jour à passer une heure avec elle. La maladie de son mari ne lui a pas permis de rester plus de trois semaines à *Strasbourg*, pendant lequel tems elle n'a eu qu'une seule fois des convulsions qui n'ont pas résisté *cinq minutes* à l'effet du magnétisme. Depuis son retour chez elle, j'en ai reçu deux lettres, l'une du 28 Août, l'autre du 10 Septembre, déposées à Soissons, par lesquelles elle me confirme sa guérison. ( Voyez à la fin des notes. )

Cette femme *s'endormoit* quand je la *touchois*, entendoit tout ce qu'on disoit, sans

pouvoir parler ni fans pouvoir ouvrir les yeux, mais n'entroit pas dans l'état de *somnambulisme*.

Plusieurs fievres, tant anciennes que nouvelles, ont été guéries avec le même succès.

Mais la maladie la plus singuliere que le hafard m'ait fait rencontrer à Strasbourg, est celle d'un nommé *Nicolas Meninger*, jeune homme de seize ans : il avoit eu, à l'âge de *sept mois*, la jambe cassée ; & depuis le moment qu'il avoit commencé à marcher, ses parens s'étoient apperçus que, journallement à *neuf heures & demie du soir*, sa jambe se *paralysoit* ; au bout de quelques années, le *bras* du même côté éprouvoit la même révolution, & enfin, depuis un an sa langue suivoit les mêmes périodes de *paralyse* : dès les premiers jours que je l'ai eu *magnétisé*, ses accidens n'ont point eu lieu *dès ce soir même* ; le lendemain il n'ont point reparu ; mais n'étant pas revenu chez moi le troisieme jour, il s'est retrouvé le soir dans son état précédent. Au bout de trois jours, ses parens, qui avoient vu le bon effet du magnétisme, se sont déterminés à le faire loger à portée de moi ; ce qui lui a permis de venir tous les jours quatre ou cinq heures dans ma chambre autour d'un *petit réservoir magnétique* que j'avois fait arranger pour lui.

Je suis parti de *Strasbourg* le dix-huitieme jour de son traitement, sans qu'un *seul* jour il ait ressenti ses accidens : j'ignore s'il est

guéri actuellement; j'ai lieu d'en douter, parce que ce jeune homme n'avoit pas encore éprouvé *des crises douloureuses*, qui ( je crois ) sont nécessaires pour la guérison d'une maladie aussi grave que la sienne. Ce jeune homme avoit à peu près les mêmes *crises* que celles de la femme dont j'ai parlé plus haut, à cela près qu'il n'entendoit aucun bruit lorsqu'il avoit les yeux fermés; mais il offroit une particularité bien singulière, c'est qu'aussi-tôt que moi-même, ou une autre personne lui touchoit la main, il se *réveillait* sur le champ. Je n'ai jamais vu, depuis, cet effet se renouveler.

Le livre de M. *Thouret* parut dans le tems de mon séjour à Strasbourg; c'étoit, à mon avis, un des meilleurs ouvrages qui eussent paru, soit pour ou contre le *magnétisme* animal. La tranquillité qui regne dans cet ouvrage, le caractère de bonne foi que je découvrois dans son auteur, tout enfin m'engagea à lever le scrupule qu'on a raison d'avoir à se mettre en évidence dans les *journaux*: j'écrivis une lettre que j'envoyai dans le tems à MM. les *rédaçteurs du journal de Paris*, avec d'autant plus de confiance, qu'ils avoient annoncé qu'ils recevraient les défenses du *magnétisme*, que M. *Thouret* venoit d'attaquer si vivement. Ces Messieurs ont répondu à la personne que j'avois chargée de s'informer de ma lettre, qu'ils ne pouvoient l'imprimer; j'ignore quelles ont été leurs raisons: j'avois lieu de penser que ma signature au bas de

cette lettre pouvoit tout au plus me donner un ridicule momentané , mais pouvoit en même tems servir de titre à ces *Messieurs* pour ne se pas compromettre. Je ne puis imaginer que leur refus ait été l'effet d'un ordre supérieur. J'avois tâché d'atteindre dans cette lettre à la tranquillité & à l'impartialité de l'auteur estimable à qui je répondois , & rien , comme on va le voir , n'étoit fait pour déplaire à qui que ce fût.

*A Strasbourg, le 16 Août 1784.*

MESSIEURS,

« Je viens de lire l'ouvrage de M. *Thouret*  
 » sur le magnétisme animal ; l'érudition qu'il  
 » y a déployée , & la quantité de recher-  
 » ches qu'il a dû faire pour compléter la  
 » tâche à lui imposée par sa compagnie ,  
 » ont dû lui mériter les éloges & l'appro-  
 » bation qu'il en a reçus ; j'avoue qu'à l'ex-  
 » ception de quelques phrases un peu per-  
 » sonnelles contre M. Mesmer , qu'il eût  
 » pu aisément ne pas se permettre , je n'ai  
 » vu moi-même dans son ouvrage qu'une  
 » recherche impartiale sur un objet impor-  
 » tant , ainsi que les vues les plus droites  
 » pour éclaircir des faits contre l'évidence  
 » desquels sa raison se refuse. Par l'extrait  
 » de cet ouvrage qui vient de paroître dans  
 » le journal du 11 de ce mois , l'on pa-  
 » roît désirer que M. Mesmer réponde à

» M. Thouret , afin de détruire les doutes  
 » que l'ouvrage de ce dernier doit avoir  
 » répandus dans les esprits sur l'existence  
 » du magnétisme animal ; moi , je crois au  
 » contraire que M. Mesmer ne doit pas ré-  
 » pondre dans ce moment-ci à l'invitation  
 » qui lui est faite ; car avant de chercher  
 » à lever des doutes , il faut être assuré  
 » qu'il existoit une croyance préliminaire ,  
 » & M. Mesmer fait fort bien que cette  
 » croyance n'a jamais existé parmi les mem-  
 » bres de la Faculté. Vis-à-vis de qui donc  
 » peut-il chercher à combattre des doutes ?  
 » Sera-ce vis-à-vis de ses élèves ? Si j'en juge  
 » par moi-même , l'ouvrage de M. Thouret  
 » n'est pas fait pour ébranler leur convic-  
 » tion : je dirai même plus ; je crois cet  
 » ouvrage plutôt fait pour affermir leur  
 » croyance que pour la détruire. En effet ,  
 » que conclure des recherches de M. Thou-  
 » ret , en lui accordant que la doctrine de  
 » M. Mesmer est la même dans le fond que  
 » celle de *Maxwel* , *Santanelly* , le *pere Kir-*  
 » *cher* , &c. sinon qu'il a existé de tout tems  
 » une GRANDE VÉRITÉ que beaucoup de  
 » gens successivement ont apperçue de loin  
 » ou à travers un nuage , que presque tous ,  
 » à l'aide de la découverte plus ou moins  
 » grande qu'ils ont faite de cette vérité ,  
 » ont cherché à en imposer à leurs contem-  
 » porains par un amour propre mal placé ,  
 » leur ont caché soigneusement le principe  
 » de leur science , & en ont augmenté beau-  
 » coup les effets ? Que dis-je ? il en est

» peut-être dont tout le crime n'a été qu'un  
 » enthousiasme excusable pour le bien de  
 » l'humanité, & que la crainte seule des  
 » abus qui pouvoient résulter de leur con-  
 » noissance répandue indiscrettement, ont  
 » retenus dans le silence. Quoiqu'il en soit,  
 » tant que la sagesse & la modestie ont  
 » dirigé leurs démarches, ils ont eu des  
 » croyans & des partisans zélés ; mais leur  
 » succès dans les maladies a dû réveiller  
 » l'attention des médecins de leur tems : une  
 » cause aussi inconnue pour ces médecins,  
 » n'a dû leur paroître qu'une *charlatanerie*,  
 » ou qu'un effet de l'empire des ames for-  
 » tes sur les imaginations foibles ; mettant  
 » même à part leur intérêt ( qu'on peut phi-  
 » losophiquement pourtant compter pour  
 » quelque chose dans la conduite des hom-  
 » mes, ) ils ont dû de bonne-foi condam-  
 » ner une doctrine qui prêtoit autant au  
 » merveilleux. Si l'on ajoute à cela l'abus  
 » qu'ont pu faire dès lors de leur connois-  
 » sance les magnétiseurs de ce tems-là, la  
 » crainte où les gouvernemens devoient être  
 » de voir se renouveler les erreurs de l'*as-  
 » trologie judiciaire, les forcelleries, les divi-  
 » nations, les schismes* de toute espece : on  
 » sentira qu'il n'en falloit pas davantage  
 » pour faire condamner au silence les in-  
 » venteurs d'une doctrine qu'on ne pouvoit  
 » ni apprécier ni deviner, & pour élever  
 » contr'eux une multitude d'incrédules &  
 » de détracteurs. Mais enfin en supposant  
 » même, comme je l'ai dit plus haut, que

» la doctrine de M. Mesmer foit dans le fond  
 » la même que celle des magnétiseurs an-  
 » ciens , ainfi que l'affirme M. Thouret , &c  
 » ce que M. Mesmer a feul le droit de dif-  
 » cuter ; eft-il raifonnable , dis-je , d'en  
 » conclure que , parce qu'on a condamné  
 » dans ce tems-là ce qu'on ne connoiffoit  
 » pas , l'on doit condamner de même dans  
 » ce fiecle-ci ce que l'on ne connoît pas  
 » davantage ? On a beau dire que le *ma-*  
 » *gnétisme animal* eft une vieille erreur qu'on  
 » cherche à renouveler ; ce n'eft-là qu'un  
 » mot qui ne doit point arrêter les philo-  
 » fophes dans la recherche de la vérité.

» *Si le principe univerfel eft d'une fi grande*  
 » *importance dans fa nature , il devroit être ,*  
 » *pour ainfi dire , fenfible de toutes manie-*  
 » *res.... Pourquoi M. Mesmer n'en produit-il*  
 » *quelque apparence de preuve que fur les ma-*  
 » *lades , & en général fur le corps vivant ?....*  
 » Comment n'a-t-il pas auffi fon action  
 » *fur d'autres corps physiques & même inani-*  
 » *més , &c. ? ( Recherches & doutes. )*

» Cette objection , très-forte en phyfi-  
 » que où l'on ne doit croire qu'après des  
 » expériences réitérées , fera bien vite anéan-  
 » tie , fitôt que M. Mesmer aura pris la  
 » peine de faire connoître fa théorie : il n'eft  
 » pas un *magnétiseur* un peut instruit qui  
 » ne puiffe y répondre. Mais il faudroit  
 » d'abord lui paffer , qu'au moins fur les ma-  
 » lades , ce fluide a une action véritable ; car ,  
 » fans cela , comment prouver qu'il ne peut  
 » en avoir de bien réelle dans ce cas ? Je

» vais d'après mes lumieres acquises , de  
 » M. Mesmer , en fournir la preuve que je  
 » m'en donne à moi-même.

» Le fluide universel contribuant à l'exis-  
 » tence de tous les êtres , sa modification  
 » seule dans les organes où il passe , cons-  
 » titue tel ou tel être ; dès lors , les corps  
 » de même espece & modifiés de la même  
 » maniere , sont seuls en droit d'agir avec  
 » intensité les uns sur les autres ; nous en  
 » voyons chaque jour la preuve ; sans cela  
 » les regnes & les races se mêleroit &  
 » n'offriroit plus qu'un cahos , dont nous  
 » ne pouvons nous faire d'idée. Si donc  
 » c'est par ce fluide universel mis en action  
 » ( passez-moi ce mot ) que doivent s'opé-  
 » rer les effets appelés du magnétisme ani-  
 » mal ; nous devons croire qu'entre les di-  
 » vers corps homogenes , il a naturellement  
 » une action toujours déterminée. C'est par  
 » ce principe que se *mariant* les arbres en-  
 » tr'eux , que les pierres *s'agglomèrent* , que  
 » les métaux se *combinent* , que les animaux  
 » *s'accouplent* , & c'est par ce même prin-  
 » cipe que les hommes ont , de plus que  
 » les autres êtres , la faculté de se *magnéti-*  
 » *ser*. Si vous n'admettez pas cette première  
 » donnée , ce que je vais dire ne vous  
 » paroîtra qu'une illusion. Qu'arrivera-t-il  
 » donc entre deux hommes également sains ,  
 » c'est-à-dire , également modifiés , suivant  
 » leur constitution , de ce fluide universel ,  
 » sans la possession duquel ils n'existeroient  
 » pas ? Ce qui arriveroit entre deux vases  
 inégaux ,

» inégaux ; remplis d'eau , qu'on joindroit  
 » ensemble ; l'eau se joueroit dans l'un &  
 » l'autre vase , sans qu'il s'ensuivît la moin-  
 » dre altération dans la capacité entière ;  
 » c'est à peu près la comparaison de ce qui  
 » doit arriver entre deux hommes également  
 » sains. Mais supposons à présent ces deux  
 » vases mis l'un à côté de l'autre , le pre-  
 » mier totalement rempli , & l'autre aux  
 » trois quarts ( je les suppose de même hau-  
 » teur , sans avoir la même capacité , ) &  
 » si l'on veut , remplis de tubes de différens  
 » calibres. Un réservoir entretient continuel-  
 » lement le plein du premier vase par une  
 » ouverture libre que rien ne veut obstruer ;  
 » tandis que l'autre , semblable à ces fontai-  
 » nes intermittentes , n'ayant qu'une com-  
 » munication imparfaite avec le réservoir  
 » commun , éprouve des altérations succes-  
 » sives & marquées : que je fasse commu-  
 » niquer ces deux vases ensemble , l'eau re-  
 » prendra bientôt son niveau dans le se-  
 » cond , sans que pour cela le premier en soit  
 » altéré.

» Le premier vase est l'homme sain , le  
 » second est l'homme malade : si vous de-  
 » mandez la preuve de ce que j'avance , je  
 » vous dirai : *Venez chez moi ; voyez des ma-*  
 » *lades reprendre leur force & leur santé pre-*  
 » *miere ; bien plus , je vous donnerai des*  
 » *expériences momentanées , si vous ne vous*  
 » *contentez pas des guérisons , qu'on peut*  
 » *toujours attribuer à ce mot de hasard ,*  
 » *qui ne signifie cependant rien. En voici*

» une , entr'autres , fort extraordinaire  
 » dont j'ai été témoin , & qui m'a autant  
 » étonné que vous pourrez l'être en en li-  
 » fant le récit.

» J'avois déjà mis deux fois en crise ma-  
 » gnétique un homme de trente-trois ans ,  
 » nommé *Louis Segar* , de la paroisse de *Luy* ,  
 » près *Soissons* ( je n'entends pas par *crise* un  
 » état *convulsif* ni désordonné : j'entends au  
 » contraire un état de *sommeil physique* , dont  
 » la vue seule peut donner une idée : je  
 » redoute autant que personne l'état de  
 » *convulsions* , & crois que le véritable but  
 » d'un magnétiseur doit être de les faire ces-  
 » ser , quand elles existent. ) Cet homme fort  
 » & robuste , d'une taille de cinq pieds huit  
 » pouces , avoit une *fièvre quarte* invétérée  
 » & qui résistoit d'abord à l'effet du *magné-*  
 » *tisme* : je voulus favoir un jour ce que  
 » pensoit de lui un autre malade *en crise* ; je  
 » pris , sans réfléchir , un *jeune postillon* de  
 » la poste de *Braine* , arrivé seulement à mon  
 » fraitement *de la veille* , & qui venoit pour  
 » la première fois de tomber dans cet état  
 » heureux de *crise magnétique* ; je dis à ce  
 » jeune homme de *toucher* *Louis Segar* qui  
 » étoit dans l'état naturel. Ce jeune homme  
 » m'obéit sur le champ : mais , loin de me  
 » parler & de répondre aux questions que  
 » je lui faisois , il s'obstinoit à garder le  
 » silence , & touchoit toujours son malade.  
 » Enfin , après quatre minutes , il dit très-  
 » haut , & d'un ton très-brusque : *Eh ! je*  
 » *ne vous trouve point de mal* ; au même

» instant il ouvre les yeux , & de l'air le  
 » plus étonné , il continue : *Ah ! me voilà*  
 » *réveillé ; où suis-je ici ?* Cette scene , la  
 » premiere que je voyois de ce genre , me  
 » surprit beaucoup & m'amusa de même.  
 » *Louis Segar* n'avoit rien éprouvé , & ce-  
 » pendant ce jeune homme s'étoit débar-  
 » rassé de la cause de sa *crise* d'une ma-  
 » niere subite , sans que j'y eusse contribué  
 » en rien.

» Ce fait , Monsieur , est très-vrai , puis-  
 » que je peux l'attester : il est de nature à  
 » intéresser les physiciens ; ils y verront un  
 » rapport bien sensible avec les effets de l'*élec-*  
 » *tricité* dans le déchargement de la bouteille  
 » de *Leyde* : c'est le seul de cette nature que  
 » j'aie obtenu. Je pourrai d'ailleurs , vous  
 » citer une infinité de traits d'un autre  
 » genre , plus surprenans encore , mais qui ,  
 » faute de pouvoir être comparés aux effets  
 » physiques déjà connus , ne seroient pas  
 » aisément crus : s'il faut de premieres don-  
 » nées pour croire les choses dont on n'a  
 » aucune idée , il en faut aussi plus que je  
 » n'en ai pour mettre au jour les expériences  
 » que j'ai faites , & pour me flatter de pou-  
 » voir convaincre de leur réalité.

» Je n'ajouterai qu'un mot au sujet de  
 » deux expériences que rapporte *M. Thouret* ,  
 » & qu'il croit à tort une suite des effets  
 » du magnétisme animal , je veux dire celle  
 » de l'*épée* qui tourne sur deux doigts , &  
 » celle de la *bague* suspendue à un fil dans  
 » l'intérieur d'un gobelet. Ce ne sont pas

» des élèves instruits de M. Mesmer qui  
 » puissent rapporter ces expériences pour  
 » appuyer sa doctrine. Ceux qui de bonne-  
 » foi assureroient que ces deux subtilités sont  
 » produites par l'effet du magnétisme animal ,  
 » seroient dans l'erreur , & n'auroient pas  
 » de cet agent une connoissance approfondie.  
 » Ce que je puis vous assurer , c'est  
 » que jamais M. Mesmer ne m'en a parlé ,  
 » & que de pareilles balivernes ne sont point  
 » faites pour l'occuper sérieusement.

» J'espère , Monsieur , que cette lettre  
 » peut répondre en partie aux objections  
 » de M. Thouret : puisse-t-il rechercher de  
 » bonne foi les causes du magnétisme ani-  
 » mal , en examiner , sans prévention , les  
 » effets , & ramener ensuite , par un nou-  
 » veau rapport *fidèle* de ses observations , une  
 » compagnie dont il a la confiance , & en-  
 » tre les mains de laquelle la connoissance  
 » du *magnétisme animal* devrait être dépo-  
 » sée , pour tendre à sa perfection & par-  
 » venir à sa plus grande utilité ! C'est-là  
 » le vœu bien ardent que je fais. Les mem-  
 » bres d'une compagnie dont l'existence n'est  
 » appuyée que sur la confiance publique ,  
 » qui , par devoir & par intérêt , doi-  
 » vent chercher continuellement à s'en ren-  
 » dre dignes , n'abuseront jamais d'un  
 » moyen qui leur sera confié pour la con-  
 » servation des hommes. Les torts d'un seul  
 » d'entr'eux seroient bientôt punis par le  
 » corps entier ; mais deux cents individus  
 » isolés , quoique tous honnêtes & délicats ,

» n'ont pas le même droit à la confiance  
 » publique. Qu'un seul abuse de l'em-  
 » pire que peuvent lui donner ses con-  
 » noissances en magnétisme, le tort en re-  
 » tombera toujours sur la doctrine, & éloi-  
 » gnera la confiance. Je sens trop le prix de  
 » la *découverte* de M. Mesmer, & l'utilité  
 » dont elle peut être aux hommes pour ne  
 » pas desirer d'en voir asseoir les fonde-  
 » mens d'une manière solide ; & ce ne peut  
 » être que lorsque les fautes des *magnéti-*  
 » *seurs* ne retomberont pas sur le *magné-*  
 » *tisme*.

» Mais qu'on ne craigne pas tant qu'on  
 » voudroit le faire penser les abus de ce  
 » magnétisme. Tout homme qui s'y livrera  
 » avec une espèce de suite, éprouvera des  
 » jouissances si pures & si peu connues, à  
 » soulager ses semblables & à leur faire du  
 » bien, qu'il ne lui viendra jamais dans la  
 » tête de manquer à la délicatesse envers  
 » eux ; *car il agiroit alors contre lui-même...*  
 » C'est dans la vue de réaliser cet axiome  
 » écrit dans le cœur de tous les hommes,  
 » que *faire le bien rend heureux*, que la  
 » doctrine du magnétisme animal doit être  
 » embrassée avec ardeur par tous les hon-  
 » nêtes gens, à qui elle présente, sous tous  
 » les rapports moraux & physiques, la perf-  
 » pective du bonheur.





*Surdité depuis dix ans.*

LE nommé *Henri-Joseph-Claude Joly*, bourgeois de Dormans, âgé de *dix-neuf ans*, avoit eu, à l'âge de neuf ans une maladie aiguë avec transport au cerveau :   la suite de cette maladie, il lui étoit resté une *dureté d'oreille* assez forte. Il alla étudier au college de *Louis-le-Grand*,   Paris,   l'âge de onze ans : son incommodité ne l'empêcha pas de continuer ses études jusqu'à la *rhétorique*. Mais alors, devenu de plus en plus *sourd*, il fut obligé de quitter & de revenir chez lui. Il y avoit près de deux ans qu'il étoit de retour de Paris, quand il est venu me trouver le 13 Octobre de cette année 1784. Il est resté à mon traitement sept jours, & est parti le huitieme *entièrement guéri*, & entendant si parfaitement bien, que quelque bas qu'on pût lui parler, il imaginoit qu'on lui crioit encore aux oreilles.

Dès la seconde fois que j'ai touché ce malade, il s'est endormi, ou, pour mieux dire, il est tombé dans l'état de *somnambulisme* : c'étoit le jeudi matin 14. Après deux heures de tranquillité dans cet état, il se réveilla sans ma participation : le soir, je lui procurai la même crise, dont je fus obligé de le tirer. Sa surprise étoit très-grande en revenant à lui, de voir qu'il

s'étoit endormi : il ne pouvoit concevoir que cela fût , disant , “ qu'il dormoit fort bien , toutes les nuits , & qu'il n'y avoit aucune raison pour qu'il s'endormît. „ Il étoit très - incrédule aux effets du magnétisme , comme on va le voir , & n'étoit , pour ainsi dire , venu que comme curieux. Le lendemain , *vendredi* , il eut cependant deux crises de *somnambulisme* comme la veille , suivies du même défaut de mémoire & de la même incrédulité. Le lendemain , *samedi* , je le trouvai , en arrivant au traitement , entortillé de *cordes* & lié à sa chaise d'une manière incroyable : il me dit qu'il l'avoit fait ainsi , afin de voir si véritablement il s'endormoit , & que si cela lui arrivoit , il espéroit au moins que je ne le ferois pas *changer de place* sans sa participation , & qu'il se réveilleroit sûrement en le détachant. Quand ce vint son tour d'être touché , je lui conseillois de tenir ferme , & de faire tous ses efforts pour s'empêcher d'être surpris comme les autres fois ; qu'au moins je le priois de m'instruire de ce qu'il éprouvoit & du moment où il se sentiroit envie de dormir. Il me le promit : mais , au bout de trois minutes , il ne put que me dire : *Voilà mes yeux qui se troublent*. Et presque aussitôt après : *Me voilà parti*. En effet , je le regarde , & je le vois dans l'état de *somnambulisme*. Il n'y fut pas plutôt , que je lui FIS détacher toutes ses cordes lui-même. Je ne pouvois m'empêcher de rire , de voir toutes les peines qu'il se donnoit

pour défaire les nœuds qu'il avoit faits : il n'y employa que cinq à six minutes, tant il se dépêchoit. Je suis sûr que tout autre y eût employé le double du tems, & n'en fût peut-être pas venu à bout. Je le fis assise ensuite sur une autre chaise, où je le laissai ainsi l'espace de deux heures environ. Quand, au bout de ce tems, je l'eus remis dans son état naturel, son premier mot fut de dire : " On a sûrement coupé les „ cordes : oh ! c'est incompréhensible ! „ & de courir tout de suite à sa première place & d'examiner toutes les cordes. Quand il les eut vues toutes entières, il resta stupéfait : *Comment cela s'est-il pu faire ?* répétoit-il sans cesse, *je ne puis comprendre cela.* Cependant l'après-dînée, il sentoit, étant dans l'état naturel, une grande pesanteur à la tête; ce qui ne le dispoit pas plus que de raison à la confiance dans mon remède. Il eut deux crises dans la journée : dans celle du soir, il commença à me parler & à m'instruire de sa maladie. " Monsieur, me „ dit-il, j'ai un dépôt dans la tête ; il me „ faudra beaucoup souffrir pour le rendre. „ S'il descend dans la gorge, je creverai ; „ mais s'il sort par le nez, je guérirai, & „ ne serai plus sourd. Je ne puis pas encore „ vous répondre de la voie qu'il prendra ; „ je ne suis pas assez avancé pour cela. „ Dans la même crise du samedi soir, je lui bandai les yeux, pour savoir si, de cette manière, j'agirois aussi efficacement sur lui : c'étoit la même chose. Je le fis écrire

les yeux bandés. Voici ce qu'il écrivit sous ma dictée.

„ Je me suis détaché moi-même , m'étant  
 „ lié à ma chaise , de crainte qu'on ne  
 „ m'endormît malgré moi : j'écris ceci , les  
 „ yeux bandés , en crise magnétique.

„ *Ce 15 Octobre 1784. JOLY.* „

Après quoi je lui débandai les yeux , & lui dictai :

„ J'écris ceci sans avoir les yeux bandés ;  
 „ & je n'en écris pas mieux : ainsi , autant  
 „ vaudroit-il que l'on ne me les eût pas dé-  
 „ bandés. „

La vue de son écriture , à son réveil , lui causa une surprise extrême : il disoit que sûrement on lui avoit tenu la main : malgré tous les témoins qui lui affuroient le contraire , il ne pouvoit se le persuader.

Le dimanche matin , n'étant pas plus convaincu , ni plus confiant que les autres jours , il imagina un expédient fort original pour s'empêcher de dormir ; c'étoit de se piquer la main avec une épingle pendant que je le *touchois*. Je ne pouvois m'empêcher de rire & de m'arrêter. Alors il me disoit : « Ah ! pour aujourd'hui , vous avez beau faire ; je me fais bien du mal , mais au moins je *ne m'en dors point*. » Cependant je tâche de reprendre mon sérieux , & de ne plus prendre garde à ses gestes. Un moment après , j'entends l'épingle tomber ; & le voilà de nouveau dans la *crise accoutumée*. Je le réveillai ce jour-là dans mon cabriolet , après lui avoir

fait faire un tour de promenade. Nouvelle surprise, comme on peut bien le croire, de sa part. Mais humilié cependant de se voir ainsi MAÎTRISÉ, il ne renonça pas encore à de nouveaux expédiens pour vaincre l'empire que j'avois sur lui.

Dans la *crise* du soir, il me parla ainsi de sa guérison : « Je sens mon *dépôt* qui se partage, », me dit-il, je le rendrai par le *nez* en deux », fois, dont demain matin une partie, & », l'autre partie plus tard ; mais je ne puis en », core en prévoir le jour. »

Le lundi, étant allé à Soissons, il m'apprit, à son retour, que s'étant trouvé foible sur la route, il étoit descendu de cheval, & avoit rendu *par le nez* gros comme un œuf de matière blanchâtre. C'étoit la partie du *dépôt* qu'il avoit prédit la veille devoir fortir : il n'eut de *crise* ce jour-là, que le soir.

Le lendemain mardi, j'eus encore une nouvelle scène fort plaisante. En entrant dans la chambre de mon traitement, je vis tous mes malades dans une gaieté singulière. Je m'informe du sujet de leurs éclats de rire. C'étoit M. Joly qui avoit imaginé de faire faire deux cercles de fer au maréchal du village, avec lesquels il s'étoit fait attacher par lui les deux jambes au pied de sa chaise : des cloux bien rivés, enfoncés dans le bois, faisoient, qu'à moins de limer les bandes de fer ou les cloux, il étoit impossible de le détacher. Il ne doutoit plus, alors, que je ne pusse l'endormir ; mais son espérance étoit

qu'au moins il se *réveillerait* au bruit qu'on feroit pour *limer* les bandes de fer qu'il avoit aux pieds , ajoutant même que , pour peu qu'on s'y prit mal-adroitement , on lui *limeroit* la peau , & que la douleur alors le *réveillerait* nécessairement. Beaucoup de personnes qui ne m'ont pas permis de les nommer , venues ce jour-là à *Buzancy* , furent témoins du bruit que l'on fit & de la gêne qu'on lui occasionna pour lui *limer* ses attaches , sans que pour cela il donnât le moindre signe de réveil : les mêmes témoins lui entendirent même prédire que *sa guérison auroit lieu le jeudi au soir*.

J'espérois ce jour-là que son *réveil* seroit aussi calme que les autres jours. En revenant à lui , il me dit qu'il avoit un mal de tête plus violent que de coutume ; mais je n'y pris pas garde , & le renvoyai à son auberge : il étoit alors sept heures du soir. Vers les huit heures , on vint me dire qu'on a entendu des soubirs & des plaintes dans mon parc , & qu'étant accouru au bruit , on avoit trouvé M. *Joly* étendu par terre , étouffant & râlant comme un homme qui va mourir : on ne pouvoit le *toucher* sans augmenter ses souffrances. Je vais le chercher , l'amène bien vite au château , & après lui avoir fait avaler un verre d'eau , \* j'*appaïse ses convulsions* , & le remets dans l'état

---

\* L'eau que je donne aux malades dans le traitement est toujours magnétisée.

de crise calme ou mon attouchement le mettoit ordinairement ; après quoi je l'étendis sur un canapé pour le reposer. Après un quart-d'heure dans cette tranquillité, moi écrivant auprès de la cheminée ( & ne pensant plus à lui, ) il m'appelle, ce que jamais il n'avoit fait. Qu'y a-t-il, lui répondis-je ? « Vous avez bien fait, me dit-il, „ de me donner *un verre d'eau* ; trois minutes plus tard je n'aurois plus eu besoin de „ rien, j'aurois été étouffé. „

Après l'avoir fait souper, *sans l'ôter de crise*, je l'ai conduit dans une chambre où je lui ai dit de se coucher ; ce qu'il a fait comme s'il eût été dans *son état naturel*. A le voir *faire ses prières, souffler la lumière, arranger ses habits sur son lit*, excepté enfin d'avoir les yeux fermés & de ne pas parler, on n'eût pu croire que ce jeune homme ne fût pas dans son état habituel. Quand il fut couché, il me dit qu'il étoit bien, & qu'il alloit dormir. Je lui dis de m'attendre le lendemain, & de ne pas se lever sans moi. Il me répondit que c'étoit à lui à me venir trouver, & qu'il se leveroit sitôt qu'il feroit jour. Je fis coucher, par précaution, un homme dans sa chambre : ce soin étoit inutile ; car le malade ne remua pas de la nuit.

Le lendemain matin, mercredi, étant monté chez lui sur les huit heures, je le trouvai tout habillé & assis tranquillement auprès de son lit, toujours dans le *même état de somnambulisme* : je le fis descendre dans

ma chambre , où il m'apprit qu'il avoit très-bien dormi. Sur les nouvelles que je lui demandai de sa santé ( car je me plaisois à lui faire répéter ses *prédictions* sur sa guérison , ) il me répéta que c'étoit toujours *jeudi* soir qu'il rendroit son *dépôt par le nez* ; mais que d'ici là il avoit beaucoup à souffrir. Je lui demandai de quel genre de souffrances il vouloit parler ? « Ce sera, dit-il des souffrances pareilles à celles d'hier : d'ici à demain au soir , je pressens que toutes les deux heures j'aurai un accès violent d'étouffement : je ne suis pas éloigné du premier. » En effet , à neuf heures sonnantes , je le vois se roidir ; je vois ses yeux se tourner , sa gorge s'enfler , & le voilà dans le même état convulsif que la veille. Il m'avoit trop bien appris que l'eau lui étoit nécessaire , pour ne pas employer ce moyen pour le calmer : il la buvoit avec une avidité singulière. Cette *crise* dura à peu près cinq minutes , après quoi je le vis aussi tranquille qu'auparavant.

Dans cet état , il me demanda de quoi écrire une lettre à son pere , il vouloit , disoit-il , que l'on fit des perquisitions sur un de ses amis , qui , étant venu au traitement avec lui , l'avoit quitté fort brusquement sans ma permission. Sa lettre fut courte , mais assez bien écrite & bien dictée. Ce n'a été qu'à son retour chez lui qu'il a eu connoissance de cette lettre ( écrite cependant & cachetée par lui-même. ) Je profitai de la même occasion pour donner des nouvelles à son pere , & annoncer à ce

dernier la guérison de son fils pour le soir du lendemain.

Cette lettre écrite, je sortis pour ordonner qu'on apportât à déjeuner à mon malade. Je fus ensuite conter ce qui venoit de se passer : j'en parlois encore, quand une femme de chambre, regardant par la fenêtre, me dit : Mais, monsieur *Joly* est donc éveillé, car le voilà qui descend dans le jardin. En effet, j'ouvre la fenêtre, & je le questionne. Il me répond : « Qu'il venoit d'être fort étonné, » en s'éveillant, de se trouver tout seul dans » ma chambre auprès d'un bon feu ; qu'il ne » savoit pas qui l'avoit mené là ; qu'il se sentoit beaucoup d'appétit, & qu'il alloit » commander à déjeuner à son auberge. » Sur les questions que je lui fais sur ses souffrances passées, il me répond : « Qu'il a bien souve- » nance de n'avoir pu gagner le village & » de s'être trouvé foible dans les charmil- » les, mais que depuis il *ignoroit ce qui s'étoit passé.* » Comme je savois mieux que lui, par ses *prédications*, ce qui devoit lui arriver à onze heures, je lui recommandai de revenir avant ce tems se mettre au traitement. Il me le promit, & je le laissai aller.

De retour à dix heures & demie, je lui fais faire *la chaîne* avec les autres malades, autour du *réservoir magnétique*. Il n'en falloit plus davantage alors pour agir sur lui avec efficacité. A onze heures justes, *sa crise convulsive* lui prend, comme il l'avoit annoncé, & toute la journée il en eut de semblables,

de deux heures en deux heures , sans jamais fortir de l'état de *somnambulisme*. Après la *crise* de cinq heures du soir, il se réveilla cependant tout seul , comme il avoit fait le matin. Il se trouvoit un si grand mal de tête , qu'il ne vouloit pas se remettre au traitement , je ne l'y forçai pas , & le laissai se promener , sans cependant le perdre de vue. A sept heures , sans qu'il y ait eu aucun préliminaire de ma part , sa *crise* convulsive lui prend , comme il étoit à causer dans une chambre voisine de celle du traitement. J'accours , je le calme comme à l'ordinaire , & l'état de *somnambulisme* s'ensuit. Il eut encore ce jour-là deux accès ; savoir , un à neuf heures , & l'autre à onze , après avoir fort bien soupé ; car jamais l'appétit ne lui manquoit : & , quoique dans l'état *magnétique* , il savoit fort bien demander à manger.

Je m'apprêtois à ne pas dormir de la nuit ; afin de suivre avec exactitude les détails d'une cure aussi extraordinaire , & d'ailleurs pour ne pas l'abandonner lui-même dans ses accès violens d'étouffemens , qui , sans l'espérance qu'il me donnoit lui-même de la fin de ses tourmens , m'auroient chaque fois fait craindre pour sa vie. Il s'aperçut apparemment de mes inquiétudes pour la nuit , car il me dit que je pouvois dormir tranquillement ; qu'il falloit le faire coucher , & que le repos qu'il alloit prendre empêcheroit ses *crises convulsives* de se manifester ; qu'enfin il n'en auroit pas avant *sept heures du matin*. Je ne pouvois cependant pas assez ajouter foi à cette prédiction , pour

l'éloigner de moi pendant la nuit. En conséquence, je le fis coucher dans ma chambre. Étant dans son lit, il me répéta encore qu'il alloit dormir tranquillement ; que je pouvois en aller faire autant jusqu'au *lendemain à sept heures*. Il me forçoit à la confiance par son ton d'assurance. En effet, je me couchai, & ne fus pas réveillé de la nuit.

Mais le *lendemain* matin, j'entends, étant encore endormi, un bruit fourd, des plaintes, & comme si quelqu'un se débattoit par terre. Je saute vite en bas de mon lit, & je vois mon malade tout habillé, étendu sur le plancher, la face contre terre, étouffant & râlant comme la veille. Aussi-tôt je cours chercher *un verre d'eau*, & tâche de le relever. Quand il fut calme, je regarde à ma montre, & vois *SEPT HEURES dix minutes* ; ce qui me donna à penser que le pauvre malheureux avoit souffert quelques minutes avant de me réveiller. *A neuf heures* même crise ; après quoi, *même réveil naturel* que la veille, & même empressement de courir au village pour déjeûner. Il n'eut pas cette fois l'attention de revenir avant *onze heures* ; de sorte que son accès lui prit comme il finissoit de déjeûner. Il fallut venir me chercher ; ce qui (vu le chemin que j'avois à faire) lui occasionna cette fois une *crise* plus longue que de coutume.

Revenu au château dans l'état de *somnambulisme*, je voulus le mettre au traitement ; mais il me dit qu'il y souffroit trop, que l'effet étoit trop violent pour lui, & qu'il n'avoit plus

plus besoin de ce secours jusqu'à sa parfaite guérison, *qui s'opérait ce soir même*. Il dîna ce jour-là à table avec nous, madame la marquise de \*\*\*, qui étoit arrivée de la veille, ayant bien voulu le permettre. Après son accès de trois heures, il se réveilla naturellement, & alla jouer une partie de *tamis*. Comme il se sentoît la tête très-lourde, il s'imaginait que l'exercice la lui dégageroit; car il étoit bien loin d'imaginer alors être aussi près de sa guérison parfaite. Il m'a dit depuis, qu'il se seroit trouvé très-heureux dans ce moment-là de rester avec sa *surdité*, pourvu qu'on eût pu lui ôter le *mal de tête* violent qui l'accabloit. Je le voyois se donner du mouvement avec d'autant plus de plaisir, qu'il m'avoit dit le matin ( dans l'état *magnétique*, ) qu'il guériroit de meilleure heure si je le fatiguois & si je lui faisois faire beaucoup d'exercice. En conséquence, je l'avois laissé me suivre toute la journée comme mon ombre, & quelquefois même l'avois fait courir & sauter, pour obéir à ses *indications*.

Cependant il étoit *cinq heures & demie* passées, & la *crise ordinaire* n'arrivoit pas; ce qui m'étonnoit: la partie de *balle* l'attachoit beaucoup; & quoique je lui eusse fait dire plusieurs fois de venir au traitement: il n'en tenoit compte: je lui criai enfin moi-même de revenir, & il m'obéit. Il ne fut pas plutôt arrivé près de moi, que je n'eus que le tems de le prendre dans mes bras, de l'asseoir sur une pierre, & sa *crise convulsive* de suivre les procédés accoutumés.

Revenu dans l'état magnétique, je lui demandai de ses nouvelles, en lui observant que le soir approchoit où il m'avoit annoncé sa guérison : à quoi il me répondit, qu'il n'avoit plus qu'une ou deux crises à avoir ; qu'il ne pouvoit assurer si ce seroit après la première ou après la seconde qu'il rendroit son dépôt ; mais que cela ne passeroit pas la deuxième. Afin de ne pas le quitter, je le fis asseoir auprès du feu dans la chambre du traitement.

Sur les sept heures & demie, voilà sa crise convulsive qui le prend : mais loin d'être aussi violente que les autres, je le vois s'affoiblir considérablement. J'étois dans une inquiétude extrême, d'autant qu'il me dit : *Monsieur...., voilà que je perds mes forces.... ; je ne puis plus pousser ma crise.... ; c'est la fin.* Et il s'arrêtoit, ne pouvant presque pas parler. *Eh bien, lui dis-je tout alarmé, que signifie cela ? Seriez-vous plus mal ?* Alors, d'une voix entrecoupée, il me dit : *C'est l'annonce.... de ma.... guérison..... prochaine.... : je ne puis marcher.... il me faut porter sur un lit.... je serai mieux.... quand j'aurai la tête reposée....* Je le fais en effet porter, car il ne pouvoit se soutenir : un moment après qu'il fut sur le lit, il se réveille & se trouve étonné, comme à l'ordinaire, de sa position : il ne pouvoit revenir sur-tout de l'excès de foiblesse où il étoit. Un quart-d'heure s'étant passé ainsi, il me dit qu'il se sentoient envie de dormir, & qu'il desiroit qu'on le laissât reposer. Je fais retirer tout le monde, & nous allons

dans une chambre attenante à la sienne, d'où nous pouvions entendre le moindre bruit qu'il feroit. Il resta ainsi tranquille environ trois quarts-d'heure : au bout de ce tems, quelqu'un ayant entendu remuer dans sa chambre, j'y cours, avec dix ou douze personnes, entr'autres, M. le marquis de Lévis, qui attendoit, ainsi que moi, ce qui devoit se passer; & nous trouvons Joly le visage hors du lit, & rendant par le nez ce qu'il nous avoit annoncé : c'étoit une matiere blanche & épaisse, mêlée de très-peu de sang. Quand je vis qu'il ne rendoit plus rien, je le fis recoucher, & je jugeai d'après des indications sûres, qu'il étoit encore dans l'état magnétique. Il ne resta pas un demi-quart-d'heure sans revenir dans l'état naturel. Alors je lui demandai s'il savoit ce qui venoit de lui arriver : il me répondit que non ; mais qu'il sentoit sa tête fort légère, que c'étoit apparemment le sommeil qu'il venoit de prendre qui en étoit cause ; que cependant il ne savoit d'où lui venoit la foiblesse extrême où il étoit. Je ne me donnois plus la peine d'élever la voix pour me faire entendre, & le ton le plus bas étoit celui qui lui convenoit le mieux. Quand je le vis tranquille, je lui annonçai qu'il étoit guéri, & que j'allois lui en montrer la preuve. Le témoin sensible qui se trouvoit encore par terre, la légèreté de sa tête, la sensibilité de ses oreilles ; toutes ces preuves réunies mirent fin à son incrédulité, & ne tarderent pas à le convaincre de sa parfaite guérison. Sa

foiblesse seule l'empêchoit de jouir de tout son bonheur. Il alla coucher cette nuit à son auberge & le lendemain , ayant , avec le repos , repris ses forces ordinaires , il est venu me remercier & me témoigner sa joie & sa reconnoissance.

Le surlendemain *vingt-trois* , il est parti en parfaite santé pour son pays , avec le projet de reprendre ( s'il est encore possible ) des études dont , par son intelligence , il est très-capable de profiter. ( Voyez le certificat ci-après. )

La veille de sa guérison , il s'en étoit passé une toute aussi singulière ; c'étoit celle d'une femme , *Agnès Rémont* , indiquée au n<sup>o</sup>. 10 du *détail des cures opérées à Buzancy* , laquelle , après une chute affreuse qu'elle fit dans sa cave , sur la tête , *mardi 12 Octobre* , eut des *vertiges* , des *convulsions* , & un commencement de *saignement de nez* , qui , s'étant arrêté , auroit indubitablement formé un dépôt dans sa tête. Celle-ci dans ses *crises magnétiques* , m'obligea de la faire *saigner* jusqu'à trois fois : elle me *prédit* , de même que *Joly* , *l'heure de sa guérison* ; & , après trois saignemens de nez qu'elle avoit de même *pressentis* & *annoncés* , le *mercredi 19* , elle me dit : *Je suis guérie* ; & si je souffre , c'est de *l'estomac* ; dans un moment cela sera passé , & je n'aurai plus de mal.

En effet , le *jeudi* elle est restée chez elle très-foible , mais bien portante , & le *vendredi* elle est venue me remercier avec *Joly*.

*Certificat de la guérison du sieur Joly ,  
dont l'original est entre les mains de  
M. Rigaud , notaire à Soissons.*

« Nous , *maire royal & principaux habitants* de la ville de *Dormans* en *Champagne* , certifions que nous avons connu le nommé *Henri-Joseph-Claude Joly* , de cette ville , dans un état de *surdité considérable* ; qu'il a été obligé de quitter ses études au college de *Louis-le-Grand* , à cause de son infirmité ; que , pendant *six ou sept ans* qu'il a été à *Paris* , nous avons su qu'il avoit tenté les moyens connus de la médecine ; entre autres ceux administrés sur les *sourds* par M. l'abbé de *Saint-Julien* , sans en tirer de soulagement ; & qu'enfin , étant allé le *22 du mois d'Octobre* à *Buzancy* , chez M. le *marquis de Puiséegur* , qu'on lui avoit dit guérir beaucoup de personnes par le moyen du *magnétisme animal* ; nous l'avons vu revenir au bout de huit jours *PARFAITEMENT guéri de sa surdité , entendant la voix la plus basse* ; & que ledit *Joly* nous a dit avoir rendu par le nez un *dépôt* considérable ; que sur les questions que nous lui avons faites du moyen employé pour le guérir , ainsi que des différens effets qu'il avoit éprouvés , il nous a répondu n'avoir aucune connoissance de la cause qui l'a guéri , ni aucun souvenir des souffrances qu'on lui avoit dit avoir ressenties , si ce n'est d'une foiblesse qu'il éprouva un jour en

revenant de Soissons, après laquelle il rendit partie de *son dépôt* par le nez, & une autre fois, l'avant veille de sa guérison, d'être tombé foible dans le chemin, en s'en retournant à son auberge. De plus, ledit *Joly* nous a assuré ne plus souffrir d'une *double hernie* qui l'incommodoit beaucoup; au point que, dès son retour chez lui, il a cessé de faire usage d'un double *bandage*, qu'il ne quittoit pas précédemment.

« *Nous certifions* en outre, que le sieur François *Joly*, pere dudit *Joly*, nous a montré une lettre de M. le marquis de *Puysegur*, datée du *mercredi 19 Octobre*, dans laquelle ce seigneur lui annonçoit la guérison totale de son fils pour le *tendemain jeudi soir, vingt dudit mois*, qui s'effectueroit par la sortie d'un *dépôt par le nez*; ce que ledit *Joly* nous a assuré lui être effectivement arrivé. EN FOI de quoi nous avons signé le présent certificat, à *Dormans ce quatre Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre*, & à icelui fait apposer le *cachet* aux armes de *notredite ville*. Ainsi signé, *Pruche*, maire; *Robert*, Conseiller; *Joly*, curé de *Châtillon-sur-Marne*; *de Barry*, greffier-secrétaire; *Lallement*, ancien praticien; *Prin*, curé de *Reuilly*; *Poan de Monthelon*, seigneur de *Troissi* près *Dormans*; *Delalot*, seigneur de *Comblisy*; *Laurain-le-Gros*; *Cheruy*, procureur fiscal de *Comblisy*; *Laurain*; *Racine*; *Aubry*, aubergiste à la *Croix-d'or*; *Couvé*; *Moussé*, le jeune; *Robert*, curé de *Vimelles*; le chevalier d'*Estrées*, brigadier des armées du roi,

*Fovelet*, ancien greffier de la ville ; *C. Martin* ; Conseiller ; *Delbarre* ; *Clouet* ; *Herman* ; *Stirtz* ; *Baugy*, son maître d'écriture ; *Remond*, aubergiste ; *Gaudinac*, notable ; *Joly* pere ; *Guiborat* ; *Castellas*, vicaire de Dormans ; *Goblet* ; *Palle*, greffier militaire ; *Madeleine Joly*.

D'après le détail des cures que je viens de citer, & dont l'exactitude est constatée par des précautions au-dessus de toute suspicion, il n'est pas possible de se refuser de croire à l'existence des effets opérés par le moyen du *magnétisme animal* ; & dès-lors on sentira de quel avantage il est, pour le bien général, que cette *découverte* soit connue, appréciée & perfectionnée par tout le monde, & sur-tout par la classe d'hommes destinés plus particulièrement à secourir l'humanité souffrante.

S'il est vrai que *chaque homme* puisse dans l'occasion soulager son semblable, il n'est pas moins vrai que l'habitude de *magnétiser*, de suivre des *crises*, d'en prévoir les effets & les résultats, rendront toujours ceux qui, par état, se consacreront à cet emploi, plus bienfaisans que les autres, &, par cette raison, plus précieux à la société. L'état de *médecin*, par la suite en acquerra plus de lustre, parce qu'il sera plus pénible : il ne suffira pas aux *médecins* de faire seulement usage de leurs connoissances *théoriques*, il leur faudra de plus payer de *leurs personnes* ; & ce sera de la perfection plus ou moins grande de leur *machine électrique animale*, autrement

dit, de *leurs facultés physiques*, que dépendra leurs succès dans les maladies.

Une chose infiniment satisfaisante dans l'emploi du *magnétisme animal*, c'est de pouvoir, à l'aide d'un malade en *crise magnétique*, avoir un *INDICATEUR sûr* non seulement du *siège* de sa maladie, mais aussi des *maladies* des différens individus qui lui seront présentés.

Quand on considère ce fait d'une manière isolée & sans chercher à se rendre compte de sa possibilité, on est tenté de le nier & de le regarder comme une *absurdité manifeste* : car, dira-t-on, à moins de croire aux *forçiers*, on ne peut admettre une pareille assertion. Personne n'est plus éloigné que moi de croire aux *sortilèges* & aux *divinations*.

Mais il faut observer que la connoissance des maladies, & la *prévoyance* de leurs symptômes, & de leur terminaison, ne tient à rien de *supernaturel* dans les individus qui se trouvent en état de *crise magnétique*. Ce n'est pas par *prédiction* qu'ils jugent si sagement & si sûrement des *causes des maladies*, mais tout simplement par une *sensation* qui leur est particulière. Ce n'est que par des *sensations* que nous pouvons avoir des *idées* : cette vérité, si constante & si reconnue, ne peut être démentie par rien ; & ce qui arrive aux individus en *crise magnétique*, vient encore à l'appui de cette vérité pour en constater plus authentiquement l'évidence.

J'ai beaucoup questionné mes malades

*somnambules* ; Joly , sur-tout , comme plus intelligent , m'a rendu plus exactement ce qu'il sentoit à l'approche des malades que je lui présentois à *toucher*. « C'est , me disoit-il , une *sensation* véritable que j'éprouve » dans un *endroit* correspondant à la partie » qui souffre chez celui que je *touche* ; ma » main va naturellement se porter à *l'endroit* » de son mal ; & je ne peux pas plus m'y » tromper , que je ne pourrois le faire en » portant ma main où je souffrirois moi- » même. »

Par rapport à ce qu'il éprouvoit lui-même dans l'*état magnétique* , pour pouvoir affirmer aussi positivement ses souffrances à venir , & enfin sa *guérison* : « Quel nom donneriez-vous à cela , lui demandois-je ? C'est plus » que *prévoir* , me disoit-il , il faudroit appeler cela *pressavoir* , ou plutôt *pressentir* : » oui , c'est que je *sens d'AVANCE* , je *pressens* » le mal qui doit m'arriver ; & comme je ne » suis pas éloigné de ma guérison , j'*en pressens* » à peu près le moment , comme devant arriver au terme où je *pressens* devoir finir » mes souffrances. »

Le jour de sa guérison , je lui dis que la nommée *Agnès Rémont* se portoit bien , qu'elle étoit guérie de la veille , *ainsi qu'elle me l'avoit annoncé* d'avance. Il me répondit : « Cela devoit être , puisqu'elle vous l'avoit » annoncé : elle ne pouvoit se tromper , car » elle *sentoit* ce qu'elle vous disoit , aussi bien » sûrement que je *SENS* que je *dois guérir ce* » *soir*. »

Tout l'extraordinaire des *prédications* des malades dans l'*état magnétique*, s'évanouit donc, en les considérant comme l'effet d'une *pressensation* particulière & dépendante de l'état dans lequel ils se trouvent : nier l'existence de cette *sensation* parce qu'on ne l'a point éprouvée, seroit tomber dans une erreur pareille à celle d'un *aveugle* de naissance, qui diroit que le *sens* de la vue n'existe pas, parce qu'il ne peut s'en faire une idée.

LA PRESSENSATION est tellement inhérente à l'*état magnétique*, que je n'ai jamais trouvé un seul de mes malades, revenu dans l'état naturel, se ressouvenir de rien de ce qu'il avoit *fait* & *prédit* pendant *sa crise*. J'ai fait ce que j'ai pu pour lier leurs idées dans le passage d'un état à l'autre, soit en entrant *en crise*, soit en sortant, cela m'a été impossible. La démarcation est si grande, qu'on peut regarder ces deux états comme deux existences différentes. J'ai remarqué, par exemple, qu'en état *magnétique*, ils ont l'idée & le souvenir de tout ce qui les a occupés dans l'état *naturel*; tandis que, dans cet état, ils n'ont aucun souvenir de tout ce qui les a occupés dans l'*état magnétique*: ce qui confirme bien (suivant ce que j'ai dit plus haut) l'existence d'une *sensation* de plus, dans ce dernier état. Ils peuvent, avec SIX SENS (si l'on peut s'exprimer ainsi,) se ressouvenir des sensations que la jouissance des *cinq premiers* leur a procurée, tandis qu'avec *cinq sens* ils ne peuvent remonter aux idées formées avec *six*. On peut

encore se servir ici de la comparaison d'un *aveugle* de naissance à qui on rendroit la vue. En voyant la lumière, il acquerroit sûrement des idées nouvelles, dont il ne pouvoit avoir le moindre apperçu avant son nouvel état; tandis qu'acquérant un sens de plus, il se refouviendroit parfaitement de la manière dont il existoit sans la possession de ce sens: la seule différence fort grande qu'il y ait dans le passage *de crise* à l'état naturel, est qu'ici le souvenir de tout ce qu'on a éprouvé se perd totalement, ce qui n'arriveroit pas à ce que je pense, à l'aveugle revenu dans son premier état.

Il existe encore une particularité bien remarquable dans l'état de *crise magnétique*; c'est que la perfection de cette sensation, dont nous ne pouvons nous faire une idée, n'existe véritablement que lorsque les individus sont *malades*: une fois *guéris*, s'ils continuent à tomber *en crise*, ils ne sont plus *bons* à consulter sur les maladies des autres; ils avouent alors qu'ils ne *sentent* plus rien: du reste, quoique guéris, ils sont susceptibles encore quelque tems de devenir dans l'état de *somnambulisme*, soit qu'ils entrent dans la chambre du traitement, ou qu'ils s'approchent de la personne qui les a *magnétisés*. C'est ainsi que plusieurs individus, soit de *Buzancy* ou autres lieux, ont été quelque tems à ne pouvoir m'approcher sans se sentir l'*envie de dormir*. Cette susceptibilité dure plus ou moins long-tems, & finit par passer totalement. On

verra ci-après, ce qu'un peu plus d'expérience m'a appris depuis.

*L'électricité artificielle* n'exerce aucune influence particulière sur les individus en état *magnétique*. J'en ai fait l'essai sur plusieurs malades, entr'autres sur *Joly*, & sur une *épileptique* dont j'espère la guérison, par la raison que c'est la première malade de ce genre que je sois parvenu à mettre dans *l'état de crise magnétique*. Je les ait fait mettre sur le *gâteau* & les ai chargés d'*électricité*; cela leur échauffoit la tête, comme à tout le monde; si je tirois d'eux des *étincelles*, ou que je leur donnasse des *commotions* avec la bouteille de *Leyde*, ils me disoient que je leur *faisois mal*; & une fois attrappés, ils ne se prêtoient qu'avec peine à de nouvelles expériences. Comme dans cet état ils ont les *sensations* extrêmement délicates, je leur demandai s'il restoit quelque chose en eux de ce fluide électrique: ils me dirent que non; que cela s'échappoit très-vîte, & que la douleur que je leur avois faite, étoit tout ce qui leur en restoit. La fille *épileptique*, qui n'avoit aucune idée d'*électricité*, se plaignoit véritablement & me disoit qu'elle croyoit qu'on lui avoit *mordu le doigt*. *Joly* étoit celui qui, par quelques connoissances de la chose, pouvoit me satisfaire le plus. Je le fis communiquer, *sans être isolé*, au conducteur de ma machine, & je fis tourner *le plateau*; alors il me dit qu'il sentoit de cette maniere circuler le fluide en lui; que cela ne lui faisoit aucun mal; & que ce qu'il ressentoit,

ressembloit, sans être aussi fort, à ce qu'il éprouvoit autour du *réservoir magnétique*. J'ai essayé en vain, sans *magnétisme*, de mettre mes malades *en crises* par le secours seul de l'*électricité*; cela me porte à croire qu'en les *électrisant négativement*, on ne pourroit pas non plus les décharger de l'*électricité animale* ou de l'excédant de mouvement dont ils sont imprégnés.

Le rapprochement que j'ai trouvé entre les *effets électriques* & ceux du *magnétisme animal*, m'ont conduit à me servir plutôt de *baguettes de verre* pour *toucher* mes malades, que de *baguettes de fer*, que l'on emploie ordinairement: je me suis apperçu qu'elles étoient beaucoup meilleurs *conducteurs* que les premières; ce qui vient apparemment de ce que les pores sont plus ferrés & les *filieres* plus *directes* que dans aucune autre substance: joint à cela, comme je l'ai dit plus haut, que c'est le corps de la nature qui *retient* le plus de *fluide universel*. Cette expérience a servi à me convaincre de la vérité d'une des propositions de M. Mesmer, qui est que le *verre* même ne sert pas d'*isoloir* à ce fluide. En effet; il ne seroit plus *universel*, si quelque chose pouvoit en *isoler*.

L'*eau magnétisée* est un des grands moyens de la *médecine magnétique*. Un malade *en crise* est seul dans le cas d'en appercevoir la différence avec de l'*eau ordinaire*. Je n'ai pas plus d'idée de ce fait que de tous les autres que j'ai cités, puisqu'il dépend d'une *sensation* exquise que je n'ai jamais éprouvée: mais l'expérience

RÉITÉRÉE que j'ai été dans le cas d'en faire sur beaucoup de malades , ne me laisse aucun doute sur sa réalité. Il n'est pas même nécessaire que l'eau que l'on *magnétise* soit dans du verre ; ce qui prouve que ce n'est pas comme dans l'*électricité artificielle* , où l'eau ne sert que de *conducteur* du fluide universel , pour le porter sur la partie intérieure du *bocal* qui la renferme : mais ici c'est l'eau elle même qui se charge du *fluide animal*.

Tous mes malades *en crise* s'accordent à conseiller de *cette eau* en abondance aux hydropiques , assurant même qu'elle leur est beaucoup plus salutaire que mes *attouchemens* extérieurs. Si , comme j'ai lieu de le croire , cette *indication* est vraie , de quelle importance il est que l'expérience vienne en confirmer le succès.

Il me reste encore une objection bien importante à lever , pour forcer la croyance publique sur les *guérisons* que je rapporte. Comment se peut-il , dira-ton , qu'un élève de M. Mesmer cite tant de faits extraordinaires , suivis de résultats aussi heureux , tandis que M. Mesmer lui-même n'a jamais rien publié de semblable. Ma réponse est toute simple : je suis absolument libre de mon tems chez moi ; je puis , autant qu'il est nécessaire , suivre tous les périodes d'une cure ; d'après les *indications* qui me sont données par les malades eux-mêmes , je puis les faire coucher à portée de moi , & ne les pas quitter un *seul moment*. Enfin , je maîtrise

tous les événemens, tandis que M. *Mesmer* ; en butte à toutes les volontés d'un public qu'il doit respecter , n'est pas une seule journée maître de lui. Je puis affirmer , sans l'offenser , qu'il lui eût été impossible d'opérer une cure pareille à celle de *Joly* ; car , dès la première *crise* qu'il lui eût occasionnée , obligé peut-être de l'abandonner pour courir à l'autre bout de *Paris* ou de faire une *consultation* , il eût perdu tout le fruit de ses peines en perdant le moment d'obtenir du malade une *indication* sûre de la *cause* de ses maux ; à plus forte raison lorsque la nature opéroit chez lui des retours périodiques de souffrances , il eût risqué , en l'abandonnant à lui-même , de le laisser étouffer ; ou s'il n'avoit pas succombé totalement , de causer en lui une *désorganisation* qu'aucun moyen n'eût pu rétablir.

Ce sont ces soins assidus & continuels ( que je reconnoissois si nécessaires à tous les malades soumis au magnétisme ) qui me faisoient écrire ce *printemps* , que je regrettois bien que M. *Mesmer* ne se trouvât pas dans une situation assez tranquille pour opérer avec succès les effets bienfaisans de sa *sublime découverte* , & qui me faisoient juger de tout le bien qu'il auroit fait de plus que moi , s'il se fût trouvé à ma place.

Quand je considère en effet ce qui se passe à tous les *traitemens magnétiques* un peu nombreux , je ne puis me refuser à un profond sentiment de tristesse. Accoutumé à ne jamais voir chez moi aucune *crise inutile* , &

la nature se décidant en ma faveur à ne jamais s'arrêter jusqu'à l'entier rétablissement de mes malades, je gémiss du tems perdu ou des souffrances inutiles & souvent *dangereuses* que font essuyer à leurs malades la plupart des *magnétiseurs*.

Les CHAMBRES des *crises*, qu'on devoit appeller plutôt un enfer à convulsions, n'auroient jamais dû exister : M. Mesmer n'en avoit jamais eu ; ce n'a été que lorsque la multitude des malades est venue abonder chez lui dans son nouveau logement, qu'obligé alors de trop partager ses soins, il a imaginé d'avoir un emplacement où il pût au moins, en abandonnant ses malades, ne pas les laisser exposés à être *touchés* de tout le monde ; ce qu'il savoit leur être très-contraire. Il faut le plaindre véritablement de tout le mal qui est résulté d'un pareil établissement, que l'humanité seule lui avoit dicté. Tant qu'il n'y avoit que lui qui pût entrer dans cette *fatale chambre*, le mal n'étoit pas aussi grand ; mais obligé une fois de dévoiler sa doctrine & ses moyens, chaque *initié* s'est cru en droit d'aller suivre ce que l'on appelloit *crises* ; alors il a dû en résulter le plus grand désordre dans les individus soumis aux *expériences publiques* ; la *décence*, la *santé*, tout étoit compromis, & aucune cure satisfaisante n'est venue adoucir les chagrins de l'honnête homme forcé de laisser profaner ainsi ses moyens. Tous les médecins, qui sortis de l'école de M. Mesmer, se sont répandus dans les provinces pour y établir des  *traitemens magnétiques*,

magnétiques, ont commencé leur établissement par faire arranger *une salle de crises*. Aucun ne peut être repréhensible d'une précaution aussi barbare, puisqu'ils ne l'ont fait que dans les vues les plus bienfaisantes, & que tous sûrement ont eu beaucoup à souffrir du tableau affreux que leur ont présenté les *convulsions* trop réitérées; mais il est tems de les désabuser, ainsi que le public. Tout ce qui s'appelle *convulsions* ne doit être qu'un passage éphémère entre les mains du *magnétiseur*; & l'état de *crise*, au contraire, est un état *calme & tranquille*, qui n'offre aux regards sensibles que le tableau du bonheur & du travail paisible de la nature pour rappeler la santé. Ce n'est pas que dans cet état les individus malades ne souffrent quelquefois d'une manière inouïe; je dis plus, leur *guérison* ne peut s'obtenir *sans souffrances*; mais alors on pourroit dire que, sous l'empire bienfaisant de LA NATURE, leur corps seul souffre, sans que leur ame en soit altérée. La perception qu'ils acquièrent dans cet état, leur faisant envisager leurs souffrances comme nécessaires & pressentant d'avance leur guérison, comme terme de ces mêmes souffrances, ils ont un courage & une patience qui tranquillise sur leur état.

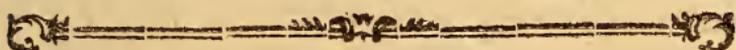
Lundi, premier de ce mois de Novembre, le marquis de Levis & M. Cloquet furent témoins des *prédications* d'une paysanne foible & bornée, laquelle sur les *six heures du soir*, étant en *crise magnétique* depuis la veille & dans les *angoisses les plus violentes de coliques* causées

par des dérangemens de fanté si fréquens dans son sexe, me dit avec la plus grande tranquillité: « Il faut prendre patience, Monsieur, » je ne ferai pas guérie *avant huit heures du soir*; d'ici là il faut que je souffre beaucoup; vous ne pouvez pas m'en empêcher.» Les *mêmes témoins* ne la quitterent pas un moment. Enfin, après un redoublement de souffrances, devenant calme & tranquille, elle me dit: « Voilà qui est fini, je ne souffre plus.» Je me permets une question relative à son état; elle y répond d'une maniere satisfaisante: ces *Messieurs* regardent à leurs montres, & voient *huit heures précises*. Je cite ce fait au milieu de *quantité d'autres* du même genre, parce que les personnes qui en ont été témoins veulent bien être nommées; permission que je n'ai obtenue que de peu de personnes.

Enfin, il n'y a pas de jour où je ne pourrois *prédire* à mes malades tout ce qui leur arrivera, souvent à *plus de huit ou quinze jours de distance*, & leur faire croire que je LIS dans *l'avenir*. Je ne fais cependant rien que ce qu'ils m'ont appris eux-mêmes, en racontant les sensations qu'ils éprouvoient; je ne fais autre chose que leur répéter ce qu'ils ont dit. Mais il n'en seroit pas moins aisé de leur en faire accroire sur cela, parce que (comme je l'ai dit plus haut) ils n'ont aucun souvenir, après la crise, de tout ce qui leur est arrivé.

Je desire bien que dans *le nouvel examen* qui va se faire chez M. Mesmer par les *nouveaux commissaires* nommés par le *Parlement*, il soit pris indifféremment une *douzaine* de nouveaux

malades sur lesquels M. Mesmer exerce seul sa bienfaisante propriété. Il ne se peut pas que, sur ce nombre, il n'y en ait plusieurs qui n'offrent, dans le travail de leurs cures, des phénomènes pareils à ceux qui se sont passés chez moi, & j'espère alors qu'il n'y aura plus de DOUTES sur l'admission d'une découverte aussi intéressante pour l'humanité qu'elle sera glorieuse pour le regne sous lequel elle s'est manifestée.



*Autres cures intéressantes par leur détail,  
opérées depuis celle du sieur Joly.*

LE nommé *Philippe-Hubert VIÉLET*, ancien garde-chasse & maître d'école à *Espiez*, près *Château-Thierry*, âgé de *trente-six ans*, avoit depuis quatre ans un mal de poitrine & complication de maux dont les consultations suivantes font foi. Il étoit foible & extrêmement souffrant lors de son arrivée au traitement, qui étoit le 8 *Octobre 1784*. Au bout de deux jours, il a commencé à éprouver beaucoup de souffrances; & au bout de dix jours des crises magnétiques, les crises ont toujours été précédées de douleurs fortes à la poitrine & d'oppression considérable; il sembloit n'entrer en crise de somnambulisme, que comme forcé de prendre un repos nécessaire.

Vers le *vingt-deux* du même mois, il com-

mença dans ses crises à me faire des détails de sa maladie ; il me dit qu'il sentoit s'opérer en lui un travail bien salutaire ; que son oppression à l'estomac étoit causée par un dépôt d'humeurs au *pilore* & aux *hypocondres* ; que ces nerfs en étoient fortement agacés ; qu'il auroit beaucoup à souffrir avant d'en être débarrassé ; que cependant ce n'étoit pas là son plus grand mal ; qu'il avoit outre cela un dépôt dans la poitrine , qui étoit bien dangereux , parce qu'il ne pressentoit pas encore comment il en guériroit. Chaque jour il me donnoit des nouvelles espérances : il n'éprouvoit pas une seule crise qui ne fût de plus en plus curative ; enfin , il ne fut pas long-tems sans me dire que la cause de ses deux maux se dissiperoit ; savoir celle de ses maux aux *hypocondres* , par des *selles* ; & celle de sa douleur de poitrine , par une *vomique* qu'il cracheroit.

Le *vingt-six* au soir fut l'époque où il m'annonça positivement une *premiere évacuation* pour le *vingt-huit au soir* ; ce qui est arrivé à la lettre , comme il l'avoit prédit , non sans éprouver les douleurs les plus vives , quoique toujours dans l'état de *somnambulisme*. Vers les *neuf heures du soir* , quelqu'un m'étant venu avertir que *Violet* étoit très-foible & ne sortoit plus de la chambre du traitement ( car il n'avoit besoin d'être dirigé par personne , il alloit & venoit de lui-même , comme s'il eût été dans l'état naturel ; ) j'allai le questionner ; il me dit qu'il étoit débarrassé de son embarras au creux de l'estomac ;

mais qu'il s'étoit fait chez lui un si grand tiraillement dans les nerfs, qu'il en souffriroit encore long-tems quoique guéri.

Obligé d'aller passer deux jours hors de chez moi, je ne revins que le samedi au soir; j'allai à mon traitement; & après avoir mis *Viélet* en crise magnétique, je lui demandai s'il avoit quelque chose à m'apprendre sur l'état de sa poitrine: il étoit alors *six heures & demie du soir*. « Monsieur, me répond-il, je » n'en ferai pas débarassé avant *ce soir, entre » neuf & dix heures.* » Je ne m'attendois pas à cette réponse, & ma surprise égala le plaisir qu'elle me fit. J'allai la raconter à M. le marquis de *Levis*, qui, aussi curieux que moi d'en voir l'accomplissement, se promit bien de se trouver avec le malade au moment *indiqué*. A *neuf heures un quart* comme nous étions à table, on vint nous dire que *Viélet* étoit étendu par terre, & qu'il rendoit *son dépôt*; nous y courons, & nous voyons en effet la preuve la plus convaincante de sa guérison; c'étoit une matiere *noire comme de l'encre*. Il me dit qu'il avoit bien souffert, & que sa bouche étoit très-mauvaise: je lui fis boire un *verre d'eau*, & un moment après je le remis dans *l'état naturel*. Alors le mauvais goût de sa bouche l'étonnant beaucoup, & sa respiration étant plus libre, il me demanda ce qui venoit de lui arriver: heureusement je pouvois, ainsi qu'à Joly, lui montrer encore le témoignage certain de sa cure. Le lendemain il se trouva bien dégagé & sans

souffrances, & deux jours après il est parti pour son pays.

Au bout de huit jours, il est revenu, me disant qu'il souffroit encore beaucoup du côté droit & du creux de l'estomac, que quant à sa poitrine, elle étoit bien dégagée; mais qu'il croyoit qu'il s'étoit amassé de nouvelles humeurs dans l'endroit de son premier mal. Je crus, ainsi qu'il me l'avoit dit précédemment dans ses crises, que ce n'étoit que le tiraillement des nerfs fatigués par le travail qui s'étoit fait en lui, & je le rassurai sur les douleurs qu'il éprouvoit. Il voulut être touché; & il ne fut pas longtemps sans entrer dans l'état de crise magnétique. Une fois dans cet état, je lui demandai ce qu'il appercevoit de nouveau en lui. Alors il m'apprit qu'à son retour chez lui on l'avoit fait écrire pendant six jours & cinq nuits, pour dresser un inventaire pressé, & que n'ayant pu prendre un repos suivi, il se sentoit extrêmement fatigué; que ses nerfs en avoient considérablement souffert, & qu'outre cela, il voyoit en lui un autre dépôt d'humeur dans la région du pilore. Il fallut donc le remettre de nouveau au traitement; il y est resté jusqu'au 15 sans me donner d'espérance de sa guérison: depuis trois jours, je lui faisois passer les nuits chez moi en crises magnétiques, parce qu'il m'avoit dit que cela l'avanceroit beaucoup. Le 15 au soir, lui ayant encore demandé s'il croyoit guérir bientôt, il me répondit que je n'avois

pas besoin de lui faire davantage cette question ; qu'il savoit fort bien que je desirois en être instruit d'avance , & que lorsqu'il en seroit tems , il m'en instruiroit , sans que je lui en reparlasse. Je le fis coucher cette nuit , comme les précédentes , dans la même chambre que le nommé *Malaisé* , autre malade qui se trouvoit à mon traitement. Le lendemain 16 , étant entré chez lui à huit heures du matin , *Malaisé* me dit qu'il avoit entendu écrire *Viélet* deux heures avant le jour. Je croyois que cet homme avoit rêvé ce qu'il me disoit. Ayant demandé à *Viélet* ( que je voyois toujours dant l'état de *crise magnétique* ) des nouvelles de sa santé , il me donna pour toute réponse le papier que je joins ici , en me disant : *Voilà , Monsieur , ce que vous desirez savoir ; j'espere que vous serez content.* Je lus ce qui suit :

#### R A P P O R T .

« *J'AI vu pendant long-tems des faits*  
 » *qui m'ont paru si extraordinaires , dans*  
 » *les faits des crises magnétiques produits*  
 » *par les sensations , que je me suis résolu ,*  
 » *dans celle où je suis , d'inscrire les faits*  
 » *qui se sont passés à mon égard , le pré-*  
 » *sent , ce qui viendra , & ce qui en résul-*  
 » *tera.*

» *Je dis que depuis quatre ans que j'ai*  
 » *consulté quantité de medecins , qui , sans*  
 » *connoître le fond de ma maladie , ont fait*  
 » *des épreuves sexagénaires sur mon corps ,*

„ n'ont pu parvenir à me procurer du sou-  
 „ lagement : *je dis* qu'ils ont, au contraire,  
 „ fixé le mal de plus , & occasionné *des*  
 „ *dépôts* des plus considérables. C'est dans  
 „ ce sommeil *ambuliste* que je *connois*, que  
 „ je *vois*, que je *distingue* les causes de cet  
 „ événement *plus sûrement qu'aucun médecin*  
 „ *ne le pourroit faire* ; c'est ce que j'ose dire  
 „ affirmativement.

„ Je dis que la première cause de ma ma-  
 „ ladie provient d'une *inflammation de poi-*  
 „ *trine*, produite par les travaux & les cha-  
 „ grins, qui ne demandoit que des adou-  
 „ cissans ; mais on a employé la *saignée*, les  
 „ *vomitifs*, les *purgatifs* ; ce qui a aigri les  
 „ maux, & a fait dégénérer l'inflammation  
 „ en plusieurs *abcès*, dont une *vomique* étoit  
 „ aux *poumons*, un autre au *pilore* de l'es-  
 „ tomac, enfin un autre qui étoit attaché à  
 „ *la rate* : on auroit bien dû employer  
 „ pour cette effet des *délayans*, des *lave-*  
 „ *mens* composés de *mauve*, *marrube blanc*,  
 „ & *fleurs d'ortie blanche*, & autres *narcoti-*  
 „ *ques*. On a au contraire suivi la marche  
 „ différente, en employant le *savon*, le *sel*,  
 „ & autres *astringens* ; des *médecines violen-*  
 „ *tes*, des bains *trop froids* ; enfin on a res-  
 „ treint mon individu à sécher les nerfs  
 „ & les paralyser. De tous les médicamens  
 „ dont on s'est servi, je ne vois seul que  
 „ les *poudres d'Aillault*, dont je me suis  
 „ servi particulièrement, qui ont guidé mes  
 „ *abcès* au point de les empêcher d'aug-  
 „ menter. Cependant, restant toujours dans

„ un état languissant , avec affection *hypo-*  
 „ *condre* , depuis ce tems jusqu'à l'époque  
 „ du 9 Octobre dernier , que M. le mar-  
 „ quis de *Puyfégur* eut la bonté de me re-  
 „ cevoir au traitement du *magnétisme* ; j'ose  
 „ dire que depuis ce tems jusqu'au *vingt-deux*  
 „ dudit mois , je n'en ai pas éprouvé beau-  
 „ coup. Ce fut à cette époque précise que  
 „ j'ai éprouvé le *sommeil ambuliste*. Le *vingt-*  
 „ *cinq* suivant , j'ai *prédict* que je rendrois  
 „ un *abcès* qui étoit attaché à la *rate* ,  
 „ le *vingt-huit à huit heures précises du*  
 „ *soir*.

„ Et le *vingt-huit* , M. le marquis m'in-  
 „ terrogeant sur ma situation , je lui ai ré-  
 „ pondu affirmativement , que le *trente* , en-  
 „ tre *huit & neuf heures du soir* , je ren-  
 „ drois une *vomique* ; que je craignois  
 „ de renouveler un effort qui avoit déjà  
 „ paru , mais qui étoit passé définitivement ;  
 „ que d'après , il m'en resteroit un autre ,  
 „ le dernier , mais que je la *cracherois en*  
 „ *forme de pus* ; que les douleurs de nerfs  
 „ me resteroient & ne se passeroient qu'à la  
 „ longue du tems. Je *dis & assure* que tous  
 „ ces effets ont eu lieu , ainsi que je l'ai  
 „ indiqué.

„ J'avoue que revenu à moi-même &  
 „ croyant être débarrassé de mes ennemis ,  
 „ ne doutant pas avoir quelque retour , je  
 „ me suis appliqué pendant cinq nuits & six  
 „ jours , à une occupation contraire à mon  
 „ état ; je fus obligé de revenir au traite-  
 „ ment le *huit Novembre dernier*. J'avoue que ,

„ depuis ce tems jusqu'aujourd'hui *seize* du  
 „ même mois, *six heures & demie du matin* ,  
 „ je n'ai pu déposer affirmativement en quel  
 „ tems je rendrois le *dépôt* que j'ai actuel-  
 „ lement au *pilore* de l'estomac ; mais de  
 „ présent je dis que le DIX-SEPT , entre  
 „ *neuf & dix heures du soir* , j'en rendrai la  
 „ plus forte partie par évacuation ; que si  
 „ j'ai le bonheur de *vomir* , le surplus res-  
 „ tant partira aussitôt ; néanmoins , qu'à  
 „ faute de ce , je *cracherai le pus* , & que  
 „ peu à peu je serai débarrassé de cet en-  
 „ nemi funeste. Il seroit nécessaire , pour  
 „ mon bien , que je fusse dans la *position*  
 „ *actuelle* depuis l'évacuation jusqu'au len-  
 „ demain , que je sois *BEAUCOUP touché*  
 „ ce jour-là , soit par une *crise* , ou autres  
 „ qui en auront le pouvoir : il faudroit aussi ,  
 „ de toute nécessité , que je prenne ledit  
 „ jour *dix-sept dudit* , *deux onces* ou environ  
 „ *de crème de tartre* , dont on pourroit y join-  
 „ dre une *demi once de sucre* ; prendre cela  
 „ *le matin* , avec quelques *bouillons aux her-  
 „ bes* : si j'eusse été *plus long-tems* dans les  
 „ *crises* , je n'aurois aucunement besoin de  
 „ ceci.

„ Il me restera toujours des foibleffes de  
 „ nerfs qui seront occasionnées par *les vents* ,  
 „ mais sans inconvéniens : je vivrai plus  
 „ tranquille que je n'ai fait depuis quatre  
 „ ans : ma guérison radicale sera pour *le  
 „ printems prochain* : je pourrai , en atten-  
 „ dant , marcher & même travailler un  
 „ peu sans crainte. *Je pose en fait & dis*

„ que je regarde ma guérison comme déjà  
 „ venue.

„ Je répète & je dis que, par la vue &  
 „ sensation que je possède actuellement, je  
 „ peux distinguer les maux internes, de même  
 „ que les externes, & par-là juger, pronon-  
 „ cer, & obvier immédiatement, non pas  
 „ comme ces docteurs qui donnent des or-  
 „ donnances après qu'ils se sont instruits, &  
 „ souvent très-mal, par les dépositions  
 „ qu'ils se font rendre par les malades : il  
 „ n'en est pas de même dans l'état où je  
 „ suis, je peux définir tout, & conclure de  
 „ même. . . . .

„ C'est en conséquence de ce fait, que  
 „ j'ai écrit ceci dans mon lit, en crise magné-  
 „ tique, cejourd'hui 16 Novembre 1784.  
 „ Signé VIÉLET. »

J'envoyai le tout dans la matinée à M. Ri-  
 gault, *notaire royal à Soissons*, après l'avoir  
 fait lire à toutes les personnes qui ont signé  
 la déclaration qu'on trouvera ci-après; &  
 je ne remis *Viélet* dans l'état naturel qu'après  
 que ces mêmes témoins l'eurent vu & ques-  
 tionné dans l'état magnétique. Je fis prier  
 aussi M. *Rigault* de se rendre à *Buzancy* le  
 lendemain, pour être témoin de l'accom-  
 plissement de la *prédiction*.

Le mercredi, à dix heures moins un quart,  
*Viélet* étant dans l'état magnétique, après des  
 coliques affreuses & des spasmes répétés,  
 pendant lesquels il perdoit la respiration

quelquefois pendant plus de cinq minutes ; il eut enfin l'évacuation qu'il avoit annoncée , après laquelle succéda une foiblesse très-grande. Revenu à lui , je le croyois tout à fait débarrassé ; mais il me dit que , n'ayant pas eu le bonheur de vomir , la poche de son dépôt , qui devoit sortir par cette voie , s'étoit arrêtée au passage. Si mes nerfs n'étoient pas aussi fatigués , me dit-il , je prendrois à présent de l'*ipecacuanha* , mais il faut , malgré moi , attendre jusqu'à demain. Il passa la nuit dans l'état magnétique , & le lendemain il prit , par son ordonnance , treize grains d'*ipecacuanha* , qui n'opérèrent pas l'effet qu'il en attendoit.

Il est resté ainsi souffrant plus de huit jours : lorsqu'il étoit dans l'état magnétique & qu'il s'opéroit en lui un travail salutaire , il éprouvoit des spasmes fort longs : il voyoit , disoit-il , cette poche attachée à ses nerfs , comme une membrane mince & déliée , qui adhéroit fortement. Il avoit souvent des coliques nerveuses qui le faisoient souffrir considérablement ; enfin , devenu inquiet lui-même de son état , il me dit un jour , étant en crise magnétique , qu'il vouloit consulter sur sa situation avec Catherine Montenecourt , & qu'il falloit que j'en fusse témoin , afin de pouvoir exécuter ce qu'ils jugeroient ensemble être nécessaire.

Je les mis donc ensemble en consultation : rien n'étoit plus intéressant que cette conversation ; tous les deux ( dans l'état de somnambulisme ) se questionnant , se montrant les

*parties intérieures de leurs corps & s'indiquant les effets qui s'opéroient en eux ; puis passer de là aux ordonnances des moyens propres à les soulager & à avancer leur guérison.*

Enfin il fut ORDONNÉ à *Viélet* par *Catherine*, de se mettre tous les soirs des *cataplasmes* sur le ventre, composés avec de la mauve & de la guimauve, la pariétaire & un poireau ; \* & de prendre, avec l'infusion de ces mêmes plantes, des *lavemens* soir & matin ; il lui fut confirmé que la foiblesse de ses nerfs avoit été la seule cause de ce que, le jour de l'évacuation, la poche du dépôt n'étoit pas sortie par le haut ; & elle lui ajouta, que tout l'hiver il souffriroit du creux de l'estomac, mais qu'au printemps il seroit bien rétabli. De retour dans l'état naturel, je leur montrai le résultat de leur consultation, dont ils n'avoient pas la moindre idée ni l'un ni l'autre, & je chargeai *Catherine* du soin de la mettre à exécution.

Pendant huit jours elle fut suivie par *Viélet*, qui peu à peu rendit des parcelles de sa poche (comme il me l'avoit aussi annoncé d'avance). Le samedi vingt-sept, il fut purgé par ordonnance de *Catherine*, & ne prit point de *lavemens* ; le dimanche, après le lavement du matin, il rendit encore une

---

\* Elle dénommoit dans son langage ces diverses herbes : la mauve étoit du fromageon, & la pariétaire, la putrelle.

*parcelle de la poche.* Catherine fit cesser les *cataplasmes* & retrancha le *poireau* & la *pariétaire* de ses lavemens, pour y substituer du *beurre*. Dans les momens de *crises*, où il se détachoit quelque chose de ses nerfs, ils éprouvoient une contraction affreuse : cet état violent ne cessoit que pour être remplacé par un spasme qui duroit plus ou moins long-tems. Enfin lui-même perdoit quelquefois courage, & moi-même *ai tremblé* plus de vingt fois de le voir expirer : chaque matin il m'annonçoit les accès violens qu'il devoit ressentir, soit dans la nuit ou dans la journée, & je ne le quittois pas dans ces momens.

Le *mardi 30*, il eut, à quatre heures & demie, une *convulsion* encore plus forte que les précédentes, dans laquelle il resta plus d'une demi-heure, l'estomac tendu & la tête joignant presque les pieds : tous ses membres étoient retirés ; ensuite il eut des mouvemens si violens, que quatre personnes ne pouvoient le contenir ; un froid glacial & un spasme fort long succéderent à cet horrible état, après lequel ( étant dans l'état magnétique, ) il me dit que ses souffrances passées venoient encore d'opérer chez lui le détachement d'une forte partie restante de sa poche ; mais qu'il y en avoit encore une dernière partie, qui, pour se détacher, alloit lui causer plusieurs accès de *convulsions* aussi forts que le dernier. En effet, il en eut encore trois pareils jusqu'à six heures & demie ; alors il perdit la parole, revenu plus

calme ( & toujours dans l'état magnétique , ) il fit signe de vouloir *écrire* ; je lui fis donner ce qu'il desiroit ; & il écrivit : « qu'à huit heures & demie il recouvreroit la » parole & qu'à neuf heures il auroit son » dernier accès ; après lequel , s'il pouvoit le supporter , il seroit totalement » dégagé. »

Pendant cet intervalle il éprouva plusieurs spasmes sans convulsions.

Effectivement , à neuf heures , comme il l'avoit prédit , le dernier accès commença , il fut d'une violence extrême , & dura près d'une demi-heure sans relâche ; le plus grand abattement succéda ensuite : vers dix heures & demie je voulus le remettre dans l'état naturel ; mais son extrême foiblesse m'en dissuada : à onze heures , le voyant un peu plus fort , je lui demandai de ses nouvelles..... Il vouloit répondre , & ne le pouvoit pas.... Enfin , rassemblant ses forces , il me prit la main , & ne put qu'articuler : « Ah , Monsieur , quelle reconnoissance !.... quel » bonheur pour moi ! » & les larmes le venoient suffoquer de nouveau..... chaque fois qu'il vouloit me parler..... le sentiment lui coupoit la parole.... Cette scène attendrissante , faite pour être appréciée par toutes les âmes sensibles , me reposa bien de toute la fatigue de la journée. Il falloit pourtant lui faire prendre quelque nourriture ; je tâchai en conséquence , après l'avoir fait sortir de la chambre du traitement , de le calmer le mieux que je pus ; après quoi je le remis

*dans l'état naturel* ; c'étoit d'ailleurs à peu près l'heure où il m'avoit dit d'avance de l'y faire revenir.

La démarcation qui existe entre ces deux états me faisoit espérer de le voir plus tranquille ; mais dans cette occasion l'émotion forte de son ame se manifesta tout aussi vivement : aussitôt qu'il eut ouvert les yeux & qu'il m'eut aperçu , il tomba en foiblesse , après avoir fait un effort inutile pour me parler ; s'il revenoit un moment à lui , c'étoit pour s'écrier : « Ma femme.... mes enfans.... » quel bonheur pour moi ! » Une autre fois , s'il ne pouvoit parler , il faisoit des gestes qui , par l'expression de sensibilité qu'il y mettoit , n'en étoient pas moins déchirans. Sitôt qu'il put parler , ce fut pour me dire que son cœur étoit trop agité , qu'il ne pouvoit exister de la sorte , qu'il me prioit de le *remettre en crise*.

Le sentiment de bonheur & de reconnoissance qui l'animoit étoit en effet trop fort pour la foiblesse de ses nerfs , & je le remis *dans l'état magnétique* ; ensuite j'obtins de lui de prendre un bouillon , & je lui fis écrire : *Je suis guéri aujourd'hui mardi 30 Novembre 1784 , signé Viélet ( 15 )*. Il passa la nuit dans cet état , avec ORDRE *d'en sortir à sept heures pour prendre un lavement*. Le lendemain à *neuf heures* , je fus qu'il avoit fait ce dont nous étions convenu *la veille* & que le reste de *sa poche* étoit sorti : il fut d'une foiblesse très-grande toute la journée ; je ne pus lui parler sans le voir s'attendrir.

Son

Son cœur étoit faisi de joie , disoit-il , chaque fois qu'il me voyoit. Du reste , ses nerfs le faisoient beaucoup souffrir : deux fois dans la journée je lui fis passer deux heures dans l'état magnétique , pendant lequel état il me confirma sa guérison , & me répéta que ce ne seroit qu'au printems que ses souffrances de nerfs cesseroient. Le jeudi , 2 Décembre , il étoit un peu plus calme , & je pus dans la matinée lui montrer la certitude de sa guérison écrite de sa main ; ce qui lui causa une nouvelle révolution dont je ne pus le tirer que par le passage à l'état magnétique : il est resté deux jours encore chez moi pour se reposer , & est reparti le 5 Décembre pour retourner chez lui.

Je ne veux faire aucune réflexion sur le détail qu'on vient de lire , que toutes les ames honnêtes & sensibles sentiront mieux que je ne pourrois exprimer. Je veux seulement ajouter à leurs jouissances , en leur disant que cet honnête homme , à qui le magnétisme animal vient de rendre la santé , avoit , depuis quatre années , dépensé tout son bien pour obtenir du soulagement , & qu'au bout de ce tems , accablé de chagrin , par le sort affreux de sa famille qu'il avoit ruinée , & se voyant plus malade qu'auparavant , il n'avoit d'autre perspective de la fin de ses maux que la mort la plus prompte : cet homme , par son intelligence , une écriture belle & correcte , est à même d'être employé utilement. Puissent les personnes à portée de le connoître lui pro-

curer les moyens de subsister par son travail !

« *Je soussigné* prieur-curé de la paroisse  
 „ d'*Espiés* près *Mont-Saint-Pere*, CERTIFIE  
 „ que le nommé *Philippe Hubert Viélet*, de  
 „ ma paroisse, professe la religion Catho-  
 „ lique, Apostolique & Romaine, qu'il est de  
 „ bonne vie & de bonnes mœurs; JE CERTI-  
 „ FIE en outre qu'il est malade depuis long-  
 „ tems, & que le seize du mois d'*Août* 1780  
 „ est l'époque précise du commencement de  
 „ sa maladie, ainsi qu'il me l'a déclaré, qu'il  
 „ a cherché sa guérison auprès de plusieurs  
 „ docteurs en médecine & chirurgiens; qu'il a  
 „ été traité par M. le curé de *Chamilly*; par  
 „ le Frere, chirurgien de la charité de *Châ-*  
 „ *teau-Thierry*; M. le chirurgien major du  
 „ régiment d'*Esterhazy*; M. *Dinot*, méde-  
 „ cin à *Château-Thierry*; M. *Guérin*, mé-  
 „ decin de *Triport*; M. *Soyeux*, médecin  
 „ à *Coincy*; M. *Michel*, chirurgien de  
 „ *Mont-Saint-Pere*; M. *Veulin*, chirurgien de  
 „ *Jaulgonne*; M. *Lausart*, chirurgien à l'*Hui*,  
 „ & M. *Duchanoi*, médecin de la FACULTÉ  
 „ DE *PARIS*, & par un autre médecin  
 „ d'*Epernay*, dont il ignore le nom, &  
 „ M. *Petit* de *Soissons*: qu'il a exactement  
 „ suivi le régime prescrit par tous ces  
 „ Messieurs, sans en avoir ressenti beaucoup  
 „ de soulagement. Fait à *Espiés*, le six No-  
 „ vembre mil sept cent quatre-vingt-quatre.  
 „ Signé *CAFLICH*, prieur-curé d'*Espiés*. „

*Différentes consultations sur la maladie  
ci - dessus.*

UNE personne âgée de trente-quatre ans ; a été prise d'étouffemens , & même de suffocation , & les *rafrâchissans* ont soulagé. Ensuite, après des travaux & des grandes chaleurs, il est survenu un *grand mal de gorge* , pour lequel on a employé les *vomitifs* & *purgatifs* : la *saignée* a aigri le mal & l'a fixé ; puis sont venus des *maux d'estomac* , de *poitrine* , *douleur entre les épaules* ; puis à la suite *une toux sèche* ; & , de tems à autre , quelques *crachemens de sang* : on a fait beaucoup de remedes qui ont très-peu soulagé. *Constipation depuis un an.*

L'état actuel de la personne est celui-ci : Une espèce de *rhume* accompagné de *douleurs vives* dans les *côtés* & les *épaules* , avec beaucoup de *vents* ; l'humeur semble bouillonner dans la *poitrine* , ce qui approche assez du *râle* , par ce qu'on entend : la *gorge est cuisante* ; il y a *tintement d'oreilles* , *bluettes* ; la *respiration est gênée* , la *bouche est sèche* ; *douleurs vagues quelquefois dans le ventre* , *maux de tête* & *étourdissemens*.

Le fond de cette affaire me semble le produit des affections vaporeuses , auxquelles donnent si souvent lieu les *peines* , les *soucis* , les *chagrins* , & les *idées creuses*. Le mal est

une espece d'*asthme* continu; & tous les accidens dont se plaint la personne, me semblent venir, & de l'état *spasmodique* de tout l'individu, & de l'oppression de la poitrine.

Voici ce que je conseillerai de faire :

1<sup>o</sup>. Un *cautere* volant au bras, avec une bonne suppuration, pour détourner de la poitrine les humeurs que la douleur & la gêne y appellent.

2<sup>o</sup>. Boire tous les jours une pinte de tisane faite avec une cuillerée d'orge perlé, les fleurs de *mélilot*, de *tilleul*, & la *réglisse*.

3<sup>o</sup>. Prendre les *bains tièdes* jusqu'à la ceinture seulement, s'il est possible.

4<sup>o</sup>. Pour déjeuner & pour souper, du lait avec du pain.

5<sup>o</sup>. Et quatre fois le jour, à des distances égales, prendre un paquet de poudre faite avec un quart de grain de *kermès* bien mêlé avec quatre grains d'*iris de Florence* en poudre, & la poudre de *réglisse* à volonté. Signé *DUCHANOY*, docteur-médecin de la Faculté de Paris.

#### *Autre.*

Demi-livre ruelle de veau, six feuilles de *scolopendre*, racine d'*oseille*, *pissenlit*, *chicorée sauvage*, de chacune demi-once; coupé, ruttissé & lavé, passé par un linge & y ajouter 18 grains de terre foliée de tartre.

Une bouteille & demie de vin blanc,

infuser pendant vingt-quatre heures sur des cendres chaudes , avec demi-poignée de scolopendre , demi-once de séné mondé , racine de polipode de chêne raïsier , chacune demi-once , une pincée de marrube blanc. Signé *DINOT* , médecin à Château-Thierry.

*Autre.*

La cause première de la maladie étoit une transpiration arrêtée ; qui a dégénérée en véritable *inflammation de poitrine* , & qui , par le mauvais traitement qu'on a administré , a fait dégénérer l'inflammation en *vomique* ou abcès aux poumons ; ce qui est prouvé par le *crachement de pus* mêlé de sang : l'abcès se renouvelle de tems en tems. C'est alors que le malade doit se ressentir de tous les symptômes dont il fait mention ; à cela s'est joint encore une affection asthmatique qui gêne la respiration.

Pour soulager le malade de ses maux , je conseille qu'il fasse usage d'une *tisane d'orge miellée* ; dans chaque pinte , on y mettra deux gros d'*oximel scillitique*. Outre la tisane , il fera usage des *pilules* suivantes , en en prenant une le matin & une le soir en se couchant.

Prenez *Cloportes préparées* , une demi-once ; racine d'*iris de Florence* , gomme ammoniacque , de chaque deux gros ; fleurs benjoin , un gros ; térébentine de Venise , une demi-once ; *syrop balsamique* , autant qu'il faut pour former une masse : faites des *pilules à dix grains* chaque.

Le malade se nourrira de laitage & des farineux, observant cependant que si le malade a une fièvre lente, il ne prendra point de laitage. Signé JUMILTHER.

## A U T R E.

### *Maladie à consulter.*

UNE personne âgée de trente-quatre ans, a été prise d'étouffemens, & même de suffocation, & les rafraîchissans ont soulagé; ensuite, après des travaux & des grandes chaleurs, il est survenu un grand mal de gorge, pour lequel on a employé les vomitifs & les purgatifs; la saignée a aigri le mal, & l'a fixé avec maux d'estomac & de poitrine; puis douleur & resserrement entre les épaules; puis, à la suite, une toux sèche, & de tems à autre, quelques crachemens de sang: on a fait beaucoup de remèdes qui ont très-peu soulagé. Constipation depuis vingt mois.

L'état actuel de la personne est celui-ci; Une espèce de rhume accompagné de douleurs chaudes dans l'estomac & la poitrine, avec beaucoup de vents; l'humeur bouillonne dans la poitrine avec regonflement, ce qui approche assez du râle; la gorge est cuisante; il y a tintement d'oreilles, bluettes, la respiration est gênée, la bouche est sèche; douleurs vagues quelquefois dans le ventre, maux de tête, étourdissemens, &c.

Le malade prendra tous les jours au matin, en se levant, d'abord *une demi-tablette de soufre*, & ensuite une tablette entière, si la demi-tablette ne tient pas le ventre libre; par-dessus cette tablette de soufre, il avalera deux gobelets de lait coupé, de la manière suivante :

Dans un grand demi-fétier d'eau bouillante, on y mettra bouillir *deux pincées d'avoine*, lavée auparavant dans l'eau chaude; plein une cuiller à café de miel blanc, qu'on fera bouillir jusqu'à réduction à moitié; on y ajoutera sur la fin une pincée *de fleur de sureau*, & *une ou deux fleurs de camomille romaine*; on passera cette décoction, qu'on coupera avec autant de lait de vache, pour être partagée en deux gobelets, dont on prendra le premier en mangeant ou après avoir mangé la tablette, & le second, demi-heure après le premier.

On continuera ce régime pendant longtemps.

*Ordonnance de M. Petit, médecin à Soissons.*

*Acte de notoriété du 18 Novembre 1784.*

*CEJOURD'HUI dix-huit Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre, avant midi;*

Pardevant le notaire du roi résidant à Soissons, souffigné, en présence des témoins ci-après nommés;

Sont comparus M. Louis-Claude de Saint-Martin, ancien officier au régiment de

Foix ; demeurant ordinairement à Paris , de présent au château de Buzancy , près Soissons ;

Sieur Jean-Jacques Boileau , peintre demeurant aussi ordinairement à Paris , de présent audit Buzancy ;

Sieur Louis-Emmanuel Hivart , brigadier des fermes du roi , demeurant à Soissons actuellement audit Buzancy ;

François Ribault , Jean Chervie , & Pierre Garré , tous trois garçons majeurs , demeurant au château dudit Buzancy :

Lesquels ont déclaré , certifié & attesté pour vérité , que le nommé *Philippe Hubert VIELET* , ancien garde-chasse & maître d'école de la paroisse d'*Espiés* près *Château-Thierry* , demeurant audit *Espiés* , actuellement au château dudit *Buzancy* , le jour d'hier dix-sept du présent mois de Novembre , à neuf heures trois-quarts du soir , a RENDU le dépôt par évacuation de bas , qu'il avoit annoncé par son écrit daté du seize dudit présent mois : ledit écrit , & un certificat y joint , déposés à M<sup>e</sup>. Rigault , notaire soussigné , présence des témoins y dénommés , ledit jour , & contrôlé.

De laquelle déclaration lesdits sieurs COMPARANS en ont requis acte audit notaire soussigné , présens lesdits témoins , à eux octroyé , pour servir & valoir à qui il appartiendra , en tems & lieu , ce que de raison. Fait & passé au château dudit *Buzancy* , en une salle basse , ayant deux croisées sur la cour , pardevant moi notaire soussigné , en

présence d'*Antoine Poltron*, jardinier, & de *Louis Burguet*, maréchal ferrant, tous deux demeurant audit *Buzancy*, temoins à ce appelés & mandés, l'an & jour susdits, ont signé, sauf ledit *Pierre Garré*, qui a déclaré ne savoir écrire ni signer, de ce interpelé, à la minute des présentes, demeurée à M<sup>e</sup>. *Rigault*, notaire, & contrôlé à *Soissons*, le 18 Novembre 1784, par *Tapin*, qui a reçu quinze sous. Signé RIGAULT.

*Acte de dépôt du 18 Novembre 1784, à la réquisition de Philippe Hubert Viélet.*

CEJOURD'HUI dix-huit Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre, avant midi ;

LE NOTAIRE du roi résidant à *Soissons*, soussigné, étant ledit jour au *château de Buzancy* près *Soissons*, auroit été mandé par *Philippe Hubert Viélet*, ancien garde-chasse & maître d'école, demeurant à *Espies* près *Château-Thierry*, de présent audit *château de Buzancy*, pour constater la guérison d'une maladie dont il est attaqué depuis quatre ans.

Lequel desirant faire le dépôt d'un écrit par lui fait de sa main & signé de lui, & d'un certificat attestant ledit écrit ; pourquoi il a requis M<sup>e</sup>. *Rigault*, notaire soussigné, assisté & en présence des témoins ci-après nommés, d'annexer & déposer au nombre de ses minutes ledit écrit signé dudit *Viélet*,

daté du 16 Novembre présent mois ; contenant deux pages , commençant par ces mots , *Rapport* , & finissant par ces mots , *c'est en conséquence de ce fait que j'ai écrit ceci* , étant dans mon lit , en crise magnétique , cejourd'hui 16 Novembre 1784 , & signé enfin *Violet* , avec paraphe ; observant qu'à la treizieme ligne de la premiere page , se trouve écrit entre la ligne douzieme , & celle treizieme , le mot *na* ; qu'à la quatorzieme , il y a un renvoi en marge , où sont écrits ces mots , *produit par les travaux & les chagrins* : à la ligne vingt-cinq , au renvoi entre lignes , portant ces mots , *avec affection hypocondre* , & à la ligne trente-quatre de la susdite premiere page , se trouve ajouté entre ligne ces mots , *ce dernier* ; qu'à la ligne vingt-cinq de la seconde page , moitié de la ligné barrée , & la vingt-fixieme ligne , le quart de ladite ligne aussi barrée : ledit certificat écrit sur la premiere page d'une feuille de papier commun , contenant dix-neuf lignes & cinq mots , sans aucunes ratures ni renvois , commençant par ces mots : *Nous* , *souffignés* , *reconnoissons avoir lu* , *dans la matinée* , *aujourd'hui seize Novembree 1784* , *un écrit signé Violet* , *daté du 16 dudit jour* , *contenant deux pages* , & finissant par ces mots , *au château de Buzancy* , *chez M. le marquis de Puiségur* , *le 16 Novembre 1784* , *signé enfin* , *Mignot* , *chartraire de Bourbonne* , *comtesse d'Avaux* ; *le marquis de Puiségur* ; *Comte-Maxime de Puiségur* ; *Saintes-James* , *marquise de Puiségur* ; *Saint-Martin* ; *Boileau* ;

*Moreau, ancien curé de Buzancy ; Duval, curé de Buzancy, & Chevalier, fermier à Buzancy.* Ledit écrit & ledit certificat contrôlés audit Soissons, cejourd'hui par Tapin, après avoir été dudit Viélet certifiés véritables, &, à sa réquisition, cotés, signés & paraphés, en toutes les pages, des notaires & témoins soussignés ; duquel dépôt il en a requis acte, à lui octroyé, pour lui servir & valoir, & à qui il appartiendra, en tems & lieux, ce que de raison. Fait & passé au château dudit Buzancy, en une salle basse ayant deux croisées sur la cour, pardevant moi notaire soussigné, & lesdits sieurs témoins, à la minute demeurée à M<sup>e</sup>. Rigault, notaire, & contrôlée à Soissons, le dit jour 18 Novembre 1784, par Tapin, qui a reçu quinze sous.

*Vient ensuite l'acte de Viélet, signé de lui, avec paraphe, contrôlé audit Soissons le 18 Novembre 1784, par Tapin, qui a reçu quinze sous.*

Certifié véritable par ledit Philippe Hubert Viélet, au desir de l'acte de dépôt reçu par le notaire du roi résidant à Soissons, soussigné, en présence des sieurs témoins y dénommés, cejourd'hui dix-huit Novembre 1784. Signé *Viélet*, avec paraphe, *Saint-Martin, Boileau, & Rigault*, avec paraphes.

*NOUS SOUSSIGNÉS*, reconnoissons avoir lu, dans la matinée aujourd'hui seize Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre, un écrit signé *Viélet*, daté du 16 dudit mois, contenant deux pages, dans lequel cet homme

déclare qu'il n'a pu jusqu'au moment où il écrit, 16 du même mois, *six heures & demie du matin*, déposer affirmativement en quel tems il rendroit le dépôt qu'il a actuellement au *pilore de l'estomac*, mais annonce que *demain 17*, entre *neuf & dix heures du soir*, il en rendra la plus forte partie par évacuation; que s'il a le bonheur de *vomir*, le surplus partira aussitôt : dans le même écrit cet homme rend compte des diverses *sensations* qu'il a éprouvées & qu'il éprouve dans l'état de *crise magnétique* où il a passé la nuit, & où il est encore dans l'état présent, *comme chacun de nous l'A VU* avant de *signer*. CERTIFIONS en outre que le nommé *Malaisé*, qui a couché dans sa chambre, a assuré l'avoir entendu *ÉCRIRE* deux heures avant le jour, & le tout sans lumière.

Au château de Buzancy, chez M. le marquis de Puysegur, le seize Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre. Signé Mignot, *Chartraine de Bourbonne, Comtesse d'Avaux*; le marquis de Puysegur; Comte Maxime de Puysegur; Sainte-James, marquise de Puysegur; Saint-Martin; Boileau; Moreau, ancien curé de Buzancy; Duval, curé de Buzancy; & Chevalier, fermier à Buzancy. Contrôlé à Soissons le 18 Novembre 1784 par Tapin, qui a reçu quinze sous.

Certifié véritable par ledit *Philippe Hubert Viélet*, au desir de l'acte de dépôt reçu par le notaire du roi résidant à *Soissons*, soussigné, en présence des sieurs témoins

y dénommés , cejourd'hui 18 Novembre 1784. Signé *Viélet* , avec paraphe , *Saint-Martin* , *Boileau* , & *Rigault* , avec paraphes.

*Nota.* Comme on auroit pu douter que la déclaration de *Viélet* eût été déposée chez le notaire avant l'accomplissement de la prédiction qui s'y trouve énoncée , je me suis procuré le certificat suivant qui prévient cette difficulté.

« Nous Antoine *Rigault* , notaire royal à Soissons , certifie & atteste pour vérité , que le SEIZE NOVEMBRE , à une heure & demie de relevée , M. le comte *Maxime de Puysegur* , accompagné de M<sup>e</sup>. *Michel-Samson Fabus* , procureur ès sieges royaux de Soissons , y demeurant , m'a remis en mon étude , l'original de l'écrit du nommé *Philippe Hubert Viélet* , ancien garde-chasse & maître d'école d'Espies , près *Château-Tierry* , daté dudit jour seize Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre , & signé enfin *Viélet* ; auquel écrit étoit joint le certificat attestant ledit écrit daté dudit jour seize Novembre ; que l'intention de mondit seigneur , comte *Maxime de Puysegur* étoit que ledit écrit , ainsi que ledit certificat , me soient déposés , & qu'il en soit par moi dressé un acte. Mais qu'après en avoir conféré , présent ledit M<sup>e</sup>. *Fabus* , tous trois d'un avis commun , il a été différé de ne faire le dépôt desdites deux pieces qu'après la prédiction énoncée audit écrit , arrivée ; & c'est

en conséquence que je me suis transporté au château de *Buzancy*, chez M. le *marquis de Puyfégur*, le dix-sept dans l'après-dîner, que la prédiction étant arrivée, j'ai, le lendemain DIX-HUIT, *huit heures du matin*, fait lecture audit *Viélet* de son écrit & dudit certificat; qu'ayant reconnu son écriture; il m'auroit requis l'acte de dépôt fait & passé pardevant moi, en présence des témoins y dénommés, le dit jour dix - huit *Novembre* mil sept cent quatre-vingt-quatre, contrôlé à *Soissons* le dit jour par *Tapin*; desquels actes de dépôt, écrit & certificat j'en ai délivré expédition. »

« Délivré par moi souffigné le présent »  
 » certificat, pour servir & valoir ce qu'il »  
 » appartiendra ès tems & lieux, ce que de »  
 » raison. A *Soissons*, le cinq Janvier mil »  
 » sept cent quatre - vingt - cinq ; *signé* »  
 » RIGault ».

Nous souffignés prier-curé & principaux habitans de la paroisse d'*Espiés*, diocèse de *Soissons*, certifions que le sieur *Viélet*, malade depuis très-long-tems, nous a déclaré qu'il se portoit infiniment mieux depuis que M. le *marquis de Puyfégur* avoit eu la bonté d'entreprendre sa guérison, & qu'effectivement son visage annonce que si sa santé n'est pas encore parfaitement rétablie, elle est au moins beaucoup meilleure que par le passé; en foi de quoi nous avons signé à *Espiés* le premier Janvier mil sept cent quatre-vingt-cinq; *signé* *CAFLICH*, prier d'*Espiés*;

Givry; Jean-Jacques Givry; Jacques Atreh; de Ligny, notaire; Robilliard, Mettiviez; Denis Demonus; Laurent Laplante; Pierre Allard; Lambouvet, syndic; de Hu; Baronnat.

Nous principaux habitans, certifions en outre que pendant l'espace de quatre ans & plus que ledit Viélet a été attaqué de cette maladie, il a souffert des maux considérables, qu'aucun médecin & chirurgien ne lui ont pu retirer, & l'ont laissé dans l'étisie, cependant après l'avoir tous traité fort long-tems, ne pouvant plus vaquer à aucune affaire, si ce n'est depuis le traitement que lui a fait M. le marquis de Puyfégur où il est de retour depuis le 6 Décembre dernier, où il nous paroît avoir la liberté du corps & sa marche plus libre; ce que nous certifions véritable, ledit jour premier Janvier mil sept cent quatre-vingt-cinq; & ont signés, De Ligny, notaire; De Hu; De Ligny, le jeune; Lambourt, syndic; Baronnat; Alleire; Jacques Atreh; Boileau; Denis Demées; Poreau; Joffet; Mettiviez; Jean Mettiviez; Vendeuilly; Lefevre; Philippe Metad; Lambert; Robilliard; Pierre Mettiviez; Givry; Jean-Jacques Givry; Victor; Helot.

*a* Je soussigné CURÉ, doyen de l'église paroissiale & collégiale de Saint-Quentin de Berzy, diocèse & élection de Soissons, certifie à tous qu'il appartiendra, qu'Angélique

*Brismontier*, épouse de Pierre *Le Boffeur*, manoeuvrier de l'*Echelle*, hameau de ma paroisse, jeune femme bien constituée, incommodée depuis un an environ d'une fièvre intermittente, tantôt tierce, tantôt quarte, & tantôt quotidienne, s'est déterminée vers le commencement de Juin dernier (à ma sollicitation,) de se rendre à l'établissement du *Magnétisme animal* de M. le marquis de *Puységur*, seigneur de *Buzancy*; qu'elle a suivi, l'espace de huit jours, audit *Buzancy* le traitement magnétique suivant les procédés de M. *Mesmer*, qu'elle en a ressenti, en ma présence, les crises & tous les effets d'une manière si directe & si prononcée, qu'il m'est impossible d'attribuer à la force de l'imagination & aux seuls effets de la nature la cessation de sa fièvre & le recouvrement de sa santé, qu'elle a éprouvés aussitôt après ledit traitement, dont elle a joui depuis sans aucune altération, & dont elle jouit encore dans un degré parfait. En foi de quoi j'ai délivré le présent certificat, ce jourd'hui 11 Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre. Signé MOSNIER ( 10 ).»



*Cure de maux d'estomac causés par des suppressions habituelles depuis l'âge de treize ans , & d'abcès aux poulmons.*

LA nommée *Catherine Montenecourt* , âgée de *vingt-sept ans* , cuisiniere chez mademoiselle *Mignot* , à *Belen* , près *Soissons* , est arrivée à mon traitement le *28 Octobre 1784*. La crainte qu'elle avoit de devenir en *crises magnétiques* l'avoit empêchée depuis long-tems de venir à *Buzancy*. J'ai commencé par la faire consulter un malade en *crise* ; il lui a été dit qu'elle avoit l'*estomac abymé* par les remèdes & les *drogues* qu'on lui avoit fait prendre ; qu'il étoit tems de cesser entièrement , si elle ne vouloit pas succomber avant peu ; il lui fut dit ensuite des particularités si vraies sur son état , que cette fille ne balança pas un moment à se mettre autour du *réservoir magnétique* ; dès le lendemain elle commença à éprouver des effets apparens , & le surlendemain elle eut des *crises magnétiques* : elle ne restoit pas d'abord long-tems dans l'état de *somnambulisme* ; il me falloit l'empêcher de se frotter les yeux , sans quoi elle se *réveilloit* malgré moi ; peu à peu *ses crises* s'allongèrent , & enfin elles devinrent de nature à se trouver assez éclairée sur son état pour m'en apprendre des détails.

Le 30, elle m'annonça pour le premier du mois de Novembre une débacle considérable d'humeurs & de sang ; favoir , à sept heures du soir un VOMISSEMENT , & à dix heures une évacuation sanguine si forte, qu'elle se trouveroit très-foible, mais qu'il ne falloit pas s'en inquiéter & lui donner seulement un verre d'eau & de sucre. Je fis prévenir mademoiselle Mignot , chez qui elle s'en retournoit tous les soirs, de ces prédictions, qui se sont accomplies à la lettre comme elles avoient été annoncées.

Le mercredi 3 , elle m'annonça encore une perte de sang pour le vendredi 5 à neuf heures du soir ; j'en prévins de même sa maîtresse , qui ne doutant pas que cette prédiction n'eût lieu comme la précédente , me pria de garder la malade chez moi , afin d'être à portée de la soulager dans ses souffrances. ( Voyez le certificat ci-après. )

Le vendredi 5 , je la fis se coucher en crise magnétique : à neuf heures elle commença à cracher du sang, comme elle l'avoit annoncé, mais en fort petite quantité : je la voyois beaucoup souffrir , & faire des efforts inutiles ; je lui en demandois la raison : elle me répondit qu'il s'opéroit un changement en elle , que le sang prenoit un autre cours , & que le lendemain elle iroit à la garde robe , courroit presque toute la journée : elle me déclara ensuite qu'elle avoit été saignée dans un temps contraire, il y avoit deux mois, & purgée ; que cette saignée & cette purgation n'avoient produit que de mauvais effets ; &

que ce seroit cette *médecine* qu'elle rendroit le lendemain.

Le 6, sa PRÉDICTION de la *veille* eut si complètement son effet, que je ne pus lui ôter de la tête qu'elle avoit été *purgée* sans le savoir.

Le *soir*, elle m'annonça qu'elle *découvroit* en elle un mal qu'elle n'avoit pas encore *vu*, & qui la chagrinoit beaucoup; elle étoit bien fâchée, disoit-elle, d'être venue chez moi pour *voir* de si vilaines choses qu'elle auroit ignorées toute sa vie; elle pleuroit & se désoloit; je lui en demandai la cause: elle me répondit qu'elle voyoit ses *poumons* *attaqués*; que je pourrois guérir son *estomac*, mais que pour ses *abcès aux poumons*, cela lui paroïssoit impossible: je la tranquillisai le mieux que je pus, & heureusement pour elle que, revenue dans l'état naturel, elle ne se ressouvenoit pas de ce qu'elle m'avoit dit.

Cependant, le *mercredi* matin 10, son estomac étoit tout à fait débarrassé, & le *jeudi* elle m'affura qu'elle étoit totalement *guérie*.

Son mal aux *poumons* ne l'effrayoit plus tant; elle me disoit dans ses *crises magnétiques*, que les embarras qu'elle y voyoit pourroient bien se détacher, & qu'elle *cracheroit* peut-être son *abcès* tout entier si elle restoit encore une *huitaine* au traitement.

Le *jeudi* matin 11, elle eut si peur des *cris* affreux que faisoit une autre malade,

( celle dont la cure fuit celle-ci ) qu'elle eut une révolution de bile ; je la fis *refter en crise* presque toute la journée , & le soir , après des évacuations nécessaires elle fut de nouveau guérie.

Son estomac depuis va bien ; elle n'en souffre plus du tout.

Les *vendredi* , *samedi* & *dimanche* , elle a *craché* beaucoup de *pus* dans l'état naturel ; elle étoit fort inquiète , & une fois *en crise* , elle me disoit que son mal s'en alloit entièrement , & que bientôt elle auroit les *poumons* aussi sains que l'*estomac*.

Toutes les nuits je la faisois dormir *en crise magnétique* , le dégagement de ses *poumons* s'en opéroit plus facilement ; tous les matins elle voyoit sa cuvette ou son mouchoir rempli de *sés crachats* , sans avoir le souvenir des souffrances qu'elle avoit dû éprouver pour les rendre.

Enfin le *jeudi 18* , elle me dit qu'il ne lui falloit plus qu'*une nuit* pour être parfaitement guérie.

Le *vendredi* , dans sa *crise* , elle me confirma sa guérison , m'ajouta que non seulement elle ne voyoit plus rien en elle , mais que même elle n'y voyoit plus pour se conduire , au point qu'elle me prioit de *lui ouvrir les yeux* , sans quoi elle risqueroit de se heurter contre tout ce qu'elle rencontreroit : ce manque de *vision* dans sa *crise* acheva de me convaincre de sa guérison.

Elle continuoit cependant le traitement ; afin de se refaire entièrement. *Un coup* qu'elle

Se donna dans le côté quelques jours après ; ayant voulu marcher dans l'état de *somnambulisme* non clair-voyant ( ce qui même l'avoit fait se réveiller sur le champ , ) m'obligea à de nouveaux soins ; une fois en *crise magnétique* , je fus que ce *coup* avoit été si violent , qu'il lui faudroit *cracher du sang* ; elle m'en annonça de même *le jour & l'heure* : & la *prédiction s'étant accomplie* , il n'en résulta aucune suite fâcheuse.

La fin du mois qui devoit amener chez elle une époque qui constateroit sa guérison , étoit prochaine. L'avis de plusieurs de mes *médecins* & le sien furent qu'il falloit continuer le traitement jusque-là ; parce que cette seconde révolution seroit encore difficile à passer , & qu'elle essuyeroit de très-violentes *coliques*. Le 24 , étant dans l'état *magnétique* , elle commença en effet à *pressentir* des souffrances pour le *vendredi 26* ; cela ne manqua pas d'arriver comme elle l'*avoit prédit* , & jusqu'au *dimanche à minuit* elle n'eut , pour ainsi dire , aucun relâche ; le *sang* causoit tant de désordres chez elle , que quelquefois elle devenoit *violette* , étrangloit ; ensuite c'étoient *des convulsions* d'estomac qui la mettoient dans *un état affreux d'éréthisme*. Heureusement dans les momens de relâche , je pouvois savoir d'elle tout ce qu'il y avoit à lui faire dans ses *crises violentes* , & par ce moyen je pouvois la soulager , sans éprouver d'inquiétudes ; elle m'assura aussi que c'étoit *la dernière fois* qu'elle auroit des *coliques* de cette espece , & que

dorénavant toutes les époques se passeroient sans souffrances. Le résultat des *consultations* que je fis sur son compte, me confirma la même chose.

Le *lundi 29*, elle m'apprit le retour de sa santé que je *savois*, dès la veille devoir arriver. Elle est restée chez moi jusqu'*au mercredi*; & le *jeudi 2 Décembre*, elle est partie très-bien portante, m'ayant cependant annoncé dans sa *dernière crise*, que le soir elle auroit un accès de *fièvre* depuis *9 heures* jusqu'à *11 heures*, ce qui m'engagea de lui ordonner de se coucher en arrivant chez elle; de plus, elle m'avoit aussi *prédit* que sa révolution ne finiroit pas avant le *samedi soir*. J'ai su depuis par elle-même, à mon passage à *Soissons*, que ces faits avoient eu exactement leur exécution.

JE CERTIFIE que la nommée *Catherine Montenecourt*, ma cuisinière, étoit fort incommodée de *maux* d'estomac, qu'elle m'a assuré avoir eu une peur dans sa jeunesse qui avoit arrêté chez elle le cours de la nature, & que depuis elle n'avoit pas joui d'un état certain de santé; qu'il y a trois mois, qu'ayant reçu un coup de pied de cheval, on fut obligé de la *saigner* dans un tems contraire, & de la *purger* ensuite; que depuis lors tous ses maux ayant considérablement augmenté, je lui ai fait faire usage infructueusement des secours de la *médecine ordinaire*; qu'enfin s'étant déterminée (quoiqu'avec beaucoup de répugnance) à

aller à *Buzancy*, elle a été traitée pendant cinq semaines par le moyen du *magnétisme animal*, & qu'elle en est revenue *totale-ment guérie*. JE CERTIFIE en outre avoir été *pré-venu deux jours d'avance* d'une double *révolu-tion* salutaire que devoit éprouver la malade, le premier Novembre; favoir l'une à *sept heures du soir* & l'autre à *dix heures*, les-quelles se sont effectuées à la lettre, comme elles avoient été annoncées.

Je dois certifier de même la guérison complète d'un autre domestique à moi. Le nommé *Jean-Pierre Larcher*, vétéran de ca- valerie, qui n'a eu son congé que *pour cause d'infirmités* de quinze ans d'ancienneté, le- quel, *en douze jours de tems*, s'est trouvé guéri par le *magnétisme animal*, d'oppres- sions continuelles d'estomac & de lassitu- des habituelles dans tous les membres, qui l'empêchoient de faire aucun exercice un peu fort; de maniere qu'aujourd'hui il a bon appétit, *monte à cheval sans se fati- guer*, & se trouve mieux portant qu'il n'a jamais été. En foi de quoi j'ai signé le pré- sent certificat, ce 4 Décembre 1784. Signé,  
MIGNOT ( 11 ).

*Certificat que m'a apporté la malade  
ci - après.*

JE SOUSSIGNÉ CERTIFIE à tous qu'il ap- partiendra que *Marie-Louise Bardoux*, femme

de *Jean-Louis Métivier*, ma paroissienne ; est attaquée depuis deux ans environ, d'un *rhumatisme* appelé *goutte sciatique*, dont elle souffre beaucoup, & la met hors d'état de travailler. Délivré ledit certificat, pour lui servir ainsi que de raison, le 20 Novembre 1784. Signés, *Rougeaux*, prieur-curé de Verdilly ; *Brulez*, syndic ; *Pétrez*, buraliste ; *Le Blanc* ; *Sarrasin* ; *Gautier* ; *Spémen* ; *Clair-claie* ; *Le Clerc* ; *l'Allier*.

*Marie-Louise Bardoux*, femme de *Métivier* ; âgée de quarante-cinq ans, de la paroisse de *Verdilly*, proche *Château-Thierry*, avoit commencé à ressentir des points de côté le premier Janvier 1783 ; au bout de huit jours il s'étoit déclaré un commencement de *paralyse* dans tout le côté droit, avec des douleurs insupportables, qui la faisoient crier jour & nuit : lorsque les douleurs s'appaisoient, la *paralyse* empiroit. Depuis ce tems ses accès de souffrances lui avoient repris fréquemment, & elle étoit au point de n'avoir pas un seul jour de tranquillité, lorsqu'elle est arrivée à mon traitement le *mercredi* 10 Novembre.

Je l'ai fait TOUCHER par deux *malades en crises* qui tous deux se sont accordés à déclarer que cette femme avoit une *goutte froide* & étoit au moment d'avoir le *bas ventre paralyse* entièrement, & que sans un prompt secours elle ne pouvoit pas vivre long-tems. Ils me dirent qu'elle ressentiroit beaucoup d'effets salutaires du *magnétisme* ;

en conséquence je l'admis au traitement.

La première fois que je *touchai* cette malade, je fus singulièrement surpris de la *crise* que je lui occasionnai : elle se mit à *crier* d'une telle force, que tous les malades en furent effrayés ; rien ne ressembloit plus à la *folie* : quand elle cessoit de *crier*, c'étoit pour *battre la campagne* ; ensuite les *hurlemens* recommençoient, au point qu'enfin effrayé moi-même d'un effet aussi violent & tel que je n'en avois jamais vu, je me vis obligé de la retirer de la chambre & de la calmer dans la *cour*. LE LENDEMAIN, craignant le même tapage que la *veille*, & la même révolution parmi mes malades, je pris le parti de traiter cette femme séparément. En conséquence, je la mis dans une chambre particulière, autour d'un *petit réservoir magnétique* : dès qu'elle y fut placée, les *même cris* de la *veille* recommencerent ; mais ils se calmèrent plutôt : pendant tout le reste de la journée, elle ne cessa de *déraisonner* ; quelquefois même elle rioit pendant des demi-heures entières. Sa sensibilité aux effets du magnétisme étoit si grande, que je ne pouvois faire le moindre mouvement dans ma chambre sans qu'elle ne s'en apperçût & sans que ses douleurs ne lui fissent manifester une *de ses crises convulsives*.

Le lendemain vendredi, ce fut à peu près les mêmes effets & les mêmes souffrances, augmentées seulement de *crises*, de *pleurs* qui succédoient *au rire le plus immodéré*.

Le samedi matin sa sensibilité à mon approche me parut diminuée. Joly, qui étoit venu passer quelques jours chez moi, se trouvant dans la chambre où je magnétisois cette femme, fut attaqué de *somnambulisme*; depuis la guérison de sa *surdité* il lui étoit resté une *susceptibilité* si grande, que j'étois obligé d'user de précautions pour l'approcher: il entroit dans l'état de *somnambulisme* tout en me parlant. L'approche du *baquet* & le *chant des églises* lui faisoient le même effet; ce qui étoit une marque chez lui des dispositions à une forte maladie; mais je n'étois pas assez instruit alors pour en tirer cette conséquence: l'apercevant dans cet état, je lui dis de *toucher* cette malade, & de faire beaucoup d'attention à ce qu'il sentiroit; il commença d'abord par me dire que, se portant très-bien, il ne sentoit rien. Je le pressai de faire plus d'attention, & lui indiquai à peu près la place où j'avois aperçu que cette femme ressentoit le plus d'effet. Au bout d'un moment il me dit qu'il *y voyoit plus clair*; que le mal venoit de ce qu'il y avoit des parties intérieures du corps qui ne prenoient plus de vie: que si l'on pouvoit redonner de l'action à ces parties, la guérison de toutes les souffrances & de tous les maux s'opéreroit bien vite. Je lui demandai s'il ne pourroit pas y contribuer; alors il me dit du plus grand sang froid, que, *si je voulois, il guériroit cette femme avant quatre jours*. J'acceptai de grand cœur son offre. Il m'ajouta qu'il falloit qu'il la

*touchât* trois ou quatre fois *par jour*, & qu'il me répondoit du succès. En conséquence, je la lui fis *toucher* encore *deux fois* ce même jour. Le *lendemain dimanche*, il la *toucha* trois fois ; sur le soir la malade n'avoit déjà plus de fortes crises de souffrances, & Joly me dit que sa guérison alloit beaucoup plus vite qu'il ne l'avoit pensé d'abord.

Pour faire entrer mon *médecin* (Joly) dans l'*état de somnambulisme*, j'avois soin de le faire venir dans ma chambre sous différens prétextes ; & tout en lui parlant ou *le regardant dans une glace*, je le *mettois*, sans qu'il sans doutât, dans l'*état que je desirois*, ce n'étoit jamais qu'à *son reveil* qu'il s'apercevoit qu'il *avoit fermé les yeux*.

*Le lundi matin* la malade étoit encore dans un mieux si apparent, que Joly me dit qu'il n'y avoit pour ainsi dire, plus de mal ; qu'*avant trois jours* elle pourroit s'en aller. Je voulus favoir l'avis d'un autre malade *en crise magnétique*, qui ne fut pas conforme à celui de Joly ; car ce dernier me dit qu'il falloit que cette femme restât *encore cinq à six jours*, quand même elle ne ressentiroit plus de douleur ni d'effet du magnétisme ; qu'alors elle pourroit s'en aller ; que les symptômes de son mal disparoîtroient, mais que cependant sa guérison parfaite ne s'effectueroit qu'*au printems*. Le soir, indépendamment de l'attouchement de Joly, j'occasionnai une *crise* très-forte de douleur à la malade, pendant laquelle elle ne pouvoit

s'empêcher de remuer fortement la *cuisse* & la *jambe paralysées*.

Le *mardi* elle fut touchée trois fois par son *médecin somnambuliste*, & deux fois par moi : il lui avoit été ordonné de plus de boire toutes les heures un verre d'eau magnétisée, ce qu'elle avoit fait depuis le *lundi matin*, non sans éprouver chaque fois des effets passagers de *spasme* & de *suffocation*. Enfin, le *mercredi matin*, elle tomba pendant mon attouchement dans la *crise* tranquille de *somnambulisme*. Le *médecin Joly* arriva, & la toucha comme de coutume, c'est-à-dire, en imaginant mille moyens pour faire étendre ses nerfs; ensuite il me dit que l'état de foiblesse où elle étoit, annonçoit sa guérison prochaine : elle fut touchée encore deux fois par son *médecin ordinaire* dans la journée : elle alloit l'être encore une quatrième fois, quand il arriva à *Joly* l'accident que je vais détailler plus bas.

Le *jeudi* cette malade ne ressentoit plus aucune douleur; elle s'est essayée de courir, de travailler à la terre, de porter des fardeaux; son contentement à la suite de chaque heureux essai ne peut se rendre.

Le *vendredi* elle m'annonça vouloir me dire quelque chose de *très-secret*; c'étoit que depuis la *veille* elle rendoit dans ses *urines* des flocons de matière blanchâtre gros comme le pouce; que dès le commencement de sa maladie; il s'étoit fait chez elle une suppression partielle, & que sûrement la

couleur de ce qu'elle rendoit en annonçoit le retour.

Le *samedi* elle eut des évacuations d'un autre genre, aussi abondantes qu'elle en eût eues par le moyen d'une médecine.

Le *dimanche* au soir les évacuations de toute espece avoient cessé & le *lundi 22* elle est partie avec une santé que le retour seul du printems peut consolider entièrement.

« Je soussigné, certifie à tous qu'il ap-  
 » partendra, que *Marie - Louise Bardoux* ,  
 » femme de *Jean-Louis Métivier* , ma pa-  
 » roissienne, ci-devant attaquée d'un *rhu-*  
 » *matisme* , dénommé *goutte sciatique* , de-  
 » puis *deux ans* , est actuellement sans mal  
 » & en état de travailler & vaquer à ses  
 » affaires. Délibéré le 2 *Décembre 1784* ,  
 » signé *Rougeau* , P. C. de *Verdilly* ; *Ven-*  
 » *deuill* ; *Chevalier* ; *Gauthier* ; *Frerot* ; le  
 » *Blanc* ; *Sarrazin* ; *Spémén* , cleric laïque ;  
 » *Maprince* ; *Lallier*. A *Soissons*. »

Le sieur Joly va présenter une scene nouvelle, dont les détails ne seront pas moins intéressans que ceux qu'on a déjà lus.

J'ai dit qu'au moment où il arriva pour toucher la femme *Métivier* , il lui survint un accident qui l'empêcha de continuer la cure qu'il avoit entreprise.

C'étoit le *mercredi 17 Novembre* ; il me dit en entrant, qu'il avoit un grand mal de tête : je me mis à le toucher , croyant que je le lui

ferois passer ; mais je ne fus pas long-tems à m'appercevoir que je ne lui occasionnois pas les effets accoutumés. Je lui vis des mouvemens de nerfs extraordinaires ; je le questionne , & il me répond. « Je ne sens plus » rien , Monsieur , voilà mon dernier moment ; je suis dans un état dont vous ne » pourrez me tirer , il faut que je meure. » En finissant ces paroles , sa langue s'embarraffoit , je le vois se roidir de plus en plus , & il devient , dans mes bras , aussi ferme qu'une barre de fer. J'essaye tous les moyens du *magnétisme* , mais c'étoit envain ; j'étois d'une inquiétude mortelle , causée par les dernières paroles qu'il m'avoit dites. Ne connoissant rien à son état , ma seule ressource fut de le *faire toucher* par un *malade en crise magnétique* : heureusement *Catherine Montenecourt* étoit pour le moment dans cet état. Sitôt qu'elle eut posé ses mains dessus le malade , elle me dit de lui faire prendre l'air sur le champ , de le faire marcher si l'on pouvoit , & de lui faire boire de l'eau de *mélisse coupée* ; ce que je fis aussitôt.

Pendant qu'on le promenoit ainsi , j'allai de nouveau *consulter mon médecin* ( *Catherine* , ) qui me dit que *Joly* étoit dans le plus grand danger , qu'elle en désespéroit , & que sa maladie venoit d'avoir touché la femme *Métivier* ; qu'en la guérissant , ce n'avoit été qu'à ses dépens , puisque la goutte & la *paralyse froide* de cette femme avoient passé dans son corps , encore foible de sa guérison précédente.

Cette *consultation* ajoutoit beaucoup à ma peine, par l'idée que cela me donnoit que j'avois été la cause de l'accident affreux qui arrivoit à *Joly*. Je vais retrouver mon malade & le trouve dans le même état de roideur, *les yeux fixes*, & ne pouvant parler. Il resta ainsi à l'air l'espace d'une heure ; après quoi on le porta dans sa chambre. Mon frere demeura ave lui, afin d'essayer de lui donner quelques *secours magnétiques* à la premiere détente qui s'opéreroit en lui.

Cette *crise nerveuse* dura environ deux heures, après quoi, se retrouvant dans *l'état magnétique*, il put rendre compte de sa maladie. Descendu dans la salle à manger, il nous dit devant *M. Rigault*, notaire, ( qui étoit arrivé pour constater *la prédiction de Viélet* ) qu'il étoit sûr que cet accident ne lui venoit pas d'avoir *magnétisé* la femme *Métivier* ; qu'au contraire c'étoit un grand bonheur pour lui d'être *souvent tombé en crise*, puisque par-là on avoit avancé en lui un mal qu'il devoit toujours avoir au plus tard *dans six mois* ; que sans doute il en seroit *mort* alors, parce qu'on l'auroit sûrement *saigné* ou *baigné*, ou mis dans un *lit bien chaud*, dont il ne se seroit pas relevé ; qu'enfin il n'auroit sûrement *pas vécu une demi - heure*. J'étois trop tranquillisé par ce qu'il me disoit, pour ne lui pas faire des questions relatives aux craintes que m'avoit données *Catherine*. Alors il ajouta de nouveau que je ne devois pas être fâché de

ce que j'avois fait, & que c'étoit pour son plus grand bonheur. Voyez, dit-il, ce qui arrive à presque tous vos malades; l'un arrive pour se faire guérir d'un mal quelconque; bientôt après que le *magnétisme* a opéré, il se découvre d'autres maladies, & souvent au bout de huit jours de traitement on est plus malade qu'en arrivant. Il me cita, entr'autres, une femme qu'il m'avoit fallu guérir trois fois de différentes maladies arrivées presque à la suite l'une de l'autre. Enfin, me dit-il, non-seulement le *magnétisme animal* guérit de la maladie présente, mais il *provoque* les maladies dont on a le germe, par-là les guérit dans leurs principes: sur la question que je lui fis s'il auroit encore des crises, il me répondit qu'il en auroit jusqu'au mardi, toujours à la même heure; que celle du mardi seroit très-forte, qu'il pourroit bien être une demi-heure comme un homme mort; mais qu'il ne falloit pas s'en inquiéter, que son *pouls* resteroit toujours le même: il soupa ce soir-là de bon appétit, en crise magnétique, & revenu à lui, il ne se trouva pas plus souffrant que de coutume; mais il étoit singulièrement frappé de son accident, & quelque chose qu'on pût lui dire, il resta persuadé qu'il en devoit mourir. Rien ne pouvoit le distraire de cette affreuse idée, parce qu'il avoit, disoit-il, senti tout son mal; que pendant la durée de sa crise, il avoit entendu tout ce qu'on disoit autour de lui, & que puisque je n'avois pas pu l'endormir

comme

comme j'avois fait précédemment , c'étoit une preuve que sa maladie étoit d'une nature dangereuse. Il ne dort point de la nuit , & le lendemain je le trouvai absorbé par ses idées noires & ses cruelles inquiétudes.

Le jeudi , à huit heures du soir , sa crise convulsive lui prit comme il l'avoit annoncé. D'après les avis d'autres malades en crises , il ne falloit le laisser à l'air qu'un quart d'heure environ , après quoi l'apporter auprès d'un bon feu , & l'y retourner à mesure que la détente s'opéreroit ; ce qui a été exécuté : comme il conservoit sa connoissance entière , il pouvoit aussi faire un petit geste de tête pour indiquer le besoin de l'air ou du feu , & avec beaucoup d'attention on le satisfaisoit à point nommé : cette crise fut tout aussi douloureuse , mais moins longue que celle de la veille ; il fut ensuite magnétisé , & tomba dans l'état de somnambulisme.

M. de Saint - Martin & mon frere joignoient leurs soins aux miens. Une fois dans l'état de crise nous lui demandâmes de ses nouvelles : il ne nous satisfit point par ses réponses comme il avoit fait la veille ; car il nous dit qu'il ne prévoyoit pas pouvoir guérir de cette maladie-là , que dans la crise du mardi il craignoit bien de mourir ; il ajouta que dans la crise du samedi il y verroit plus clair , & pourroit nous dire positivement ce qu'il en feroit. Nous le fîmes ensuite écrire ; j'étois bien aisé

de pouvoir au moins, *par un écrit*, prévenir le blâme qu'un événement fâcheux auroit pu jeter sur le *magnétisme animal*. Voici ce qu'il écrivit.

« Le magnétisme animal vient de provo-  
 » quer en moi une maladie que l'on nomme  
 » *catalepsie*, qui seroit venue dans *six mois*,  
 » dont je serois *mort*, & dont je ne mour-  
 » rai peut-être pas en l'ayant actuellement ;  
 » donc que c'est un grand avantage pour  
 » moi de dire, *je mourrai peut-être*, au lieu  
 » de *je mourrai sûrement* : je suis très-per-  
 » suadé que ce n'est que le *grand nombre*  
 » de *crises* dans lesquelles je suis tombé,  
 » qui ont hâté cette maladie, dont néan-  
 » moins j'espère un heureux succès. Il est  
 » sûr au contraire que n'ayant point été  
 » provoqué par le *magnétisme animal*, elle  
 » m'auroit infailliblement causé *la mort* dans  
 » *six mois* ; & il est très-sûr aussi que je ne  
 » puis avoir que de très-grandes obligations  
 » à celui qui m'a rendu ce service. Le 18 No-  
 » vembre 1784. Signé *Joly*.

« J'ai eu *deux crises* déjà jusqu'à présent ;  
 » & j'en aurai encore *cinq* ou *six* ; mais  
 » celle de *mardi* devant être *très-forte*, je  
 » n'en augure pas bien ; & pourquoi ? parce  
 » que je ne puis prévoir jusques-là ; mais  
 » *samedi* je serai sûr d'une *heureuse* ou mal-  
 » *heureuse réussite* : si je me tire de là, je  
 » ne serai plus malade *tout le tems de*  
 » *ma vie*. Ce 18 Novembre 1784. Signé  
 » *Joly*. »

Il passa une aussi tacheuse nuit que la veille, & absorbé dans ses idées lugubres.

Dès le lendemain, J'ENVOYAI ( 12 ) l'écrivain ci-dessus chez M. Rigault, notaire à Soissons. Comme quelqu'un avoit eu l'imprudence de dire à Joly qu'il avoit écrit, & que je n'avois pas jugé à propos de lui montrer son écriture, il en concluoit que c'étoit mauvais signe & n'en étoit que plus absorbé.

Le soir du 19, il eut son accès convulsif à sept heures & demie, qui lui dura une heure.

Comme à la suite de son accès de la veille il étoit resté quelque tems dans l'état de *somnambulisme magnétique*, il avoit pu nous instruire de tous les moyens à prendre dans son accès pour lui procurer le plus de soulagement possible : notre conduite envers lui étoit donc de le mettre d'abord à l'air, & de le promener étendu sur un bancard jusqu'à ce que ses doigts se repliaient : ce signe nous annonçoit de l'apporter, ainsi étendu, devant un bon feu, observant de présenter d'abord ses pieds au feu, ensuite chaque côté successivement. Aussitôt qu'il étoit devant le feu, ses doigts se retendoient de nouveau jusqu'à la détente générale, qui s'opéroit dans chaque côté successivement : lorsqu'étant devant le feu ses doigts venoient de nouveau à se replier, c'étoit le signe du besoin qu'il avoit de nouveau de reprendre l'air, & ainsi de suite,

Après le *troisième accès* du 20, il ne resta que très-peu de tems en *crise magnétique*, pendant lequel tems je lui fis écrire ce qu'il pensoit de son état. Voici ce qu'il écrivit :

« Je reconnois dans ce moment-ci, où  
 » je suis en *crise magnétique*, que ma ma-  
 » ladie ne provient pas d'*avoir touché la*  
 » *femme Métivier* : je devois toujours avoir  
 » cette maladie-là un jour ; d'*avoir magné-*  
 » *tisé* n'a fait autre chose, pour mon  
 » bonheur, que de l'*avancer*. J'aurai encore  
 » des *crises* jusqu'à *mardi*, & *mercredi* peut-  
 » être un petit *ressentiment* ; après quoi,  
 » *si elles réussissent bien*, je fis mon possi-  
 » ble pour l'*arrêter* & l'*empêcher d'écrire*  
 » ces mots, *si elles réussissent bien*, sans  
 » pouvoir y parvenir : *je me porterai tou-*  
 » *jours bien*. Ce 19 Novembre 1784. Signé  
 » *Joly*. »

De retour dans *son état naturel*, je lui montrai son écrit, afin de le tranquilliser un peu ; mais c'étoit peine perdue.

Le *samedi 20*, son accès lui prit comme à l'ordinaire vers huit heures, & dura une heure un quart ; mon frere & moi imaginâmes de faire de *la musique* pendant le tems de son attaque, un petit signe qu'il nous fit, nous donna la certitude que cela lui faisoit plaisir. Revenu de son accès, nous le vîmes se relever, ayant les yeux fermés & dans l'*état magnétique*. Lui ayant demandé s'il avoit beaucoup *souffert*, il nous répondit

qu'aussitôt que la musique avoit commencé il s'étoit endormi , & n'avoit plus senti de mal. Mon projet étoit de le questionner sur son sort à venir , d'après la promesse qu'il m'en avoit donnée , à la suite de son premier accès. Cependant j'imaginai auparavant , pour le distraire & l'amuser , de chanter & de jouer encore de la harpe ( ce qu'il nous avoit dit lui avoir procuré tant de bien ; ) mais ma surprise fut fort grande de le voir peu à peu ouvrir les yeux & rentrer dans l'état naturel : de sorte que cette fois-là il étoit entré & sorti de l'état magnétique par le secours seul de la musique , sans que mon frere ni moi l'eussions touché. ( 13 ) Nous perdîmes par-là l'occasion de nous instruire de son état.

Le dimanche 21 , pareil accès que la veille ; à la même heure , dans lequel il fallut lui faire prendre l'air deux fois , quoique la musique eût opéré en lui , comme la veille , l'état de somnambulisme dès la première fois qu'on l'avoit rentré ; au moyen de quoi , il n'avoit point eu la conscience de ses souffrances. Nous lui demandâmes ce jour-là ce qu'il pensoit de son état , imaginant qu'il pourroit encore mieux nous satisfaire que la veille ; mais il nous répondit qu'il ne pouvoit rien pressentir ; que plus il avançoit , moins il voyoit clair sur l'avenir ; qu'enfin il avoit de l'inquiétude , mais aucune sûreté ni pour ni contre sa guérison.

Le lendemain lundi , il lui prit un accès à dix heures & demie du matin , qui nous

étonna tous , & qui fut appaisé de même par le secours de la musique ; il dura trois quarts d'heure , après lequel il nous dit ( étant dans l'état magnétique ) qu'il auroit encore deux crises dans la journée , & quatre le lendemain , & que la dernière seroit si forte , qu'il ne savoit pas s'il auroit la force de la supporter.

A quatre heures & demie arriva effectivement sa seconde crise , qui dura le même tems , à peu près , que la précédente , & qui ne fut pas plus douloureuse.

A huit heures & demie commença la troisième , dans laquelle il fallut le mettre à l'air deux fois : dans celle-ci , qui dura une heure & demie , la MUSIQUE ne fit pas sur lui l'effet accoutumé , de sorte qu'il eut le sentiment de ses souffrances.

Son accès fini , nous nous aperçûmes qu'il étoit devenu muet : je pris le parti de le magnétiser , bien sûr de ne pouvoir lui faire que du bien , & dans l'espérance d'avoir de lui-même , en le mettant dans l'état de somnambulisme , des renseignemens sur cet événement singulier.

Une fois dans l'état magnétique , je lui demandai de me répondre , par écrit , aux questions que j'allois lui faire ; il écrivit ce qui suit , en réponse à mes demandes.

DEMANDE. *Que sentez-vous ?*

RÉPONSE. J'ai perdu la parole , que je ne recouvrerai que demain à la première crise , qui sera à huit heures du matin.

D. *Cela finira-t-il bien ?*

R. Je pense que cela ira bien.

D. *Craignez-vous la journée de demain ?*

R. J'aurai quatre crises , la quatrième sera très-forte , mais j'espère qu'elle finira heureusement.

D. *Vous n'en êtes donc pas sûr ?*

R. Je n'en fais trop rien.

D. *La journée de demain passée , vous serez donc guéri ?*

R. Je suis très-sûr de me bien porter mercredi , & que je serai très-bien guéri.

D. *Qu'est-ce qui vous a fait perdre la parole ?*

R. Je devois la perdre pendant douze heures , pour perfectionner ensuite les autres sens.

D. *Rien n'a-t-il contrarié la crise que vous venez d'avoir.*

R. Non , rien n'a pu la contrarier.

D. *Où existe la cause qui vous empêche de parler ?*

R. Dans mon estomac.

D. *Cela vous empêchera-t-il de souper & de dormir ?*

R. Non , cela ne mettra aucun obstacle à rien.

D. *Vous ne serez donc pas inquiet ?*

R. Je n'ai pas lieu de l'être.

*Ce 22 Novembre 1784. Signé JOLY.*

Il eut encore vers onze heures un petit accès d'un quart d'heure , qui n'apporta en lui aucun changement ; il ne s'étoit pas couché depuis le premier jour de sa maladie

tant il étoit tourmenté par les idées funestes qu'il s'étoit forgées.

Afin donc de lui procurer du repos, je le mis en crise magnétique, & le fis déshabiller & se coucher dans ma chambre, de crainte qu'il ne lui arrivât pendant la nuit quelque événement imprévu ; mais il ne lui arriva rien, & il dormit tranquillement toute la nuit.

Le lendemain, après l'avoir réveillé à sept heures & demie, je le trouvai dans l'état naturel, quoique toujours MUET comme la veille, il ne fut pas plutôt habillé, que son accès lui prit, comme il l'avoit annoncé ; il dura trois quarts d'heure pendant lesquels il n'eut presque point le sentiment de ses souffrances.

Le recouvrement de sa parole se manifesta avant la fin de sa crise, au moment où nous nous y attendions le moins, il se mit à chanter avec nous, & à suivre les paroles de l'air que nous exécutions : ce qui nous amusa beaucoup.

A onze heures, il devint SOURD ; à onze heures & demie, son second accès lui prit, & dura une heure ; après lequel, nous le trouvâmes dans un état si complet de surdité, qu'il n'étoit pas possible de s'en faire entendre. Notre musique n'ayant pu faire sur lui aucune impression, il n'étoit point dans l'état magnétique au sortir de sa crise ; de sorte que mon frere le magnétisa pour le mettre dans un état où nous puissions nous faire entendre de lui SANS LUI PAR-

LER ; nous pûmes donc alors lui faire des questions \* auxquelles il répondit comme il suit :

« J'ai perdu *l'ouïe* comme j'ai perdu la  
» parole, & je la recouvrerai à quatre heu-  
» res & demie ou cinq heures par une autre  
» crise.

» Je ne serai plus privé d'aucune sensa-  
» tion ;

» J'aurai encore deux ou trois crises au-  
» jourd'hui.

» Après quoi je n'en aurai plus qu'un léger  
» ressentiment demain. »

Lui ayant ensuite *demandé* ( mentalement )  
la raison pour laquelle il perdoit ainsi suc-  
cessivement l'usage de ses sens , il écrivit  
encore la réponse suivante :

« La raison pour laquelle j'ai été privé  
» de *deux sensations* bien importantes , est  
» très-simple : ayant eu la langue presque  
» coupée dans ma jeunesse , & par consé-  
» quent devenu presque *muet* quelque tems ,  
» quoique j'aie eu depuis la parole assez  
» libre , elle avoit néanmoins besoin d'être  
» perfectionnée , c'est ce qui est arrivé dans  
» une attaque de nerfs , qui , m'en ayant  
» privé tout à fait pour douze heures , me  
» l'a rendue au plus haut degré.

» Il en est de même des *oreilles* , qu'ayant

---

\* Ces questions ne lui étoient faites ni *par écrit* ni *vocale-ment* ; mais *mentalement* & sans aucune expression des *muscles* du visage.

» eu *dures* pendant très-long tems & ensuite  
 » ayant été guéri par le moyen du *magnétisme*  
 » *animal* ; j'ai conservé une certaine foi-  
 » bleffe qui a été effacée par cette attaque  
 » de nerfs qui m'en avoit aussi privé pour  
 » quelques heures.

» Il n'en est pas de même des autres sen-  
 » sations qui ayant toujours été très-bon-  
 » nes , n'ont pas besoin par conséquent  
 » d'être perfectionnées.

» Ce 23 Novembre 1784. Signé, JOLY. »

*A cinq heures*, son troisieme accès arriva ,  
 qui dura trois quarts d'heure, pendant le-  
 quel le sens de l'*ouïe* lui revint ; mais il nous  
 dit, une fois revenu à lui, qu'il sentoît  
 qu'il n'avoit plus de goût ; il fallut le *met-*  
*tre dans l'état magnétique*, pour en savoir la  
 raison, & il écrivit ce qui suit :

« Après une troisieme crise , à cinq heu-  
 » res du soir ayant recouvré l'*ouïe*, je per-  
 » dis le sens du *goût*, que je ne recouvre-  
 » rai qu'à la *premiere crise*, qui fera je ne fais  
 » pas quand.

» Ce 23 Novembre 1784. Signé, JOLY. »

Comme il *signoit*, je vis qu'il traçoit les  
 lettres de son nom avec peine. « Savez-vous,  
 » me dit-il, Monsieur, pourquoi je ne puis  
 » plus écrire ? c'est que je n'y vois plus  
 » *goutte* ; voilà qui est fini , je n'écrirai  
 » plus jamais comme cela, & le magné-  
 » tisme ne me fera plus rien. » Lui en ayant

demandé la raison , il me dit : « C'est que » je suis bientôt totalement guéri ; & dans » un état parfait de santé , on ne peut plus » avoir de *crise magnétique*. » En effet , nous essayâmes de le faire mouvoir comme de coutume ; il ne répondoit plus à nos gestes : s'il marchoit , c'étoit comme à tâtons , & il entendoit la voix de toutes les personnes qui étoient dans la chambre ; il fallut cependant lui ouvrir les yeux *comme à l'ordinaire*.

A huit heures & demie , enfin le *quatrième & dernier accès* lui prit , qui dura jusqu'à onze heures , pendant lequel il fallut lui faire prendre l'air trois fois , chacun de ses membres , dans cet accès , éprouva une *convulsion* particulière ; il sembloit que la nature travailloit à perfectionner chacun de ses organes. Revenu à lui il nous dit qu'il n'avoit pas du tout souffert : nous essayâmes de le mettre dans l'*état magnétique* ; ce fut en vain , il plaisantoit lui-même de nos tentatives , & disoit qu'il avoit plus besoin de *souper* que de *dormir*.

Le *lendemain mercredi* , il eut encore deux ressentimens dans la journée , d'un quart-d'heure environ chacun ; savoir , le premier à neuf heures & demie , & le second à quatre heures : dans la soirée , il vint au *traitement magnétique* , fit la *chaîne* avec les autres malades , & fut *magnétisé* lui-même , sans éprouver autre chose que des *bâillemens* : il conservoit cependant une sensibilité singulière aux extrémités des doigts des pieds

& des mains , qui me faisoit juger qu'il n'étoit pas entièrement quitte de ses ressentimens ; je m'étonnois d'ailleurs de ce qu'il n'avoit point éprouvé de foiblesse après huit jours de si grandes souffrances & après de si violens tiraillemens de nerfs.

Plusieurs exemples précédens me faisoient regarder ce passage comme nécessaire au recouvrement de sa santé. C'est aussi ce qui arriva à *Joly* , à dix heures du soir : comme il étoit encore à table , il lui prit une *défaillance générale* ; autant ses nerfs avoient été tendus dans ses crises passées , autant , dans cette dernière , ils avoient perdu leur ressort : tout son corps étoit sans *vie* & sans *consistance* , sa tête ne se pouvoit soutenir sur ses épaules , & il ne pouvoit articuler une seule syllabe. Je le fis étendre sur un *matelas* devant le feu , & mon frere le *magnétisa* : il sembla alors acquérir un peu plus de forces , & les rassemblant il put se faire entendre , quoiqu'avec une peine infinie ; car il étoit obligé de s'arrêter à chaque syllabe. D'après ce qu'il nous dit , il nous fut aisé de juger qu'il étoit dans l'état *MAGNÉTIQUE* ; il nous parla de son état , nous dit qu'il n'y avoit aucune inquiétude à avoir ; qu'il falloit le mettre dans son lit , sans le déshabiller & que le lendemain ses forces commenceroient à revenir. Une fois dans son lit , il nous répéta d'être tranquilles , & que n'ayant besoin de rien ; il prioit qu'on le laissât prendre du repos , qui seul étoit nécessaire à sa situation.

Le lendemain *jeudi*, à huit heures du matin, je le trouvai dans le même abattement que la veille: il n'étoit plus dans l'état *magnétique*; car les premiers mots qu'il put me dire avec beaucoup de peine, furent que ses nerfs étoient brûlés, & qu'il craignoit de rester toujours dans l'état où il étoit. Il avoit froid, je le fis porter devant le feu, où je le *magnétifiai*: il ne fut pas long-tems sans entrer dans l'état *magnétique*; fitôt qu'il y fut, il me dit que dans une heure il pourroit marcher un peu; que pour lui faire plus de bien, il falloit le porter dans la chambre du traitement & le mettre au baquet. Je voulus auparavant lui faire prendre du *bouillon chaud*, mais il le refusa, & dit qu'il ne lui falloit que des nourritures froides jusqu'à l'entier rétablissement de ses forces, qui seroit le *dimanche suivant*: en conséquence; je lui fis prendre du *bouillon froid*, qu'il but avec plaisir.

Une fois établi au *traitement magnétique*, il me répéta qu'il ne feroit pas long-tems sans être beaucoup mieux & sans se réveiller.

En effet, au bout de trois quarts d'heure il ouvrit les yeux, commença à remuer les bras & les jambes, & fut très-surpris de se trouver où il étoit: une demi-heure suffit pour lui rendre totalement l'usage de ses facultés, & quoiqu'encore foible, il put se lever & marcher à l'aide d'un bâton. Après son dîner, il eut encore un ressentiment de défaillance totale, qui ne dura qu'un quart

d'heure, après lequel mon frere & moi essayâmes de lui faire éprouver *les effets ordinaires du magnétisme animal*. Mais au lieu de *sommeil apparent* dans lequel il tomboit ordinairement sans souffrance préliminaire, il se plaignit cette fois-ci que nous lui *faisions du mal*, que nous l'étouffions, & par-tout où notre main se portoit, il disoit qu'on lui *enlevait la peau*. Cependant, tout en se plaignant ainsi, il devint dans un état approchant celui du *somnambulisme*, puisque je *pus le faire marcher* jusqu'à la chambre du traitement & le mettre *au baquet* sans qu'il s'en soit ressouvenu depuis : mais en entrant au traitement, il me prévint qu'il alloit *se réveiller sur le champ*. En effet, je ne l'avois pas encore placé devant *le fer*, qu'il ouvrit les yeux & se mit à rire de s'être *encore endormi*. il resta au *baquet* une demi-heure, après quoi, s'y ennuyant beaucoup, il le quitta pour aller se promener : ses forces ne faisoient pas beaucoup de progrès ; il fut obligé de se soutenir *avec un bâton* toute la journée.

*Sur les huit heures du soir, je le fis toucher par un malade en état de crise magnétique, qui le trouva très-bien : cependant il s'arrêta quelque tems aux extrémités de ses pieds & de ses mains ; il me dit qu'il y avoit encore quelques petits restes à partir, qui ne s'effectueroient pas sans un ressentiment un peu plus long que les autres. Il finit sa consultation par dire qu'il falloit que Joly soupât de bonne heure & s'allât coucher sur*

le champ. Si cette *indication* avoit été suivie nous n'eussions pas été témoins de l'adieu total de sa maladie , qui se fût fait très-tranquillement la nuit , sans que le malade s'en fût beaucoup apperçu : mais étant , au lieu de cela , resté à table *jusqu'à dix heures & demie* , nous pûmes observer en lui un *phénomène* aussi intéressant qu'il étoit nouveau pour nous. Tout en mangeant encore , il commença à sentir un *petit froid* à l'extrémité de ses pieds , & peu à peu ce froid remonter les jambes , ensuite *les cuisses* ; il en avertit les personnes avec qui il étoit à table , & il continuoit à manger , jusqu'à ce qu'enfin cet effet extraordinaire descendant dans les bras , lui ôta la faculté de s'en servir. Peu à peu sa langue s'embarrasse , ensuite les yeux , & le voilà de nouveau dans une défaillance complete. On le porte ainsi devant le feu : il n'y est pas *cing minutes* , que nous voyons ses yeux s'ouvrir ; ensuite il put nous parler & nous dire ce qui se passoit en lui : « Voilà le froid qui quitte mes » mains , nous dit-il , & remonte dans les » épaules. » Une fois ses bras devenus libres , il suivit avec son doigt la dégradation de cette sensation , & la conduisit jusqu'au bout de ses pieds ; alors il ne sentit plus rien , & se leva ; nous le crûmes quitte de tout ; mais après un petit moment , il nous dit que *le bout de ses pieds se refroidissoit de nouveau* , & le voilà avec son doigt à nous indiquer le chemin que parcouroit en montant cette sensation singulière. Une fois à

*l'estomac*, il nous dit : voilà que cela passe dans *les bras* ; & peu à peu nous vîmes s'affoiblir graduellement sa main & ses doigts jusqu'au moment de perdre la parole : il nous instruisit de tout, & nous ajouta qu'il sentoît cet effet s'étendre jusques pardeffus sa tête. La dégradation se fit très-promptement, & de même que la première fois ; après quoi je l'envoyai se coucher, afin qu'en cas où il lui reprît de ces mêmes foiblesses, il pût se trouver dans une situation plus commode étant dans son lit. Il lui en a repris en effet plusieurs, & il n'a pu s'endormir qu'à deux heures du matin.

Le lendemain, *vendredi*, il avoit beaucoup plus de force que la veille, & ne sentoît plus rien de douloureux dans ses extrémités, toute la journée se passa sans ressentimens, & le soir il se coucha de bonne heure. Une fois dans son lit, je le *magnétisai*, sans lui pouvoir produire d'autre effet qu'une petite douleur à l'estomac, qui s'appaisa sur le champ. Je le laissai cependant un peu assoupi, mais non dans l'état *magnétique*.

Le *samedi matin*, il me dit qu'il s'étoit réveillé un moment après mon départ de sa chambre, & s'étoit rendormi naturellement après ; qu'il n'avoit éprouvé aucune foiblesse, & avoit fort bien dormi toute la nuit. Il descendit de sa chambre sans bâton ; ses forces avoient gagné considérablement, sans cependant être totalement revenues.

Sur les quatre heures après-midi , il eut encore une foiblesse , qui dura si peu , que je n'eus pas le tems d'en être témoin. Quand j'arrivai à lui , je le trouvai dans l'état *magnétique* , ce qui me surprit ; j'en profitai pour lui demander de ses nouvelles. Il me dit qu'il venoit d'éprouver un dernier ressentiment , nécessaire encore pour rappeler entièrement l'usage de ses forces : il me proposa de m'en donner la preuve , en me défiant de courir aussi fort que lui. J'acceptai volontiers le défi , pour me convaincre du parfait rétablissement de sa santé. Il courut ( toujours en état de *somnambulisme* , ) & je me vis dépasser avec plaisir. Il me dit ensuite qu'il n'avoit plus besoin de *manger froid* , & qu'il n'avoit plus aucun ménagement ni régime à suivre. Une fois certain de son entier rétablissement , je le remis dans l'état naturel : il ne fit qu'un somme de toute la nuit suivante.

Le dimanche il fut à la *grand'messe* , sans y éprouver de sensibilité aux oreilles , il dansa , & fut de la plus grande gaieté toute la journée.

Le lundi , continuation de bonne santé ; & le mardi il m'a *QUITTÉ* , pour s'en retourner chez lui ( 14 ).

*Certificat reçu depuis mon retour à  
Paris.*

Je soussigné *CERTIFIE* , ainsi que mes amis & voisins que j'ai priés de signer le  
K

présent , que Henri-Joseph-Claude Joly ; mon fils , est arrivé chez moi le 28 Novembre , revenant de Buzancy , parfaitement guéri d'une maladie de nerfs dont il étoit attaqué , & que depuis ce tems il jouit de la santé & de l'embonpoint le plus satisfaisant.

A Dormans le 18 Décembre 1784. *Signé*  
JOLY pere , Laurain , Cheruy , Vovelet.



## C O N C L U S I O N .

**S**I les preuves les plus multipliées & les expériences répétées avec le même succès ont pu jamais persuader les hommes de l'existence d'une chose nouvelle pour eux , dans quelle occasion en a-t-on plus rassemblé que dans les mémoires qu'on vient de lire , & dans d'autres du même genre. Le mensonge , il est vrai , n'a que trop souvent pris le langage de la vérité , & n'a que trop su emprunter ses moyens pour faire recevoir des erreurs. Il est affreux d'imaginer que , dans une société policée , on soit quelquefois dans le cas de douter de la véracité d'un certificat.

Je fais bien qu'on peut se tromper , & souvent affirmer de *bonne foi* ce qu'avec plus de réflexion on n'eut jamais adopté : mais ce faux fuyant , sauve-garde de l'honnête

homme , ne fait encore trop souvent que prêter une arme de plus au mensonge. La vérité n'a donc véritablement de ressources que dans *le tems*, qui tôt ou tard la fait reconnoître ; & *l'expérience* a toujours prouvé que rarement ceux qui l'ont trouvée ont pu jouir de la reconnoissance de leurs contemporains.

Ce lien commun, argument de tous les tems, ne devoit point cependant avoir de force dans la cause présente ; car enfin ce n'est plus aujourd'hui M. *Mesmer* seul qui veut faire recevoir sa doctrine, mais bien **TROIS CENTS** personnes de tous états, qui s'accordent ensemble sur l'utilité d'un moyen dont ils ont fait usage avec succès ( 15 ). Quelles raisons auroient la plupart de ces personnes à soutenir leur sentiment sur l'existence du *magnétisme animal*, si véritablement elles n'y voyoient pas une réalité manifeste ? Il seroit aussi ridicule à moi d'imaginer retirer de la gloire de mes *hauts faits magnétiques*, qu'il le seroit aux autres d'imaginer que je puisse prétendre en retirer de l'intérêt. Me supposera-t-on l'envie de me donner un relief, ou de m'ériger en *savant* ? Ces suppositions seroient bien gratuites d'après ma profession de foi sur le magnétisme. Pour *sentir*, on n'a besoin ni d'*esprit* ni de *science*, & celle de M. *Mesmer* se *sente* mieux qu'elle ne s'exprime. C'est sur *nos sensations* qu'il est venu nous éclairer, & sa doctrine ne tend qu'à donner la confiance.

de toutes les vérités qui jusqu'à présent n'avoient parlé qu'à l'*esprit*.

Les savans sauront sans doute mieux apprécier que les autres l'utilité de la DÉCOUVERTE de M. *Mesmer*.

A l'aide de leurs *sensations*, les secrets de la nature, que leur génie seul avoit su découvrir, ne s'en manifesteront qu'avec plus d'évidence. Que dis-je ? le *magnétisme* ne leur servant que de preuve, ne fera qu'ajouter un lustre de plus à toutes leurs connoissances.

Il n'en est pas de même de la *médecine*. Cette science *arbitraire*, en compromis évident avec le *magnétisme animal*, se trouve nécessairement rabaisée par l'admission de ce dernier. La NATURE, manifestée par les malades *en état magnétique*, s'exprime avec trop d'autorité & de clarté, pour ne pas l'emporter sur l'art *incertain* des médecins.

Que l'on compare toutes les cures opérées par la médecine ordinaire, avec une seule de celles que j'ai citées dans ces mémoires, & que l'on juge de quel côté est la supériorité.

Mais autant l'art de la médecine est *funeste* & *chimérique*, autant la profession de *médecin* doit être respectée & appréciée.

Que de peines & de soins devra prendre un *médecin magnétisant*, pour obtenir des succès *prompts* & *certain*s dans les maladies de toutes espèces qu'il aura à traiter ;

& combien alors ses connoissances en tout genre , en le rendant supérieur aux autres , lui deviendront utiles , quand se laissant guider par la NATURE , il en saura faire usage ?

Il me reste à parler de l'usage du *magnétisme* , & de la maniere de l'administrer.

Mes idées , d'après les leçons de M. *Mesmer* , n'étant appuyées que sur le peu d'expériences que j'ai faites , je ne puis les croire déterminantes : puissent-elles seulement servir aux réflexions de gens plus instruits que moi , & les mettre sur la voie pour établir une base constante & régler leur opinion.

Je pense que l'*action magnétique* doit être *salutaire* à tous les hommes à des degrés différens , & que jamais elle ne peut être *nuisible*. Quiconque est en état de *santé parfaite* ne doit point être susceptible de l'*influence magnétique*.

Il est des maladies qui , quoique très-graves & dangereuses , se refusent à l'*action magnétique* pendant un certain temps ; ce qui quelquefois décourage & le *magnétiseur* & le *magnétisé* : du reste je croirois assez que telle maladie qui résiste à l'*action* d'un magnétiseur , céderoit peut-être plus vîte à l'*empire d'un autre homme* J'ai eu des malades chez moi sur qui je n'ai jamais pu produire le moindre effet , malgré le desir extrême qu'ils avoient d'en ressentir , & je n'en attribue la cause qu'à mon peu d'*analogie* avec eux.

L'expérience apprendra peut être que tel médecin fera plus propre à guérir de certaines maladies que d'autres ; peut être aussi les *tempéramens*, les *caractères*, les *climats*, les *pays* apporteront-ils des considérations dans le choix des traitemens, par la raison que ces causes peuvent constituer des *analogies* & des *rappports* plus directs dans les individus. C'est ainsi qu'un homme dans son pays, dans sa *ville*, & dans sa *famille*, produira graduellement plus d'effets bienfaisans, qu'il n'en obtiendrait ailleurs. Je n'affirme pas ces assertions, que je ne propose que comme de simples probabilités, sur lesquelles l'observation nous éclairera.

Je crois qu'il doit être facile de procurer le *sommeil magnétique* dans presque toutes les *maladies aiguës*, & dans toutes les *chroniques*, qui entraînent des souffrances habituelles. S'il en est ainsi, la NATURE donneroit à tous les hommes la faculté de se guérir eux-mêmes.

Quant à la manière d'administrer le *magnétisme animal*, je crois qu'il n'est pas de circonstances où l'on ne doive en espérer de bons effets ; mais lorsque les malades sont susceptibles de tomber dans l'*état magnétique*, alors il peut être dangereux de s'arrêter trop tôt, parce que le *magnétisme* tendant à développer le germe des maladies prochaines, un effet commencé & non soutenu peut contrarier la *nature*, sans ajouter à ses moyens. Le second accident arrivé à *Joly* autorise cette opinion. Au reste, on n'aura pas de

meilleurs *indicateurs* sur cela, que les *êtres magnétiques* eux-mêmes ; c'est en les *consultant* qu'on risquera moins de leur nuire , soit en ne les *magnétisant* pas assez, soit en prolongeant trop le tems de leur *crise*.

Une preuve certaine de la guérison radicale d'un malade qui a passé par l'état magnétique, fera toujours la cessation plus ou moins marquée de l'*empire* du magnétiseur sur lui.

Plusieurs personnes pratiquant le magnétisme ont ( m'a-t-on dit ) la faculté de reconnoître au *tact* le SIEGE & LA CAUSE des maladies. Je ne contrarie point ce fait, qui peut dépendre d'une *sensation* particulière à leur organisation ; mais pour moi je n'ai jamais rien ressenti de semblable , & je ne crois pas qu'il me soit possible d'y arriver , par la raison qu'il peut être facile d'apprendre à raisonner & à observer, mais non point à *sentir*.

La seule *sensation* que j'éprouve en magnétisant , est relative à l'effet que je produis sur un malade : s'il est susceptible des effets *magnétiques* , je sens une chaleur plus ou moins légère dans la main, & un attrait plus ou moins grand à continuer à *magnétiser*. Il est des individus sur lesquels je pourrois presque affirmer ne jamais rien produire , tandis que je suis surpris quelquefois de l'effet subit que je produis sur d'autres.

Plus j'ai produit d'effets extraordinaires par le moyen du *magnétisme animal* , & plus

je me suis persuadé qu'il y avoit peu de danger à craindre dans les abus qu'on pourroit en faire.

L'EMPIRE que l'on acquiert sur les individus susceptibles d'entrer dans l'état magnétique ne s'exerce absolument que dans les choses qui concernent leur santé & leur bien-être ; passé cela l'on peut encore faire usage de son pouvoir dans des choses innocentes en elles-mêmes ; telles que *faire marcher , changer de place , danser , chanter , porter quelque chose d'un endroit à l'autre , &c.* ; enfin tout ce qu'on se permettroit indifféremment d'exiger d'un être quelconque dans l'état naturel. Mais il est des bornes où le pouvoir cesse , & je pourrois presque assurer que ces bornes seront toujours pressenties par les magnétiseurs. ( 16 ) Je questionnois un jour une femme en état magnétique , sur l'étendue de l'empire que je pouvois exercer sur elle : je venois ( sans même lui parler ) de la *forcer* , par plaisanterie , de me donner des coups avec un *chasse mouche* qu'elle tenoit à la main.

« Eh bien , lui dis-je , puisque vous êtes  
 » obligée de me battre , moi qui vous fais  
 » du bien , il y a à parier que , si je le  
 » voulois absolument , je pourrois de même  
 » faire de vous *tout ce que je voudrois* ; vous  
 » faire *aëshabiller* , par exemple , &c.....  
 » Non pas , Monsieur , me dit-elle , il n'en  
 » seroit pas de même : ce que je viens de  
 » faire ne me paroïsoit pas bien , j'y ai ré-  
 » sisté long-tems ; mais comme c'étoit un  
 » badinage , à la fin j'ai cédé , puisque vous

» le vouliez absolument : mais quant à ce  
 » que vous venez de dire , jamais vous ne  
 » pourriez me *forcer* à quitter mes derniers  
 » habillemens : mes *souliers* , mon *bonnet* ,  
 » tant qu'il vous *plaira* , mais passé cela , vous  
 » n'obtiendriez rien. »

Une fille (c'étoit Catherine Montenecourt) étoit présente à cette conversation , & tout en riant se permettoit de plaisanter & de dire , que dans l'état de *Genevieve* on pourroit pousser les choses *aussi loin qu'on le voudroit* ; qu'enfin elle n'étoit nullement persuadée de tout ce que cette femme venoit de dire. J'eus occasion de mettre , *une demi-heure après* , cette même fille dans l'état *magnétique* , & aussitôt qu'elle y fut , je lui fis les mêmes questions qu'à *Genevieve* ; ses réponses furent absolument les mêmes. Je lui rappellai ce qu'elle venoit de me dire dans l'état naturel.... Ah bien , me répondit-elle , *je ne vois pas de même à présent*. « Mais enfin , » lui dis-je , si je voulois absolument vous » faire ôter vos habillemens , qu'en résulteroit-il ? *Je me réveillerois* , Monsieur , » cela *produiroit chez moi le même effet que le coup que je me suis donné dans le côté* il y a » quelques jours , & j'en ferois bien *malade*. » J'avois réveillé *Genevieve* pendant cet entretien , & une fois dans l'état naturel , elle avoit pris le rôle précédent de *Catherine*. Tous les malades , témoins de cette double scene , eurent beau l'assurer qu'elle avoit parlé comme elle , rien ne put la persuader.

*Viélet*, l'écrivain *Viélet*, qui presque toujours dans l'état *magnétique*, avoit la plume à la main pour écrire des *ordonnances*, ou bien ses *observations* sur son état, *Viélet*, dis-je, un jour étant dans l'état de *somnambulisme* complet, je lui demandai si je ne ferois pas le *maître* de lui faire faire un *blanc seing* que je remplirois après à ma volonté : oui, Monsieur, me répondit-il. — Eh bien, je pourrois donc vous faire faire la donation de tout votre bien, sans que vous en fussiez rien ?

— « Cela ne seroit pas possible, Monsieur, » parce qu'avant de signer je faurois votre » intention, & ma signature alors ne ressembleroit sûrement pas à celle que je fais » ordinairement. » — Mais enfin, lui dis-je, dès que ce seroit votre nom, cela suffiroit.

— *Si cela devoit suffire, en ce cas vous ne l'auriez pas.* Etonné de son ton affirmatif, je continuai. — « Mais enfin, si je *voulois* » absolument votre signature, il faudroit bien » que vous me la donnassiez, puisque j'ai » un *empire absolu* sur vous. » — Vous ne l'avez que jusqu'à un certain point ; & si vous pouviez exiger de moi une chose pareille, vous me feriez beaucoup de mal & je m'éveillerois.

Toutes les questions que j'ai pu faire dans ce genre, m'ont enfin confirmé dans l'idée que la pratique du *magnétisme animal* n'est qu'un moyen de plus dans la main de tous les honnêtes gens pour faire le plus de bien possible, & qu'entre des mains peu délicates, il n'en peut résulter aucun abus, soit

que dans ce dernier cas on ne puisse parvenir à mettre les malades *dans une dépendance absolue* de foi , soit que les y mettant on ne puisse les tromper qu'en risquant de *nuire infiniment à leur santé*, sans réussir dans ses vues. C'est ainsi que par la fuite on dira peut être une grande injure , en disant d'un homme , *il est bien malheureux , car il ne peut faire du bien à personne.*

Mon dessein n'étant pas par la fuite de m'occuper du magnétisme d'une manière aussi ostensible que je l'ai fait jusqu'à présent , je desire bien ardemment voir tous les *élèves* de M. Mesmer prospérer dans leurs tentatives, pousser plus loin que je n'ai fait , les *expériences magnétiques* , & augmenter en sûreté dans le traitement des maladies.

Il y a encore beaucoup à faire avant d'arriver à la *démonstration* sentie de toutes les propositions de M. Mesmer. Mais si par le peu de faits que j'ai rassemblés je pouvois me permettre un conseil sur la manière de procéder , ce seroit de dire à tous les *magnétiseurs* , que le moyen le plus sûr d'obtenir de *bonnes expériences* , est de *ne jamais chercher à en faire* ; de travailler de bon cœur à *guérir* ; voilà le seul but qu'on doit avoir ; & la NATURE répondra toujours avec usure aux soins qu'on se donnera. Il ne m'est jamais venu dans la tête de vouloir faire appercevoir à mes *somnambules* ce qui se passoit dans la *lune* , ni de leur faire deviner de leur chaumière de *Buzancy* ce qui se faisoit sous les portiques des Rois ; j'aimois beaucoup

mieux qu'ils se connussent eux-mêmes, & qu'ils m'indiquassent les moyens les plus prompts de les soulager : dès qu'ils en étoient venus à cette parfaite connoissance, j'étois sûr qu'ils étoient en état de juger sainement des autres, & j'obtenois chaque jour, sans m'en douter, des phénomènes qui venoient combler ma surprise. Il en est des *somnambules* entr'eux, comme de tous tant que nous sommes dans l'état naturel. Mieux l'on fait se juger & s'apprécier soi-même, & plus juste est l'opinion qu'on prend des autres. Cette vérité morale est physiquement prouvée par les *êtres magnétiques*, & l'on ne peut s'y tromper.

Ce n'est pas que je croie qu'on ne puisse par la suite tirer de bien plus grandes lumières que je n'ai fait, des individus *somnambulistes* ; mais je crois pouvoir affirmer que, passé une certaine sphere d'activité, on ne pourra obtenir d'eux aucune *indication* satisfaisante sur des choses qui leur seront étrangères. C'est ainsi qu'on verra peut-être des *êtres magnétiques* indiquer des *sources*, se connoître aux maladies des *animaux*, des *végétaux*, &c. . . . Mais si quelqu'un imaginoit pouvoir, à l'aide d'un *somnambule*, connoître la *façon de penser* d'un autre homme, malgré lui, même de son ennemi, il seroit, je crois, dans l'erreur, & les réponses qu'il obtiendrait seroient analogues à sa façon de penser. Je sens bien que s'il pouvoit en être autrement, la sûreté particuliere y pourroit gagner ; mais la

*sûreté publique* en souffriroit nécessairement. Si j'eusse apperçu dans la découverte de M. *Mesmer* un moyen quelconque de ravir furtivement le moindre secret du plus honnête homme du monde, j'avoue que j'eusse employé tout ce que j'ai de moyens pour en arrêter la publicité, avec la même ardeur que je mets aujourd'hui à la répandre, bien sûr de l'avantage infini que l'humanité entière en doit retirer, & de la gloire qui en doit résulter pour son inventeur, auprès de qui je n'ai d'autre mérite que de l'avoir bien entendu.



---

N O T E S.

( 1. page 8. ) **Q**UAND je dis que l'électricité ne peut être bonne à rien , j'entends seulement que ce mouvement n'ayant aucune analogie parfaite avec aucun corps de la nature , ne peut agir que comme stimulant. Les guérisons nombreuses de MM. le Dru , Andri , Mauduit , Sans , &c. ne détruisent point cette opinion ; leurs succès n'ont été complets que sur les *maladies nerveuses* , dont la base tient à un organe si aisé à ébranler , que dans plusieurs maladies de ce genre , le moindre mouvement interne peut rétablir l'*harmonie*. Au reste , je ne suis pas éloigné de croire que ce *rétablissement d'équilibre* ne peut même exister qu'un *certain tems* dans beaucoup de malades , parce que je ne vois dans l'*électricité artificielle* , qu'un effet *passager* qui ne laisse rien après lui pour entretenir & perfectionner le bien qu'il a opéré.

On pourroit comparer l'électricité , dans ses effets , à un *instrument incisif* , dont on se serviroit pour débarrasser une *plaie* des corps étrangers qui nuiroient au rapprochement des *chairs* ; ce préliminaire peut être nécessaire , mais si l'on continuoit de frotter la plaie avec cet instrument , au lieu d'y appliquer les remèdes suppuratifs & dessicatifs dont elle a besoin , on sent le peu de guérisons complètes qui s'en suivroient , quoique cependant le premier moyen employé eût été salutaire. C'est ainsi qu'il faut considérer l'*électricité* ; sans elle je suis très-sûr qu'on peut guérir toutes les *maladies nerveuses* : je crois aussi que dans beaucoup de cas on peut s'en aider préliminairement , mais il faudra toujours consulter sur cela la NATURE elle-même , manifestée par des malades en *crises magnétiques* , qui sauront indiquer d'une manière *affirmative & certaine* , le besoin que pourront avoir de ce moyen accessoire tels ou tels malades ; l'*expérience* apprendra peut-être bientôt que dans certaines *maladies nerveuses* , il seroit aussi absurde de se faire *électriser* , qu'il est démontré l'être aujourd'hui de se livrer au secours de la *médecine ordinaire* dans la plupart des autres maladies.

( 2 , pag. 10. ) je dis que tous les effets produits par le secours seul de la *volonté* , sont physiques ; mais qu'est-ce que la *volonté* elle-même ? Cette question impénétrable jusqu'à présent aux lumières de la physique & de la physiologie , se résoudra peut-être par le secours du *magnétisme animal*. C'est par lui , & par ses effets prodigieux , que l'on apprendra à connoître l'énergie & la puissance du VOULOIR. La découverte du

*magnétisme animal* par M. Mesmer, nous conduiroit-elle à nous éclairer autant sur notre existence spirituelle, que sur notre existence physique? quelle double reconnaissance nous lui devrions! Je ne décide rien, mais je me plais à croire qu'il en est du *matérialisme* à l'égard de l'ame, comme de la *médecine ordinaire* à l'égard du corps; l'un peut quelquefois pallier le trouble que cause en nous le désordre de nos passions, comme l'autre peut pallier nos maux physiques; mais tous deux tendent également à notre destruction. Presque point de *suicide* sans *matérialisme*, & peu de *morts prématurées* sans *médecins*. En remontant aux causes premières de notre existence, Dieu & la nature, quels avantages moraux & physiques nous en devons retirer!

( 3, pag. 15. ) Je considère *Bléton* comme étant habituellement dans une espèce de *crise magnétique* naturelle; il ne découvre les sources que par la sensation qu'il éprouve à leur approche, comme s'en est assuré M. *Thouvenel*; dès lors il lui est impossible de s'y tromper: mais sitôt que son état de *crise* diminue, ses *sensations* analogues diminuent de même, & il rentre dans la classe commune à tous les hommes. Si l'on se fert alors de lui pour découvrir les sources, il doit être sujet à se tromper, & c'est ainsi qu'on l'a vu plusieurs fois être en contradiction avec lui-même. La raison en est simple; c'est qu'on ne peut se faire idée d'une *sensation* qui n'existe plus, encore moins se conduire d'après une *sensation passée*.

La même chose s'observe chez les *Somnambules* qui atteignent au moment de la guérison; leurs sensations perdent peu à peu leur subtilité, & leurs *indications* sont beaucoup moins sûres que dans l'état de *maladie parfaite*.

J'ai été témoin dans mon *traitement magnétique* d'un fait qui pourra par sa ressemblance, expliquer la conduite de *Bléton*.

Un paysan de *Carré-l'Étompe*, en Bourgogne, avoit passé par l'état de *crise magnétique* pour arriver à la guérison parfaite d'une maladie très-grave; dans le tems de ses *crises* il avoit les *sensations* très-déliées, & tous les malades avoient une très-grande confiance en lui; il découvroit parfaitement la cause du mal, & apparemment, au moyen de quelques connoissances acquises précédemment, il entendoit assez bien à ordonner des remèdes simples & salutaires. Un jour passant auprès d'un cabaret du village, je demandai la cause de la foule du monde que j'y voyois rassemblé; on me dit que c'étoient des malades qui venoient consulter le *Bourguignon*. J'imaginai d'après cela qu'il étoit apparemment en *crise magnétique*: je m'approche; mais quelle est ma surprise de le voir les yeux bien ouverts, *toucher à droite & à gauche* tous ces pauvres gens, & leur ordonner des remèdes à tort & à

travers : heureusement j'étois arrivé à tems pour défabuser tout le monde. Je déclare devant tous qu'il ne falloit ajouter aucune foi à ce qu'il avoit pu dire dans cet état ; que, *passé le tems de sa crise*, il étoit aussi ignorant que moi & que tous les autres hommes dans la connoissance des maladies, & je mis mon rusé paysan dans une confusion extrême : Je lui fais les reproches les plus vifs de la tromperie qu'il venoit de faire ; il m'en demande pardon, & m'avoue que, persécuté par beaucoup de monde qui lui venoient demander de leur répéter ce qu'il leur avoit dit dans *sa crise*, il n'avoit pas voulu rester court, d'autant qu'on lui promettoit de le payer pour ses consultations. Voilà comme dans tout, le mensonge est auprès de la vérité.

( 4. pag. 18. ) Voyez aussi les ouvrages sur l'électricité de M. le comte de *Lacepede*. Les aperçus de cet estimable physicien sur la nature & les effets du *fluide électrique*, sont presque tous réalisés par la DÉCOUVERTE de M. *Mesmer*.

( 5, pag. 19. ) Le fumier des animaux & toutes les sécrétions animales en général, si favorables à la *végétation*, ne produisent cet effet avantageux, qu'en raison des émanations du *fluide animal*, qui s'en dégagent par la *putréfaction*. Cette opération dans le regne végétal est la même que celle du *phosphore* dans le regne minéral.

Pourquoi le *charbon* & la pierre *calcaire* sont-ils de si bons *fondans* de toutes les *mines* en général, si ce n'est à cause des émanations du *fluide animal* & *végétal* que ces deux substances contiennent en quantité, & qui, se dégageant par la *combustion*, vont se porter sur les substances métalliques pour en former des *métaux* d'autant plus parfaits, que les *fondans* employés sont plus surchargés de ce qu'on appelle du *phlogistique*, autrement dit, du *fluide universel*.

L'entretien de la *vie* dans les animaux ne s'opérant immédiatement que par le secours du *regne végétal*, médiatement par le secours du *regne minéral*, ne prouve-t-il pas bien encore *un seul agent dans la nature* ? De tous côtés l'on ne voit enfin qu'un passage de mouvement, qui par ses différentes modifications, produit toutes les différences physiques,

( 6, pag. 32. ) Pour se faire une idée juste de l'état de *somnambulisme magnétique*, il faut assimiler cet état, dans le regne animal, à celui de l'aimant dans le regne minéral. Les phénomènes que présente ce dernier, sont analogues à ceux qu'on doit obtenir d'un homme dans l'état magnétique.

M. *Mesmer* a dit souvent à qui a voulu l'entendre, qu'un homme

homme dans l'état naturel avoit des pôles, un équateur, & étoit aimanté naturellement; que le but du magnétisme étoit de mettre cet *aimant animal* sur son pivot, & qu'aussitôt l'on reconnoîtroit dans l'homme les mêmes phénomènes que présente une barre de fer aimantée, aussi sur son pivot: l'expérience prouve à la lettre cette assertion.

L'homme dans l'état naturel peut être comparé à une aiguille de boussole qu'on ôteroit de dessus la pointe où elle est en équilibre; si vous la mettez à plat sur une table, elle ne cessera sûrement pas pour cela d'être aimantée; mais tant que vous ne la replacerez pas sur son pivot, elle ne vous donnera aucun signe de direction.

Il est vrai que l'aimant, dans quelques circonstances où vous le placiez, donnera toujours des signes certains de *cohésion*, d'*attraction*, de *répulsion*, avec le fer ou la limaille qu'on lui présentera, tandis que l'homme a besoin (pour ainsi parler) d'être sur son pivot pour présenter ces phénomènes; au reste, l'amitié, l'attrait pour son pays, la sympathie, l'antipathie, &c... pourroient bien n'être chez nous que le résultat de ces effets physiques, modérés & dirigés par notre moralité. Mais une fois qu'un homme aura été mis par un autre homme dans l'état de somnambulisme magnétique, il ne doit plus avoir de relation qu'avec son magnétiseur, & doit, à la lettre, présenter à son égard les mêmes phénomènes que manifeste une aiguille aimantée à l'égard d'une barre de fer quelconque: sans cette similitude d'effet, un homme n'est pas dans l'état complet de somnambulisme magnétique.

Les aimans minéraux, ainsi que l'électricité artificielle, peuvent bien avoir quelque action sur les corps animés, mais ce n'est jamais que comme stimulans ou comme accélérateurs du mouvement propre de ces corps. Leur effet ne doit être que passager, rarement utile, & souvent nuisible, s'ils sont trop forts ou trop multipliés. La raison en est simple, c'est que l'aiman minéral n'ayant aucune analogie directe avec notre système, ne peut que causer des émotions passagères, sans jamais communiquer son mouvement tonique; d'où il résulte, dans son application, les mêmes effets & le même danger que j'ai remarqué devoir exister dans le traitement par l'électricité artificielle.

( 7, pag. 34. ) Le rétablissement dans l'état naturel est la plus facile des *opérations magnétiques*. Pouvant nous considérer, ainsi que je l'ai déjà dit, comme des *machines électriques animales*, parfaites, douées au suprême degré des propriétés positives & négatives, la seule difficulté consiste à monter cette machine, & à savoir en faire usage. Mais dès lors qu'on est arrivé au point de pouvoir *magnétiser en plus* ( pour me servir des expressions d'usage ) on doit

aussitôt pouvoir *magnétiser en moins* : l'un est la suite de l'autre ; c'est la même manivelle qu'on tourne dans un autre sens.

Voyez la note sur la volonté, & réfléchissez sur ce que c'est que la volonté, sur la possibilité de n'en avoir que de bonnes, considérez quels sont tous les accessoires qui peuvent nuire aux bonnes volontés.... après quoi vous en concluez sûrement que c'est presque toujours la faute du magnétiseur, quand il ne fait aucun bien au magnétisé malade. Abstenez-vous sur-tout de ne jamais faire aucune question à l'être que vous voulez soulager ; les questions font travailler l'imagination, & celle d'un malade doit toujours être en repos. Il doit vous importer fort peu qu'il sente du froid ou du chaud, qu'il s'endorme, ou qu'il ait des tressaillemens : *voulez* seulement lui faire du bien, & tranquillisez-vous sur les événemens, qui seront toujours d'autant plus heureux, que le motif qui doit les déterminer approchera d'avantage de la pureté & de la bonté du principe dont il émane nécessairement.

Ce n'est, je le répète, que l'expérience à la main que l'on pourra faire sentir aux hommes le pouvoir de leur *volonté*, dont les inquiétudes, les chagrins, les maladies, les passions déréglées & le malheur enfin, n'ont que trop arrêté & anéanti le ressort.

( 8, pag. 35. ) J'emploie souvent le mot *toucher* comme synonyme du mot *magnétiser*. Lorsqu'il est question d'un nouveau malade, c'est toujours sous cette seconde acception qu'il faut l'entendre.

Les procédés en ont été indiqués par M. Mesmer à ses élèves d'une manière assez précise pour n'avoir pas besoin d'en faire de nouveau l'explication. L'expérience que j'ai acquise me confirme dans l'idée que la *tête* & le *plexus solaire* sont les parties du corps humain qui reçoivent avec plus d'efficacité les *émanations magnétiques*. Les yeux sur-tout m'en paroissent plus susceptibles qu'aucun autre organe. C'est par un léger frottement sur les yeux que j'acheve le *chargement magnétique*, d'où résulte le *somnambulisme* ; & c'est de même par un très-léger frottement sur ce même organe que j'opère le *déchargement* subit, d'où s'ensuit le *reveil* & l'état naturel.

L'*atouchement immédiat*, sans pression, est celui que je préfère ; quelquefois cependant il me semble que j'augmente par un *petit frottement* l'intensité de l'*action magnétique* ; au reste, les données bien senties, chaque magnétiseur peut, sans inconvénient, mettre de légères différences dans sa manière de procéder.

( 9, pag. 40. ) Il est rare qu'une maladie *chronique* se guérisse sans le passage de *crises* violentes, soit *convulsives*

ou autrement. Le secours qu'on doit attendre du *magnétisme animal* alors, est d'ôter à un malade le *sentiment intime* de ses souffrances, en le mettant dans l'*état magnétique* une demi-heure avant ses accès; ce dont on peut être toujours le maître quand on suit les *indications* qu'il vous donne. La fille dont je viens de parler n'avoit pas été totalement remise dans l'état de santé, ainsi que le récit de *Lehoquois* me l'avoit fait croire; tous ses accidens étoient bien cessés; elle étoit véritablement engraisée & ne souffroit plus: mais des révolutions nécessaires n'arrivoient pas, ou n'arrivoient que faiblement; c'est ce qui me fut aisé de savoir d'elle-même, cet automne. La première fois qu'elle vint me trouver, & que je l'eûs mise dans l'*état magnétique*, elle me prévint dès-lors, à plus de trois semaines de distance, de la nécessité qu'elle avoit d'être *magnétisée* dans ce tems-là, pour opérer chez elle sa guérison radicale. Le jour indiqué par elle, son service l'empêcha de me venir trouver; & je ne la vis que le lendemain. Sitôt qu'elle fut dans l'*état magnétique*, elle m'apprit que la veille au soir elle avoit commencé à voir, & que pendant la nuit cela s'étoit arrêté: elle me dit qu'il étoit malheureux pour elle de n'avoir pas été *touchée* avant son époque, puisqu'alors elle se fût passée heureusement & sans souffrances; au lieu qu'à présent elle alloit souffrir beaucoup pendant plusieurs jours. Au bout d'un quart d'heure, en effet, il lui prit des étouffemens & des convulsions assez fortes, qui durèrent près de deux heures. Dans ses momens de calme, elle m'indiquoit ce qu'il falloit lui faire & lui donner pour appaiser les coliques affreuses qu'elle ressentoit. Pendant quatre jours, soir & matin, elle eut de semblables accès, toujours *pressentis* d'avance par elle, & devenant plus forts & plus longs en approchant du dernier, qui dura depuis huit heures & demie du matin jusqu'à près de deux heures, après lequel elle m'assura n'en devoir plus jamais ressentir de semblables, & qu'elle étoit totalement guérie. M'ayant prévenu ensuite qu'elle éprouveroit des faiblesses les nuits suivantes, je lui en fis passer deux dans l'*état magnétique*. Lorsque je fus sûr enfin qu'il ne lui arriveroit plus de révolutions d'aucune espece, je la laissai partir. J'ai su depuis que cette fille avoit continué d'être dans un état certain de santé.

J'ajouterai, par rapport à cette malade, que jamais elle n'a eu l'*idée* de ses souffrances; sachant par elle le moment précis où ses accès devoient lui prendre, j'avois soin de la mettre dans l'*état magnétique* quelque tems auparavant; ensuite je l'amenois ainsi tranquille dans une chambre disposée à la recevoir: ses accès finis, une femme chargée de veiller sur elle me la ramenoit dans la première chambre où elle s'étoit endormie, & je l'y faisois revenir dans l'*état naturel*. Les spectacles affreux de *matelas* épars, ou de *chambre de crises*, ne lui ont jamais été présentés, & il lui falloit

un effort de confiance pour croire tout ce que l'on pouvoit lui raconter d'elle-même.

( 10, pag. 112. ) Cette cure n'a pas été comprise dans la liste imprimée *ce printems dernier* ; & je n'en aurois pas fait mention, sans la priere même du pasteur estimable qui m'a envoyé ce certificat, de lui-même & dans l'unique vue de rendre hommage à la vérité.

( 11, pag. 119. ) Il m'est arrivé un jour de renvoyer Catherine Montencour chez sa maîtresse dans l'état *magnétique* ; elle fit une lieue & demie sur son âne, sans sortir de l'état de *somnambulisme* ; & une fois arrivée, elle mit son âne à l'écurie, fit la commission dont je l'avois chargée auprès de sa maîtresse ; & après s'être assise dans le salon, elle frotta ses yeux & se réveilla. Je lui avois DICTÉ sa conduite en partant, & deux femmes qui l'accompagnerent, m'assurèrent qu'elle avoit fait à la lettre tout ce que je lui avois prescrit. Une fois réveillée, son étonnement fut très-grand, comme on peut le croire, de se trouver ainsi transportée chez elle, sans avoir idée du chemin qu'elle avoit fait.

Je cite ce trait extraordinaire aujourd'hui, mais peu important par lui-même, par rapport au *magnétisme*, pour donner une idée de la PUISSANCE qu'on acquiert sur les êtres *magnétiques* ; on peut agir sur eux DE LOIN comme de PRÈS ; mais il est toujours imprudent d'user de ce pouvoir, à moins de prendre toutes les précautions que la prudence peut suggérer. La fille dont je viens de parler, par exemple, me dit le lendemain de son voyage ( étant dans l'état *magnétique* ) qu'elle avoit eu peur de tomber dans le chemin, & que cela lui avoit causé une révolution fâcheuse. Elle n'en avoit pas eu de souvenir dans l'état naturel ; mais l'effet contraire à sa santé n'en avoit pas moins résulté. Je regarde donc comme dangereux de magnétiser de loin, soit pour faire entrer, rester dans l'état *magnétique*, soit pour en faire sortir à moins d'être bien sûr que rien ne pourra déranger l'effet heureux qu'on veut produire.

Le printems passé, il n'arriva aucun accident à une femme éloignée de moi d'une lieue, qui pendant quatre jours devenoit par mon ORDRE dans l'état *magnétique* à l'heure indiquée, où un homme de son village arrivoit chez elle pour se faire toucher une plaie qu'il avoit à la jambe ; je n'ai pas, j'espère, besoin d'ajouter que pour agir ainsi de loin, il faut s'être mis d'avance en communication avec l'être sur lequel on veut opérer, & avoir de lui son consentement parfait : si l'on vouloit magnétiser quelqu'un malgré lui, l'on feroit une action *malhonnête* ; & si l'on pouvoit y réussir ; le magnétisme seroit intolérable.

( 12, pag. 131. )

MONSIEUR ,

« J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint une reconnoissance de l'écrit du fleur Joly ; je le conserverai tout le tems que vous jugerez à propos , & j'en ferai l'usage qu'il vous plaira m'ordonner ; je ne puis vous dissimuler combien bien j'ai été surpris à la lecture sur ce qu'il explique.

» J'ai l'honneur d'être.... Signé RIGAULT. A Soissons, ce 19 Décembre 1784. »

A cette lettre étoit joint le certificat ci-après :

Je soussigné, notaire royal à Soissons, reconnois qu'il m'a été cejourd'hui, deux heures après-midi, remis un paquet cacheté en noir, à mon adresse, que l'ayant ouvert il s'est trouvé une lettre du marquis de Puyégur datée de Buzancy ledit jour 19, à laquelle étoit joint un écrit sur une demi-feuille de papier de compte, pliée en deux ; la première datée du 18 Novembre 1784, signé Joly, la date au-dessous le 18 Novembre 1784, lequel écrit je promets remettre à mondit seigneur marquis de Puyégur, à sa première réquisition. A Soissons, le 19 Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre.

Signé RIG A U L T.

( 13, pag. 133. ) Ce n'est point une nouveauté qu'à dite M. Mesmer, lorsqu'il a assuré que la *musique* étoit un moyen propre à renforcer l'agent de nature ; de tout tems l'on a été d'accord sur l'effet que la musique pouvoit produire sur les hommes.

Cet effet est plus ou moins grand, en raison de leur sensibilité, mais tous sont susceptibles de l'éprouver. Il en existe qui avouent n'en avoir jamais ressenti d'émotion : je pourrois presque affirmer que c'est plutôt la faute des musiciens qu'ils ont entendus, que le défaut de leur organisation : car, enfin, tout être quelconque est sensible à sa maniere, & la musique, sur-tout la musique chantée n'est qu'une émanation de sensibilité. L'amour, la tendresse, la gaieté, la tristesse, tous les sentimens s'expriment avec des paroles & du chant, & ces deux moyens combinés doivent donc nécessairement plaire à tout le monde. Il est hors de doute que nos nerfs sont les organes de nos sensations. La musique agit donc sur les nerfs immédiatement ; & unie avec l'agent de la nature, elle doit lui donner un renforcement qui ne peut être que favorable à l'effet bienfaisant qu'on veut obtenir. C'est ce qui est arrivé

à Joly , & ce qui peut-être a contribué à *diviser* ses crises nerveuses en un nombre de périodes bien plus grand qu'il ne l'avoit d'abord pressenti , & lui a laissé la force d'en soutenir la durée. On sentira facilement le risque qu'auroit couru ce jeune homme , si le mardi , au lieu de quatre accès éparpillés dans la journée , il les eût éprouvés rassemblés en un seul , il est à présumer qu'il y eût succombé , & n'auroit que trop vérifié ses funestes pressentimens. Cet exemple vient bien à l'appui des procédés de M. Mesmer. Les instrumens dont il joue prouvent assez les secours qu'il a senti pouvoir tirer de la musique ; & le choix de son instrument prouve de même ses réflexions profondes. En effet , *l'harmonica* peut être considérée comme le rassemblement de petits plateaux électriques dont le mouvement accumulé se manifeste par le son , lequel , combiné avec le mouvement animal , doit produire un magnétisme très-efficace. Ce ne sera pas dans le tumulte des baquets nombreux de grandes villes , que l'on pourra tirer des secours bien avantageux de la musique. La plupart des malades , accoutumés à en entendre , ne l'écouteront qu'avec indifférence ou ennui. Le luxe des meilleures choses nuit au bonheur de les sentir & de les apprécier ; mais je suis cependant assuré que dans tout état , un être assez malade pour ne pouvoir jouir ni des spectacles ni des agrémens de la société , sera susceptible encore d'être ému par une musique analogue à son caractère , à plus forte raison , lorsque cet être sera dans un état de spasme ou de convulsion , qui , rendant passives toutes ses dispositions morales , n'en rendra son organisation physique que plus propre à être remuée par l'agent de la nature.

( 14 , pag. 145. )

*De Dormans , ce 18 Décembre 1784 :*

MONSIEUR ,

« J'ai été aussi surpris qu'honoré de votre lettre datée du 13 Décembre ; apparemment que mon fils ne savoit pas bien votre adresse lors de ma réponse à celle du 28 Novembre.

Non , Monsieur , je ne puis exprimer ma reconnaissance de toutes vos bontés , je ne pouvois rien désirer de plus satisfaisant que de revoir mon fils , non seulement guéri de sa surdité & de ses hernies , mais même d'avoir échappé à une maladie que le magnétisme seul ne pouvoit faire avorter : il est arrivé chez moi dans la santé la plus parfaite , & il est actuellement dans un embonpoint à ne le pas reconnoître.

Je vous prie , Monsieur , de vouloir bien ne pas borner là

vos bontés pour un jeune homme pour qui il paroît que vous prenez tant de part. Si la guerre a lieu, comme il y a toute apparence, & que vous fassiez quelques campagnes, vous pourriez lui faire avoir quelque emploi qui pût l'exempter de la milice, puisque le bienfaisant magnétisme lui a retiré les raisons qu'il avoit à alléguer pour n'y pas être sujet. *Signé JOLY pere.* »

( 15, pag. 147. ) Au défaut de M. Mesmer, le meilleur moyen à prendre pour obtenir de bonnes expériences à Paris, seroit, je crois, de choisir parmi ses élèves deux hommes prudents & sages, portés par inclination & affection particulières à soulager l'humanité, & assez indépendans des circonstances environnantes, pour pouvoir se livrer sans réserve à la pratique du *magnétisme animal*. Qu'alors il soit établi deux traitemens particuliers, séparés entièrement l'un de l'autre, dont chacun des deux élèves ait la direction entière & exclusive; que l'on n'admette que de nouveaux malades, & que le nombre n'excede pas vingt-cinq dans chaque traitement. Ces établissemens formés, qu'aucun magnétiseur ne se permette d'y venir opérer, à moins que le chef du traitement n'y consente, & même ne l'en prie instamment; car ce n'est qu'autant que les *émanations magnétiques* partiront d'une unité de principe & d'intention, qu'on doit s'attendre à des effets constans & toujours heureux. Il faut non seulement que l'aide d'un magnétiseur se mette en harmonie physique avec le chef, par l'attouchement, mais il faut encore qu'il regne entr'eux une harmonie morale & intérieure: les gestes extérieurs ne produiroient rien, si les intentions n'étoient pas d'accord entre elles. C'est ainsi qu'il faudroit, pour ainsi dire, que tous les aides magnétiseurs ne se regardassent que comme des conducteurs passifs du chef, & que tel qui auroit dirigé en maître un traitement pendant long-tems, se soumit volontairement à n'être que secondaire chez un autre: je ne crois pas que sans cet accord on puisse jamais parvenir à de bons résultats.

M. Mesmer a dit tout cela; mais quel moyen naturel il lui auroit fallu pour contenir trois cents élèves, la plupart doutant encore de sa doctrine! Que de contrariétés & de peines il a dû effuyer de la multiplicité d'opinions en opposition avec la sienne! & combien le tribut de reconnoissance que nous lui devons, doit être mêlé de regrets d'avoir été sans l'entendre si long-tems.

Mon frere, chez moi, vouloit bien n'être que conducteur, ainsi que je viens de le dire: aussi faisoit-il le même bien & opéroit-il les mêmes effets que moi sur mes malades: si je me trouvois chez lui, nous changerions de rôle, & les mêmes résultats, j'espère, s'en suivroient.

Lorsqu'il vouloit traiter les malades à mon baquet, il venoit m'en prévenir; si cela me convenoit, je lui touchois

les pouces pendant quelques instans : étant ainsi en harmonie avec moi , j'étois sûr que mes malades n'y apperçoivent aucune différence. S'il arrivoit que ni mon frere ni moi ne pussions aller soigner un malade dans l'état magnétique , qui pourtant avoit besoin de soins , il me suffisoit alors de toucher le premier venu , des dispositions duquel j'étois sûr , & ce dernier , sans même avoir besoin de parler au malade , pouvoit s'en approcher , le toucher , & même s'en faire suivre , pour l'amener chez moi dans l'état de somnambulisme , aussi facilement que j'eusse pu le faire moi-même.

( 16 , pag. 121. ) M. Mesmer dit dans une de ses propositions , que le magnétisme animal présentera les mêmes phénomènes que ceux qui s'observent dans l'électricité. Rien n'est plus vrai , l'attraction , la répulsion , la communication par la chaîne , chargement & déchargement à volonté ; tous ces différens effets sont aussi aisés à produire par le magnétisme animal que par l'électricité. Si-tôt qu'un être quelconque est reconnu susceptible de devenir somnambule magnétique , on peut désier hardiment les gens les plus incrédules , en les rendant témoins de ces différens phénomènes. De bander les yeux à un être magnétique , ne nuit en rien au succès des expériences , & l'on ne doit jamais s'y refuser pour affermir la croyance de ceux qu'on veut persuader.

Plusieurs personnes m'ont demandé à quel signe on peut reconnoître quand un malade est dans l'état de somnambulisme magnétique ; rien n'est plus aisé que de s'en appercevoir : il ne doit d'abord avoir d'analogie avec aucun autre que celui qui l'a magnétisé , il ne doit répondre & n'obéir qu'à lui : l'approche de tout être animé , hormis le magnétiseur , doit lui être insupportable. Mais veut-on faire une expérience plus convaincante pour soi & pour les autres ? placez votre être magnétique dans un coin de la chambre , & bandez-lui même les yeux , si vous voulez , il ne doit répondre qu'à vous. Comme je l'ai dit plus haut , faites le questionner par un autre personne , s'il est bien dans l'état magnétique , il ne doit pas l'entendre ; alors touchez seulement du bout du doigt la personne , qui le questionne , il l'entendra sur le champ , & ne l'entendra plus , sitôt que vous aurez retiré votre doigt. Il n'y a pas un des malades cités dans ces mémoires , que je n'eusse été dans le cas de soumettre , tant qu'on l'auroit voulu , à cette expérience , & toujours avec le même succès : plus un être est malade , plus sa dépendance est absolue à l'égard de son magnétiseur , & à mesure qu'il guérit , elle diminue , jusqu'à ce qu'enfin il entre en relation avec tout le monde.

*ÉTAT des papiers qui attestent la guérison de différentes maladies par le moyen du magnétisme animal , déposés ès mains de M<sup>e</sup>. Rigault , notaire royal à Soissons , par M. le marquis de Puyfégur , seigneur , vicomte de Buzancy , & dont il est fait mention dans cet ouvrage.*

- 1<sup>o</sup>. Certificat de la premiere guérison du sieur Joly.
- 2<sup>o</sup>. Lettre de Belmont du 28 Août 1784.
- 3<sup>o</sup>. Autre *idem*, du 10 Septembre 1784.
- 4<sup>o</sup>. Certificat de M. Castisch, prieur-curé d'Espiés.
- 5<sup>o</sup>. Consultation pour Viélet, *signé* Du Chasnoy.
- 6<sup>o</sup>. Autre *idem*, *signé* Jumilther.
- 7<sup>o</sup>. Autre *idem*, *signé* Dinot.
- 8<sup>o</sup>. Autre *idem*, *signé* Petit de Soissons.
- 9<sup>o</sup>. Certificat de M. Mesnier, Doyen de Bercy.
- 10<sup>o</sup>. Certificat de M. Dru, chirurgien.
- 11<sup>o</sup>. Ecrit du sieur Joly, du 16 Octobre 1784.
- 12<sup>o</sup>. Ecrit du même, du 18 Novembre 1784.
- 13<sup>o</sup>. Ecrit du même, sur deux feuilles, du 22 Novembre 1784.
- 14<sup>o</sup>. Ecrit du sieur Joly, sur deux feuilles, du 23 Novembre 1784.

*Idem*, sur le revers, un écrit du même jour à cinq heures du soir.

15<sup>o</sup>. Ecrit du sieur Viélet, sur lequel sont ces mots *Je suis guéri*, &c. daté du 30 Novembre 1784.

16<sup>o</sup>. Certificat de mademoiselle Mignot, du 4 Décembre 1784.

17<sup>o</sup>. Certificat de M. Rougeaux, prieur-curé de Verdilly, & des autres habitans, du 20 Novembre 1784.

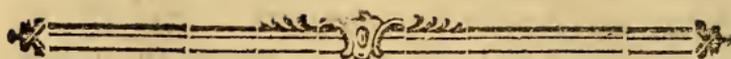
Tous lesquels papiers je promets remettre à mondit sieur marquis de Puyfégur, à sa premiere réquisition. A Soissons, cejourd'hui quatre Décembre, mil sept cent quatre-vingt-quatre.

*Signé*, RIGAULT.

18<sup>o</sup>. Autre certificat dudit sieur Rougeaux, curé, du 2 Décembre 1784.

Cette dernière piece m'a été aussi déposée, que je promets rendre comme ci-dessus, à la premiere réquisition de mondit seigneur, marquis de Puyfégur, lesdits jour & an.

*Signé*, RIGAULT.



# SUPPLÉMENT.

MONSIEUR,

Pendant l'impression de mon ouvrage, il s'est passé un événement qui me paroît de nature à vous intéresser. Je vais vous en faire d'abord le récit avec la dernière fidélité; après quoi je vous ferai observer les conséquences qui en résultent.

Le hasard a voulu que *Victor*, le premier malade dont il est question dans ces mémoires, vînt à Paris pour y conduire un de ses freres. Il me vient trouver, me dit le sujet de son voyage, & m'annonce qu'il repart le lendemain. L'ayant questionné sur sa santé, il m'apprend que huit à dix jours avant son départ de Buzancy, il avoit fait une chute violente; que depuis, il souffroit considérablement de la tête; & que tous les soirs il se sentoît des mouvemens de fièvre. Son indisposition m'engage à le faire rester, espérant, à l'aide du magnétisme, pouvoir le guérir promptement.

Je le mets dès le soir même dans l'état magnétique, c'étoit vendredi 21 Janvier. La fatigue de son voyage l'empêchoit, me

disoit-il , de bien connoître son état ; il apperçut cependant que son mal de tête ne se passeroit pas sans saigner du nez & de la bouche ; ce qui , me dit-il , ne lui étoit jamais arrivé.

Le lendemain , étant plus reposé , il me dit , dans l'état magnétique , qu'il falloit qu'il fût saigné du bras gauche , que c'étoit absolument nécessaire.

Revenu dans l'état naturel , l'idée de la saignée l'effrayoit , parceque , disoit-il , il ne l'avoit jamais été qu'une fois dans sa vie , étant encore bien jeune.

Sitôt que je le remettois dans l'état magnétique , dirigé alors par son seul instinct , il me reparloit de la saignée , & finalement il m'indiqua le jour & l'heure où je devois appeller le chirurgien ; ce fut le mardi 25 , entre onze heures & midi.

Une fois la saignée faite au bras gauche , la tête du même côté , ne lui faisoit plus de mal ; mais il continuoit à sentir du mal au côté droit. Je le mis le soir dans l'état magnétique , & j'appris alors de lui , que le reste de son mal se dissiperoit de lui-même par un écoulement de sang & d'eau , qui sortiroit par la bouche ; il m'en indiqua le moment pour la nuit du 26 au 27 , ce qui effectivement a eu lieu , comme je m'en suis assuré le matin du 27.

Je le croyois totalement guéri ; & pour m'en assurer , je le mis dans l'état magnétique ; c'étoit le jeudi matin 27 : mais alors il m'apprit qu'il lui restoit encore du sang

dans la tête, & que c'étoit par le nez qu'il devoit en être débarrassé, il m'indiqua le samedi suivant 29 pour l'accomplissement de cette pressensation.

Pendant tout ce tems, j'avois invité secrètement plusieurs personnes à venir voir mon somnambule. Je l'avois mené deux fois chez M. Mesmer. Les différentes expériences auxquelles on le soumettoit, servoient à l'affermissement de la croyance, sans nuire à sa santé, vu que tout se faisoit de bonne foi & de mon plein consentement. Je regardois déjà sa guérison comme certaine, & mon intention n'étoit sûrement pas d'y donner aucune publicité.

Mais le jeudi soir, me trouvant à souper avec très-peu de monde chez madame de\*\*\*, à qui j'avois fait part plusieurs fois de quelques faits passés dans ma terre, & qui m'avoit témoigné le desir le plus grand d'être témoin d'une expérience, la conversation se porta sur le magnétisme. Je suis sûre de votre bonne foi, me dit madame de\*\*\*; mais ce que vous me contez est si difficile à croire; que jusqu'à ce que j'aie vu par moi-même une partie de toutes ces merveilles-là, je penserai que vous vous abusez, que vous vous trompez vous-même. Réfléchissant alors que j'avois sous la main une occasion toute naturelle de satisfaire madame de\*\*\*, je l'assurai que j'étois dans le cas de lui montrer, dès le soir même, la preuve de toutes mes assertions: elle y consent. Je vais chercher *Victor*, & le lui amène dans l'état

*magnétique.* Depuis onze heures du soir jusqu'à une heure du matin, je lui fis voir & exécuter elle-même toutes les expériences magnétiques dont je l'avois souvent entretenue. Madame la marquise de\*\*\* put se convaincre aussi par elle-même de tous ces effets.

A l'égard de M. le marquis de\*\*, qui voulut aussi répéter les mêmes expériences, je ne fus pas long-tems à m'appercevoir que le doute extrême où il étoit, apportoit une telle incertitude dans ses volontés & ses mouvemens, que le sujet magnétique n'éprouvoit que des contradictions sans aucune détermination positive : après avoir essayé plusieurs fois sans succès, il me dit avec un ménagement affecté, qu'apparemment il n'étoit pas propre à répéter les expériences magnétiques. Je fis mon possible pour lui inspirer une confiance dans ses moyens. Croyez pour un moment, lui disois-je, la chose possible, & agissez avec l'envie de vous en persuader ; je ne vous demande ensuite qu'une volonté constante, point de geste, & vous verrez que cet être magnétique, totalement passif, répondra sans balancer à toutes vos indications ; hormis tout ce qui blesseroit sa conscience & la vôtre, il ne doit se refuser à rien. M. de\*\* se refusoit à répéter les expériences ; je l'en presse de nouveau, en lui indiquant de mon mieux les moyens de réussir : il cede, & ses seconds essais ne le satisfont pas davantage. J'en suis bien fâché, lui dis-je, mais c'est votre faute :

ces dames pendant plus d'une heure avoient réuffi dans presque toutes leurs expériences, un peu plus de confiance en moi vous eût fait obtenir les mêmes résultats.

Quoi qu'il en foit, il me sembla que l'opinion de M. de\*\*\* avoit apporté des doutes dans l'esprit de ces dames; elles crurent s'être fait illusion elles-mêmes, & le rôle que je jouois devenoit des plus défagréables. Mgr. le duc \*\* étoit témoin de cette scene; & en changeant d'opinion sur mon compte, je devenois un homme méprisable, venu pour suborner la crédulité du plus honnête homme du monde. La délicatesse ne connoit pas de milieu, & tromper la bonne foi, de quelque côté qu'on l'envisage, est toujours une indigne action dont on ne devoit pas me croire capable. J'avois l'ame ulcérée, & sentant trop tard mon inconséquence, je m'en allai, après avoir mis mon somnambule dans l'état naturel.

On lui avoit fait des questions sur l'époque de sa guérison totale, auxquelles il avoit répondu, que le *samedi suivant* elle s'opéreroit par un dernier saignement de nez, & que ce ne seroit que le lendemain qu'il en pourroit assigner *l'heure*.

Madame de\*\*\*, avant de fortir, me dit que peut-être ce seroit encore la *nuit* que s'opéreroit cette prédiction. Je sentis vivement cette ironie; mais sans le faire paroître, je lui répondis que j'aurois l'honneur de l'en instruire le lendemain matin.

En effet, le lendemain vendredi 28;

j'écrivis à madame de\*\*\* un billet , dont je n'ai pas conservé de copie , dans lequel je lui mandois que Victor qu'elle avoit vu la veille , assuroit que le lendemain *samedi* , entre *midi & une heure* , sa guérison auroit lieu ; qu'il *saignerait du nez , de la narine droite* seulement , sans qu'une goutte de sang sortît par la narine gauche ; & qu'aussitôt cet écoulement de nez fini , il cracherait encore un peu de sang & d'eau ; que si elle desiroit être témoin de ce fait , je lui menerois le lendemain mon malade. Sa réponse verbale fut de le lui mener à l'heure indiquée. -

Le *samedi* , je me rendis à onze heures & demie au rendez-vous donné la veille. Victor arriva un moment après : il me fut aisé de voir , à l'air dont on me recevoit , que l'on n'avoit nulle confiance en moi. Ma position étoit très-embarrassante , mais je m'étois trop avancé pour pouvoir reculer ; d'ailleurs sûr comme je l'étois , de l'accomplissement de la prédiction , je devois m'attendre qu'à un fait de cette espèce on n'auroit plus de doute à m'opposer.

Je mets donc *Victor* dans l'état magnétique , & j'attends en silence l'événement annoncé. Lui-même alors répète qu'à midi & demi son saignement de nez aura lieu. Le froid le plus glacial étoit dans tous les maintiens & à moins de me dire en face que j'étois un charlatan , on ne pouvoit pas garder un silence plus mortifiant pour moi.

Je souffrois tout ce qu'on peut dire. Néan-

moins je demande à madame de \*\*\* quelles sont les objections qu'elle pourra faire après l'événement, afin de les lever, s'il est possible, d'avance; je lui dis que s'il y a dans la maison un chirurgien, je consens que mon malade soit visité. Madame de \*\*\* m'indique M.... & la visite à lieu; le chirurgien dit d'abord qu'il apperçoit de la *pommade dans le nez*; un moment après il en tire un peu d'ordure, qu'il dit être un corps graisseux; j'étois sur les épines d'une enquête aussi injurieuse, au point de ne pouvoir pas même rire de pitié de la décision du docteur. Je force mon malade à tout supporter; on lui fait ouvrir la bouche, & enfin, à l'exception *du corps graisseux*, on ne découvre rien.

A midi & demi enfin, *Victor* annonce que le sang va sortir; je le fais se coucher par terre; on apporte une assiette, & après de très-légers efforts, *le sang* sort par la narine indiquée: j'entends dire autour de moi que ce sang est d'une singulière nature; que pour un abcès rendu, sa couleur étoit bien pure. Le docteur appuie cette opinion, & moi je réponds, que je ne fais pas comment le sang devrait être, que probablement il ne peut être autrement qu'il n'est, puisque c'est la nature seule qui s'en débarasse.

Après le saignement de nez, les crachats mêlés de sang arrivent en petite quantité, comme le malade l'avoit annoncé, & la prédiction a enfin son plein effet.

De

De midi & demi à une heure tout s'étoit terminé.

Il sembleroit qu'après un tel fait il n'y avoit plus qu'à chercher la cause qui l'avoit produit & que sa réalité étoit bien constatée : mais point du tout ; je vois régner la même méfiance , on met l'éloignement le plus grand à me questionner ; enfin je demeure confondu de l'air embarrassé & peu satisfait de tous les témoins de cette scene. Peu à peu le salon se vuide ; Madame de\*\*\* occupée d'un dessein, ne me dit pas un mot ; jette à peine les yeux sur moi ; on eût dit enfin que je lui inspirois la pitié la plus grande. Je me disposois à me retirer avec toute la confusion apparente d'un joueur de gobelets mal-adroit qui a manqué ses tours ; quand Madame de \*\*\* me dit que *Victor* , qui étoit toujours resté dans l'état *magnétique* , lui avoit demandé un entretien secret.

Je me retire dans l'autre chambre , & je n'eusse jamais rien su de cette conversation , sans l'accident nouveau de *Victor* , dont je vais faire le détail.

M. de \*\*\* , le même qui avoit si peu réussi dans les expériences de curiosité du jeudi , me demanda aussi un entretien secret avec *Victor* : j'y consentis d'autant plus volontiers , que la vérité qui me guidoit ne me laissoit rien craindre de toutes ces particularités. Cette seconde conversation fut plus longue ; & une fois terminée , je réveillai *Victor* ; & fortis de la chambre sans avoir

aucun frais de complimens à faire , car on eut , pour ainsi dire , l'air de ne pas s'en appercevoir. Il me semble cependant que comme simple tour de gibeciere , celui que j'avois fait étoit de nature à mériter un petit applaudissement.

Quoiqu'il en soit , mon homme étoit guéri , & c'étoit pour moi l'intérêt principal ; je ne le revis pas de la journée : le lendemain , dimanche , lui ayant donné permission de courir dans Paris , je ne le revis pas non plus. Il devoit partir le lundi ; je le demandai inutilement toute la matinée pour lui donner mes lettres , mes gens me dirent qu'on ne l'avoit pas vu depuis la veille , que peut-être il s'étoit enivré , & n'avoit pu rejoindre la maison ; j'en étois fort inquiet. Enfin à quatre heures après midi je le retrouve en rentrant. Mais loin de voir Victor dans l'état de fanté où je me le figurois , je vois un homme abattu , pouvant à peine parler , & tremblant de tous ses membres. Je le questionne sans pouvoir en rien tirer de satisfaisant , & j'en conclus qu'apparemment il est ivre : il me répond aux reproches que je lui fais , que le mal qu'il éprouve ne lui vient pas d'avoir bu ; que son état est affreux , & que depuis le matin il souffre horriblement de tout son corps.

Je l'amene dans une chambre particuliere , où je le magnétise , espérant , s'il est malade , m'éclaircir par lui-même de la vérité. Aussitôt qu'il est dans l'état magnétique , il m'apprend que depuis le matin dix heures tous ses

sens étoient dans un mouvement violent ; que si je n'ai pas pitié de lui , il ne peut revenir de l'état où il est , qu'il n'a plus sa tête , qu'enfin depuis le matin il avoit couru tout Paris comme un fou , en pleurant & se désespérant. Qu'elle est la cause , lui demandai-je , de cet état horrible ? Vous en êtes cause en partie , me répondit-il ; que ne me mettiez-vous dans la situation où je suis , en sortant de chez Madame de \*\*\* , je vous aurois tout conté , & vous eussiez pu alors m'éviter les souffrances qu'il faut que j'endure à présent. Explique-toi , Victor , que veux-tu dire ? Vous savez bien les conversations que j'ai eues en particulier : comment n'avez-vous pas été curieux de savoir ce qui s'étoit passé ? — Je n'ai pas cru devoir m'en informer. — Pourquoi cela ? me repliqua-t-il , vous savez bien que lorsqu'il y a des secrets je ne vous les dis pas , mais quand on m'a fait du mal il faut que je vous le dise.

— De quel mal veux-tu parler ? — Je me suis désolé toute la journée ; parce que je ne savois pas d'où venoient mes souffrances , mais à présent j'en vois la cause : Madame de \*\*\* , ni personne de chez elle n'ont cru véritable ce qui m'est arrivé. Enfin il me raconta alors que dans les deux conversations particulières que l'on avoit eues avec lui , on l'avoit soupçonné de mentir , de s'être fait saigner exprès du nez ; qu'on avoit voulu lui faire ouvrir les yeux , qu'on avoit employé pour cela toute sorte de moyens , qu'il avoit eu beau affurer que dans l'état où il étoit il

ne pouvoit mentir , que rien n'étoit plus vrai que son cœur & ses paroles , qu'on n'en avoit rien cru , & qu'on l'avoit quitté en lui disant qu'il étoit bien malin , & beaucoup de choses de cette nature , qu'enfin tout le tourment qu'on lui avoit fait essuyer étoit la seule cause de l'état où je le voyois.

En m'instruisant de ce qu'il ressentoit , il me donnoit une inquiétude d'autant plus grande , qu'il ne me laissoit rien entrevoir des moyens de le soulager , ni du terme de ses souffrances. Je voulus qu'il se couchât ; mais une fois dans son lit , il m'assura que cette position lui étoit pénible , que si je voulois lui permettre de passer la nuit sur un fauteuil dans ma chambre , il y seroit mieux , & souffriroit moins , qu'éloigné de moi. J'y répugnois un peu ; je craignois qu'il ne fût devenu fou , & qu'il ne me réveillât d'une maniere fâcheuse : néanmoins , enhardi par plusieurs faits précédens , je lui laissai passer la nuit dans ma chambre , & je ne fus pas réveillé.

Le lendemain mardi , premier Fevrier , il me dit qu'il n'avoit pas reposé de la nuit ; qu'il s'étoit promené plusieurs fois dans la chambre ; que ses sens cependant n'étoient pas si troublés que la veille. Je lui demandai s'il vouloit ouvrir les yeux ; il me dit qu'ausfitôt qu'il les ouvreroit , je le verrois dans un tremblement universel , & que , pour peu que je le laissasse ainsi , tout le bien que la nuit avoit opéré se réduiroit à rien ; que ce qui pouvoit lui être le plus favorable étoit de

toujours rester en crise. Le nom des personnes qui l'avoient tourmenté lui revenoit sans cesse, & il se désoloit d'avoir été entre leurs mains.

A dix heures je lui ouvris les yeux, & l'état où je le vis tout à coup m'effraya singulièrement; tous ses membres trembloient si fort, que voulant prendre un verre d'eau, il le répandit sans pouvoir l'approcher de ses lèvres; il vouloit savoir la cause de l'état affreux où il se voyoit, & je ne pouvois lui rien dire de satisfaisant. Pour obéir à ses indications, je le magnétisai sur le champ, & peu à peu son corps reprit son affiette ordinaire; il me dit ensuite de ne pas l'éveiller avant le lendemain matin.

Dans le courant de la journée il pressentit sa guérison, & put me tranquilliser. Dans quatre jours, me dit-il, si je ne sors pas de votre chambre, je serai guéri: cela m'avance beaucoup de rester long-tems dans l'état où je suis. Il passa la nuit de même que la précédente sur un fauteuil, sans vouloir se coucher.

Le lendemain matin, mercredi 2, il me confirma le bon effet de la nuit passée ainsi, il me dit de ne le tenir éveillé qu'une demi-heure, & de le remettre en crise ensuite; qu'aussitôt qu'il ouvreroit les yeux il verroit tout tourner autour de lui, & que quand ce singulier effet cesseroit, les tremblemens lui prendroient.

A dix heures & demie je l'éveillai; ce qu'il avoit annoncé lui-même arriva; il s'err

étonnoit , & se chagrinoit de nouveau : heureusement je pouvois alors le tranquilliser , en lui annonçant que dans peu il seroit bien rétabli.

Au bout d'une demi-heure le tournoient cessa , & les tremblemens lui prirent ; je le mis alors en crise , & la tranquillité succéda. Il me dit , comme la veille , de le laisser jusqu'au lendemain dans cet état.

Dans le courant de la journée il augmenta beaucoup ma tranquillité , en me disant qu'il pressentoit que sa guérison s'avançoit beaucoup , & qu'encore une nuit passée dans ma chambre finiroit sa maladie , dont il seroit débarrassé le lendemain.

Il avoit eu la fièvre la veille ; il me dit qu'il l'auroit encore très-forte à trois heures après - midi ; ce qui a eu lieu véritablement.

Dans une autre conversation , il me dit qu'il croyoit que passé le lendemain il seroit si bien portant , que je ne pourrois plus le mettre en crise. Ce n'est donc pas , lui dis-je , les contradictions qu'on vous a fait éprouver qui ont causé cette maladie , puisqu'elle étoit nécessaire à votre parfait rétablissement.

Si fait , me répondit-il , elles ont avancé en moi une maladie que je n'aurois eue que cet automne ; jusque-là , quoique je me fusse bien porté j'aurois toujours été sujet à tomber en crise , au lieu qu'à présent je pourrai faire la chaîne avec vos malades , aller à

l'arbre ; enfin ni vous , Monsieur , ni d'autres , n'aurez le pouvoir de m'endormir. En ce cas , lui dis-je , bien loin d'être fâché de ce qui vous est arrivé , j'en suis charmé , puisque la fin en devient si heureuse. C'est un hasard , me repartit-il , que cela se passe ainsi ; car si je fusse parti le lundi , comme vous me l'aviez ordonné , mon mal m'eût pris dans le chemin , & je serois sûrement mort , ou devenu fou : on eût dit que le magnétisme en étoit la cause , & cependant ce n'eût été , Monsieur , que votre faute. — C'est une instruction pour l'avenir : je ne ferai sûrement plus une pareille école. — Il est malheureux pour moi d'être votre sujet d'expérience ; j'ai commencé chez vous le magnétisme & je le finis ; mais , reprit-il , ne pensons plus à tout cela , je vais bien me porter , & mieux que jamais je n'ai fait ; vous serez content & moi aussi , vous verrez demain si je ne vous dis pas vrai.

En rentrant le soir à minuit , je vois Victor debout dans ma chambre & les yeux ouverts : je m'en étonne ; un de mes gens me dit qu'il s'étoit réveillé tout seul il y avoit un quart d'heure ; il voyoit tout tourner comme le matin , & un moment après les tremblemens lui reprirent ; ce qui m'obligea de le remettre en crise.

Sitôt qu'il fut dans l'état magnétique , il me dit : — Savez-vous , Monsieur , pourquoi je me suis réveillé tout seul ? — Non. — C'est que c'est un adieu que je fais au magnétisme ;

cela ne m'étoit jamais arrivé jusqu'à présent ; mais comme je vais être bien guéri demain , & que je ne tomberai plus en crise , ma susceptibilité se perd un peu. — Voulez-vous aller vous coucher cette nuit ? — Non pas , à moins que ce ne soit dans votre chambre , parce que je me réveillerai encore une fois tout seul , & il faudra que vous me remettiez comme je suis. A une heure & demie , en effet il se réveilla ; après les mêmes symptômes que ci-dessus je le remis dans l'état magnétique , & ayant fait apporter des matelas , je le fis se déshabiller & se coucher.

Il reposa fort bien toute la nuit.

Le lendemain il étoit fort gai. A une heure après-midi , me dit-il , il n'y aura plus de magnétisme pour Victor ; vous vous fatigueriez bien inutilement à vouloir me mettre en crise , vous n'en pourrez venir à bout.

Je le réveillai pourtant à dix heures , & j'observai chez lui les mêmes effets que la veille. Lorsque je voulus le remettre en crise j'eus déjà plus de peine que de coutume ; mais j'y parvins cependant complètement.

Quand il fut dans cet état , il me répéta qu'à une heure il seroit guéri ; que j'y fusse ou que je n'y fusse pas , il se réveillerait tout seul , pour ne plus s'endormir de cette manière : il n'avoit pas voulu manger depuis lundi , de légers bouillons & de l'eau fraîche avoient été sa nourriture. Il me

demanda une soupe, m'avertit qu'à son réveil il auroit grand appétit, & qu'il falloit l'empêcher de trop manger, parce que cela lui feroit mal.

Toute la matinée, il fut d'une gaieté singulière, & comptoit les heures & les instans; à mesure qu'il avoit avancé de l'époque de sa guérison, ses relations s'étoient étendues: le matin du jeudi il entendoit tout le bruit de la rue.

Enfin, à une heure moins quelques minutes, quoique je m'attendisse à son réveil, je fus surpris du bruit que j'entendis, c'étoit Victor, qui, comme un éclair, s'élança de son fauteuil, & les yeux bien ouverts ne fait qu'un saut jusqu'à la fenêtre. Le plus grand étonnement succède ensuite à son transport, & s'approchant d'une glace, il demeure stupéfait de la longueur de sa barbe. Je lui demande s'il ne se ressouviend pas de ce qui lui est arrivé, de ses différens réveils où il s'étoit vu tremblant. Il me répond qu'il n'a souvenir de rien, de ce qui lui est arrivé depuis dix heures du matin du lundi, qu'il est sorti d'un cabaret; qu'il ne fait comment, ni qui l'a ramené à la maison. J'ai beau le remettre sur la voie, lui répéter ce qu'il m'avoit dit dans ses momens de réveil, il n'avoit idée de rien.

Sans la longueur de sa barbe, il n'auroit jamais pu croire qu'il y avoit quatre jours qu'il n'avoit pour ainsi dire pas vécu.

Son premier étonnement passé, il me demande la permission d'aller manger: j'eus

soin de lui ordonner le régime pour toute la journée.

L'après dîné, sans lui rien dire, je le fis venir pour essayer si effectivement je ne pourrois plus lui faire éprouver les effets du magnétisme; il étoit si accoutumé à tomber en crise, que je ne pouvois me flatter de la vérité de sa prédiction; mais au bout d'un quart d'heure de joie pour moi, & d'ennui pour lui, je le vois les yeux bien ouverts, & fort surpris lui-même de ne rien ressentir. Ma satisfaction étoit extrême. J'ai encore essayé le soir, sans plus de succès, ou, pour mieux dire c'en étoit un véritable que de ne rien produire sur lui.

Aujourd'hui, vendredi 4, j'ai tenté tout aussi vainement mon pouvoir magnétique, & à midi je l'ai fait repartir pour Buzancy, avec une santé aussi parfaite que je pourrois la désirer à moi-même.

Cet événement vous fournira, Monsieur, plusieurs conséquences que vous ferez tourner à votre profit personnel, & à celui de la *science magnétique*.

Vous avez pu voir par mon récit, que l'effet du magnétisme est d'être toujours *agissant* sur un individu malade, ou qui porte le germe prochain d'une maladie; effet qui cesse avec le rétablissement de la parfaite santé. C'est ce que prouve l'exemple de *Victor*, qui, étant resté soumis à l'action magnétique tant qu'il portoit en lui quelque dérangement, est devenu insensible au moment de sa parfaite *guérison*.

D'où nous pouvons conclure avec sûreté , qu'il n'y a pas *guérison parfaite* chez tout sujet qui demeure susceptible de *crise* ou de *somnambulisme* , & que le *magnétiseur* ne doit l'abandonner qu'après l'avoir conduit à l'insensibilité. Sans cette condition , toute guérison apparente doit laisser craindre quelque rechute ou quelques suites fâcheuses. Cette observation , déjà faite sur les cures de *Joly* & de *Violet* , acquiert une nouvelle force par celle de *Victor*.

En second lieu , l'histoire de *Victor* doit être une leçon pour tout magnétiseur de ne point tenter des expériences indiscretement , & sans s'être assuré de tous les moyens possibles de les faire réussir & d'en constater la sincérité.

Quand vous voudrez présenter à quelqu'un les phénomènes du *somnambulisme magnétique* , ayez soin que les personnes auxquelles vous communiquerez cette superbe expérience , aient déjà par elles-mêmes quelque notion préliminaire du *somnambulisme* , afin de ne point offrir tout d'un coup à leur incrédulité un prodige trop difficile à concevoir.

Environnez-vous de toutes les précautions qui peuvent conduire à la conviction & mettre les spectateurs à portée de s'assurer par eux-mêmes de la vérité du fait. Plus l'incrédulité que vous avez à vaincre sera forte & déterminée , plus le succès sera satisfaisant ; mais en même tems n'exposez pas cette expérience à des contradictions & des

tentatives rebutantes , qui ne visent qu'à la faire avorter.

Avec de pareilles dispositions, il n'y a pas d'expérience physique qu'on ne parvienne à rendre illusoire ; & le physicien le plus habile sera réduit à la confusion, s'il opère devant des personnes qui au lieu d'être attentives à ses opérations, s'occupent à briser ses machines & ses instrumens. Telle a été ma position ; tout avoit réussi à souhait, devant Mgr. le duc de... , & Mesdames de\*\*\*.

Arrive le Marquis de\*\*\*, qui, sans avoir la moindre idée de ce qui s'étoit passé, ne peut croire ce qu'on lui raconte, & dédaigne même de se rendre témoin d'un phénomène qui semble résister à la raison.

C'est avec une espèce de violence & le sourire de la pitié, qu'il hasarde d'user de la machine que je lui confie ; & son incrédulité le rendant mal-adroît, il finit par fatiguer l'instrument ; sans en tirer aucun profit.

Un autre inconvénient attaché à de pareilles rencontres ; c'est que non seulement l'incrédule trouve dans son mauvais succès une raison nouvelle de douter, mais que même il fait fléchir la croyance de ceux qui, ayant été témoins des succès les plus heureux, craignent d'avoir été trop faciles & de s'être laissé abuser par une apparence trompeuse ; c'est encore ce que vous avez pu voir par l'exemple des personnes que je vous ai citées, qui, revenant sur leurs pas, ont

partagé l'incrédulité du marquis de \*\*.....

Ne vous pressez pas de vouloir *prouver* : le Magnétisme est assuré aujourd'hui sur une base si solide, qu'il se *prouvera* de lui-même, par une suite insensible de faits, amenés naturellement, & à l'évidence desquels les esprits se rendront tôt ou tard. Le tems fera mieux que tous vos efforts : au lieu de vous occuper à faire des expériences pour autrui, employez vos momens à en faire pour vous-même. Que votre science se perfectionne dans la solitude & dans le secret, de manière à paroître avec tous ces avantages, quand elle trouvera l'occasion favorable de se produire au grand jour.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Marquis DE PUYSEGUR:

A Paris, ce 4 Février 1785.





## A D D I T I O N.

**D**EPUIS que l'excellent ouvrage de M. le Marquis de Puyfégur, que l'on vient de lire, a paru, ses souhaits pour la propagation des somnambules ont été exaucés. Il s'est établi plusieurs traitemens dans les provinces méridionales du royaume qui ont eu de brillans succès, dans les uns & les autres il s'en trouve de très-bons. La Société de l'Harmonie de Bordeaux, dont MM. Archbold\* & Fitz-Gibbon, docteurs en médecine, sont membres, a fait de fort belles cures, auxquelles ils ont beaucoup contribué. Le traitement que M. & Mad<sup>e</sup>. de Gères ont établi à la Sauve Entre-deux-Mers, n'a pas été moins heureux. Celui de Toulouse établi chez M. Dubourg de Rochemontés, conseiller au parlement, d'après les instructions de la célèbre Société Magnétique de Lyon, a nombre de personnes en somnambulisme, & a eu la meilleure réussite. Il s'en trouve parmi eux qui approchent très-fort de la perfection, & qui communiquent à leurs magné-

---

\* M. Archbold est à la tête du traitement des pauvres, ce qui lui donne une belle occasion d'exercer dans toute son étendue, sa bienfaisance.

tiseurs les choses les plus admirables & les plus étonnantes.

Enfin le dernier traitement fondé à Montauban chez M. Vialetes - d'Aignan, a fait dans le peu de tems qui s'est écoulé depuis son établissement, des guérisons qui lui font honneur : des maux d'yeux, de tête, d'estomac, des fluxions catarreuses & de pâles couleurs emportés, des suppressions détruites, des douleurs très-invétérées, des indigestions, des érysipeles & des maux d'oreille avec dépôt guéris; des glandes cancéreuses, des enflures au sein & des douleurs rhumatismales très-soulagées, & en voie d'une entière guérison; des épileptiques qui éprouvent un mieux sensible; enfin une vingtaine de Somnambules.

Nous n'entrerons dans d'autres détails à ce sujet, qu'en rapportant que le 20 d'Août une d'elles prédit qu'elle rendroit le 25 du même mois par le nez, un dépôt très-considérable de sang extravasé & corrompu; elle a aussi annoncé huit jours à l'avance, la guérison de son estomac & la cessation d'une douleur au côté qui la tourmentoit beaucoup : une autre s'ordonne avec la plus grande exactitude tout ce qui lui est nécessaire, & prévient aussi à l'avance son magnétiseur de tout ce qui doit lui arriver. Elles appellent au traitement les malades qui peuvent en avoir besoin, en les exhortant à ne pas se rebuter, & en éloignant ceux à qui il pourroit être contraire.

On joint ici l'extrait d'une lettre de M. de

Prunes , conseiller au parlement de Bordeaux ; avec la réponse de M. le Comte Maxime de Puységur , concernant un fait semblable à celui du dépôt rendu par le nez , mais encore plus surprenant. Enfin celui d'une lettre de M. le marquis de Puységur à M. le comte , son frere , au sujet d'un événement remarquable qui lui est arrivé à Strasbourg , qui sans doute contribuera à détruire les préjugés que l'intérêt personnel ou l'opposition apparente de ce système avec les prétendues connoissances physiques des savans du siecle lui présentent.

*Extrait d'une lettre du 4 Août 1785 , de M. de Prunes , conseiller au parlement de Bordeaux , à M. le Comte Maxime de Puységur , mestre de camp en second du régiment de Languedoc , infanterie , en garnison à Montauban.*

DANS cette lettre M. de Prunes , après avoir témoigné à M. le comte de Puységur sa reconnoissance ou le bien qu'il l'a mis à même de faire en lui communiquant le système de M. Mesmer , lui rend compte des succès que M. & Mad<sup>e</sup>. de Géres ont obtenu à leur traitement dans leur maison de campagne à la Sauve. Cette dame qui a eu le bonheur d'y faire une excellente somnambule , y a opéré par son moyen une cure  
surprenante ,

surprenante , dont l'acte a été déposé chez M. Damplos , notaire royal dudit lieu , le 12 Juillet dernier. Voici le fait. Le nommé Jean Ardouin , vigneron du village de Gourman , paroisse de Cursant , attaqué depuis trois ans de coliques violentes & de gargouillemens dans le ventre , a été magnétisé au traitement sous les arbres par M. le curé , depuis le 16 Juin dernier , & a ressenti la veille une douleur plus vive avec envie de vomir. La somnambule alors en crise , consultée , a indiqué en présence de tous les assistans , les procédés convenables pour provoquer chez lui les vomissemens , ce qui a produit l'effet désiré , & lui a fait rendre un demi-pot d'eau qui sembloit du sang extravasé & corrompu , & qui rendoit une odeur infecte. La malade consultée de nouveau sur ce que ce pouvoit être , a répondu que cet homme venoit de rendre le contenu d'une poche qu'il avoit dans l'estomac , & qu'il rendroit ladite poche par les selles ; qu'il en avoit trois autres pareilles qu'il rendroit à trois époques différentes , s'il continuoit à venir au traitement magnétique ; que cela seroit long ; qu'il rendroit la première lorsque Marie \*\*\* , servante du sieur Bertrand , dudit bourg , seroit en crise , & que lorsqu'il rendroit la troisième il seroit guéri ; qu'au moment où l'acte se passoit , la même personne étant en crise , interrogée sur le compte dudit Ardouin en présence du notaire & des témoins , a fait les mêmes réponses , en y ajoutant que si cet homme

continuoit à suivre le traitement il guériroit , mais que s'il le quittoit il en mourroit ; & un moment après sans être questionnée , elle a dit qu'il falloit le purger après demain , avec la même médecine qu'elle lui avoit fait prendre deux fois , &c. M. le comte de Puyfégur dans sa réponse à M. de Prunes , lui observe que la puissance de l'action allant en augmentant , à mesure que l'on fait de nouvelles crises , elles sont toujours plus parfaites que les premières , & on en vient à y mettre les malades avec bien plus de facilité. Aussi sur dix malades traités à Buzancy ce printemps , huit sont tombés en crise le premier & le second jour du traitement , & ont manifesté dès le premier instant les phénomènes les plus étonnans , observés dans les crises les mieux exercées. Aussi , continue-t-il , étoient-elles si instruites des moyens d'accélérer leur traitement , qu'avec de l'exactitude à mettre en pratique ce qu'elles dictoient elles-mêmes ; & en s'assujettissant aux heures qu'elles demandoient pour y être mises , des maladies très-graves ont été guéries très-rapidement. Il définit l'état de somnambulisme. « Un nou-  
 » vel état de sensibilité pour l'homme , qui  
 » l'élevant au-dessus de la sphere ordinaire ,  
 » efface chez lui toutes les bigarrures de  
 » nos erreurs , & le met en état de recevoir  
 » d'une maniere plus ou moins *vierge* , les  
 » impressions dont il est susceptible : tant  
 » qu'il conserve cette virginité il dit vrai ,  
 » & peut même augmenter en connoissance ;

» mais comme en causant il faut que les  
 » somnambules entrent en communication  
 » d'idées avec nous qui sommes dans les  
 » ténèbres & les entortillages de l'erreur, il  
 » est presque impossible que la mauvaise  
 » compagnie ne les gâte; & alors ils de-  
 » viennent plus trompeurs que *nous*, en rai-  
 » son de la supériorité de leurs facultés &  
 » de la confiance que nous leur portons :  
 » en tout, dit-il, il ne faut se servir de l'art  
 » qu'au défaut de la nature. J'ai cru d'abord  
 » que c'étoit de l'éducation que l'on leur  
 » donnoit que l'on devoit tout attendre,  
 » avant d'avoir eu sous mes yeux que dès le  
 » premier moment de nouvelles crises étoient  
 » tout aussi savantes & quelquefois même  
 » d'avantage que d'anciennes. » Il ajoute un  
 » peu plus bas, « que lorsque nous les in-  
 » terrogeons il ne faut point arrêter no-  
 » tre idée sur aucune espee de réponse que  
 » l'on croit devoir être faite : tout étant  
 » *tableau* dans l'Univers, & notre ame  
 » *étant un miroir* ; celui des crises est bien  
 » plus net que le nôtre ; mais si nous nous y  
 » mirons nous n'y verrons que notre image  
 » au lieu de celle de la vérité ; & dans un  
 » autre endroit ; l'amour-propre qui est le  
 » germe de presque tous nos défauts, s'in-  
 » fine dans l'état de crise comme dans  
 » l'état naturel ; alors tout est perdu. Mé-  
 » fions-nous des vieilles crises & tâchons  
 » de recueillir la vérité dans la primeur. »  
 » &c. »

*Extrait de la lettre écrite de Strasbourg  
le 29 Juillet 1785 , par M. le mar-  
quis de Puységur à M. le Comte  
Maxime , son frere , à Montauban.*

« VOUS entendrez parler , mon cher ami ;  
» d'un événement très-favorable à la pro-  
» pagation du magnétisme. Le bonheur a  
» voulu que le jeune comte Louis de Rieux ,  
» ait ressenti un peu de fièvre un jour ; puis  
» le lendemain , comme je soupois chez  
» M. son pere , de la courbature & mal à  
» l'épaule. On m'a proposé en riant de le  
» magnétiser ; je l'ai fait aussi en riant ; &  
» tout en touchant son épaule & un peu sa  
» tête , le jeune homme est tombé en crise.  
» C'étoit lundi passé 25 du mois courant.  
» Depuis ce tems il a tout annoncé , tout  
» pressenti. Je suis , comme vous le pensez  
» bien , toutes ses indications à la lettre. A cha-  
» que séance il y a plus de cinquante té-  
» moins. M. le duc d'Ayen est confondu :  
» il veut l'écrire à l'Académie. Avant-hier en  
» sortant il dit d'effusion de cœur : *Ma foi ,*  
» *si l'on ne croit pas à cela , il faut douter*  
» *que l'on existe.* Dans la ville c'est un en-  
» thousiasme qui ne se conçoit pas. C'est  
» ce matin que le comte Louis aura sa der-  
» niere crise. Après-midi il prétend que je  
» ne ferai que de l'eau claire. Pour demain  
» il s'est ordonné cinq gobelets d'eau de  
» sedlitz qui termineront sa guérison , &c. »

S U I T E  
D E S  
M É M O I R E S

*P O U R S E R V I R , &c.*

THE  
LITTLE  
MEMOIRS

FOR THE YEAR 1807

By  
MRS. MARY  
MARTIN  
Author of  
"The  
LITTLE  
MEMOIRS  
FOR THE  
YEAR 1806"  
LONDON:  
Printed by  
J. JOHNSON, in  
St. Paul's Church-Yard.



## AVANT-PROPOS.

EN physique , un fait prouve plus que tous les raisonnemens possibles ; c'est-là , je pense , un axiome que personne ne peut contredire. Les effets produits par le *magnétisme animal* sont physiques : ce n'est donc que par la multiplicité des faits & des *expériences* répétées , toujours avec le même succès , qu'on peut prétendre convaincre le public de l'existence de l'*agent* qu'on lui annonce.

La plus séduisante *théorie* sur le magnétisme animal , si elle n'est pas appuyée de faits qui en constatent la vérité , ne sera reçue qu'avec indifférence , ou sera regardée comme un système nouveau , contre lequel on se tiendra toujours en garde : car à des raisonnemens on peut toujours opposer des raisonnemens , & l'indécision est pour l'ordinaire la suite des combats d'opinions. Mais qu'opposer à des faits qui , s'ils ont été constatés avec soin , peuvent se reproduire à chaque instant ? La préven-

tion a beau les nier d'abord , il faut que tôt ou tard elle cede à l'évidence. La vérité ne peut perdre ses droits , & la confusion est toujours le partage de ceux qui , par mauvaise foi , ne la veulent pas reconnoître.

La pratique du magnétisme animal est bien nouvelle ; nous n'avons jusqu'à présent qu'une petite quantité de faits qui en constatent l'utilité. Que notre but soit donc de multiplier ces faits ; que le public , avant de recevoir une théorie du magnétisme , apprenne que de tous côtés les mêmes phénomènes se présentent ; que ce n'est pas seulement quelques individus privilégiés qui les opèrent , mais que tous les hommes , de quelque état & condition qu'ils soient , sont plus ou moins capables de les opérer , par la seule raison qu'ils ont tous les mêmes liaisons avec la nature , & les mêmes droits au maintien de leur existence.

Une chose bien importante encore pour faciliter la croyance universelle , seroit de mettre la plus grande uniformité dans nos opérations ; car alors elle

auroit aussi lieu dans nos résultats. Nous sommes bien loin de cet accord si nécessaire & si desirable. Il est pourtant vrai qu'il n'y a qu'une manière de faire le mieux possible ; peut-être , au reste , ne l'avons-nous pas encore découverte : je suis tenté de le croire , & c'est ce qui me fait appuyer davantage sur la nécessité d'accumuler des faits , avant que d'entreprendre d'établir une théorie définitive.

Depuis l'impression de mes premiers *mémoires* sur le magnétisme animal , j'ai vu , par les nouvelles cures que j'ai eu la satisfaction d'opérer , combien j'étois loin alors des connoissances que j'ai acquises depuis.

Plus je vais en avant , plus j'apperçois mes fautes premières , & plus je me persuade qu'il y a beaucoup à acquérir encore.

Je suivrai , au reste , dans ces *nouveaux mémoires* , la marche que j'ai déjà tenue : quand je dirai que je crois que telle chose existe , ou que tel effet se produit par tel moyen , je n'affirmerai pas qu'il ne puisse se reproduire par d'autres procédés ; & me contentant sim-

plement de narrer les faits tels qu'ils se font passés chez moi, je rendrai compte des procédés que j'ai employés pour les obtenir.

De la comparaison des résultats produits par différens *magnétiseurs*, doit s'établir nécessairement la meilleure pratique des procédés; & c'est en nous rendant compte les uns aux autres, de nos différentes cures magnétiques, que nous parviendrons peu à peu à pouvoir former des matériaux solides pour l'établissement d'une doctrine réelle de *magnétisme animal*.

Beaucoup de personnes convaincues de l'existence du magnétisme animal, après avoir lu mes premiers mémoires, ont prétendu que je n'avois pas assez expliqué les moyens que j'employois pour procurer aux malades le *somnambulisme magnétique*: cela peut être; n'écrivant pas pour le public, j'ai dû croire être entendu à demi-mot par les *magnétiseurs*.

En présentant d'ailleurs la *volonté* comme le principe *moteur* du magnétisme, il falloit plus de faits encore que je n'en avois pour oser me livrer

à la démonstration de cette vérité.

La connoissance de l'*agent magnétique* étoit sans contredit le premier pas à faire ; ce n'étoit que par ses effets qu'on pouvoit la prendre, puisque cet agent par sa nature, n'est ni visible ni palpable à aucun de nos sens.

Mais une fois cet agent reconnu, il est plus facile d'entrer dans tous les détails des moyens à prendre pour le mettre en jeu. Je ne prétends écrire au reste que pour les *magnétiseurs*. Aujourd'hui que les faits ont été multipliés ; que, dans plusieurs traitemens magnétiques, il s'est rencontré les mêmes phénomènes qu'à *Buzancy*, même état magnétique, même *somnambulisme*, même *pressensation* dans les maladies, &c ; aujourd'hui, dis-je, que je ne puis penser qu'on doute encore de l'existence d'un moyen quelconque produisant ces effets singuliers, je pourrai mettre plus de clarté dans mes explications : mon seul desir est de voir tous les partisans du magnétisme animal aussi persuadés que je le suis de l'existence & des effets utiles de cet agent.

Je sens très-bien en même tems, par

mon expérience propre , que l'on ne peut acquérir cette conviction intime que par des succès. Je serois donc trop heureux , si , par tous les éclaircissemens dont je suis capable , je parvenois à donner à chacun d'eux la confiance qu'ils doivent prendre dans leurs moyens : ce seroit un grand pas de fait ; car une fois persuadé de son pouvoir pour produire un *effet quelconque* , il n'est plus question que de vouloir l'employer , chose très-facile assurément , & que chacun fera libre d'exercer dans tous les tems.

Afin de faire des applications plus précises & plus justes aux différens genres de maladie que j'ai eu à traiter , je commencerai d'abord par le récit historique des cures opérées par le passage du *somnambulisme* , & je les ferai suivre des réflexions que les différentes particularités de la maladie me dicteront.

Cette marche , en ôtant la monotonie de la lecture , me facilitera les moyens de ne rien omettre de tout ce que je croirai utile au développement des procédés que j'emploie.



# S U I T E

D E S

# M É M O I R E S

*Pour servir à l'Histoire & à l'Etablissement du MAGNÉTISME ANIMAL.*

ON a trop entendu parler des phénomènes que présentait à Paris, l'hiver dernier, le *somnambulisme* de la nommée *Madeleine*, & l'opinion que l'on a prise de l'état singulier de cette fille, a été trop erronée pour pouvoir me dispenser de donner quelques détails des faits dont tant de personnes ont été témoins.

Mon récit pourra bien ne pas satisfaire le public prévenu ; mais , encore une fois , je ne prétends en aucune manière le convaincre : mon seul but est de m'entretenir avec les personnes aussi convaincues que moi de l'existence & des propriétés du *magnétisme animal*.

*Madeleine* avoit à Buzancy , l'automne dernier, suivi le traitement *magnétique* pendant trois semaines : comme je n'avois pas vu alors

s'opérer en elle de changement avantageux , désefpérant de la pouvoir guérir , je l'avois renvoyée dans son pays.

J'étois loin d'imaginer que quatre mois après cette fille serviroit à des expériences ostensibles à Paris , puisque de tous les malades cités dans mes mémoires , c'étoit sans contredit celle qui présentoit les phénomènes les moins satisfaisans : point de sensations distinctes sur son état , aucune pressensation , n'entendant rien aux maladies des autres , & une intelligence très-bornée dans ses crises ; mais considérée comme *aimant animal* il étoit impossible d'en voir un plus parfait.

Après avoir donc fait part à quelques-uns de mes amis des différens événemens arrivés à mon traitement de *Buzancy* , plusieurs desirant voir quelques effets analogues à ceux que je citois , je me déterminai à faire venir cette fille , à laquelle , sans cela , je n'eusse probablement plus songé.

Mon projet étoit qu'ils fussent seuls spectateurs de mes expériences ; prévoyant bien que , malgré l'opinion que je pouvois me flatter de mériter , l'espece de merveilleux que présentent les *crises magnétiques* , effaroucheroit plus les esprits qu'il ne les disposeroit à la croyance.

Malheureusement on fut que M. *Sæffer* (médecin) étoit venu chez moi , & qu'il convenoit avoir vu un fait extraordinaire dont il ne pouvoit douter.

Bientôt M. le Bailly de *Suffren* répandit le même bruit de sa croyance.

Deux autorités aussi fortes venant à se répandre dans le monde , quantité de personnes voulurent être aussi témoins des mêmes phénomènes. Je me refusai d'abord à toutes les demandes qui me furent faites ; mais enfin , obligé de céder , je me vis forcé d'ouvrir ma porte : ma maison devint bientôt un lieu public , où l'on arrivoit avec les dispositions qu'on eût apportées chez un joueur de go-belets ; car la plupart , j'ose le dire , apportoit chez moi plus de disposition à douter de tout ce qu'ils verroient , qu'ils n'en apportoit à examiner avec soin la *cause* de l'effet singulier qui leur étoit annoncé.

Bientôt il se répandit dans Paris que je prétendois faire deviner à Madeleine la pensée de chacun ( 1 ) : c'étoit là du moins l'interprétation erronée qu'on donnoit légèrement à la *mobilité magnétique* de cette fille. Cette supposition absurde passant de bouche en bouche , on vint chez moi avec des doutes plus fondés ; & tout le tems se passoit à chercher plutôt les moyens de faire tomber la *somnambule* en défaut , que de jouir de bonne foi de la singularité de sa position.

Les premiers témoins de mes expériences croyoient , d'après ma parole d'honneur , que *Madeleine* n'y voyoit pas , ou que , si elle y voyoit , ce n'étoit que *comme voient les somnambules* ; ce qui n'est pas plus concevable. Sur la fin on trancha le mot , on dit qu'elle y voyoit. Je mis un bandeau sur ses yeux ; on prétendit qu'elle voyoit par-dessus le bandeau.

Enfin il arriva ce que j'avois très-bien pressenti ; c'est que l'opinion des mécréans l'emporta sur le petit nombre de gens qui, croyant à ma probité, croyoient au *somnambulisme* de Madeleine. Les journaux s'égayèrent.

Un d'eux rapporta une expérience faite, disoit-il, par une *Dame* de haute considération, & pleine de lumieres, qui confondit la *somnambule* ( & apparemment moi aussi, chez qui cela se passoit. )

L'histoire rapportée ne m'est pas connue, mais cependant peut fort bien être arrivée. Je crois autant que la *Dame* en question n'a pas réussi dans son expérience, que le Journaliste à qui elle a fait part de ses conclusions.

Si, au lieu de la multitude, je n'eusse reçu chez moi, comme je le desirois, qu'une certaine quantité de gens disposés à examiner, sans prévention, les effets que je leur annonçois ; si, conduits par eux, il étoit venu peu à peu quelques médecins, puis un petit nombre de gens éclairés, à qui j'eusse pu faire observer pendant huit ou quinze jours de suite les mêmes phénomènes ; à qui j'eusse pu indiquer les moyens de les produire eux-mêmes, soit en mettant *Madeleine* dans l'état de *somnambulisme*, soit en l'en retirant ; soit en nous servant ensemble de différens moyens de *renforcements*, à l'aide du verre, de l'aimant, de la réflexion des glaces, &c., qui, par leurs effets secondaires, présentent des caractères d'évidence plus frappans

frappans encore que ceux du simple *somnambulisme magnétique* : alors il s'en fût suivi une conviction raisonnée dans tous les esprits. Les personnes simplement curieuses, arrivant ensuite, persuadées de l'existence réelle des *effets magnétiques*, n'eussent plus contredit, contrarié toutes les données, & le *magnétisme animal* eût pris dès-lors tout l'empire qu'il faudra toujours finir par lui donner.

Quoique les choses n'aient point eu alors le cours que je m'en étois promis, le sort du *magnétisme animal* n'en est pas moins assuré. Une vérité est toujours une vérité, & tôt ou tard son flambeau perce les nuages de l'erreur, de l'ignorance, ou de l'envie. Si la science du *magnétisme animal* n'étoit qu'un système, je sentirois toute mon insuffisance à la faire adopter. Un système n'est souvent que le fruit d'une imagination exaltée, dont le succès ne tient qu'au plus ou moins d'éloquence de son auteur ; mais ici c'est une pratique à la portée des hommes les plus bornés ; Tous ont la puissance de l'exercer, *par cela seul qu'ils sont hommes.*

Il en est heureusement déjà plusieurs qui, ayant le courage de braver le ridicule momentané que l'on jette sur le *magnétisme animal*, s'en servent avec succès pour soulager leurs semblables. Peu à peu il s'en trouvera d'autres qui marcheront sur leurs traces. La conviction générale n'est pas près de s'étendre, je le fais bien ; peut-être est-ce l'affaire de plus d'un siècle : mais enfin, la

doctrine du *magnétisme animal* : ce secret si simple & si merveilleux ne peut plus à présent se perdre ; il est entre les mains de trop de gens désintéressés , pour que le *charlatanisme* puisse jamais venir en altérer la pureté , & par-là le faire bannir de la société.

Quant à *Madeline* , pour se faire une juste idée de l'effet singulier que le *magnétisme animal* produisoit en elle , il faut se rappeler ce que j'ai déjà dit de l'état complet de *somnambulisme magnétique* (\*). Le malade , dans cet état , entre dans un rapport si intime avec son magnétiseur , qu'on pourroit presque dire qu'il en fait partie. Lors donc que , par la simple volonté , l'on parvient à faire mouvoir un être magnétique , il ne se passe alors rien de plus étonnant que dans l'opération ordinaire de nos gestes. Je veux prendre un papier sur une table , j'ordonne à mon bras & à ma main de le prendre. Comme le rapport est des plus intimes entre mon principe moteur qui est *ma volonté* , & ma main , l'effet de *ma volonté* se manifeste d'une manière si momentanée , que je n'ai pas besoin de réflexion pour l'opérer. On a beau dire qu'un tel effet est machinal , cette expression est vuide de sens : qu'on réfléchisse un moment , & l'on verra que la marche ordinaire pour nous déterminer à

---

(\*) Voyez la note 6 , pag. 160 de mes premiers mémoires.

un mouvement quelconque, est de penser d'abord à la chose que nous voulons faire ou saisir ; ensuite de *vouloir* l'exécuter ou nous en emparer ; & en troisieme lieu, d'agir en conséquence de cette *volonté*.

Si nous ne faisons usage de nos facultés que pour satisfaire uniquement nos besoins physiques, ne différant point en cela de tous les animaux, il faudroit ne reconnoître en nous que le même instinct qui les gouverne ; alors nous aurions raison d'appeller *machinales* toutes nos actions : mais à combien d'objets se porte la pensée de l'homme ! La satisfaction de ses besoins proprement dits physiques est, pour ainsi dire, la moindre de ses occupations : car je ne considère pas comme besoins le desir de s'enrichir, d'obtenir des graces, de briller ou de s'illustrer parmi ses contemporains. Toutes ces affections nous font différer, par leur essence, de la nature uniforme & asservie des brutes, puisqu'elles tendent à la satisfaction de notre orgueil, de notre ambition, & enfin de toutes les passions inséparables de l'espece humaine, & qui certes n'existent pas dans les animaux.

Si donc nous appercevons en nous des principes très-différens du reste des êtres vivans, si dans mille occasions nous distinguons en nous ce passage si bien fait pour nous en orgueillir, de la *pensée*, puis de la *volonté*, & enfin de l'action qu'elle détermine, nous devons par gradation descendre jusqu'aux moindres de nos mouvemens,

& reconnoître que , dans toute action hors de nous , ces trois opérations se manifestent d'une maniere très-distincte. Un emploi dans l'armée , par exemple , me feroit plaisir à obtenir ; je pourrois y servir le roi d'une maniere convenable à mon zele & à mon ambition : je pense à cet emploi , & me nourris de l'idée de l'obtenir. Aussitôt je me détermine à partir pour le solliciter , & enfin je pars. Certainement , dans cet exemple , il est aisé d'appercevoir le passage de la *pensée* à la *volonté* , & de la *volonté* à l'*action* qu'elle détermine.

Je distingue en moi le même passage dans l'action la plus ordinaire & la plus commune : je vois un livre sur une table ; aussitôt *ma pensée* s'en occupe ; *ma volonté* est ensuite de le prendre , & aussi-tôt je m'en saisis. Ces trois opérations , il est vrai , sont si instantanées , qu'il faut un peu de réflexion pour apprendre à les distinguer ; mais elles n'existent pas moins dans l'action de prendre ce livre , que dans l'exemple précédent.

Si par hasard je me fusse trouvé sur les lieux où le poste que j'eusse désiré d'occuper se fût trouvé vacant , si j'eusse pu m'en emparer sur le champ , je l'eusse fait certainement. *Pensée* , *volonté* , *action* , n'eussent plus alors fait en moi qu'un seul sentiment , comme de prendre un livre. On ne peut nier cependant que ce passage n'eût bien certainement existé en moi ( 2 ).

Après cet épisode , beaucoup trop long peut-être pour le sujet principal qui l'a fait

naître , revenons à *Madeleine* , & nous verrons que ce *phénomene* , si *extraordinaire* , de la faire obéir d'après la *volonté* ; ce *tour de force* si surprenant , si *incroyable* , mais pourtant très-simple & très-vrai , n'a rien de plus merveilleux que l'opération particulière de notre volonté sur nous-mêmes.

Il est vrai que pour comprendre , ou du moins pour croire à la réalité d'un tel fait , il faut l'avoir vu , en avoir été témoin plusieurs fois , & l'avoir répété même avec succès : aucun raisonnement ne peut le persuader sans l'aide de l'expérience ; mais cette difficulté ne détruit en rien son existence.

Quel est l'Académicien , tel savant qu'il puisse être , qui , par les seules ressources de ses lumières & de son esprit ; par toute la clarté de sa logique , oseroit se flatter de pouvoir persuader à des êtres pensans , & se croyant un peu instruits , mais sans aucune notion de l'électricité , qu'il est un moyen tout simple de donner une commotion à cent mille personnes à la fois ? Assurément M. l'Académicien passeroit pour un fou , on lui riroit au nez , on le persiffleroit même ; ce qui est bien pis.

Ce qu'il auroit annoncé n'en seroit pas moins vrai pourtant. Venez , diroit-il à tout le monde , venez vous mettre à la chaîne , vous éprouverez par vous même ce que je vous annonce. *Bon* , lui répondroit-on , nous avons un peu trop d'esprit & de science pour aller nous amuser à essayer une chose

que nous avons jugée impossible ; c'est déjà preuve de foiblesse que d'essayer à sentir un effet qu'on doit croire imaginaire.

L'Académicien ne pouvant trouver , dans la classe instruite , des témoins non récu-  
fables de ses expériences , se verroit con-  
traint à compléter sa chaîne de gens simples  
& de bonne foi , ou de quelques-uns de ses  
amis en fort petit nombre. Ceux-là ne pour-  
roient alors s'empêcher de crier très-haut  
qu'ils ont ressenti la commotion annoncée...  
Quel aveugle pouvoir a l'imagination ! s'écrie-  
roient , comme par échos , toutes les FACUL-  
TÉS SAVANTES : ces gens-là croient de bonne  
foi ressentir quelque chose ; nous sommes cepen-  
dant très-sûrs qu'il n'y a rien du tout. Nous  
avons été témoins de cette fameuse chaîne , &  
nous n'avons rien vu ; nous avons parlé à  
l'inventeur , cet homme ne nous a pas satisfait ,  
ses raisonnemens ne prouvent rien. Un homme  
de bon sens , & non prévenu , leur diroit  
peut-être alors : Mais , Messieurs , pourquoi  
n'avez-vous pas voulu essayer vous-mêmes ?  
Que ne vous mettiez-vous en chaîne ? Non  
pas , auroient-ils reparti ; ne savons-nous pas  
bien qu'on n'est pas le maître de son imagina-  
tion ? Nous n'aurions qu'à nous imaginer res-  
sentir aussi cette fameuse commotion ! Que con-  
clure de là ? Il n'y a rien ; donc tout ce que  
l'on y ressent n'est qu'imaginaire.

Voilà , à peu de chose près , un pré-  
cis des argumens les plus forts que Mes-  
sieurs les Physiciens d'autres fois ont sûre-  
ment dû faire contre l'électricité ; car il falloit

en appeller aux sensations à l'égard de ce phénomène, comme aujourd'hui à l'égard du magnétisme animal; & une fois convaincu, il falloit avouer qu'on apprenoit quelque chose de nouveau. Triste nécessité, j'en conviens, pour la vanité de certains gens; mais aussi à quoi bon avoir de la vanité? Elle ne peut servir qu'à se préparer des humiliations. La preuve s'en présente dans la circonstance actuelle: car enfin, de deux choses l'une: ou les *Commissaires, Académiciens, & autres*, avoueront aujourd'hui qu'ils se sont trompés totalement dans le jugement qu'ils ont porté sur le *magnétisme animal*, dont ils se trouvent enfin forcés de reconnoître l'existence, & donneront à la postérité la preuve la plus convaincante de la prévention qui a dicté leur premier rapport; ou bien, en se refusant avec la même insouciance au moyen de se convaincre de cette importante vérité, en négligeant de la recueillir, ils se dévoueront nécessairement à l'improbation future, & laisseront, de leur connoissance en physique, l'idée la plus désavantageuse.

Ils ne se fussent certainement point exposés à une alternative aussi embarrassante, s'ils eussent modestement réfléchi que, tel savant qu'on puisse être, il reste toujours aux hommes des lumières à acquérir.

Les sociétés savantes s'occupent cependant aujourd'hui avec ardeur à des recherches sur l'électricité & sur l'aimant: témoin l'Académie de Munich, qui vient de couronner

dernièrement un mémoire satisfaisant sur l'analogie qui existe entre ces deux effets de la nature. Ce premier pas assurément n'étoit pas difficile à faire dans la circonstance présente ; mais enfin , comme nouveauté académique , il étoit tout simple de décerner une couronne à son auteur.

Ce nouveau jour , au reste , sur l'électricité , n'a point encore éclairé les Académies sur la cause première de ce phénomène ; peut-être un jour les nouvelles lumières que la pratique multipliée du *magnétisme animal* pourra donner , acheveront-elles de débrouiller leurs idées sur cette importante matière : en attendant , moi , qui ne suis ni savant ni associé à une compagnie savante , je continuerai de hasarder mes idées sur les causes de l'électricité & de l'aimant : aussi , si par hasard je me trompe , si quelqu'un vient par la suite à me le prouver , je ne serois point du tout humilié d'en convenir ; mais jusques-là je considérerai *l'électricité* , *le magnétisme minéral* , & *le magnétisme animal* , non comme l'effet d'une circulation de fluide , mais comme un effet très-simple de mouvement. Puisse cet aperçu servir de canevas à l'éloquence de quelque autre Académicien , & lui valoir encore une seconde couronne , pour prix de la nouveauté dont il enrichira *son corps* !

Si l'on convient généralement que ce n'est que par les effets en physique que l'on peut parvenir à s'éclairer sur les causes , pourquoi , lorsque l'on aperçoit des effets analo-

gues , ne pas être tenté de leur supposer la même cause ? Or voici , suivant moi , plusieurs effets qui ont une analogie bien marquée. Après avoir placé vingt cinq billes à la suite les unes des autres , si je frappe la première , aussi-tôt je vois la dernière s'échapper ; ce qui me persuade que le mouvement que j'ai communiqué s'est continué d'une manière instantanée dans toute la chaîne formée par mes billes.

Avec une machine électrique , je vois , après le plus petit mouvement de rotation donné au plateau , un effet quelconque se propager jusqu'à l'extrémité de toute espèce de conducteurs isolés , de telle étendue qu'ils puissent être ; alors je me dis : Ceci est encore un mouvement.

Avec un marteau je frappe une barre d'acier à l'un de ses bouts ; aussi-tôt il se manifeste un effet quelconque au bout opposé ; & la barre devient aimantée. Donc , dis-je encore , ceci est un effet de mouvement.

Lorsque je *magnétise* un malade , je produis en lui un effet qui s'empare de toutes ses facultés physiques , & se propage jusqu'aux extrémités de son corps. Je vois encore dans ceci un effet du mouvement.

La *cristallisation* , la *végétation* , l'*animalisation* , ne me présentent pas plus de difficulté à expliquer ; dans toute la nature enfin , je ne vois que des effets de mouvement , les uns subits , comme dans l'électricité , le magnétisme , le choc des billes , &c. ;

& les autres progressifs , comme dans la cristallisation , la végétation , l'animalisation , &c.

C'est la multiplicité de noms donnés à toutes les causes secondes , qui a seule entretenu l'obscurité où l'on est resté sur l'unité de la cause universelle de tous les phénomènes de la nature. Si donc l'on convenoit une fois *que le premier mouvement donné à l'univers est la cause de toutes les modifications physiques* , un seul mot pourroit donner à comprendre l'idée de ce principe.

Parmi tous les synonymes du mot *mouvement* , celui d'*électricité* me paroît , à moi , celui qu'il faudroit choisir , par la raison que c'est le moins entendu jusqu'à cette heure , & par conséquent celui qui ne laisseroit point dans l'esprit d'autre acception que celle qu'on lui donneroit ; on est déjà d'ailleurs accoutumé à l'appliquer aux trois règnes de la nature. On dit , *l'électricité animale* , *l'électricité végétale* , & *l'électricité minérale*. Il ne s'agit donc plus que d'appliquer le sens convenable à ces expressions. Ce sera la première fois , peut-être , que la connoissance parfaite d'une chose ne se fera manifestée aux hommes qu'après celle du nom qui la désigne le mieux.

J'ai avancé dans mes premiers mémoires une assertion sur l'inutilité & quelquefois le danger de *l'électricité artificielle* , autrement dit *aérienne* , qu'on obtient à l'aide des machines électriques ; j'ai affirmé qu'elle ne pouvoit être employée avec efficacité au soula-

gement des maux de l'humanité : comme aujourd'hui j'ai encore plus de raison d'être confirmé dans cette opinion , c'est dans toute la plénitude de ma conviction intime que je le répète à tous ceux qui me liront.

J'en dirai autant de l'application de *l'aimant minéral*.

C'est avec une peine infinie que j'ai entendu parler du projet d'employer cet hiver les aimants chargés de M. l'abbé de Noble.

Ce *mouvement* ( cette électricité , pour mieux dire ) n'a aucun rapport direct avec notre organisation ; il n'est susceptible que de produire des effets destructeurs sur notre machine. Je plains de tout mon cœur les malheureux individus que l'on soumettra aux expériences annoncées ; s'ils ne guérissent pas , ce sera le moindre de leurs maux. Heureux seront-ils encore , si , à la suite de leurs traitemens , ils ne conservent pas un ébranlement dans leur système nerveux , qu'aucun moyen ne pourra rétablir.

Je ne ferai pas étonné cependant que , dans la quantité de malades traités par le moyen de *l'aimant minéral* , il ne s'en trouvât quelques-uns de soulagés & même de guéris ; mais ce ne fera point , à coup sûr , par la vertu des *aimants minéraux*.

Ce que je veux dire ici pourra paroître énigmatique à plusieurs personnes , mais sera parfaitement compris , à ce que j'espère , par tous les magnétiseurs un peu instruits.

C'est de cette maniere que j'entends très-bien comment un mal de dents peut se guérir à l'aide d'une petite barre d'aimant ; aussi conseillerai-je très-fort à tout le monde d'en faire usage dans ce cas *avec toute la dévotion possible.*

Tous moyens *hors de nous* , enfin toute *électricité étrangere* à notre système ne peut nous être favorable.

Un coup de bâton , une commotion électrique , une accélération de notre mouvement propre par l'aimant minéral ou par l'électricité aérienne ; tous ces moyens , par eux-mêmes , me paroissent également nuisibles. Je suis très-convaincu que toutes les Facultés savantes ne sont pas éloignées d'en être persuadées ; mais , pour en convenir , il faudroit trouver un faux-fuyant pour leur amour-propre , qui pût laisser croire au public que ce n'est point à un étranger , à M. Mesmer , enfin , qu'elles doivent les premiers apperçus sur cette importante matiere. La tâche est difficile , j'en conviens , si même elle n'est pas impossible ; aussi ne faut-il pas s'attendre à voir la génération actuelle jouir de tous les avantages que peut & doit procurer l'application du *magnétisme* ou *électricité animale.*



*Cure de fièvre inflammatoire.*

**L**E nommé *Denis*, mon garçon de *cuisine*, avoit eu des mouvemens de fièvre depuis deux ou trois jours, lorsqu'il se décida à prendre *médecine* sans en rien dire à personne.

Le dimanche, 27 *Mars*, il eut l'indiscrétion de faire son ouvrage toute la journée; & le soir, accablé par la fièvre & un mal de tête violent, il fut obligé de s'aliter: la nuit fut orageuse. Un palefrenier couché dans la même chambre que lui, me dit qu'il avoit eu le transport: le sang lui étoit sorti par la bouche & par le nez, au point que ses draps en étoient tout tachés.

Ce ne fut que le lendemain matin, 28, que j'appris sa maladie: j'allai aussitôt le voir, & me mis à le *magnétiser*. Je ne fus pas *cinq minutes* les mains posées sur lui, que je m'apperçus que j'augmentoie beaucoup ses souffrances. Il se plaignoit sur-tout de douleurs de tête très-fortes, & d'une oppression considérable: il avoit, disoit-il, une *barre* qui le ceignoit au-dessous des côtes; sa respiration étoit gênée, & bientôt les doigts de ses mains se contracterent au point qu'il ne pouvoit les étendre. Au milieu de toutes ses douleurs, il parloit sans suite & avoit des vertiges. En approchant

mon pouce de son nez, je m'aperçus que l'émanation *magnétique* lui déplaisoit beaucoup; ma main, à un pied de son estomac, lui faisoit un poids qu'il cherchoit à soulever avec sa couverture : enfin, il me présenta toutes les indications les plus sûres qu'il étoit alors dans une *crise magnétique*.

Je le quittai, pour ordonner qu'on lui fît une boisson rafraîchissante; & au bout d'un quart d'heure, étant remonté chez lui, je le trouvai calme & hors de *crise*. Il me dit qu'il avoit souffert toute la nuit horriblement, que jamais il n'avoit été si malade, & qu'il croyoit n'en pas revenir. Je me mis à le *magnétiser* de nouveau, & bientôt tous les symptômes détaillés ci-dessus reparurent.

Lorsque je le crus en *état magnétique*, je lui ordonnai de se lever, afin de me suivre dans ma chambre: il y consentit avec grande peine; mais en posant ses pieds à terre, ses yeux s'ouvrirent encore; & reprenant sa connoissance, il voulut sur le champ se recoucher; il me fallut le presser de nouveau de se lever. Enfin, avec l'aide de quelqu'un, je le fis habiller & me suivre. Je ne croyois pas sa maladie aussi considérable qu'il me le faisoit; & j'imaginois pouvoir le soulager avec le secours de quelques *crises magnétiques*. Une fois assis au coin de mon feu, je le magnétifai pour la troisième fois; & produisis sur lui les effets violens de souffrances dont j'ai parlé.

En l'abandonnant , au bout d'un quart d'heure , la tranquillité succéda bientôt : il me dit que ses yeux lui faisoient mal , qu'il y avoit des ordures qui le gênoient : c'étoit le signe de l'approche de son réveil. Je les lui frottai un moment , & il redevint dans l'état naturel. Son pouls étoit ferré , sa chair brûlante ; le mal de tête étoit tout aussi fort ; & dans l'accablement où il étoit , il me demanda à se coucher.

Je lui fis dresser un lit dans une chambre attenante à la mienne , afin de pouvoir le soigner plus à mon aise.

Trois ou quatre fois dans la journée je lui procurai des *crises magnétiques* , pendant lesquelles il souffroit des maux inouis. Sa bouche contractée ne lui laissoit qu'avec peine un passage à une respiration des plus gênée ; ses mains & ses pieds étoient crispés ; il ne savoit enfin à quelle partie de son corps arrêter l'idée de ses souffrances ; ses plaintes étoient déchirantes ; & malgré ma confiance dans le moyen que j'employois , je ne pouvois me livrer à l'espoir consolant de le guérir.

La nuit du lundi au mardi fut très-agitée ; & la fièvre brûlante qui l'accabloit , ne lui laissa aucun repos.

Le lundi matin , ses crises me présentèrent les mêmes symptômes , & me porterent le même effroi que la veille.

Sa boisson étoit de la tisane ordinaire , faite avec du *chiendent* & de la *réglisse* : chaque fois que je lui en donnois à boire un

verre, dans le tems de ses crises, il me disoit que cela lui faisoit monter des fueurs à la tête. Il avoit la bouche brûlante & seche ; & c'étoit avec un plaisir extrême qu'il buvoit l'eau ou la tisane *magnétisée* que je lui donnois. Il la trouvoit, disoit-il sucrée. ( Effet que j'ai souvent remarqué avoir lieu à l'approche de la guérison des malades. )

Enfin, après une crise que je lui occasionnai vers trois heures & demie, je le vis tomber dans un accablement très-grand, & bientôt après il se manifesta chez lui une sueur des plus abondante. Les gouttes lui sortoient grosses comme des pois de chaque partie du corps. Je donnai ordre qu'à son réveil on le changeât de tout. Malgré cette forte évacuation, *deux crises* que je lui occasionnai dans la soirée, produisirent chez lui les mêmes symptômes que ci-dessus.

La nuit fut plus calme, & il put dormir un peu.

Le lendemain, mercredi, à neuf heures du matin, je le trouvai bien moins accablé que la veille ; il me dit qu'il alloit mieux, & qu'il ne croyoit plus mourir, comme il l'avoit d'abord pensé.

Après lui avoir occasionné une crise, & l'en avoir retiré, je le fis lever : il étoit très-foible ; mais son pouls étoit modéré, & ses yeux n'étoient plus appesantis ; il put passer toute la journée dans un fauteuil.

Chaque fois que je le magnétifois, ses souffrances

souffrances se renouveloient; hormis cela, il n'étoit que foible, & ne souffroit plus du tout. Je lui demandai, dans une de ses crises, s'il vouloit prendre autre chose que de l'eau? Il me dit de lui donner un *bouillon* à deux heures: ce que je fis.

Avant la fin du jour, il avoit déjà repris de la gaieté, & même se sentoît des dispositions d'appétit.

Dans sa dernière crise du soir, il comença à me témoigner sa reconnoissance. Il ne parloit qu'avec peine, parce que sa respiration étoit toujours gênée; mais enfin je pus lui faire un petit interrogatoire. — Cela va-t-il bien? — Oui... Je serai guéri demain. — Voulez-vous manger? — Non; il ne me faut qu'un bouillon ce soir — Pourquoi avez-vous toujours les doigts crispés & contractés quand je vous touche?

— C'est... que j'ai encore un peu de mal... & le travail... de mon sang... fait cet effet-là... cà se combat... avec la fièvre... il faut... que cela sorte par les ongles.

— Quelle maladie avez-vous là? — Je vous le dirai... demain au soir. — Pourquoi ne pouvez-vous pas me le dire aujourd'hui?

— Parce que je ne le saurai que demain... & je ne vous dirai pas... le mal que j'ai... car je n'en aurai plus... mais bien... ce que j'ai risqué. — Ce que j'ai fait vous a-t-il fait du bien? — Vous m'avez guéri;... sans vous... je serois peut-être mort à présent. — Suerez-vous encore? — Non... je ne suerai plus; voilà qui est fini, &c. —

Un moment après cette conversation , il me dit qu'il avoit une ordure dans l'œil : je compris ce que cela vouloit dire , & je le remis dans l'état naturel , puis , à son grand regret , je ne lui ordonnai qu'un bouillon pour son souper.

Il dormit assez bien la nuit suivante.

Le lendemain , jeudi , je n'eus pas de peine à le faire lever : il avoit l'œil excellent , de l'appétit , & des couleurs très-fraîches. Je ne crois pas même qu'il eût encore de la fièvre ; du moins il n'en avoit aucun symptôme : ses habillemens , devenus trop larges , & sa foiblesse , étoient les seuls indices de sa maladie passée.

Sur les onze heures , pourtant , je le *magnétisai* , tout en doutant que je pusse produire quelque effet. Mais au bout d'un demi-quart d'heure je m'apperçus qu'il fermoit les yeux ; & peu à peu les symptômes de ses crises ordinaires reparurent avec moins de violence. Dans cette crise , il me dit que je pouvois lui donner à dîner de la soupe & du bœuf en petite quantité. Il m'ajouta que le soir , à huit heures , il me raconteroit l'histoire de sa maladie. Je voulus qu'il écrivît qu'il étoit guéri. Sa vision n'étoit pas complète , & il ne voyoit pas ce qu'il écrivait. Cependant lui ayant donné une plume , il écrivit tout de travers : « Monsieur , j'ai l'honneur de vous remercier. » — Allons , lui dis-je , signez , Denis. — Je ne signe pas ce nom-là , me répondit-il. — Comment ? est-ce que vous avez un autre nom ? — Je

figne *Ducroft*. — Et iligna *Ducroft*. Sa signature, à son réveil, le fit beaucoup rire. Sans ce témoignage, il n'auroit pas voulu croire que c'étoit son écriture, parce que, disoit-il, il écrivoit mieux que cela ordinairement.

A huit heures du soir, je le remis en crise avec plus de peine & de tems que les autres fois; les mêmes agitations le prirent; mais se modérèrent plutôt. Quand il fut tranquille, je lui rappellai la promesse qu'il m'avoit faite de m'éclairer sur sa maladie, & nous eûmes la conversation suivante :

— Quelle a été votre maladie? — Le plus fort de mon mal étoit dans le cerveau; vous avez vu le sang que j'avois rendu dans la nuit, qui en étoit la preuve; mon cerveau étoit enflammé, & la fièvre l'étoit aussi. — Est-ce le *magnétisme* qui vous a guéri? — Oui; sans vous l'on m'auroit saigné lundi matin; puis après l'on m'auroit fait prendre un bouillon: eh bien, Monsieur, je serois mort certainement le lendemain. — Pourquoi cela? — Parce que la saignée m'eût ôté les forces & les moyens de suer. — La sueur vous étoit donc nécessaire? — Il n'y avoit que la sueur qui pût me guérir; & après celle que vous m'avez fait avoir mardi, il n'y a plus eu de danger pour moi.

Mais si l'on ne vous avoit pas saigné ni magnétisé, qu'en seroit-il arrivé? — J'aurois conservé la fièvre six semaines, &

j'aurois été bien malade & bien près de mourir. —

J'ai oublié de dire que, dans le courant de la journée, se sentant beaucoup d'appétit, il avoit souvent parlé & désiré de manger. Sur quoi les femmes que je traitois avec lui, lui avoient dit que dans ses crises il commandoit lui-même ses repas. S'il en est ainsi, avoit-il répondu en riant, la première fois que je ferai magnétisé, j'aurai soin de m'ordonner un gigot, & autres propos semblables. Les discours de la journée lui revinrent à l'esprit dans sa crise du soir; de sorte que lorsque je lui demandai s'il pouvoit manger quelque chose à son souper, il me répondit: — Non, Monsieur, mon estomac est encore trop foible. Ils ont parlé toute la journée de gigot: est-ce qu'il y a du bon sens de proposer un gigot à un homme malade? C'est une bêtise que cela, il ne me faut qu'un bouillon ce soir, & pas davantage; sans quoi l'on risqueroit de me donner une indigestion. — Je continuai.

— Avez-vous besoin d'être encore magnétisé? — Encore demain matin; mais vous aurez de la peine à me faire ressentir quelque chose: il ne faudra pas vous impatienter, car cela sera long. — Et demain au soir, faudra-t-il vous toucher? — Cela ne sera pas nécessaire. — Comment? est-ce que vous ne tomberez plus jamais en crise? — A moins qu'il ne me vienne une autre maladie; mais pour à présent que je ne sens

plus de mal , vous ne pouvez pas m'en donner. — Et il finit en me remerciant beaucoup de la peine que j'avois prise auprès de lui.

Après cette conversation , l'ordure dans les yeux se fit sentir ; je l'éveillai ; & après lui avoir recommandé de ne prendre qu'un bouillon , je lui dis qu'il pouvoit aller recoucher dans son lit cette nuit. Il dormit parfaitement bien.

Le lendemain , vendredi , je le fis monter chez moi , & commençai à le magnétiser : il y avoit plus d'un gros quart d'heure que je travaillois fort inutilement , quand enfin je lui vis clignoter les yeux , & entrer paisiblement dans l'état de *somnambulisme*. Il n'avoit plus aucune douleur , plus d'éréthisme d'aucune espece , seulement un léger mal de tête qui passa avec sa crise. Enfin il étoit , à l'exception des yeux fermés , comme dans l'état naturel. Il me dit qu'il étoit totalement guéri , & qu'à l'avenir je pourrois me dispenser de le toucher , parce qu'il n'auroit plus de crise. Je lui demandai s'il avoit un régime à suivre ? — Non , me répondit-il , je n'ai pas à présent plus d'appétit qu'il ne faut , & vous pouvez me laisser à ma discrétion , parce que je n'en prendrai pas trop : je suis à présent comme si je n'avois pas été malade. — Avez-vous besoin d'être purgé ? — Non , ce que vous m'avez donné m'a assez purgé. — Je ne vous ai donné que de l'eau. — Cela suffit , car j'ai senti beaucoup d'effet dans le

corps. — Je voulus voir sa langue, qui en effet étoit des plus vermeilles. Je lui fis ensuite écrire, avec assez de peine, car il ne voyoit rien.

« Je certifie que je suis radicalement  
» guéri, & que je puis manger de tout ce  
» que l'on voudra. »

Fait à Paris ce premier Avril 1785.

*Signé Ducroft.*

Après cette confirmation, je le menai dans une autre chambre, où il se réveilla fort gaiement, & à sa grande surprise. Il est depuis parfaitement bien portant, & sans le moindre ressentiment de sa maladie passée.

Voilà donc une maladie qu'on peut appeler *une fièvre inflammatoire* dans toutes les formes, guérie radicalement, & sans convalescence, en quatre jours. Le malade a 21 ans, naturellement fort coloré, & d'un tempérament très-sanguin.



Ce sera dans les maladies vives que le *magnétisme animal* exercera son empire salutaire avec plus d'efficacité, de promptitude, & d'évidence. J'ai peu traité de maladie de ce genre; mais aucune n'a résisté long-tems aux effets du magnétisme.

Victor étoit au deuxième jour d'une

*fluxion de poitrine ; & Denis au commencement d'une fièvre inflammatoire : on a vu avec quelle célérité leurs fantés se font rétablies. Il est à remarquer qu'aucun des deux, dans leurs momens de somnambulisme magnétique, ne m'a demandé la moindre drogue pour le cours de son traitement, & que ni l'un ni l'autre n'a eu de convalescence : le dernier jour de leur crise a été le dernier de leur maladie. C'est-là, je crois, la marche que devront prendre toutes les cures de maladies vives accidentelles, sur des individus sains & bien constitués.*

Je considère toute maladie de ce genre, comme la manifestation d'un symptôme critique de la nature pour opérer la destruction d'une cause morbifique quelconque.

Toutes les fois qu'un malade a la fièvre ; j'en augure favorablement ; je pense qu'il n'est besoin que d'ajouter à sa force, pour aider la nature à se débarrasser de l'obstacle qui la gêne.

Au commencement d'une maladie vive ; les forces d'un malade ne sont point atténuées. Si donc on parvient chez lui à augmenter le symptôme critique, on ne lui occasionne qu'une crise passagère, qu'il est presque toujours en état de supporter ; & les deux efforts réunis du magnétiseur & du magnétisé, anéantissant en peu de tems l'effort destructeur de la maladie, ne laissent, après leur effet, aucune trace de foiblesse ni de langueur.

La marche des maladies *chroniques* est très-différente : la nature , souvent épuisée par le mal & les remèdes , n'a plus la même activité ; les symptômes critiques sont rares , ou très-difficiles à reconnoître , surtout pour les observateurs peu exercés dans le traitement des maladies. Le magnétiseur , dans ce cas , a donc tout à faire , puisqu'il n'est point aidé par la nature : d'où il suit des difficultés sans nombre dans le cours de son traitement. C'est alors qu'il faut réfléchir sur sa position ; voir si l'on est dans le cas de sacrifier son tems , de prodiguer ses soins & ses peines aussi long-tems que peut l'exiger la suite d'une pareille cure , afin de ne jamais abandonner son malade avant sa guérison : car sans cette résolution , je le répéterai sans cesse , il faudroit mieux ne pas commencer à le magnétiser.

Une maladie vive n'entraîne point les mêmes inconvénients ; sa marche est si rapide , les succès que l'on obtient sont si prompts , qu'on peut , sans s'armer de beaucoup de constance , en entreprendre la guérison.

Malheureusement pour le bonheur des hommes actuellement existans , les expériences dans ce genre , qui seroient les plus convaincantes en faveur de l'application du *magnétisme animal* , seront encore rares bien long-tems.

Qui osera le premier , dans les commençemens d'une *maladie aiguë* , dont le nom

seul fait frémir un malade devant qui on le prononce, qui osera, dis-je, dans les commencemens d'une fièvre putride ou maligne, &c.; se confier pour tout refuge aux soins d'un magnétiseur, à la science duquel on n'ajoute aucune foi?

Avouons-le, cette confiance ne peut raisonnablement s'exiger : je sens que moi-même, à la place de tous ceux qui ne connoissent les effets du magnétisme que par des ouï-dires, je me conduirois comme eux, & que rien dans le monde ne me feroit abandonner ma confiance ancienne dans la médecine ordinaire.

Je suppose même encore que, dans le commencement d'une maladie dangereuse, par une espèce de confiance ou par condescendance, on vienne à se laisser persuader qu'il est nécessaire de se faire *magnétiser*; ce que l'on aura de parens ou d'amis ne viendront-ils pas tous, guidés par l'amitié & l'intérêt qu'ils portent au malade, pour l'en dissuader par les raisons les plus déterminantes?

Ne trouvons donc pas les hommes si injustes de ne vouloir ni croire ni se confier au magnétisme, qu'ils ne connoissent pas. Un moyen nouveau de curation ne peut être que difficilement admis : il faut plus d'une génération pour amener les hommes à croire & à admettre une nouveauté que la plus ancienne superstition ( celle de la médecine ) combat sans cesse.

Je dis plus : autant les médecins ignorans

& de mauvaise foi doivent faire leurs efforts pour faire rejeter un moyen qui abat leur puissance & détruit leur intérêt, autant les médecins honnêtes & instruits, accoutumés à connoître les effets, souvent funestes, de la crédulité aveugle des hommes, doivent aussi rejeter un moyen que, ne connoissant pas, ils rangent par habitude dans la classe de tous les empirismes, contre lesquels leur sagesse les fait lutter sans cesse.

C'est entre les mains des *magnétiseurs* instruits qu'est déposé aujourd'hui le bonheur des hommes à venir; c'est par la sagesse & la modération de leurs propos, autant que par leurs succès prompts & certains dans le traitement des maladies, qu'ils parviendront peu à peu à persuader de la vérité & des bons effets du magnétisme. La confiance dans les *magnétiseurs* doit précéder la confiance au *magnétisme*, puisque ce dernier ne peut avoir d'efficacité, qu'autant qu'il sera prudemment & sûrement administré.



*Suite des expériences de Buzancy.*

LE séjour de *Madeleine* à Paris n'ayant produit aucun bien à sa fanté, je projetois, à mon retour à *Buzancy*, de la soigner avec plus de constance, & de chercher quelques nouveaux moyens à pouvoir ajouter à ceux que j'avois employés jusqu'alors avec elle; car le *somnambulisme magnétique*, dans lequel elle entroit fort aisément, n'avoit point du tout avancé sa guérison; c'étoit la seule, comme je l'ai déjà dit, de tous les malades devenus *somnambules* que j'avois traités jusqu'alors, qui n'avoit rien connu à sa situation, & qui, n'ayant jamais eu le moindre pressentiment, n'avoit par conséquent pu m'indiquer aucun remède ou moyen pour la soulager. Ses attaques d'*épilepsie* étoient bien devenues moins fortes & moins fréquentes, mais enfin elles existoient toujours.

Dès le lendemain de mon arrivée à *Buzancy*, le 18 Avril, j'ai essayé sur *Madeleine*, en *somnambulisme*, différens *renforcements magnétiques*, comme de mettre plusieurs personnes entre elle & moi, & de l'actionner ainsi au travers de leurs corps. Quelquefois je faisois prendre une *bouteille* à la personne la plus près d'elle, & je la

lui faisois diriger sur l'estomac. Cette fille souffroit alors beaucoup ; elle ressentoit des coliques très-fortes , que le bruit qui se passoit dans ses entrailles manifestoit assez. Lorsque ses plaintes devenoient par trop répétées , je cessois mon action.

Pendant plus d'un mois , j'ai eu la persévérance de la *magnétiser* ainsi de toutes les manières possibles ; j'espérois pouvoir par-là déterminer *une crise* favorable , & changer enfin l'état stationnaire de la maladie : mais tous mes efforts ont été superflus.

Lorsqu'elle avoit ainsi souffert quelquefois pendant plus d'une heure de suite , je la voyois , à la fin de mon opération , se relever & s'asseoir aussi tranquillement , que si je ne lui eusse rien fait du tout. Lassé enfin de l'inutilité de mes soins , j'ai pris le parti de renvoyer définitivement cette fille chez elle , avec la triste certitude de ne l'avoir pas guérie.

Quoiqu'il en soit , de tous les efforts que j'ai tentés inutilement pour être utile à cette malheureuse créature , mes essais n'ont pas été perdus pour mon instruction. J'avois bien eu jusqu'alors l'idée la plus avantageuse *du verre* , comme le meilleur *conducteur magnétique* possible ; mais j'ignorois jusqu'à quel point il peut servir de *renforcement* dans la suite d'un traitement.

Lorsque je voulois *doubler & tripler* même mon action sur Madeleine , je prenois quelquefois deux ou trois de mes gens , à qui je donnois à chacun une *bouteille vide* , que

je leur faisois diriger sur cette fille, souvent à une distance fort considérable. Etant ainsi assaillie de tous les côtés, elle ne faisoit où se mettre : ses deux mains se portoient alternativement aux quatre endroits de son corps, qui servoient de but aux bouteilles, & l'effet qui se passoit en elle alors, étoit incroyablement augmenté. Combien de fois depuis je me suis servi victorieusement de ce moyen dans beaucoup d'autres occasions !

Le besoin que j'avois de mes gens pour m'aider dans la suite du traitement de Madeleine, joint à la fatigue que m'auroit occasionnée la conduite suivie de quantité d'autres malades que j'avois reçus chez moi, m'engagea, dans ce tems, à montrer à deux d'entr'eux les moyens de m'aider avec plus d'utilité. Le pouvoir qu'ils se reconnoissoient en *magnétisant* d'abord avec moi, les surprenoit beaucoup & les amusoit de même : mais lorsque peu à peu je les fis *magnétiser* tout seuls, leur ardeur & leur zele augmentèrent beaucoup.

Bientôt je pus confier à *Ribault* & à *Clément* la conduite entiere de plusieurs malades ; & l'on verra, dans la suite des cures que je rapporte, combien ils m'ont secondé utilement.

Avant de parler des nouvelles cures qui se sont effectuées à Buzancy, je veux parler encore des propriétés du verre. Cette substance est d'une si grande utilité dans l'usage du magnétisme animal, qu'il est

bon, en s'en fervant, de pouvoir se rendre raison des phénomènes qu'elle produit.

Le verre, comme on le fait, est, dans les corps non organisés, un de ceux qui sert le plus à manifester le phénomène de l'électricité; ce qui revient à dire que ce corps est plus susceptible qu'un autre *de retenir en lui & à sa surface le fluide universel dans un plus grand mouvement*; car c'est-là, à proprement parler, ce que l'on doit entendre par le mot d'*électricité*.

J'engage beaucoup à peser sur cette définition de l'*électricité*. Il est nécessaire de s'entendre sur le sens des mots dont on se sert, pour pouvoir bien expliquer ses idées. Je suppose, par exemple, un verre rempli d'eau que l'on poseroit tranquillement sur une table: dans cet état, je pourrai dire qu'il n'y a *nul mouvement* dans cette eau, *ou nulle électricité*; mais si, après avoir mis le doigt dans le verre, je le tourne avec précaution, pour ne pas répandre l'eau par-dessus les bords, je produirai dès-lors un *mouvement* marqué dans le fluide, qui n'existoit pas auparavant. Hé bien, ce *mouvement* est précisément ce que j'entends par le mot *électricité*; & le repos qui se produit dans l'eau, après en avoir retiré mon doigt, est ce qui correspond au déchargement de l'électricité, qui lui-même, à proprement parler, n'est qu'un rétablissement de l'équilibre.

Étendons plus loin la comparaison, &

nous verrons que par-tout où nous procurons un *mouvement* quelconque, il s'y passe le même effet que dans le verre d'eau & qu'il y est tout aussi passager.

Je frappe, par exemple, sur une cloche. Qu'arrive-t-il alors, si ce n'est un mouvement plus grand du fluide universel, que, par le choc, je détermine dans l'intérieur du métal, lequel mouvement se manifeste à nos oreilles par le *son* & à notre *toucher* par le frémissement de la cloche: mais peu à peu, de même que dans le verre d'eau, le fluide universel tend à reprendre sa tranquillité ordinaire, qui n'a pu être troublée sans déranger l'équilibre général: alors le bruit & le frémissement cessent, & la cloche se retrouve dans le même état où elle étoit précédemment.

C'est encore ici l'explication parfaite de l'*électricité*. Tant que la cloche étoit en vibration, on auroit pu dire qu'elle étoit électrisée. Si l'on en eût alors approché la main, comme d'un conducteur électrique, il n'en fût pas pour cela sorti d'étincelles, mais on eût éprouvé un frissonnement au bout des doigts, & le son n'auroit cessé entièrement, qu'autant que par l'attouchement on eût déchargé la cloche de toute son *électricité*, ou, pour parler en d'autres termes, lorsque l'on auroit rétabli l'équilibre dans le fluide universel.

Les exemples que j'ai déjà donnés dans ce genre, page 217, me dispensent d'en donner davantage à présent: mais voyons ce

qui se passe dans les expériences ordinaires de l'électricité. Avec un plateau de verre, je détermine un plus grand mouvement du fluide universel dans l'intérieur de mon conducteur ; plus mon plateau est grand, plus le mouvement que je procure est considérable, plus par conséquent le tourbillon qu'il forme s'étend à une plus grande distance autour du conducteur. Ne voilà-t-il pas absolument le même effet que dans l'exemple ci-dessus de la cloche en vibration ? Lorsque mon conducteur est ainsi chargé, ou, pour mieux s'exprimer, lorsqu'il a reçu la quantité de mouvement dont il est susceptible, si j'en approche la main, je fais aussi-tôt cesser le mouvement ou la vibration du conducteur. Il est vrai qu'au lieu d'un frémissement au bout des doigts, c'est une petite commotion que je ressens, & qu'il se manifeste une étincelle : mais ce déchargement, soi-disant d'électricité, n'en est pas moins, comme ci-dessus, un effet tout simple de *repos & d'équilibre du fluide universel*.

Le mot d'électricité une fois bien entendu de la manière que je viens de l'expliquer, revenons au verre.

Si ce corps manifeste aussi aisément le phénomène de l'électricité ; autrement dit, s'il est susceptible de retenir aussi longtemps le fluide universel dans un grand mouvement à sa surface, n'en devons-nous pas conclure qu'il n'a cette faculté qu'en raison de ce que, même dans le repos, le fluide universel

universel circule plus vivement en lui que dans tout autre corps? C'est cette dernière propriété qui, suivant moi, constitue le verre *corps électrique*. Plus il y a de mouvement ou de ton de mouvement dans un corps, plus on peut dire qu'il est électrique, & susceptible par conséquent de manifester le phénomène *de l'électricité*.

Un homme est plus *électrique* qu'un arbre, celui-ci l'est plus qu'un tube de verre, ce dernier plus qu'une barre d'aimant, & ainsi de suite.

Le verre, malgré ses propriétés *électriques* (4), ne pourroit jamais de lui-même avoir aucune influence sur notre système nerveux. Son ton de mouvement n'ayant pas l'accélération nécessaire, n'est *ni assez tenu, ni assez pénétrant* pour s'affimiler à notre organisation : mais sitôt qu'il est *magnétisé*, son *électricité* se trouve en analogie avec la nôtre, & alors il devient un *conducteur magnétique animal* d'autant meilleur, qu'en vertu de son mouvement propre, il entretient en lui plus long-tems l'accélération qu'il a reçue.

Après le *verre*, il est une autre substance qui dénote à l'expérience encore une plus grande force ou impulsion de mouvement; ce sont les nerfs dont je veux parler. On fait qu'un plateau qui en est formé, produit une *électricité* plus active encore que le verre. C'est donc aussi la preuve d'un mouvement intrinsèque du fluide universel dans les nerfs, plus grand que dans tout autre

corps , & de la susceptibilité qu'ils ont à pouvoir en accumuler davantage à leur surface.

On peut donc dire avec fondement que les nerfs sont *électriques* , & qu'aucun corps dans la nature ne manifeste cette propriété à un aussi haut degré. Voilà , si je ne me trompe , la véritable clef des phénomènes physiques que présente le magnétisme animal.

Le seul effet , pour ainsi dire *créateur* ; que nous ayons le pouvoir de produire , c'est celui d'accélérer le mouvement dans les corps , en les frappant d'une manière quelconque. C'est par des *chocs* & des *frottemens* que nous produisons le son ; que nous obtenons du feu , d'où dérive la flamme , & par suite la lumière. C'est de même par une accélération de mouvement que nous imitons deux des phénomènes les plus étonnans de *la nature* , ceux de *l'aimant* & de *l'électricité aérienne* , désignés sous le nom d'*éclairs* & de *tonnerre*. Le seul regne où nous n'ayons pas jusqu'ici , exercé notre puissance accélératrice , est le regne animal , tandis que de même , par un effet de *mouvement* sur le système nerveux , nous pouvons produire quantité de phénomènes utiles & nouveaux sur les êtres organisés. Mais non ; contents & satisfaits de notre supériorité sur toute la nature morte , nous avons borné là nos jouissances , sans songer à ébaucher la mine la plus abondante en phénomènes.

L'homme à la tête de tout son regne ; cet

être, dont l'essence est encore un problème pour la plus grande partie de ses semblables, l'homme, dis-je, comme chef immédiat de toute la nature animalisée, doit, dans son organisation matérielle, être aussi susceptible d'accélération de mouvement que tout le reste de la nature : ses nerfs, électriques au suprême degré, sont les canaux susceptibles de recevoir & propager cette accélération prodigieuse de mouvement : il ne faut que vouloir user d'une partie de notre puissance physique & naturelle, pour mettre en jeu cette propriété.

La cause première du mouvement général, est, je crois, inexplicable; nous savons seulement qu'il en existe une, & cela doit nous suffire.

D'après cette donnée incontestable, il est clair que ce mouvement vivifie toute la nature; mais la manière dont il agit dans le regne animal & végétal, est différente de celle dont il agit dans le regne minéral. Dans ce dernier, il ne paroit pas exister de mouvement du centre à la circonférence; tout y est le produit de diverses modifications, *juxta-position* ou *agrégation de parties*, tel enfin que le phénomène de la *cristallisation* nous en donne l'aperçu; au lieu que dans les autres regnes il existe véritablement une source de vie, un foyer particulier, d'où part l'expansion de mouvement; & c'est ce qu'on désigne en général sous le nom de *principe vital*.

Dans le regne végétal; le *principe vital*

peut se reconnoître aisément. On fait qu'il existe dans le germe des plantes, & que c'est de ce foyer, comme *centre*, que partent toutes les extensions de mouvement qui font naître, croître, & se fortifier toutes les productions végétales.

Dans le regne animal, le *principe vital* est aussi contenu dans un germe; & c'est aussi de lui qu'émanent toutes les extensions de mouvement favorable à la vie & à l'entretien des animaux.

Le principe vital est donc le *foyer expansateur du mouvement* dans tous les corps organisés; & les *fibres* dans les végétaux, de même que les *nerfs*, dans les animaux, sont les conducteurs passifs de ce mouvement, ou *électricité naturelle*. Tant que le *principe vital* dans un corps est suffisamment fourni d'*électricité*, on sent qu'il communique, au corps qui le renferme, toute la force & la vie dont il est susceptible, & qu'aucun moyen quelconque ne peut ni l'augmenter ni le renforcer: mais si, par quelque cause seconde, le *principe vital* vient à s'appauvrir, on sent qu'il en doit résulter un désordre apparent dans une des parties de ce corps; c'est alors que se manifeste la maladie.

Si l'on ne parvient pas, par des remèdes convenables ou autres moyens quelconques, à rendre au *principe vital* la quantité d'*électricité* dont il a besoin pour alimenter toutes ses branches, l'équilibre dans tout le système animé se rompra totalement, & la mort s'ensuivra.

La maladie dans les hommes , strictement parlant , ne vient uniquement que de ce défaut d'équilibre ou de circulation de l'électricité animale. Pour rétablir cet équilibre , il n'y a que deux manieres de s'y prendre ; l'une , en débarrassant la partie malade des obstacles qui nuisent à la circulation de l'électricité animale , & l'autre , en agissant immédiatement sur le *principe vital* , pour le renforcer & lui donner les moyens de chasser lui-même les obstacles qui nuisent à son cours. Le premier moyen est celui que la médecine ordinaire emploie le plus souvent : les remedes intérieurs , pour la plupart , n'agissent que sur les obstacles ; & s'il en est quelques - uns dont l'action s'étende jusques sur le *principe vital* , ce n'est que dans des cas particuliers & accidentellement.

Le second moyen est rempli par les *magnétiseurs*. Le *principe vital* étant un foyer d'électricité , ne peut être renforcé que par une électricité qui lui soit analogue ; & c'est ce qui arrive dans l'application du magnétisme animal. D'un *principe vital* bien organisé , s'échappe , par les nerfs , une électricité animale , active , & pénétrante , dirigée sur les nerfs d'un malade : ceux-ci s'en emparent avec une avidité extrême , & vont porter cette action , à leur tour , sur leur *principe vital* , qui a besoin d'être renforcé. Si le malade n'est pas exténué , si la longueur de sa maladie ou les mauvais remedes n'ont pas trop appauvri son *principe*

*vital* ; alors celui-ci a la force de réactionner l'effet qu'il a reçu , & d'encore en encore , en plus ou moins de tems , la circulation d'électricité ( ainsi établie ) finit par maîtriser & chasser totalement l'obstacle qui gênoit son cours , & la fanté se manifeste en même tems que l'équilibre électrique s'établit entre le magnétiseur & le magnétisé. ( 5 )

Tous les corps ayant vie sont susceptibles de se communiquer ainsi leur électricité. Si les arbres & les végétaux croissent d'une manière plus active étant rapprochés les uns des autres , que lorsqu'ils sont isolés , ce n'est qu'en raison de la circulation d'électricité végétale qui s'établit entr'eux.

Il en est de même des animaux en troupe & vivant en liberté. Cette loi animale s'étend même jusques sur les hommes libres vivant de chasse au milieu des bois : leur force & leur activité sont incomparablement plus fortes que celles des hommes rassemblés , comme eux , en société , mais vivant sous des toits & dans toutes les entraves sociales.

Cette circulation de mouvement , dans l'ordre brute & naturel des choses , est , comme on le voit , absolument passive , & dépendante uniquement de la *première impulsion génératrice du mouvement universel* : tout ce qui est matière en doit aveuglément ressentir les influences , & ne doit point avoir la puissance d'en changer les règles.

L'homme seul paroît contrarier cette loi générale. Loin d'y obéir aveuglément, comme le reste de la nature, nous le voyons sans cesse, par ses mouvemens désordonnés, déranger l'équilibre universel ; aussi avoit-il besoin, physiquement parlant, d'un moyen qui pût balancer les mauvais effets de sa moralité sur son organisation ; & c'est aussi ce dont il jouit au suprême degré. C'est dans sa sensibilité à la vue des maux de ses semblables ; c'est dans son chagrin à la perte de ses amis, que je vois se manifester dans l'homme des facultés bien supérieures à celles du reste des êtres animés.

Quel autre être dans la nature, excepté l'homme, est susceptible de cette sensibilité aux maux de ses semblables ? Nous n'en connoissons pas. Depuis le ver de terre jusqu'au chien, si digne, par son aimable instinct, de notre attachement, nous voyons tous les animaux, passé le tems de leurs besoins productifs, être indifférens les uns pour les autres, s'abandonner dans leurs maladies, & quelques-uns d'entr'eux dévorer même les restes de leurs semblables. L'homme seul possède cette sensibilité si desirable : si, loin de chercher à l'étouffer en lui, il se laissoit aller à ses douces impulsions, il se reconnoitroit sans cesse le pouvoir de renforcer son *principe vital* à sa *volonté*, & de réparer, par son action, celui de ses semblables.

C'est ici qu'il faut s'arrêter sur les expli-

cations physiques du pouvoir des hommes. Quelle est la nature de *cette volonté*, seul agent de l'action artificielle de son *principe vital*? N'est-ce pas ici le joint de deux essences que l'on ne peut ni voir ni apprécier? En remontant jusqu'au *principe vital*, je peux bien comprendre encore qu'il est le dernier échelon de *la matiere*; & l'*électricité* m'en donne une espece d'apperçu ( 6 ); mais par delà le dernier échelon de la matiere, que peut-il y avoir encore? La *volonté* existe cependant; son action sur le *principe vital* est manifeste: mais quelle est sa nature? Si son principe est au-delà de la matiere, il faut absolument reconnoître en nous l'existence d'un principe immatériel, émanant de la source & du principe créateur de l'univers.

Le plus grand argument des matérialistes tombe nécessairement, s'il est prouvé que l'homme est doué d'une *volonté libre*, capable d'agir à son gré sur la matiere. « Un » corps, disent les partisans du matérialisme, » ne peut recevoir d'impulsion que par le » choc d'un corps: si donc ce que l'on ap- » pelle *esprit* ou *ame* peut produire une ac- » tion sur la matiere, il faut en conclure » que cette *ame* elle-même est matiere. » Ce raisonnement sans doute est spécieux; mais on peut y répondre aujourd'hui d'une maniere victorieuse. Si tout est matiere dans l'homme, il ne doit point exister de liberté dans ses actes. La matiere, de quelque ténuité qu'on la suppose, est soumise à des

regles invariables qu'elle ne peut pas contrarier. Si donc l'homme a le pouvoir de contrarier ces regles , de se rendre , pour ainsi dire , le maître des modifications de la matiere , il faut qu'il possede en lui plus que de la matiere ; car enfin , elle ne peut pas être en même-tems active & passive , ni devenir alternativement cause & effet.

Mais de quelle nature est , demandera-t-on , ce *principe immatériel* existant dans l'homme ? Ici s'arrêtent toutes mes recherches. Content de reconnoître ce *principe* , & de le voir se manifester par ma *volonté* , je me garde bien de lui assigner un nom & de le classer dans mes idées : toutes les dénominations que je lui donnerois , ne pourroient jamais exprimer le sentiment que j'ai de son existence.

La communication bien directe de la *volonté* sur le *principe vital* n'est donc plus un doute pour nous ; & ce que j'ai dit touchant l'électricité , explique clairement le reste des phénomènes que présente l'application du *magnétisme animal*.

Si l'homme donc , comme nous l'avons vu lorsqu'il est en parfaite santé , possede en lui la source la plus féconde de mouvemens , & les meilleurs conducteurs possibles pour porter son *électricité bienfaisante* sur ses semblables , c'est donc de lui seul qu'il faut attendre les plus grands secours dans les maladies ; c'est par le moyen de son *électricité nerveuse* qu'il peut agir victo-

rieusement sur elles ; & la science de mettre en jeu cette électricité , est , à proprement parler , celle désignée sous le nom de *magnétisme animal*.

Quand , dans mes premiers mémoires , j'ai dit que nous pouvions nous considérer comme des machines électriques parfaites , voilà ce que je desirois faire entendre , & ce que sûrement beaucoup de magnétiseurs ont très-bien compris. Ceux qui savent se rendre ainsi raison des effets qu'ils produisent , satisfont doublement leur cœur & leur esprit : mais on sent que , pour bien magnétiser , il n'est pas absolument nécessaire d'entendre tout ce que je viens de dire. L'homme borné , qui se persuadera pouvoir soulager son semblable , & qui le desirera ardemment , pourra , soutenu par une foi bien ardente dans ses moyens , produire autant d'effets que le physicien le plus habile. Ceci explique à merveille beaucoup de pratiques du peuple , en apparence superstitieuses , mais quelquefois fort efficaces dans de certaines maladies. Qui n'a pas entendu parler de l'art de guérir par le *secret* , ou par *des paroles jointes à un attouchement quelconque* ? Certain paysan croit avoir le pouvoir de guérir les entorses , un autre les fièvres continues , un autre les fièvres intermittentes : leur foi , ainsi circonscrite à une seule espèce de maladie , les empêche d'outre-passer leur prétendu pouvoir. On s'imagine bien qu'ils manquent fort souvent les cures qu'ils entreprennent ; mais enfin ils en font quel-

quefois de véritablement merveilleuses, & cela doit être, d'après le plus ou moins d'empêchement que le fluide universel trouve à se remettre dans l'équilibre où il tend continuellement. Il ne faut quelquefois, à la maladie la plus grave en apparence, que la plus petite *commotion électrique animale*, pour en arrêter tous les symptômes fâcheux.

Quoi qu'il en soit, lorsque l'on comprend bien la cause des effets surprenans & salutaires que procure la *puissance électrique* ou *magnétique animale*, on en conclut tout naturellement que l'imagination confiante du magnétisé ne doit pas y ajouter beaucoup, mais bien celle du magnétiseur. Car enfin, soit qu'on se rende compte ou non de la réalité de ses moyens, il faut que, d'une façon ou de l'autre, on croie fermement avoir la puissance de produire un effet pour se mettre en devoir de l'exercer : mais dès-lors qu'on a acquis cette foi aveugle ou raisonnée, les mêmes résultats doivent s'ensuivre.

Le seul *magnétisme* efficace étant celui qui part directement de nous, on sent que celui de tout autre corps ne peut nous être d'aucune utilité bien marquée : mais il n'en est pas ainsi lorsque nous affimilons, pour ainsi dire, ces divers corps à nous-mêmes ; lorsqu'enfin nous les rendons conducteurs de notre *électricité*.

Tout corps quelconque peut également nous servir de conducteurs ; mais il en est entr'eux de plus ou moins puissans. Or la

regle la plus sûre pour reconnoître les meilleurs conducteurs, c'est de chercher à distinguer ceux dans lesquels il y a le plus de mouvement ou d'électricité. De cette classe sont certainement les *animaux*, puis les *arbres* dans le regne végétal; & dans le regne minéral, le *verre* & l'*aimant*. L'électricité de ces divers corps est certainement moins forte que celle que nous possédons; ce qui fait que nous pouvons agir *en plus* à leur égard.

Lors donc que je magnétise un arbre, par exemple, je lui communique mon *ton de mouvement*, & je le mets en équilibre avec moi, comme le plateau électrique met un conducteur métallique en équilibre pour un moment avec lui. Tant que cet équilibre durera entre l'*arbre* & moi, il devra résulter, à son approche, les mêmes effets à peu près que ceux que je produirois moi-même: c'est aussi ce que l'expérience prouve à la lettre. L'*arbre de Buzancy* a le pouvoir de mettre & d'ôter de *crise magnétique* tous les êtres sur lesquels j'ai déjà produit cet effet: c'est une conséquence très-simple de ce que je viens d'établir. Comme ensuite cet équilibre de l'*arbre* avec moi dépend absolument de *ma volonté*, il doit subsister autant & si long-tems que *je voudrai* l'entretenir; ce qui de ma part, n'exige pas de grands efforts, vu l'état passif où il est à mon égard, & l'espece d'analogie qui existe naturellement entre son *électricité végétale* & la mienne (7).

Je pourrais en dire autant du *verre* & de

*l'aimant*, & par suite, de tous les autres corps dont on pourroit se servir comme conducteurs du magnétisme animal, & dont l'influence seroit plus ou moins active, en raison du plus ou moins d'analogie de leur électricité avec la nôtre.

Je ne pousserai pas plus loin mes raisonnemens sur les causes des effets magnétiques ; je sens qu'il est impossible de résoudre aujourd'hui mille difficultés qui se présentent à mon esprit. Dans cinquante ans peut-être mes réflexions seront déjà surannées. Mais enfin il faut bien faire un premier pas ; c'est la marche de toutes les connoissances : il faut que de nouveaux phénomènes amènent de nouvelles idées. L'art de la guerre, la physique, & la poésie ont eu des règles avant d'avoir acquis le degré de perfection où nous les voyons aujourd'hui. Puissent seulement mes recherches fort bornées, mettre sur la voie d'en faire de plus profondes, & donner du magnétisme animal l'idée juste & relevée qu'on en doit prendre, & le faire entrevoir comme la source d'un progrès rapide dans toutes les connoissances humaines !



*Cure de maux de poitrine, & de foiblesse  
d'estomac.*

**L**E nommé Louis Quentin, âgé de 23 ans, de la paroisse de Buzancy, vint me trouver le mardi 3 Mai, pour me prier de lui faire passer un mal de dents dont il souffroit depuis trois semaines. Il ne me disoit point qu'il eût d'autres incommodités, de sorte que je ne m'occupai qu'à magnétiser sa tête & ses dents; mais, à mon grand étonnement, je vois cet homme pâlir au bout de cinq minutes: il me dit de le laisser tranquille, par ce que je lui occasionnois des maux de cœur, des foiblesse, & des picotemens dans les membres.

Me doutant bien alors qu'il falloit qu'il eût autre chose qu'un mal de dents, pour ressentir des effets aussi prompts & aussi marqués du magnétisme, je l'engageai à se laisser faire: mais comme sa douleur de dents étoit passée, il ne le voulut pas absolument, & je fus obligé de l'abandonner. Peu à peu ses maux de cœur & ses étourdissemens diminuerent; & lorsqu'ils furent totalement dissipés, le mal de dents lui reprit avec une violence extrême. Il fallut bien alors qu'il se laissât magnétiser de nouveau.

Je ne m'en tins pas alors seulement à la

tête, & je posai une de mes mains sur sa poitrine, en la descendant graduellement jusques sur le ventre; peu à peu les rages de dents disparurent, en même tems que les maux de cœur, les étouffemens & les inquiétudes dans les membres se firent ressentir de nouveau. Il me disoit encore de le laisser; mais je ne l'écoutai plus, & continuai à l'actionner de toute ma force. Je lui occasionnai des spasmes, des commencemens de crises dont il se réveilloit promptement. Il eut un étouffement violent, mes mains le brûloient, il les trouvoit d'une pesanteur excessive: & comme il conservoit en partie sa connoissance, il souffroit véritablement beaucoup. Je le laissai au bout d'une demi-heure, & le renvoyai chez lui avec injonction de venir me retrouver dans l'après-midi.

Il vint sur les six heures du soir; & pour cette fois il tomba, après un quart d'heure de souffrances, dans l'état de somnambulisme magnétique. Bientôt il se mit à parler sans suite: il vouloit travailler, aller à Soissons. En le calmant (8), il reprenoit sa raison; mais ses souffrances la lui faisoient perdre bientôt. Au bout d'une demi-heure, il devint plus tranquille, & put me rendre compte de son état: « J'ai, me dit-il, une crasse de poussiere sur l'estomac, mêlée avec de la bile recuite; les maux de cœur que je sens tous les matins, viennent du besoin que j'ai de rendre tout cela par le haut; mais comme je ne peux pas vomir, tout est là,

sur mon estomac , comme une croûte épaisse qui va m'occasionner une forte maladie. — Que faut-il vous donner , dans ce moment-ci , pour vous soulager ? — Demain il me faut prendre un vomitif , & je vous dirai après ce qu'il s'ensuivra. — Une demi-heure après , il m'assura que le vomitif du lendemain feroit d'autant plus d'effet , qu'il sentoît que les humeurs se détachotent dans son estomac. C'est , me disoit-il , comme un pot qui bout là-dedans ; & ça me travaille depuis les pieds jusqu'à la tête — La fièvre lui prit , qui , suivant son indication , devoit durer une heure environ ; ce qui effectivement eut lieu.

Vers neuf heures du soir , quoiqu'il fût d'une foiblesse extrême , je le reconduisis chez lui dans l'état magnétique ; & après l'avoir bien fait se réchauffer , je le fis coucher. Il souffroit toujours & se plaignoit beaucoup. Une fois dans son lit , il me pria de le retirer de cet état-là , qui l'affoiblissoit trop ; & je lui ouvris les yeux. Il étoit neuf heures un quart du soir.

Son étonnement , à son réveil , de se trouver dans son lit , sans se ressouvenir de rien depuis qu'il étoit venu me trouver à six heures du soir , fût si grand , qu'il en resta stupéfait & interdit. Il étoit honteux de voir qu'il étoit tombé en crise ; il n'en vouloit rien croire , & demandoit à sa femme si c'étoit vrai qu'on l'avoit fait boire , ajoutant qu'il n'y avoit rien de plus fâcheux que ce qui lui arrivoit là ; qu'il ressembloit à

un

un ivrogne : il en avoit les larmes aux yeux, & ne favoit qu'elle contenance faire. Plusieurs personnes qui se trouvoient avec moi dans sa chambre, avoient beau chercher à le calmer, en lui disant que c'étoit pour lui un bonheur d'être tombé en crise, puisqu'il avoit dit, en leur présence, que sans le Magnétisme il eût fait une maladie terrible, dont peut être il seroit mort, tandis qu'en peu de jours il alloit être totalement guéri ; il n'écoutoit personne, tant il avoit de honte d'avoir perdu connoissance pendant quelques heures. « C'est bon pour des filles » & des enfans, répétoit-il sans cesse, » de tomber en crise ; mais un homme fort » comme moi, cela n'est pas possible. » Le fait est que depuis l'année passée il n'avoit fait que rire & plaisanter du Magnétisme, il n'avoit pas cru du tout aux effets du somnambulisme, & s'en étoit souvent moqué hautement ; de sorte que son petit amour-propre étoit fort blessé d'être obligé de se rétracter. Cet exemple pourra bien se répéter souvent par la suite. Combien je connois de gens qui seroient encore plus honteux que Quentin, si pareille aventure leur arrivoit ! Ce que cependant, malgré toute leur incrédulité, je leur souhaite, à la première occasion, de tout mon cœur.

Il passa la nuit fort tranquillement, & dormit mieux que de coutume. Le lendemain, il prit, à cinq heures du matin, quinze grains d'ipécacuanha, qui le firent vomir quatre fois.

A onze heures, je le mis en crise sans lui

faire éprouver les mêmes maux de cœur & les mêmes effets que la veille ; quoique souffrant, il me parla de son état. Le vomitif n'avoit fait que dégager les premières voies ; il m'en demanda un second pour le lendemain, qui enleveroit le reste de son embarras.

— Croyez-vous, lui demandai-je, être tout à fait débarrassé demain ? — Non, me répondit-il, il me restera encore de la bile ; mais mon estomac & ma poitrine sont trop foibles pour pouvoir prendre un troisième vomitif. La bile partiroit bien, mais il viendrait du sang avec, & cela me feroit plus de mal que de bien—. Au bout d'une heure de crise, il me dit que les humeurs, chez lui, étoient dans un grand mouvement, & que l'état où il étoit les préparoit à s'évacuer le lendemain avec abondance. — Quel vomitif vous faut-il demain ? — Un grain d'émétique dans un verre d'eau ; cela seroit trop fort pour moi dans un autre temps, mais demain, c'est ce qu'il me faut, parce que la bile noire, qui faisoit croûte sur mon estomac, est bien délayée & ne demande qu'à sortir.

Il me parla ensuite du métier qu'il faisoit, lequel étoit contraire à sa santé : il me dit que de sa vie il ne pouvoit se bien porter tant qu'il le continueroit. — Quel est donc votre métier ? — C'est celui de cribleur de blé ; je passe toutes les journées dans la poussière ; j'en avale & j'en respire continuellement ; cela forme des embarras dans ma poitrine & des crasses sur mon estomac ; j'ai des maux de cœur perpétuels : il faudroit, pour me bien

porter, que je me fisse vomir tous les quinze jours ; & vous sentez bien que c'est impossible à faire; les remedes abrégeroient mes jours d'une autre maniere —. Je lui conseillai de quitter ce métier, qui, quoique lucratif en lui-même, lui deviendroit onéreux par les dépenses que lui occasionneroient ses maladies. Il en convint, & me promit de l'abandonner.

Quand je l'eus remis dans l'état naturel au bout de deux heures, il se sentit très-foible, mais sans souffrance. Il avoit eu la fièvre une heure environ pendant le temps de sa crise.

Sur les six heures du soir, je le mis en crise une troisième fois, pendant laquelle il souffrit les mêmes maux que dans les crises précédentes; il eut la fièvre environ deux heures: il me confirma le bon effet de l'émétique qu'il prendroit le lendemain, & me dit que c'étoit la dernière fois que je pouvois le mettre dans l'état où il étoit, parce qu'après sa purgation il ne seroit plus malade.

Comme il savoit écrire, je voulus avoir de lui-même un témoignage plus sûr que toutes nos paroles, qu'il ne croyoit guere, de l'état dans lequel il étoit tombé, & en même temps une preuve de son rétablissement: il y voyoit très-clair à la maniere des somnambules; & il écrivit ce qui suit.

*Je serai guéri demain d'une grande maladie qui auroit duré six semaines & qui sera passée en trois jours (9).*

Ce 4 mai 1785.

LOUIS QUENTIN.

R 2

Sur les huit heures & demi, je le remenai chez lui dans l'état de somnambulisme; & m'ayant dit à neuf heures qu'il s'affoiblissoit trop, je le réveillai. Comme je lui avois demandé auparavant ce qu'il falloit lui donner pour souper, & qu'il ne s'étoit ordonné qu'un bouillon à l'oseille, je lui dictai son ordonnance à son réveil; ce qu'il eut de la peine à croire, disant qu'avec la faim qu'il avoit, il étoit impossible qu'il se fut imposé une diete aussi austere. Au reste, il n'étoit pas plus crédule que la veille; & sans son écrit, qu'il ne put récuser, je crois qu'il eût pu continuer par la suite à soutenir son premier avis: mais son écrit le terrassa tout à fait. *Voilà ce qui me condamne, disoit-il; puisque j'ai écrit cela, il faut bien que je croye aussi tout ce que vous me dites.*

Le lendemain le grain d'émétique lui fit un effet considérable; il rendit des quantités énormes de bile verte & noirâtre. Le soir, il fut très-foible, & le lendemain il se réveilla sans mal de cœur; ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis bien long-temps.

Le dimanche suivant, il prit une médecine, d'après son ordonnance, qui le fit beaucoup évacuer; après quoi il ne devoit plus se ressentir de rien. Mais le lundi matin, on vint réveiller un de mes aides Magnétiseurs, pour lui dire que Quentin souffroit beaucoup de l'estomac & avoit des foiblesses continuelles. *Clément* y fut, & après l'avoir magnétisé & mis en crise, il fut de lui que le samedi après midi, ayant été goûter avec

d'autres ouvriers, il avoit un peu trop mangé, & qu'il en avoit eu une espece d'indigestion ; que la médecine du dimanche n'avoit pas fait, d'après cela, tout l'effet qu'elle devoit faire. A huit heures & demie, il étoit encore dans l'état magnétique ; de sorte que je pus entendre son ordonnance pour la journée & le lendemain : « *Il faudra*, dit-il, *me donner une* » soupe légère à mon dîner ; une heure après, » me faire prendre du petit-lait jusqu'à quatre » heures, & ensuite du bouillon aux herbes, » le plus amer que l'on pourra ; demain, » au lever du soleil, je prendrai un demi-grain » d'émétique dans un verre d'eau ; l'effet en » fera passé à six heures & demie, & à sept » on me mettra en crise, pour dire adieu au » Magnétisme. »

Il n'est pas nécessaire de répéter qu'à son réveil il eut bien de la peine à croire tout ce qu'on lui rapporta de ses paroles ; le bouillon amer lui déplaisoit par-dessus toutes choses.

Néanmoins, après avoir suivi son ordonnance à la lettre, & après être resté une demi-heure dans l'état magnétique, il se réveilla, tout seul, à sept heures & demie ; & depuis, il jouit d'une très bonne santé.

Comme il m'avoit prévenu qu'en continuant son métier de cribleur de blé, il couroit le risque de retomber souvent malade, je l'ai engagé à changer d'état ; c'est à quoi j'ai eu beaucoup de peine à le déterminer : aujourd'hui il est garçon jardinier & depuis.

huit mois qu'il est guéri, il n'a ressenti aucun symptôme de sa maladie passée.

On a vu, dans le détail ci-dessus, l'espece de honte & de chagrin qu'éprouva Quentin lorsqu'il s'apperçut, la première fois, qu'il étoit tombé dans l'état de somnambulisme magnétique; il ne pouvoit se le persuader, malgré la quantité d'exemples qu'il avoit eus d'un pareil effet sur beaucoup d'autres paysans de son village & des environs: *C'est bon pour des enfans, pour des femmes*, disoit-il, *de tomber en crise: mais moi! un homme fort comme moi!* Cet aveu si marqué de son incrédulité fut, je l'assure, une excellente leçon pour moi. Comment, me suis-je dit, ai-je pu être assez inconfidéré, *assez fou même*, pour m'imaginer pouvoir persuader des personnes instruites ou prétendant l'être; des Médecins, des Académiciens, & quantité d'autres gens prévenus ou indifférens; & par-dessus tout cela, n'ayant aucune raison déterminante de confiance en moi, tandis que je n'ai pas pu seulement persuader les paysans de mon village? Aujourd'hui même encore il en est parmi eux qui se moquent de leurs camarades somnambules. Cependant, malgré toute leur prévention, à mesure que quelques-uns d'entre eux tombent malades, ils n'en viennent pas moins metrouver: mais si par hasard ils deviennent dans l'état magnétique, ils en sont tout aussi confondus & humiliés que l'étoit Quentin. Enfin, je suis certain que jusqu'à ce que, dans chaque maison du vil-

lage de Buzancy, il y ait eu un individu somnambule, il y restera encore des incrédules aux effets du Magnétisme animal.

Cet exemple doit, ce me semble, calmer le zèle un peu trop ardent, & rendre plus indulgent sur l'incrédulité de la multitude, certains magnétiseurs qui s'efforcent en vain de la persuader.



*Cure de maux d'estomac depuis un  
mois.*

**L**E nommé Jean-Louis *Thuillier*, Maître d'école du village, est venu me trouver le matin du Samedi 6 Mai, se disant souffrant depuis huit jours de l'estomac, au point de ne pouvoir ni travailler ni chanter à l'église.

Je le fis toucher par Clément, qui lui causa beaucoup d'émotion : le malade trouva sa main pesante sur l'estomac. L'émanation magnétique lui parut désagréable, ainsi que l'eau qu'on lui donna à boire. Au bout d'une demi-heure, il prétendit sentir son mal descendre dans le ventre; après quoi il s'en alla.

Sur les sept heures du soir, Clément n'y étant pas pour suivre sa cure, je le magnétisai moi-même, & au bout d'un quart d'heure je le mis en crise magnétique. Il nous raconta alors l'histoire de sa maladie, qui, nous dit-

il , ne feroit pas longue ; car tout fon mal étoit defcendu dans le ventre , & étoit tout prêt à en fortir. — Quelle efpece d'humeur , lui demandai-je , avez-vous à rendre ? — C'est , me répondit-il , de labile d'une finguliere couleur ; elle eft jaune & rouge : je n'ai jamais rien vu comme cela. — Toujours dans l'état magnétique , il continua de nous dire qu'il étoit bien aife de fe voir guéri fans être tombé en crife , parce qu'on fe moquoit beaucoup de cela dans le village , & qu'il auroit été bien fâché que cela lui fut arrivé. — Comment , lui demandai-je , fi vous étiez tombé en crife , eft-ce que vous feriez fâché qu'on vous le dit après ? — Oui , Monsieur , bien fâché , car ils fe moqueroient tous de moi ; & puis demain dimanche , à la grand'Meffe , j'aurois peur d'y tomber au milieu de l'églife ; cela m'inquiéteroit beaucoup. — Mais vous êtes en crife dans ce moment-ci ; eft-ce que vous ne vous en appercevez pas ? — Penfiez que non , que je n'y fuis pas. On a les yeux fermés quand on eft en crife , on n'y voit goutte ; au lieu que moi , j'y vois très-clair (\*) : ah ! j'avois affez peur d'y tomber ; mais à préfent je vois bien qu'il n'eft pas néceffaire de tomber en crife pour être guéri. — Je fuivis avec lui une conversation affez longue , qui m'amufa d'autant plus , que fa maladie ne m'inquiétoit guere. Néanmoins , pour ne pas lui caufer de diffrac-

---

(\*) Remarquez qu'il avoit toujours les yeux fermés.

tion à la grand'Messe du lendemain , je le réveillai sans le tirer de sa place ; & une fois dans l'état naturel , je le confirmai dans l'idée qu'il avoit de n'être pas tombé en crise.

Une chose l'inquiétoit cependant ; c'est qu'il n'avoit aucun souvenir d'être sorti de sa maison pour me venir trouver. Il se rappeloit bien qu'à six heures & demie sa femme lui avoit dit d'aller au château ; mais il ne savoit pas comment il y étoit venu : depuis le moment de sa détermination à venir se faire magnétiser , jusqu'à celui de son réveil , il n'avoit mémoire de rien : aussi se trouva-t-il fort étonné d'être dans ma chambre. Cependant il étoit si loin de croire être tombé en crise , qu'il s'en alla sans que cette idée lui vînt à l'esprit.

Le lendemain , dans la matinée , il fut rencontré , dans une maison du village , par quelqu'un qui l'avoit vu la veille en crise. Il se félicitoit d'avoir été guéri aussi vite , & cela sans avoir fermé les yeux comme les autres. Il raconta qu'il avoit rendu une très-grande quantité de bile jaunâtre. La personne qui l'entendoit lui demandoit , s'il n'y en avoit pas eu de rougeâtre aussi. Il resta assez surpris , & avoua que c'étoit vrai ; mais qu'il n'osoit pas faire tous ces détails , & qu'il étoit bien étonné qu'on sût cela.

Après la grand'Messe , il revint pour se faire magnétiser ; mais , à ma grande surprise , après m'être donné beaucoup de peine , je ne pus parvenir qu'à lui occasionner un peu de chaleur. Je ne crus pas alors avoir de ménagemens à garder avec lui ; & en lui racontant

beaucoup de détails qu'il m'avoit fait la veille, je le laissai persuadé qu'il étoit devenu, comme bien d'autres, dans l'état magnétique, & je lui conseillai de n'en pas être honteux. Il s'est depuis très-bien porté, & a voulu me donner le certificat ci-joint.

« Je souffigné Jean-Hubert-Thuillier, Clerc  
 » laïque de la paroisse de Buzancy, certifie  
 » avoir été guéri d'une bile recuite sur l'es-  
 » tomac, qui, depuis un mois, m'empêchoit  
 » de pouvoir souffrir aucune nourriture;  
 » laquelle guérison s'est opérée chez moi,  
 » après être resté deux jours au traitement du  
 » magnétisme. A Buzancy, ce 9 Juin 1785.  
 » Signé, JEAN-HUBERT THUILLIER ».

J'ai remarqué, dans plusieurs malades devenus somnambules magnétiques, le même phénomène que m'a présenté le sieur Thuillier; je veux parler de cet oubli total d'un temps quelconque, plus ou moins long, avant le moment de tomber en crise. Cet effet ne m'a jamais paru avoir lieu que la première fois qu'on tombe dans l'état magnétique. Thuillier se ressouvenoit à merveille, une fois réveillé, de tout ce qu'il avoit fait dans la journée; d'avoir tenu son école le matin, après dîner avoir été dans les champs, être revenu mettre son âne à l'écurie, & avoir dit à sa femme qu'il falloit qu'il se rendît au château à six heures; depuis lors, me disoit-il, *je ne me souviens de rien, je ne sais pas où j'ai passé pour venir ici*; de sorte donc

qu'on pourroit conclure que , dès le moment que Thuillier s'étoit déterminé à venir se faire magnétiser , il étoit entré déjà dans le commencement de l'action qui devoit se terminer par le somnambulisme.

Quentin , avant lui , m'avoit présenté la même singularité la première fois qu'il étoit tombé en crise magnétique. Quant au Maître d'école de mon village , j'avoué que j'ai été un peu fâché de ne le pouvoir plus rendre somnambule une seconde fois. Je n'avois pas voulu , par condescendance pour lui , le faire écrire dans sa crise , de crainte de lui donner de l'inquiétude à son réveil ; & cependant j'aurois été charmé d'avoir de sa main une preuve écrite , qui pour le reste des payfans , eût été plus convaincante que toutes celles qu'ils avoient eues jusqu'alors.



*Cure d'obstruction & de dépôt fixé dans le corps , saignemens de nez habituels , douleur vague dans la tête & dans le cou , & foiblesse universelle depuis huit ans.*

**L**E nommé Henri Caron , ancien Postillon de la poste de Vivrai , âgé de vingt-neuf ans , de la paroisse de Baune , proche Neuilly-Saint-Front , est venu , le jour de l'Ascension ,

pour me consulter. Catherine Montenescourt ; étant en état magnétique , le toucha ; & après avoir reconnu & détaillé son mal , elle me dit que ce malade ne seroit pas huit jours au traitement , sans être guéri radicalement.

Cet homme , fort content de cette consultation , s'en retourna chez lui pour arranger ses affaires , & ne revint que huit jours après , qui étoit le Mercredi 12 Mai.

J'étois ce jour-là à l'arbre de la fontaine , & je l'y magnétifai. Dès cette première fois il s'endormit , se plaignit du mal que je lui faisois , & fut fort sensible aux émanations magnétiques. Depuis lors , jusqu'à sa parfaite guérison , le froid m'empêcha de revenir à mon arbre , & je le traitai dans une chambre , avec les autres malades que j'avois alors.

La maladie de *Caron* avoit huit à neuf ans d'ancienneté ; il avoit reçu alors un coup de pied de cheval dans le creux de l'estomac ; un dépôt d'humeurs s'y étoit formé , & pendant cinq mois il n'avoit pu sortir de son lit. Au bout de ce temps , l'abcès avoit crevé intérieurement ; sa poitrine s'étoit remplie , & il avoit rendu , sans efforts , une quantité considérable de pus par la bouche. Il lui fut donné , dans ce temps , une médecine qui arrêta les vomissemens & fixa l'humeur dans le corps. Depuis ce temps il n'avoit point d'appétit , ne pouvoit travailler qu'avec peine à la terre , ayant été obligé de quitter le métier de postillon , & il sentoit des douleurs habituelles & très-fortes au-dessous des côtes & à la chute de l'estomac ; son ventre étoit

dur ; on y découvroit une obstruction bien caractérisée , que l'on ne pouvoit toucher sans le faire beaucoup souffrir. Depuis cinq ans , un nouveau mal le tourmentoit doublement ; il lui avoit pris des saignemens de nez très-fréquens , avec des douleurs de tête habituelles , & il prétendoit avoir des rhumatismes dans les oreilles & dans le cou.

Dès le lendemain de son arrivée , cet homme devint en crise magnétique complete , & me présenta tous les caractères les plus marqués du somnambulisme. L'émanation magnétique , partant de ma main seule à une certaine distance , le faisoit beaucoup souffrir , de quelque côté que je l'actionnasse , & tout l'effet s'en portoit à son obstruction. Lorsque je me servois d'une bouteille de verre , il souffroit davantage , & disoit que son mal bouillonoit dans son corps , & cherchoit à se détacher.

Deux fois par jour je le mettois ou le faisois mettre en crise , & il m'apprenoit , chaque fois , l'effet salutaire que l'on produisoit en lui.

Dès le deuxième jour , il découvrit la cause de son mal de tête & de ses saignemens de nez. — Je vois dans ma tête , me disoit-il ; mais pour dans mon corps je n'y vois rien du tout. Je sens bien que mon mal veut descendre ; mais je ne le vois pas. — Quelle est donc la cause , lui demandai-je , de vos saignemens de nez ? — Je ne l'avois pas su jusqu'à présent , me répondit-il , Monsieur , non plus que celle de mes douleurs de tête.

Ce n'est pas des rhumatismes, comme je vous l'ai dit au moins, mais c'est de l'humeur de mon corps qui a remonté dans ma tête; cette humeur-là s'est tournée en eau : j'ai comme une boule d'eau dans la tête, qui échauffe de temps en temps le cerveau, & m'occasionne des saignemens de nez. — Et vos douleurs dans les oreilles & dans le cou ? — C'est aussi causé par cette boule d'eau. — Croyez-vous que le magnétisme vous en guérisse ? — Oui, Monsieur, l'humeur de ma tête partira en même temps que celle de mon corps. Tous les jours je vais déjà rendre de l'eau par les yeux & par le nez. — Et quand serez-vous guéri ? — Je n'en fais rien ; car je ne vois pas mon corps —.

Il fallut donc m'aider encore de mon *Médecin* ordinaire, & je mis *Catherine* en consultation avec lui. Elle lui ordonna une médecine pour le Lundi, après m'avoir assuré que *Caron* seroit guéri dans les huit jours, comme elle l'avoit annoncé la première fois. Elle tomba d'accord avec lui sur la cause de ses maux de tête, & m'ajouta qu'il ne falloit pas s'attendre que cet homme vît jamais l'intérieur de son corps.

Je me servois de bouteilles pour renforcer l'action magnétique que je portois sur le siège du mal de ce malade. Il en éprouvoit beaucoup de souffrances ; mais il les supportoit patiemment, vu l'effet avantageux qu'il en éprouvoit. Son embarras bouillonna & se fondoit petit à petit ; puis, à la fin de chaque crise, il lui sembloit, dans son état naturel, que son mal étoit descendu.

La première médecine lui avoit déjà fait rendre une forte partie de son humeur. Catherine, le Mardi soir, étant dans l'état magnétique, lui en ordonna une seconde pour le mercredi 19 Mai. « Le reste du dépôt, dit-elle, est prêt à partir; deux jours de plus de magnétisme l'en débarrasseroient bien tout à fait; mais puisqu'on peut le débarrasser plutôt, autant vaut-il le faire : une médecine demain va le guérir radicalement ». Puis s'adressant à Caron lui-même, qui alors étoit dans l'état naturel, elle le prévint, en riant, de ne pas s'effrayer de ce qu'il rendroit le lendemain; que cela lui paroîtroit bien extraordinaire, mais que ce seroit tout simplement la poche de son dépôt qui sortiroit à la fin de l'effet de sa médecine.

Le Mercredi, Caron prit donc médecine, & je ne le revis que vers six heures du soir : il avoit tant évacué toute la journée, qu'il étoit un peu foible. Sa première parole fut de me dire : — Ah ! Mademoiselle Catherine avoit bien raison hier de me dire de ne pas m'effrayer : si je n'avois pas su ce que c'étoit, j'aurois cru que mes boyaux étoient déchirés, & que j'en avois rendu une partie, &c.

— . . . . Je suis bien foulagé, m'ajouta-t-il : je crois, Monsieur, que me voilà guéri. — Voyons, lui dis-je, nous allons savoir cela bien vite : si vous ne tombez plus en crise, c'en sera la preuve —. Clément le magnétisa, & l'y fit pourtant tomber, quoiqu'avec plus de peine qu'à l'ordinaire.

Vers huit heures du soir, lorsque je le ques-

tionnai sur sa fanté, il m'apprit sa guérison radicale. « Je n'ai plus rien dans le corps ni dans la tête, me dit-il. A neuf heures & demie je me réveillerai avec la colique, ce sera le reste de ma médecine qui partira, & puis après je n'aurai plus qu'à vous remercier; demain je ne pourrai plus tomber en crise. » Je m'apprêtois à le voir se réveiller tout seul à l'heure qu'il m'avoit indiquée, & je ne comptois pas lui faire d'autres questions, quand, de lui-même, il se mit à me parler de la sorte. — Monsieur, j'ai une grace à vous demander. — Quelle est-elle, Caron? Si je puis, je vous l'accorderai. — Ce n'est qu'autant que cela ne nuira pas à la conclusion de ce que vous faites. — Qu'est-ce encore? — J'aurois envie de partir demain matin pour Notre Dame de Liesse, afin d'aller y remercier Dieu de ma guérison, & le prier pour vous, pour M. Ribault, M. Clément, & Mademoiselle Catherine, qui tous m'ont fait du bien. Mais dites-moi bien franchement si vous approuvez mon dessein; car si cela nuisoit, me répéta-t-il, *à la conclusion de ce que vous faites, je n'irois pas.* — Vous pouvez, lui répondis-je, faire sur cela ce qui vous convient: bien loin de nuire à la conclusion de ce que j'ai fait pour vous, je pense que vous n'avez rien de mieux à faire que de remercier Dieu de votre guérison. Vous le pouvez, à ce que je pense, aussi bien chez vous que par-tout ailleurs; mais puisque votre dessein est d'aller à Notre-Dame de Liesse, vous en êtes le maître, &

nous

nous acceptons tous l'offre que vous nous avez faite. — Hé bien, je partirai demain à la pointe du jour. Il y a quatorze lieues d'ici à Notre-Dame de Liesse. Depuis huit ans, je ne pouvois faire une lieue sans être oppressé & sans m'arrêter pour souffrir ou pour saigner du nez; au lieu de cela, demain je ferai le chemin bien à mon aise dans la journée. Après demain matin je ferai mes prières, & vous me recevrez ici Samedi matin, en passant pour m'en retourner à mon village —. L'on pense bien que la première idée qui me vint tout de suite, fut que cet honnête payfan avoit, depuis long-temps, la résolution d'aller à Notre-Dame de Liesse, & que dans ce moment il lui prenoit un ressouvenir de sa dévotion; ce qui me fit lui demander si, dans son état ordinaire, il avoit eu le même projet de pèlerinage. « Je n'en fais rien, me répondit-il; mais je crois qu'oui, puisque je l'ai à présent: cependant, de crainte que je ne l'oublie, je vous prie bien, si-tôt que j'aurai les yeux ouverts, de me le rappeler, & de me répéter tout ce que je viens de vous dire. » Je le lui promis, & le laissai tranquille.

A neuf heures & demie, il me demanda de l'aider à se réveiller; ce que je fis. Si-tôt qu'il eut les yeux ouverts, sa première parole fut qu'il avoit la colique, & qu'il me prioit de le laisser s'en aller. Je lui annonçai sa guérison radicale, & lui dis que cette colique alloit bientôt se passer, pour après cela ne plus souffrir du tout. — Mais, lui demandai-je, ne devez-vous pas aller quelque part demain?

— Oui, Monsieur, s'il plaît à Dieu, puis-que je suis guéri; je compte partir demain matin pour Baune.— Quoi, vous n'avez pas le projet d'aller quelque part auparavant? — Non pas que je sache. — Mais cherchez bien dans votre tête, si vous n'avez pas un endroit à aller auparavant que de retourner chez vous. — Ah! oui, Monsieur, c'est vrai; je compte passer par Essonne qui n'est qu'à une lieue de chez nous.— Ce n'est pas encore cela.— Je ne fais, me dit-il, ce que vous voulez me dire; car je n'ai pas d'autre projet que de m'en retourner chez nous, & de travailler, si je le puis, pour gagner ma vie —.

Je n'en pus tirer autre chose: cet homme n'avoit plus la moindre idée de ce qu'il venoit de me dire il n'y avoit pas une demi-heure. Je fus obligé de lui répéter ses propres paroles, & de lui dire qu'il s'étoit envoyé lui-même à Notre-Dame de Liesse; qu'il falloit qu'il partît le lendemain dès la pointe du jour, & s'en allât remercier Dieu de sa guérison, ainsi que le prier pour les personnes qui lui avoient fait du bien. Il demeura fort étonné & interdit de cette nouvelle; mais ensuite il me dit qu'il lui suffisoit que je l'assurasse qu'il avoit résolu ce pèlerinage dans sa crise, pour qu'il l'exécutât avec plaisir, & qu'il partiroit le lendemain. Sa colique le tourmentoit beaucoup, & je le laissai sortir.

Le lendemain, Jeudi, il partit donc comme il me l'avoit promis, & le Samedi suivant, à dix heures du matin, je le vis entrer dans ma chambre avec sa cocarde & sa plume de péle-

rin. Il avoit fait le voyage de Notre-Dame de Lieffe le plus lestement du monde ; plus de saignemens de nez , plus d'oppression ; sa joie & son bonheur de se sentir aussi leste ne peut se rendre. Avant de me quitter , il voulut me donner ses ornemens de pèlerin , « parce que , me dit-il , ils vont croire dans mon pays que c'est à Notre-Dame de Lieffe que j'ai été guéri : j'aurai beau leur assurer que non , ils ne me croiront pas. » Je l'assurai qu'il m'étoit fort égal qu'on attribuât sa guérison à son pèlerinage ; qu'il pouvoit garder ses plumets , & laisser croire tout ce que l'on voudroit ; que , quant à moi il me suffisoit de le voir parfaitement rétabli. Je lui souhaitai continuation de bonne santé ; & après avoir embrassé de bon cœur tous ses Médecins , il est parti , bien résolu de faire encore les huit lieues qu'il y a d'ici chez lui dans la journée ; ce que je ne doute pas qu'il n'ait fait très-aisément. Je n'en ai pas entendu parler depuis.



La maladie de *Caron* étoit , sans contredit , du genre de celles qu'on peut appeler *chroniques* , puisqu'elle datoit de huit ans d'ancienneté : la guérison s'en est opérée cependant dans le court espace de huit jours. J'attribue cette promptitude à l'état de souffrance habituelle où étoit cet homme : la Nature chez lui ne s'étoit pas encore amortie ; elle faisoit continuellement des efforts pour se dé-

barrasser de ses obstacles. Il est à croire que ce combat n'auroit pas duré long-tems encore, & se feroit terminé au désavantage du malade.

Un état de langueur, de mal-aïse universel, de foiblesse totale, est ordinairement la suite de pareilles maladies longues & douloureuses, que les moyens ordinaires de la Médecine n'ont pu soulager. Dans ce dernier cas, l'on auroit tort de s'attendre à des succès aussi prompts par le Magnétisme, que ceux que j'ai obtenus à l'égard de *Caron*.

Cet homme étoit d'une sensibilité singulière aux effets du Magnétisme. Je ne pouvois rien toucher de ce qui l'approchoit, qu'il ne s'en aperçût sur le champ; ses mouchoirs, ses vêtemens lui sembloient dès-lors insupportables; il s'en débarrassoit comme de choses qui lui auroient exhalé une odeur empestée. Si je touchois le siège sur lequel il étoit assis, il étoit obligé de s'en éloigner sur le champ. Cette susceptibilité est toujours un très-bon signe pour la promptitude des cures; & si l'on ne se permettoit pas d'abuser quelque fois de l'état singulier de pareils individus, pour satisfaire une vaine curiosité & faire ce qu'on appelle *des expériences*, on obtiendrait plus souvent des guérisons promptes & assurées, qui, pour *de bons magnétiseurs*, doivent toujours être les seuls résultats desirables.



*Cure d'une obstruction au creux de l'estomac , à la suite d'un effort.*

**L**E nommé Charles-François *Amé*, âgé de quatorze ans , de la paroisse de Chacrise , Manœuvre-Maçon de son métier , est venu , le 4 Mai , sur les deux heures après midi , se faire magnétiser pour un mal de dents qu'il ressentoit depuis midi. J'étois à table ; de sorte que Ribault entreprit de le guérir , & le magnétisa. Au bout d'un quart-d'heure , il vint me dire que ce petit garçon étoit tombé en crise entre ses mains. Nous jugeâmes qu'il falloit qu'il eût d'autres maux que celui qu'il nous avoit déclaré. Pendant le temps que Ribault dina , il me le laissa entre les mains. Ce petit malade ne ressentoit plus de maux de dents , & étoit très-foible. Sur la question que je lui fis où étoit le siège de son mal , il me répondit qu'il y avoit un an qu'en portant des pierres sur son estomac , il s'étoit donné un effort , & que depuis six mois il s'y étoit amassé de l'humeur ; ce qui lui occasionnoit des maux d'estomac habituels. — Croyez-vous guérir bientôt ? lui demandai-je. — Qui, Monsieur , me répondit-il en me prenant la main. Après demain , à quatre heures & demie du soir je serai guéri —. La suite de ses indications fut qu'il ne falloit le magnétiser

que deux fois ; savoir , le lendemain à dix heures & demie , après être resté attaché à l'arbre depuis sept heures du matin , & une seconde fois le sur lendemain. Il demanda , au bout de trois quarts d'heure , que Ribault vînt le fortir de sa crise ; ce qui fut fait.

Le lendemain , Vendredi , il fut se mettre à l'arbre à l'heure indiquée par lui ; & à dix heures & demie Ribault l'y mit en crise en moins de deux minutes. Si-tôt qu'il y fut , il recommanda bien qu'on ne l'y laissât pas plus d'une demi-heure ; il ne falloit pas le quitter un seul instant , indiquant lui-même les endroits où il étoit bon de le magnétiser , soit en frottant , soit en actionnant une partie ou l'autre de son corps. Il ordonna qu'à neuf heures & demie précises on le magnétisât une seconde fois , & le Samedi à sept heures du matin (\*) ; qu'à onze trois quarts , le Samedi , son mal de dents lui reprendroit , qu'alors il falloit qu'on le touchât pour le lui faire passer ; ce à quoi l'on parviendroit , mais sans pouvoir le mettre en crise , & qu'à deux heures il seroit magnétisé pour la dernière fois.

A neuf heures & demie , Ribault le mit en crise en aussi peu de temps que le matin. Nous fûmes témoins de cette crise , & pûmes lui faire différentes questions : il ne me répondoit pas plus qu'à un autre ; de sorte qu'il fallut que je me fisse mettre en rapport avec

---

( \*) Ceci contrarioit son premier apperçu.

lui par Ribault; après quoi je lui demandai si je ne pourrois pas continuer à le magnétiser. « Non pas, me répondit-il, il faut que ce soit toujours le même; M. Ribault a commencé, il faut qu'il me finisse. » Comme il indiquoit très-ponctuellement les heures, tant de sa crise que de son réveil, je lui fis la question, s'il étoit nécessaire de suivre en cela ses indications — Très-nécessaire, me répondit-il; si on ne les suivoit pas, cela me feroit beaucoup de mal.— En est-il de même pour tous les malades? — Non, il y en a beaucoup à qui cela ne feroit rien; mais quand ils le demandent, il ne faut jamais y manquer. — Pourquoi faites-vous lever & baisser la main sur votre estomac? — C'est le mal qui m'indique cela. Quand on leve la main, cela tire le mal, & quand on la baisse, cela l'appaie, quand on le frotte, ça le fait bouillonner. — Sentez-vous quelque chose qui entre en vous quand on vous magnétise? — Non, me dit-il, il n'entre rien; mais cela me soulage & me fait du bien.—

Au bout d'une demi-heure, il fit regarder à la montre, parce qu'il étoit sûrement tems de l'éveiller; ce qui fut fait à la minute.

Le Samedi, à sept heures du matin, il fut mis en crise comme ci-dessus, & demanda qu'on ne l'y laisât que trois quarts d'heure; il avoit grand soin, comme la veille, de diriger tous les mouvemens de son Magnétiseur. Comme il avoit l'air de souffrir beaucoup, on ne lui faisoit aucune question. Au bout de dix minutes s'ennuyant apparemment du

silence qu'on observoit avec lui, il demanda pourquoi l'on ne lui parloit pas. Alors on se permit de lui faire des questions.

— Voyez - vous bien votre mal ? — Oui, il est comme un tourbillon d'humeurs qui tourne dans mon estomac. — Pourriez-vous voir celui des autres ? — Non pas aujourd'hui ; hier je l'aurois pu si vous l'aviez voulu. — Cette humeur est-elle venue si-tôt que l'effort s'est fait ? — Non, mais seulement six mois après. — Si l'on vous eût magnétisé avant que le dépôt se fut formé, eussiez-vous tombé en crise ? — Non, parce que ce n'est qu'à cause de l'humeur que je puis y tomber. — C'est donc l'humeur qui fait tomber en crise de somnambulisme ?

— Oui, pour peu qu'il y en ait, on peut y tomber. — Pourroit-on se mettre soi-même dans l'état où vous êtes ? — Cela seroit très-difficile : pour moi, je pourrois bien, en allant à l'arbre & l'embrassant pendant cinq minutes, y tomber tout seul. — Est-ce que tous les arbres ont cette propriété ? — Non.

— D'où vient donc cette vertu particulière à l'arbre de la fontaine ? — C'est que M. de P. la lui a donnée. — Comment existe-t-elle dans l'arbre ? — *Elle produit dans les racines, & monte avec la sève.* — Quand Ribault vous a mis en crise, est-ce par sa vertu particulière, ou par celle de M. de P ? — C'est par celle que M. de P. lui a donnée. — Mais si, lorsque vous êtes venu pour la première fois, tout autre vous eût magnétisé, vous auroit-il mis en crise ? — Oui, s'il avoit eu les principes.

Il avoit grand mal à la tête. Interrogé d'où lui venoit ce mal : — De l'estomac , répondit-il. — Est-ce qu'il y a une communication entre l'estomac & le cerveau ; — Oui. — Qu'est-ce que c'est ? — C'est un tuyau. — Quel chemin prend-il — ? Alors il indiqua , pour toute réponse , le chemin du *grand sympathique* gauche. Interrogé par où il voyoit son mal : — Par le bout des doigts. — Il faut donc que vous vous touchiez pour connoître votre mal ? — Oui. — Pourroit on vous réveiller avant l'heure que vous avez indiquée ? — Non , cela seroit impossible ; je le pourrois moi-même en me frottant les yeux bien fort ; mais cela me feroit mal —.

Au bout de trois quarts d'heure , il se fit réveiller comme à l'ordinaire , après avoir dit qu'il falloit qu'il fut à l'arbre ou au baquet jusqu'à dix heures & demie.

A onze heures trois quarts précises , le mal de dents lui prit , qui céda , en un quart d'heure , à l'effet du magnétisme , sans que l'on ait pu le mettre en crise.

A deux heures , il fut mis en crise pour la cinquième fois , & demanda à y rester trois quarts d'heure. Ses réponses étoient si intéressantes , & nous étions si sûrs de ne pas lui nuire , que nous lui fîmes les questions suivantes. La première lui fut faite par Ribault ; savoir , si je pourrois le toucher pendant qu'il iroit dîner. « Oui , lui répondit-il , si vous le voulez ; mais pas plus d'un quart d'heure. » Pendant ce tems , je fus

obligé de suivre toutes ses indications, comme Ribault avoit coutume de faire, & il m'indiqua différentes manieres de magnétiser auxquelles je n'étois point accoutumé. Le quart d'heure expiré, ne voyant pas Ribault, il le demanda avec impatience, & je le remis entre ses mains.

Comme il m'avoit fait mettre plusieurs fois le pouce sur son front, il lui fut demandé si l'effet étoit plus fort qu'avec la main entiere.

—Oui, répondit-il, il est plus violent. — Quel est donc le doigt le plus fort de toute la main? C'est le pouce, ensuite le petit doigt, puis les deux intermédiaires, & celui du milieu, nul; que, quant à sa vision par les doigts, c'étoit la même chose. — Comme Ribault magnétisoit un sourd, il lui demanda la maniere la plus avantageuse de le toucher. « C'est avec le pouce d'une main dans l'oreille & le petit doigt dans l'autre. » Le petit *Amé* voulut ensuite qu'on me laissât seul avec lui, pour me communiquer un secret qu'il ne pouvoit dire qu'à moi. Tout le monde étant rentré, il fit entendre à Ribault que c'étoit une espece de grace qu'il m'avoit faite de se laisser toucher par moi pendant un quart d'heure.

Au bout du temps marqué, il se fit sortir de crise, après avoir demandé qu'on l'y remît encore à quatre heures moins un quart jusqu'à quatre heures; que jusqu'à quatre heures & demie on le mît au baquet avec d'autres malades, & qu'alors il seroit totalement guéri. Ces deux indications furent sui-

vies à la lettre ; & le lendemain , ne souffrant plus du tout , il fut impossible à Ribault de produire sur lui le moindre effet (10).



La suite du traitement très-court du petit *Amé* présente le meilleur exemple à suivre pour la conduite d'un malade devenu somnambule. Avant lui , je n'avois pas imaginé qu'il fut aussi avantageux , & même aussi nécessaire de consulter les êtres magnétiques sur les heures comme sur la durée de leur crise ; c'est au petit *Amé* que je dois cette perfection ; & depuis je n'ai pas manqué de suivre à la lettre la marche qu'il m'a indiquée dans toutes les occasions.

Ce même enfant m'a bien confirmé aussi dans l'idée que j'avois de la nécessité de ne point mêler dans un traitement l'action de plusieurs Magnétiseurs. *C'est Ribault qui m'a commencé* , me dit-il , *il faut qu'il me finisse*. L'esprit de politique & d'intérêt ne lui avoit certainement pas dicté cette réponse , mais bien la sensation impérieuse de son bien-être.

Cette difficulté de conserver l'unité de principe dans les traitemens nombreux , administrés par une société de Magnétiseurs , me porte à les regarder comme très-équivoques. Il est si difficile de soumettre les opinions & les actions de plusieurs à la volonté d'un seul ! Aussi remarque-t-on qu'il s'opere moins de cures satisfaisantes dans les traitemens publics que dans les traitemens particuliers.

Un seul magnétiseur , je le sens bien , ne peut pas soigner vingt-cinq malades ; & lorsque son humanité le porte à ne refuser personne , il lui faut bien quelqu'un pour l'aider : mais dans ce cas je le répète , il ne doit s'entourer absolument que de gens qui lui soient subordonnés. La diversité des opinions apporte tellement de contrariété dans les actions , qu'à moins d'avoir avec soi un être absolument passif , on n'obtiendra jamais , en commun , des succès bien éclatans.

Au reste , l'expérience apprendra , peut-être avant peu , qu'il est plus avantageux de ne pas réunir beaucoup de malades ensemble. Le baquet n'est pas de première nécessité , & l'on est toujours assez fort pour magnétiser un seul malade. Je connois plusieurs magnétiseurs qui agissent ainsi d'une manière isolée , & qui obtiennent les résultats les plus satisfaisans. S'ils veulent employer le renforcement de la chaîne , ils la font former par les parens ou amis du malade. L'effet de cette chaîne n'en devient que plus efficace , étant composée de gens tous sains & bien portans.

Ce que le petit *Amé* m'a dit sur les différentes propriétés des doigts de la main pour faire ressentir plus ou moins d'effet à un malade , m'a singulièrement frappé. M. Mesmer nous avoit dit la même chose , & certes ce jeune enfant n'en pouvoit avoir la moindre idée. Si ce phénomène a véritablement lieu , ce ne sera que par la conformité des rapports des somnambules que nous pourrons en avoir la certitude ( 11 ).

Quant à la vision des somnambules , elle varie beaucoup. Le petit *Amé*, par exemple , disoit avoir besoin de ses doigts pour voir , ou plutôt pour sentir où étoit son mal. C'est le seul qui m'ait offert cette particularité ; tous les autres , sans ce moyen , savent très-bien se connoître , & se servent également du mot *voir* , à la place de celui *savoir* ou *sentir* telle ou telle chose. Il faut cependant se rappeler que ce sont ici des paysans qui parlent. Lorsqu'il m'est arrivé de mettre des personnes instruites , ou que l'éducation mettoit dans le cas d'apprécier le sens des mots dans l'état de somnambulisme magnétique , je les ai toujours entendu accuser la pauvreté de la Langue pour exprimer leur sensation , & pour l'ordinaire se servir du terme de *savoir être bien sûres de ce qu'elles me disoient* , sans pouvoir trouver de mots assez significatifs pour rendre leurs idées.

Quoi qu'il en soit de l'espece de sensation que , dans l'état de somnambulisme , la classe d'hommes la plus simple désigne sous le terme de *voir* , je crois que le phénomène de notre vision , dans l'état naturel , peut nous en donner un léger aperçu. Notre vision n'est autre chose qu'une sensation que nous procurent les objets extérieurs : c'est par le canal des nerfs que nous viennent toutes les sensations ; & de tous nos nerfs , il n'est que celui qu'on nomme *optique* , qui , par sa susceptibilité , puisse nous procurer la sensation de la vision. Tous les objets extérieurs néanmoins se présentent également aux autres

nerfs ; mais à moins d'un tact immédiat ; ils n'y produisent aucun effet. Si donc, dans l'état de somnambulisme, dans cet état si peu connu, quoiqu'infiniment commun, il en arrive tout autrement ; si le somnambule, quoiqu'avec les yeux hermétiquement fermés, marche, évite les obstacles qui se rencontrent, lit, écrit, & fait enfin autant & même plus de choses qu'il n'en pourroit faire dans son état naturel, il faut bien certainement qu'il voie, non pas par le nerf optique, puisqu'il est caché, mais par d'autres nerfs devenus d'une susceptibilité, telle qu'ils rapportent à son ame une sensation absolument analogue à celle de la vision. Comment s'opere cette vision ? quels sont les nerfs qui la procurent dans cet état singulier ? C'est ce que je ne puis hasarder de déterminer ; mais à coup sûr ce phénomène existe, puisque, sans cela, les somnambules ne verroient pas. Or, je ne pense pas que personne puisse leur refuser cette propriété.



*Cure de coliques fréquentes depuis quatre ans, après une couche difficile.*

**L**A nommée *Charlotte*, femme *Vidron*, étoit sujette à des coliques affreuses ; elle jettoit les hauts cris, se rouloit par terre,

& ses crises de souffrances finissoient par un accablement très-grand.

Il y avoit quatre ans que cette femme étoit attaquée de cette maladie, dont elle ignoroit absolument la cause.

Le lundi, 16 Mai, je l'ai magnétisée & l'ai fait tomber en somnambulisme magnétique. Comme elle souffroit beaucoup dans cet état, & qu'elle même ne pouvoit pas encore me rendre un compte exact de sa situation, je consultai une fille, aussi somnambule, qui me détailla ainsi sa maladie. « Cette femme, me dit-elle, a un embarras de sang dans le corps, provenant d'un reste de couche. Vous pouvez l'en débarasser; mais ce ne sera pas sans lui occasionner de très-grandes souffrances. Servez-vous, m'ajouta-t-elle, de *bouteilles*; faites-vous aider par quelqu'un, afin d'actionner en même-tems l'estomac & les reins. Elle vous dira de la laisser tranquille, elle se plaindra vivement du mal que vous lui ferez; ne l'écoutez pas, continuez toujours: mais arrêtez-vous au bout de dix minutes; car elle n'auroit pas la force de supporter cet effet plus long-tems. »

J'obéis sur le champ à cette indication, & je fis souffrir à *Charlotte* des maux inouis, que jamais je n'aurois pu me permettre d'entretenir, si je n'y eusse pas été encouragé par la consultation ci-dessus. Au bout des dix minutes, je m'arrêtai; & la malade; une fois sortie de crise, ne conserva pas la moindre trace de ses souffrances passées.

Du 16 au 21, cette femme fut magnétisée deux fois par jour, & à chaque séance, supporta l'opération des deux bouteilles, accompagnée des mêmes souffrances. Elle étoit devenue clair-voyante sur son état; & après m'avoir confirmé les indications de la première somnambule, elle m'avoit ajouté, qu'il étoit bienheureux pour elle d'être venue au magnétisme; qu'elle n'auroit pas vécu deux mois dans l'état où elle étoit. Sur le détail que je lui demandai de me faire de sa maladie, elle me dit qu'il étoit resté dans son corps du *délicat* de son avant-dernière couche, qui n'avoit pu se détacher, malgré qu'elle fut accouchée heureusement depuis. J'avois beaucoup de peine à croire une pareille déclaration; mais elle me l'a tant répétée affirmativement à plusieurs reprises, & tant assuré qu'il ne lui restoit aucune incommodité de sa dernière couche, qu'elle m'a forcé de le croire. Enfin, cette femme, prévoyant dans ses crises le terme de ses maux, souffroit avec courage les douleurs que lui occasionnoit le magnétisme des bouteilles, & m'éclaircit sur l'effet qu'il produiroit.

Le 21, *Charlotte* prit une médecine ordonnée par elle. Elle avoit annoncé, pour ce même jour, un vomissement de sang, qui effectivement eut lieu avant l'heure de sa médecine. Le 23, elle prit une seconde médecine, qui lui procura, de même que la première, de très-fortes évacuations.

Le soir du 23, elle me dit que sa maladie  
ne

ne dureroit pas bien long-tems ; que le mercredi suivant, 25, il lui faudroit encore une dernière médecine, & qu'alors elle sauroit le jour définitif de sa guérison.

Le 24, un bouillon magnétisé qu'on lui donna, la purgea tellement, qu'elle remit au 26 sa dernière médecine.

Le 25, elle nous dit qu'il n'y avoit plus de sang dans son corps, mais seulement un peu de bile.

Le 26, dernière médecine magnétisée. J'oubliois de dire qu'elle vouloit toujours être en crise pour prendre médecine, parce que, de cette manière, elle prétendoit que sa répugnance n'étoit pas aussi forte, & qu'elle ne courroit pas le risque de la rejeter. Pour obéir donc à ses intentions, il falloit que *Clément* allât le matin chez elle, comme pour savoir de ses nouvelles, & tout en lui parlant, il la rendoit somnambule : aussitôt il lui faisoit prendre sa médecine ; un quart d'heure après, il la forçoit de crise, & lui apprenoit alors ce qu'elle venoit de faire ; ce qui, comme on peut aisément le croire, la surprenoit toujours également.

Le soir du 26, elle annonça que le lendemain elle seroit guérie, & que le 28 elle ne tomberoit plus en crise. En effet, le 27, après-une demi-heure dans l'état magnétique, elle se réveilla toute seule. Elle a repris depuis de la force & de l'embonpoint, & n'a plus été susceptible du magnétisme.

Comme je suis persuadé que ce n'est que la quantité de faits observés avec soin , qui pourront avancer le progrès des lumieres dans la pratique du *magnétisme animal* , je raconte , avec la fidélité la plus scrupuleuse , les faits & dires des somnambules magnétiques que j'ai observés. Ce que *Charlotte* m'a dit de la cause de ses coliques , m'a paru incroyable : je n'imagine pas comment cette femme a pu conserver en elle aussi long-tems une partie du délivre de son avant-dernier enfant , & supposé même que cet accident ait eu lieu , comment , en accouchant depuis , elle n'en n'a pas été délivrée. Je crois plutôt que tout son mal ne venoit que de regles arrêtées , ou d'embaras quelconque dans la matrice ; mais enfin ce sont ses expressions mêmes que je rapporte. La nature , au reste offre tant de variétés , que je ne me permets pas de juger impossible ce que je ne fais pas , & encore moins ce que je ne comprends pas.

*Charlotte* a été , de tous mes malades , celle sur laquelle j'ai fait usage , avec le plus de succès , du magnétisme à une certaine distance. Sitôt qu'elle étoit en crise , je pouvois la quitter & m'en aller à l'autre bout du château , sans cesser pour cela d'agir également sur elle. Plusieurs fois , lorsque je m'absentois ainsi , je mettois quelqu'un en relation avec elle , afin de pouvoir être instruit de ses diverses sensations. Cette

femme alors étoit tourmentée, se plaignoit des souffrances que je lui occasionois, comme si j'eusse été près d'elle, & me prioit de la laisser. Si on la questionnoit alors sur la distance où j'étois, elle en rendoit un compte exact, & particularisoit même le lieu d'où je la magnétisois.

L'impossibilité de magnétiser *de loin* n'est plus à présent un problème pour toutes les personnes qui pratiquent le *magnétisme*. C'est encore là une chose de fait dont l'expérience seule peut donner la certitude, & qu'il est impossible de persuader par des raisonnemens.

C'est donc aux hommes qui connoissent cette petite partie de leur pouvoir, que je m'adresse pour leur recommander de nouveau la plus grande discrétion dans l'usage qu'ils en pourront faire. Il est infiniment plus pénible d'agir avec constance & sans distraction sur un être qu'on ne voit pas, que sur un être qu'on voit & qu'on peut toucher à chaque instant. De plus, à moins de ressentir soi-même la sensation de l'effet qu'on procure, on ne peut le déterminer : d'où il doit s'ensuivre une vacillation & un vague qui souvent peuvent devenir nuisibles au malade.

En outre de cet inconvénient, il en est un autre beaucoup plus à craindre, qui est le risque qu'une cause étrangère quelconque ne vienne déranger l'effet que l'on produit *de loin*. Si l'effet que l'on produit, par exemple, est celui du somnambulisme, on

fait assez combien cet état paisible est susceptible d'être troublé par la moindre circonstance étrangere; ce qui alors peut causer un désordre vraiment fâcheux.

Si le malade au contraire n'entre pas dans l'état de somnambulisme, on peut produire chez lui des effets utiles à sa curation, mais souvent inquiétans pour les personnes avec lesquelles il se trouve, & qui, par un intérêt aveugle, peuvent quelquefois employer des moyens étrangers pour le soulager, & déranger par-là l'effet avantageux que le malade auroit dû éprouver.

On ne doit donc employer, à mon avis, le *magnétisme* sur un malade à une certaine distance, qu'autant qu'on est bien certain qu'aucune circonstance étrangere ne pourra lui nuire; & le moyen d'en être plus sûr, est de prévenir le malade, des heures où l'on agira sur lui. On doit de plus avoir l'attention, en achevant de le magnétiser ainsi, de *calmer ou de terminer la crise* ou l'effet qu'on lui a procuré, comme si on l'eût *touché* effectivement; car sans cette précaution, il arriveroit nécessairement du désordre dans la suite de son traitement.

Les magnétiseurs assez éclairés sur leur *sensation* pour connoître au tact le *siège* & la cause des maladies, portent aussi leur connoissance, m'a-t-on dit, jusqu'à *sentir* & *pressentir* même l'effet qu'ils produisent ou vont produire sur les malades qu'ils magnétisent. S'il en est ainsi, les précautions dont j'ai parlé ci-dessus ne

feront pas pour eux d'une aussi grande conséquence que pour les magnétiseurs qui, comme moi, n'ont aucune sensation. J'avoue que, depuis l'année dernière, je n'ai ni cherché, ni désiré d'en acquérir. Mon ignorance sur cet article ne me porte point au reste à blâmer l'étude qu'on peut faire de ses sensations. Je sens que la manière d'administrer le magnétisme d'après ses propres lumières, doit paroître plus satisfaisante, que celle d'agir aveuglément comme je le fais. Les magnétiseurs, dont le tact est exercé, se passent aisément du somnambulisme magnétique, & desirer fort peut de l'obtenir dans leur traitement; moi au contraire, je sens que, sans ce secours, je n'aurois jamais la moindre certitude des effets que je produis.

Lorsqu'il m'est arrivé de guérir plusieurs malades sans les rendre somnambules, j'ai senti qu'il m'étoit nécessaire d'en rencontrer quelques-uns qui le devinssent pour affermir ma foi. Au défaut de sensation enfin, c'est pour moi la preuve la plus convaincante & la moins suspecte de l'existence de l'agent magnétique, ainsi que de ma puissance pour en faire un bon usage.

C'est après beaucoup de tems & d'expériences, qu'il sera possible de décider affirmativement lequel est le plus avantageux de s'en rapporter à son tact dans l'usage du magnétisme, ou de négliger entièrement de le reconnoître, comme je fais. La plus

grande quantité & la promptitude des guérisons pourra servir d'indications.

Mes doutes sur ce point important m'empêchent de faire part des raisons qui me déterminent , quant à présent , à ne point chercher à m'en rapporter à moi-même sur les effets que je dois produire en *magnétisant*.



*Suite de la cure de Catherine Montenécourt.*

CATHERINE Montenécourt avoit dit que ce ne seroit qu'au *printems* qu'elle recouvreroit entièrement sa santé : en conséquence je la reçus à mon traitement le 20 Avril. Elle avoit eu pendant l'hiver quelques *rhummes* qui avoient beaucoup fatigué sa poitrine ; une *saignée* , qu'on avoit eu l'imprudence de lui faire , avoit nui aussi au retour périodique de ses regles , & à ces dernières époques elle avoit éprouvé d'assez violentes coliques.

Dès sa première *crise* , elle m'apprit tous ces détails : deux ou trois jours après , elle me dit que son époque commenceroit à se manifester le 27 , comme à l'ordinaire ; mais qu'elle s'arrêteroit presque aussitôt , pour ne reprendre son cours que les premiers jours de Mai.

Le 27, en effet, sa prédiction eut lieu, & le soir elle me dit que ses regles ne reparoîtroient que le mardi 3 Mai, & que l'apparition qu'elle avoit eue, n'avoit fait qu'en désigner à l'avenir l'époque constante (\*). Elle m'ajouta, que le vendredi 6 Mai elle seroit si bien guérie, que je ne pourrois plus la remettre *en crise*. Sa poitrine s'étoit aussi dégagée peu à peu; elle avoit rendu, de tems en tems, du pus dans ses crachats; sa toux étoit moins fréquente; & le 28, elle me dit que le premier Mai elle n'auroit plus de mal à la poitrine.

Le lundi 2 Mai, sa poitrine étoit rétablie. Le lendemain matin, ses regles parurent, elle se portoit bien, & je me félicitois d'avance de sa guérison radicale, qu'elle m'avoit prédit devoir se terminer le *vendredi* suivant. Je la mis cependant en *crise* sur les onze heures du matin, plutôt pour ajouter à son bien-être, que pour avoir de nouvelles indications sur son état, que je croyois le meilleur possible: mais au bout d'un quart d'heure, à ma grande surprise, elle me dit qu'à mesure que son estomac se débarrassoit, elle découvroit encore en elle un *mal nouveau*. — Comment, lui dis-je, encore quelque chose? Mais cela ne finira donc jamais? — Monsieur, me ré-

---

(\* ) On doit entendre que ces époques se rapportent au mois lunaire.

pond-elle , c'est aujourd'hui la répétition de ce qui m'est arrivé l'automne dernier , où je n'ai vu mon mal aux *poumons* , qu'après que mon *estomac* a été dégagé. A présent que le voilà qui se dégage de nouveau , je découvre en moi les approches d'un violent *point de côté* qui me prendra *lundi prochain* , & dont je ferai bien malade. — Quelle est la cause de cette nouvelle maladie ? — J'ai été cet hiver , par de très-grands froids , soigner ma mere dans une maladie qu'elle a eue ; j'ai eu froid & chaud successivement , & c'est une *pleurésie* que je vais avoir. — Cela va-t-il nuire à votre état présent ? — Non , pourvu que vous empêchiez le point de côté de se faire sentir. — Mais vous aviez dit que vous seriez guérie *vendredi* , & que je ne vous ferois plus tomber en *crise* ? — Je vous le répète encore ; *vendredi* après-midi vous ne pourrez plus me mettre en *crise* ; *samedi* , *dimanche* & *lundi* matin , je croirai être bien rétablie : mais *lundi* , à onze heures & demie , le *point de côté* me prendra avec violence ; j'aurai la fièvre très-fort , avec une respiration gênée , & les mouvemens de nerfs qui s'y joindront , empêcheront peut-être que vous puissiez me mettre en *crise*. — Je tâcherai d'y parvenir. — Je vous en prie bien , Monsieur , car sans cela je serois en danger de mourir. — Elle m'ajouta de ne pas lui parler de cela dans son état naturel , parce que l'inquiétude qu'elle en auroit pourroit lui causer une suppression.

Revenue à elle, notre conversation passée n'étoit plus présente à son esprit, & elle passa fort tranquillement le reste de la journée.

Dans ses *crises*, elle me reparloit de son mal à venir, & me tranquillisoit sur les inquiétudes que je lui en marquois. Elle me dit, entr'autres choses, que si sa maladie tournoit heureusement, le *jeudi* d'après, 12 Mai, elle en seroit quitte, & que le samedi ou le dimanche d'ensuite elle ne seroit plus susceptible de recevoir aucune impression magnétique.

Le soir elle étoit très-tranquille, & fut se coucher dans l'état naturel.

A onze heures, comme j'allois me mettre dans mon lit, on vint me dire que *Catherine* souffroit beaucoup de la *tête* & du *côté*, & qu'elle me faisoit prier d'aller la trouver. J'y cours, & la trouve très-souffrante & très-inquiete. Je lui dis ce qui me vint dans l'idée pour la tranquilliser, & je me mis tout de suite à la *magnétiser*. Elle eut des mouvemens de nerfs assez forts, qui m'inquiétoient d'autant plus, que je ne pouvois parvenir à la mettre en *crise*. Néanmoins, à force de peine & d'attention, je la fis entrer en *somnambulisme*. Le point de *côté* continuoit, & je pus lui en demander la raison. Alors elle me dit que ses *regles* s'étoient arrêtées il y avoit une heure; qu'il falloit travailler à les faire revenir & à faire disparaître le *point de côté*, qui, si je n'y prenois garde, viendrait avant le tems, &

qu'alors le *sang* & la *bile* se mêleroient ensemble, & feroient de grands ravages chez elle. Elle avoit, pendant cet entretien, posé ma main sur son côté, & il me fallut près d'une demi-heure pour appaiser ses douleurs, ainsi que les mouvemens de nerfs qu'elle ressentoit à chaque respiration. Au bout de ce tems, elle me dit que son sang commençoit à redescendre; & lorsqu'elle fut certaine de son état, je lui *ouvris les yeux*. Elle ne souffroit plus du tout, & je la quittai.

Elle passa le mercredi 4 Mai fort tranquillement, à quelques petites douleurs de côté près, que je lui faisois passer dans des momens très-courts de *crises magnétiques*.

Dans son état naturel, elle n'avoit aucune idée de sa maladie à venir, comme je l'ai déjà dit; elle-même m'avoit bien prié de ne lui en pas parler, ni souffrir que d'autres lui en parlassent.

Le *jeudi*, même état & même bien-être que la veille. Dans une de ses crises, pendant laquelle elle s'occupoit de sa maladie future, elle me dit que le *lundi* elle déjeûneroit de bon appétit, sans se douter de rien, & qu'à onze heures & demie, quand le *point de côté* se feroit sentir, elle croiroit seulement que son déjeûner lui feroit mal, & qu'elle ne feroit pas inquiète; que, malgré la fièvre qui lui prendroit sur le champ, il ne faudroit pas la faire *coucher* d'abord, & que, depuis le *lundi* jusqu'au

jeudi , je ne devois pas lui permettre de manger la moindre chose , fans quoi elle seroit perdue sans ressource.

Le *vendredi* , elle tomba encore en *crise* ; mais ce n'étoit que pour des instans , & sans aucune *vision* intérieure ni extérieure.

Le *samedi* , les maux de tête & de côté se faisoient fréquemment sentir ; & lorsqu'elle me prioit de les lui faire passer , elle devenoit dans l'*état magnétique* comme à l'ordinaire ; ce qui étoit contraire à sa prédiction. Ne voulant pas lui causer la moindre inquiétude , je la réveillais sitôt que ses douleurs étoient passées , en affectant , à son réveil , de la vouloir mettre en *crise* ; de sorte qu'elle demeuroid persuadée qu'elle n'y tomboit plus. Ses regles ne s'arrêterent que ce jour-là.

Le *dimanche* 8 Mai , elle fut plus souffrante que la veille : sa poitrine s'embarraisoit , & elle étoit fort inquiète ; ce qui me fit lui dire , pour la tranquilliser , qu'elle auroit un petit *accès de fièvre* dans le commencement de la semaine prochaine , & que ce qu'elle ressentoit en étoit apparemment les approches. Elle ne fut pas très-satisfaite de la nouvelle que je lui apprenois ; mais de voir que je savois la cause de ses souffrances la tranquillisa un peu.

Enfin le *lundi* 9 Mai , après s'être levée moins souffrante qu'elle n'étoit la veille , & être restée assez gaie jusqu'à onze heures , elle fut se mettre dans son lit avec un *grand mal de tête* , & tous les symptômes bien

caractérisés de la maladie qu'elle m'avoit annoncée , c'est-à-dire , d'une *pleurésie* jointe à une *fluxion de poitrine*. A onze heures & demie , quand je la fis chercher , on me dit qu'elle étoit couchée ; de sorte que je ne pus suivre l'ordre qu'elle m'avoit donné de la tenir levée pendant quelque tems. Je travaillai aussi-tôt à calmer ses douleurs de côté , & cherchai à la mettre en crise. C'étoit ordinairement l'affaire de trois minutes ; mais cette fois-là je fus près d'une demi-heure à me fatiguer inutilement. J'étois près enfin d'y renoncer , quand pour son bonheur , je la vis sensible à l'émanation *magnétique*. Je continuai , & j'eus la satisfaction de la mettre dans l'état complet de *somnambulisme* : alors elle me renouvela l'ordonnance de son traitement pendant sa maladie. Il falloit la *magnétiser* toutes les trois heures , parce qu'elle ne resteroit pas long-tems en crise chaque fois ; & quant à sa boisson , il ne falloit lui donner que de l'eau rougie pour toute nourriture jusqu'au jeudi à midi , sans souffrir qu'elle mangeât la moindre chose , & la refuser , quand même , étant *en crise* , elle nous demanderoit à manger.

Elle fut *magnétisée* quatre fois dans la journée par *Ribault* & par *Clément*. Vers le soir , le transport & le délire trouble-  
rent sa tête ; elle se plaignoit du mal qu'on lui faisoit , demandoit à s'en aller chez sa mere , & autres propos déraisonnables.

Dans son état naturel , elle vouloit d'autres

boissons pour adoucir sa poitrine , disant qu'il n'y avoit pas de bons sens à ne lui donner que de l'eau ; elle alloit même jusqu'à en pleurer , & à dire qu'apparemment on la regardoit comme désespérée , puisqu'on ne lui donnoit rien pour la guérir.

Une fois dans l'*état magnétique* , elle confirmoit son ordonnance précédente , & supplioit qu'on ne l'écoutât point quand elle demanderoit autre chose que de l'eau rouge. Enfin , elle étoit alternativement malade , ignorante & inquiète , & le quart d'heure d'après , médecin consolateur & instruit.

*Clément* la veilla toute la nuit , pendant laquelle elle eut souvent des délires.

Le *mardi* & le *mercredi* , continuation de souffrances , avec de violens transports au cerveau. *Clément* & *Ribault* la veilloient alternativement , & la mettoient , de tems en tems , dans l'*état magnétique* , pendant lequel elle extravaguoit autant que dans son état ordinaire. Quand elle reprenoit sa raison , le premier usage qu'elle en faisoit , étoit pour avertir qu'elle perdoit la tête à tous momens ; qu'il ne falloit faire aucune attention à tout ce qu'elle pouvoit ou dire ou demander , jusqu'à midi du jeudi.

Lorsqu'elle n'étoit point dans l'*état magnétique* , on lui voyoit quelquefois l'apparence de la tranquillité ; mais elle n'étoit jamais réelle : témoin ce qui lui arriva le mardi soir sur les neuf heures , où ses gardiens en furent la dupe. Après avoir causé

très-raisonnablement avec eux plus d'une demi-heure, elle les persuada si bien qu'elle étoit calme & mieux portante, que sur la priere qu'elle fit à tout le monde d'aller souper sans inquiétude, on consentit à la laisser seule: mais au bout d'un quart d'heure, on la voit entrer tout habillée dans la cuisine, en murmurant & grelottant de froid. Elle vouloit s'en aller, disant qu'on l'avoit abandonnée; qu'au pied de son lit elle avoit vu quelque chose qui lui avoit fait peur; qu'elle ne vouloit plus se coucher, & mille autres discours semblables. Il fallut me joindre aux gens qui, fort inutilement, la vouloient remener chez elle. Une fois dans sa chambre, ne pouvant parvenir à la faire coucher, je pris le parti de la mettre en crise magnétique sur la chaise où elle étoit assise. Dans cet état, alors devenant douce & raisonnable, elle se remit tranquillement dans son lit. Elle me dit ensuite qu'on avoit bien mal fait de la laisser seule, puisque, si elle eût trouvé les portes du parc ouvertes, elle se fût sauvée à Soissons comme une folle; qu'enfin, elle n'étoit entrée dans la cuisine, que parce que le froid & la fatigue l'avoient accablée. Comme elle ne tenoit pas long-tems en crise, au bout d'un quart d'heure, elle devint déraisonnable en ouvrant les yeux.

Cet état extraordinaire dura jusques vers les six heures du matin du jeudi. Le premier usage qu'elle fit de sa raison, fut pour demander l'heure qu'il étoit, & combien il y

avoit de tems qu'elle estoit dans son lit. L'état de foiblesse avoit commencé pendant la nuit; & quand je fus la voir, je la trouvai fort abattue. La premiere fois de la journée qu'on la mit dans l'état magnétique, elle dit qu'à midi il faudroit lui donner une soupe aux herbes sans bouillon gras. A onze heures & demie on la lui apporta; mais comme elle la refusoit & n'en vouloit point du tout, je crus devoir la mettre une seconde fois dans l'état magnétique, pour m'éclairer davantage. Sitôt qu'elle y fut, elle me confirma son ordonnance. « Je n'ai pas été une seule fois à la garde-robe dans tout le tems de ma maladie, me dit-elle; la soupe légère que je vais manger va me tenir lieu de médecine. Je me réveillerai dans une demi-heure, & dans une heure & demie la soupe fera son effet. » De crainte d'une seconde transition de sa part dans son état naturel, je lui fis manger sa soupe à midi, sans la faire sortir de crise. Quand elle se réveilla toute seule un quart d'heure après, elle en demeura fort étonnée.

L'après midi, dans l'état *magnétique*; elle pressentit que la fièvre lui prendroit à six heures du soir, & dureroit jusqu'à trois heures du matin. Comme sa poitrine me paroissoit embarrassée, je lui en demandai la raison. « Ce seroit ma faute, me dit-elle, si j'avois eu connoissance de ce que j'ai fait. Pourquoi m'a-t-on laissée seule *mardi* soir? Le froid m'a gagnée, & par-là ma *poitrine* ne s'est pas dégagée comme le reste. Je vais

être oppressée ces jours-ci, & ce ne sera que *dimanche* matin que je serai totalement quitte de tout. » Le *vendredi* elle alloit mieux, à son oppression de poitrine près. Comme elle s'étoit ordonné une diete assez austere, ses forces ne revenoient pas très vite.

Un nouvel événement, le soir du *vendredi*, retarda encore sa guérison radicale. Une personne qui ne l'avoit pas *magnétisée* durant sa dernière maladie, essaya de la mettre en *crise*, & y parvint : mais un moment après, *Catherine* dit que quelque chose lui faisoit mal ; que sa poitrine se bouleversoit ; & aussitôt, avec une espèce de colere, elle frotta ses yeux & se réveilla.

Un grand mal de tête & des maux de cœur succéderent à cet état, & de toute la soirée elle ne put rester plus d'un quart d'heure en *crise*. Sur les questions que je lui fis, elle me répondit que la personne qui l'avoit touchée s'étoit trop distraite, & s'étoit même mise à rire au moment où elle commençoit à entrer dans l'état de *somnambulisme* ; que sa foiblesse étoit la cause de sa *susceptibilité* à la moindre distraction qu'on avoit eue, & que, quoiqu'on ne l'eût pas fait exprès, la révolution qu'elle avoit éprouvée n'en avoit pas moins été réelle.

Le samedi matin, 4 Mai, elle resta en *crise magnétique* depuis neuf heures du matin jusqu'à onze, & se trouva mieux ensuite. Elle se fit donner du *lait*, & annonça qu'elle auroit quatre évacuations bilieuses dans la journée. Suivant ce qu'elle me dit, la révolution

lution qu'elle avoit eue avoit fait refluer de la *bile* jusques dans sa tête : elle fut en effet, comme elle l'avoit prédit, d'un *jaune* extrême toute la journée.

Elle eut des *maux de tête* jusqu'au mardi matin : la *bile* alors descendit, & il ne lui resta plus qu'un embarras léger dans la *poitrine*, qu'elle m'assura devoir se dissiper totalement le *jeudi suivant*, & que le *vendredi* elle ne tomberoit plus *en crise*. Elle ajouta, dans un de ses *états magnétiques*, qu'elle seroit peut-être obligée de prendre *une médecine*; ce qui la chagrinoit, parce que, n'ayant pas pris jusqu'à présent la moindre drogue, elle auroit voulu se guérir radicalement sans ce moyen.

Le mercredi 18, en effet, elle s'ordonna une purgation pour le lendemain. « Je pourrois bien m'en passer, me dit-elle; mais je ne veux pas avoir menti. J'ai dit que *vendredi* je ne tomberois plus *en crise*; & cela pourroit bien m'arriver encore, si je ne prenois pas de médecine. Sur-tout, ajouta-t-elle, n'allez pas me le dire dans mon *état naturel*; car je m'en irois plutôt dès la pointe du jour, que de me résoudre à prendre une drogue. Si je le fais d'avance, je vous assure que je n'en prendrai pas. »

Le Jeudi matin 19, pour remplir ses intentions, *Clément* fut la trouver sur les six heures. Elle dormoit profondément, de sorte qu'il put la mettre *en crise* sans la réveiller, & lui donner ensuite sa médecine.

Sur les huit heures, quelques coliques la

firent apparemment sortir de l'état *magnétique* ; & une fois réveillée, elle ne savoit à quoi attribuer les douleurs qu'elle ressentoit. Elle s'en chagrinoit beaucoup, quand *Clément*, entrant dans sa chambre avec une terrine pleine de bouillon aux herbes, lui apprit qu'elle avoit été purgée, & la maniere dont il avoit fallu qu'il s'y prît pour lui rendre ce service. Cette nouvelle la tranquillisa, & sa médecine eut son plein effet. Dans une crise qu'elle eut dans l'après midi, elle me confirma que le lendemain elle auroit les poumons bien nets, & le corps en meilleur état qu'elle ne l'avoit jamais eu depuis l'âge de treize ans.

Elle me dit ensuite qu'il ne lui falloit aucun régime de vie particulier pour l'été; que le lait, la *salade*, les *raves*, rien ne lui feroit mal, & que sa poitrine seule seroit encore foible quelque temps; qu'en ne faisant aucun exercice violent, en évitant le froid & le chaud alternatifs, il ne lui viendroit point de rhume, & qu'elle se porteroit parfaitement bien.

Le Samedi 21 elle m'a quitté, ne souffrant plus du tout, & n'étant plus susceptible de tomber en crise. Je dois cependant la revoir encore vers le 12 Octobre, qu'elle m'a annoncé devoir ressentir une révolution, qui est justement celle du *bout de l'an* de sa maladie.





*Catherine Montenécourt* n'est venue à Busfancy que dans les premiers jours de Novembre. Pendant tout l'été elle s'étoit portée à merveille; mais le 10 Octobre, la révolution qu'elle avoit annoncée pour le 12, s'étoit manifestée & avoit duré deux jours. Elle étoit restée depuis fort souffrante de la tête & de l'estomac. Si-tôt qu'elle fut devenue *somnambule magnétique*, elle me dit qu'il faudroit douze jours pour réparer le mal qu'elle s'étoit fait en ne venant point au terme qu'elle s'étoit fixé. Pendant cet espace de temps, elle a éprouvé différentes révolutions nécessaires, plus intéressantes à observer qu'à décrire, comme *convulsions* annoncées, *surdité*, & travail successif de *nerfs* dans presque toutes les parties de son corps. Avant de cesser de tomber en crise, elle ordonna qu'on lui fît prendre trois fois du *loque camphré*, pour raffermir, disoit-elle, des *vaisseaux relâchés* dans son corps par les efforts qu'elle avoit faits; & finalement, elle m'a quitté le 15 de Novembre, entièrement rétablie.

*Catherine Montenécourt* me dit, dans une de ses dernières crises, que si j'eusse tardé encore quelque tems à la *magnétiser*, tous ses maux anciens se seroient renouvelés. Le relâchement de ses vaisseaux ne provenoit, suivant elle, que des *attaques nerveuses* qu'elle avoit eues depuis le 10 jusqu'au 12 Octo-

bre , lesquelles n'ayant point été aidées par le *Magnétisme*, étoient devenues infructueuses pour sa guérison.

L'accomplissement de la prédiction de *Catherine Montenécourt* au bout de l'an , à peu près , du commencement de son traitement , ne me laissa point de doute , comme elle me l'a dit elle-même , que ses maux ne se fussent renouvelés , si elle n'eut point été *magnétisée* à temps. Je traite , dans ce moment-ci , une autre malade qui me prouve assez son assertion.

On peut se rappeler d'avoir lu , dans mes premiers mémoires , la cure de la nommée *Catherine Vidron* , que je croyois alors parfaitement guérie , tous les symptômes de ses maux ayant tellement disparu , que le printemps passé ne souffrant point du tout , elle n'étoit pas même venue se faire magnétiser : mais au mois de Juin 1785 , qui étoit aussi l'époque du bout de l'an de son premier traitement , moi , n'étant plus à Busancy , cette fille retomba dans le même état fâcheux où elle étoit précédemment. Aux maux de cœur & d'estomac presque continuels & aux vomissemens journaliers , s'étoient joints en outre des convulsions fréquentes. M. M.... , médecin de Soissons , fut alors appelé , & à l'aide de trente bains & de différens médicamens , il parvint à calmer pour un tems les souffrances de cette malade : mais au bout de deux mois tous ses maux avoient reparu , & elle étoit enfin , à l'époque du mois d'Octo-

bre dernier qu'elle est venue me retrouver , dans la situation la plus déplorable.

Heureusement aujourd'hui , plus instruit que je ne l'étois lorsque j'avois commencé à traiter cette fille , qui étoit , pour ainsi dire , une des premières qui avoit manifesté chez moi le phénomène du somnambulisme magnétique ; aujourd'hui , dis-je , que je fais tirer un parti plus avantageux de ses heureuses crises magnétiques , j'espère , à force de soins , de persévérance , & d'exactitude à suivre toutes les indications qu'elle me donne , la guérir définitivement.

Au bout de huit jours de traitement , *Catherine* put m'annoncer le terme de sa guérison.

*M. Caze de Mery* , qui se trouvoit alors à *Busancy* , écrivit sous sa dictée ce qui suit.

*Du 2 Novembre 1785.*

« Elle ne fera guérie que le 24 de Janvier.

» Les convulsions commenceront le 12

» Décembre , & dureront une heure ou une

» heure & demie : il y aura ensuite une

» foiblesse qui durera une demi-heure.

» Du premier Janvier au 24 , une con-

» vulsion tous les jours.

» Il faut tirer une palette de sang du bras

» droit le premier décembre.

» Le 18 Décembre , une palette & demie

» du bras gauche.

» Le premier Janvier , une palette du pied-

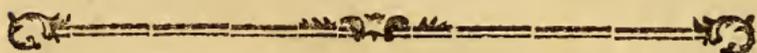
» droit.

» Le 6 Janvier, une médecine, & du 6  
 » au 10, ne prendre pour toute nourriture  
 » que deux bouillons par jour.

» Du 10 au 24, rien à faire dans les  
 » grandes convulsions qu'elle aura.

» Il faut qu'elle soit touchée tous les jours,  
 » sans quoi sa guérison feroit reculée. »

Aujourd'hui 3 Décembre, que j'écris cet article, l'état de *Catherine Vidron* est aussi bien qu'il peut être : depuis son arrivée chez moi, elle n'a pas eu un seul vomissement, & les souffrances qu'elle éprouve tous les jours, sont toutes indiquées & annoncées par elle comme curatives. La saignée qui lui a été faite avant-hier, dans l'état magnétique, lui a procuré un soulagement réel, & je ne doute pas qu'en suivant toutes ses indications d'ici au 24 de Janvier, elle ne soit, à cette époque, guérie radicalement ( 12 ).



*Suite de la cure de Vielet.*

**V**IELET, comme on l'a pu voir dans le détail de son traitement de l'automne, avoit dit que ce ne feroit qu'au printems qu'il guériroit radicalement, & que ses souffrances de nerfs ne finiroient que dans ce tems. Je le trouvai arrivé à *Busancy* le même jour que moi, qui étoit le 17 Avril. Il me parut

engraissé ; il avoit bon visage , & l'air plus riant que lorsqu'il m'avoit quitté. Je lui en fis compliment ; mais il me dit qu'il souffroit beaucoup de douleur dans la poitrine , dans les épaules , & au creux de l'estomac.

Je fus deux jours avant de le pouvoir mettre dans l'état complet de *somnambulisme*. Depuis lors jusqu'au 4 Mai , il ne se passa en lui rien de remarquable ni de satisfaisant. *Catherine Montenécourt* lui fit prendre une tisane composée de *fleurs de sureau* , de *racines de guimauve* , de *miel* , avec un gobelet de *vinagre blanc* dans une pinte. Cette tisane lui adoucissoit la poitrine , & il ne fut pas long-tems sans en être totalement soulagé. Jusqu'alors il n'eut aucune vision sur son état : les mouvemens de nerfs qu'il avoit en étoient cause. Le soir du 4 , n'y découvrant pas davantage , il eut cependant une pressensation pour le surlendemain : mais comme il *ne voyoit rien* , il me pria d'écrire sous sa dictée ce qu'il *pressentoit* , & j'écrivis ce qui suit : « Demain à dix heures sera ma » dernière crise , laquelle finira par un mou- » vement de nerfs qui se portera subitement » à la tête , & Samedi j'aurai des accès de » nerfs violens , qui me continueront jus- » qu'à mardi sept heures & demie du soir. » Si ces mouvemens ont lieu sans trop de » violence , je pourrai voir clair mercredi » à huit heures & demie du matin , & » décider ce qui en résultera sur la défini- » tion de ma maladie.

» Il ne faudra pas s'inquiéter des maux de

» nerfs que j'aurai, parce qu'ils font néces-  
 » faire à ma guérison.

» Je dirai, sans être en crise, Vendredi,  
 » à ma première attaque de nerfs, le moyen  
 » de la calmer. Ceci est écrit sous ma dic-  
 » tée, ne pouvant point écrire moi-même,  
 » parce que je n'y vois pas clair. Ce 4 Mai  
 » 1785, à huit heures du soir. *Signé, VIELET.*»

Au bas de cet écrit, il mit sa signature, sans distinguer les lettres qu'il faisoit.

La prédiction ci-dessus, eut son plein effet ; deux fois par jour *Ribault & Clément* le magnétisoient, & chaque fois il ressentoit des contractions de nerfs violentes ; elles alloient en augmentant de durée & de force, au point que la dernière, depuis sept heures un quart du soir, le mardi, jusqu'à neuf heures & demie, fut si violente, que nous craignons qu'il ne se fît chez lui une rupture de vaisseau ; ce qu'il nous avoit fait craindre précédemment, d'autant que j'avois oublié de lui demander le moyen qu'il m'avoit annoncé pour le soulager.

Après ses deux attaques de nerfs du mardi, il demeura en crise magnétique quelque tems, mais il ne pouvoit parler, & ce n'étoit que par signe qu'il pouvoit nous répondre & se faire entendre. Il nous en fit un, entre autres, pour nous indiquer qu'il écriroit bientôt le détail de sa maladie.

Il fut obligé le soir, tant il étoit foible, de s'en retourner avec un bâton à la main pour se soutenir. Le mercredi, il fut magnétisé deux fois dans la journée, & devint en

*crise magnétique* ; mais il avoit encore des agitations de nerfs trop fortes pour distinguer clairement en lui l'état actuel de son corps. Il annonça que le soir , à dix heures & demie , il y *verroit très-clair* , & seroit susceptible de nous rendre compte de tout ce qui le concernoit.

Sur les onze heures en effet , après qu'il eut été mis en crise par *Clément* , l'air de satisfaction se peignit sur son visage. Depuis son arrivée , il avoit été *morne* , silencieux , & plein d'inquiétude sur son état , qu'il étoit chagrin , disoit-il , de ne pas *connoître* comme il avoit fait par le passé. A mesure qu'il se *distinguoit mieux* , sa satisfaction augmentoit. « Ce seroit trop long , nous dit-il , à vous expliquer à présent : d'ailleurs , il faut encore que je me recherche & que je m'étudie. Vous n'avez qu'à me donner de quoi écrire cette nuit ; & demain , dès trois heures du matin , vous pourrez venir chercher dans ma chambre ; vous y trouverez le détail de tout : foyez sûr que je n'oublierai rien. »

Le trouvant aussi clair voyant sur lui-même , je lui demandai alors s'il pouvoit rendre compte de la maladie d'un autre ; ce qu'il n'avoit pas été dans le cas de faire depuis son arrivée ? « Volontiers , me répondit-il ; mais je ne le pourrai pas long-tems ; car demain je n'y *verrai plus* ( 13 ). » En conséquence de sa bonne volonté , je mis deux malades en rapport avec lui , qui en obtinrent des consultations aussi curieuses que satisfaisantes.

A onze heures & demie , je le menai dans une chambre pour se coucher , & mis à côté de son lit de l'encre , des plumes , & du papier ; puis , après lui avoir souhaité une bonne nuit , j'emportai la lumière , & fermai la porte à double tour. J'en donnai la clef à M. le comte de Sérent , qui avoit suivi toute cette scene , & nous nous donnâmes rendez-vous pour entrer ensemble le lendemain chez *Vielet*.

Il étoit sept heures & demie quand nous pûmes nous y rendre. Je trouvai mon malade souffrant beaucoup de la poitrine & des nerfs. Il avoit été , me dit-il , fort agité toute la nuit. Je commençai par essayer de calmer un peu ses souffrances ; ce qui m'obligea à le magnétiser pendant près d'une demi-heure. Quand je le vis tranquille , je pris le papier écrit que je voyois sur son lit , & étant sortis de sa chambre , nous lûmes ce qui suit :

« C'est actuellement que je connois la  
 » cause des maux que j'ai soufferts depuis  
 » quatre jours. Cela provient des chûtes  
 » que j'ai faites l'hiver dernier , dont il s'est  
 » formé un amas de pus dans la poitrine ,  
 » & une humeur qui tient au conduit , pro-  
 » che le *duodenum*. Mais je vois que ma  
 » poitrine se dégage. L'humeur dont est  
 » question n'en est pas de même ; elle ne  
 » peut avoir lieu que peu à peu ; ce qui  
 » me cause une gêne , mais qui se dissipera.  
 » J'aurai néanmoins quelques émotions , mais  
 » qui ne feront point violentes. J'ai rendu  
 » du sang par la bouche le 10 du présent

» mois ; cela me provient d'avoir eu la tête  
 » trop basse : la rupture du vaisseau auroit  
 » été entière, si M. de P. & ses condiscip-  
 » ples n'eussent pas eu soin de ma poitrine  
 » & de ma gorge, sur-tout au moyen du  
 » souffle, dont ils se sont servis avec succès.

» Tout ce qu'il y a eu de contraire à ma  
 » situation, est d'avoir posé le pied directe-  
 » ment au *pylor* ; ce qui a empêché les nerfs  
 » de prendre leur direction & leur empla-  
 » cement positifs. On auroit dû le poser  
 » seulement pendant les accès sur l'humeur  
 » qui pour lors bouillonnaît avec force ;  
 » cela auroit occasionné le détachement plus  
 » liquide, puisque le fluide, dirigé avec  
 » constance par la volonté & l'action, pro-  
 » duit les effets que la nature animale de-  
 » mande, vivifie & propage avec activité  
 » les parties offensées. Il m'importe peu sur  
 » cet article ; j'en aurai un embarras un peu  
 » plus pénible ; mais je m'en tirerai heureu-  
 » sement sans inconvéniens.

» Je n'aurai point d'attaque de nerfs avant  
 » le 20 du présent mois ; je serai suscepti-  
 » ble de tomber en crise ce jour-là : les  
 » crises finiront pour moi le 13 à trois heu-  
 » res du matin. Je n'ai rien à craindre depuis  
 » ce tems jusqu'au 20. Ma révolution der-  
 » nière se fera le 15 Octobre, entre onze  
 » heures & midi, & me durera jusqu'à  
 » trois heures après midi. Je n'aurai aucun  
 » accès pendant le cours de l'été : je la pres-  
 » sens heureuse, malgré les souffrances que  
 » j'aurai le 15 Octobre.

» Quand je considère mon individu, je  
» frémis.... Quand j'envisage avec exacti-  
» tude ma situation & la foiblesse de ces  
» membranes déliés, le peu de force qui  
» me reste, en comparaison de celles que je  
» possédois, je m'évanouis.... A quoi donc  
» que je pense....?

» Ne me suffit-il pas d'être tranquille,  
» lorsque j'ai non seulement un libérateur,  
» mais en même tems des protecteurs?  
» Cependant, vivre sans reconnaissance,  
» c'est vivre en tête effrénée. A Dieu ne  
» plaise que je sois jamais de ce nombre!  
» Non, jamais ma reconnaissance n'égalera  
» les bienfaits de M. & Madame de P...  
» Quelles réflexions dois-je faire à ce  
» sujet?....

» Je me reprens pour finir ceci, n'y pou-  
» vant plus dicter ni écrire, lesquels je me  
» ressouviendrai, s'il m'est possible, que  
» c'est dans l'état magnétique que je le fis,  
» pour me servir dans mon état naturel.  
» Cejourd'hui 12 Mai 1785, deux heures  
» du matin. *Signé*, VIELET. »

Sur le revers de la page, étoit un autre  
écrit commençant ainsi :

« Après avoir parcouru intérieurement sur  
» la puissance du *magnétisme animal*, dif-  
» férens motifs m'obligent d'en raisonner,  
» tant sur sa nécessité que sur sa réalité:  
» c'est ce qui m'oblige d'en écrire différentes  
» circonstances affirmativement.

» On donne le nom *magnétisme* .....

..... (14).

Vers neuf heures, j'allai le faire sortir de crise. Une fois dans l'état naturel, je lui annonçai les nouvelles qu'il m'avoit données sur son état. Comme il avoit encore les doigts pleins d'encre, il me fut aisé de le persuader qu'il avoit écrit. Dans le courant de la journée, je lui lus une partie de son écrit, jusqu'à ces mots : *Je n'ai rien à craindre jusqu'au 20.* La raison qui m'empêcha de lui en lire davantage, fut, qu'ayant eu la précaution, avant de l'éveiller, de lui demander ce que je pourrois lui lire dans son état naturel, il m'avoit averti de ne pas lui en faire favoir davantage, parce qu'ayant l'esprit foible dans son état naturel, il s'inquiéteroit beaucoup à la moindre souffrance qu'il auroit dans le courant de l'été, & qu'il lui suffisoit que je lui donnasse l'ordre de revenir à Busancy vers le tems qu'il avoit indiqué.

Toute la journée du 12, ainsi que le 13, il tomba en crise tranquille de somnambulisme chaque fois qu'on le magnétisa; ses nerfs en éprouvoient beaucoup de soulagement, & il recouvroit peu à peu ses forces.

La dernière fois qu'il tomba en crise, après l'avoir demandé, fut le 13 à onze heures du soir.

Le 14, on eut beau le magnétiser, il ne put tomber en crise.

Le Dimanche 15, Vielet partit pour aller vaquer à ses affaires, & ne revint que le 19.

Il fut magnétisé à son retour, sans qu'on pût parvenir à le mettre en crise; mais le lendemain, matin & soir, il eut deux atta-

ques de nerfs très - violentes , ainsi qu'il les avoit pressenties, précédées & suivies de l'état de somnambulisme.

Depuis , il a continué de devenir somnambule clair voyant chaque fois qu'il a été magnétisé , jusqu'au mardi 31 Mai , qu'il a eu sa dernière crise à dix heures du matin. Pendant cet intervalle , il s'est fait purger deux fois.

Le premier & le 2 Juin , il est encore resté à Busancy , sans qu'il ait été possible de lui procurer aucun effet magnétique ; & il est parti définitivement le 3 , pour retourner chez lui , avec promesse de revenir le 14 Octobre.



*Postscriptum.* Le 13 Octobre , au soir , Vilet n'étant point arrivé à Busancy , j'ai envoyé le 14 à Mont-Saint-Pere pour en savoir des nouvelles. On m'a rapporté le soir , pour réponse , qu'il étoit parti dès la veille pour venir me trouver. Cependant , le 15 au matin , il n'étoit pas encore arrivé. A dix heures , mon inquiétude sur son compte étoit si grande , que je fis mettre les chevaux , & partis pour aller au devant de lui. Je le rencontrai enfin à quatre lieues de Busancy ; il étoit alors environ midi : aussitôt je le fais monter dans ma voiture , & nous reprenons ensemble le chemin de Busancy. Il m'apprend , chemin faisant , qu'il avoit passé l'été fort heureusement ; que , depuis quinze

jours seulement , il avoit ressenti quelques petites douleurs au creux de l'estomac. Sur le reproche que je lui fis de ne s'être pas mis en route plutôt , de façon à arriver chez moi le 14 , il me dit que ç'avoit bien été son projet , & que , pour cet effet , il s'étoit mis en chemin la veille ; mais qu'à onze heures du matin , étant à deux lieues de chez lui , il lui avoit pris des douleurs de coliques si fortes , jointes à des maux de nerfs si violens , qu'il avoit été obligé de se faire remener chez lui ; que ses souffrances avoient duré bien avant dans la nuit.

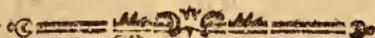
Arrivé à Buzancy , j'essayai envain de le mettre en crise ; je ne lui occasionnois que des spasmes ou des contractions douloureuses. J'étois au désespoir de l'oubli de cet homme à venir me trouver , & je désespérois presque de pouvoir rétablir sa fanté.

Le 16 heureusement il devint *somnambule* très-clair-voyant. Il me dit dans cet état , que sa révolution , prédite quatre mois auparavant , ne s'étoit avancée de vingt-quatre heures , qu'à cause de la fatigue qu'il s'étoit donnée depuis quinze jours ; que comme le travail qui devoit amener sa révolution dernière avoit commencé à cette époque , il eût été nécessaire qu'il fût tranquille depuis ce tems. Il finit par m'assurer que le lendemain il y verroit plus clair encore , & que peut-être il m'annonçeroit le terme de sa guérison radicale.

En effet, le 17, il pressentit deux attaques de nerfs; la première pour le lendemain 19, & la deuxième pour le 21. « J'éprouverai, me dit-il, en deux fois ce que j'aurois dû éprouver en une, & je ferai tout aussi-bien guéri, que si je n'avois pas manqué au rendez-vous de ce printems. » Enfin, ses *pressensations* ont eu leur plein effet aux heures indiquées. Après la dernière attaque le soir du 21, il fut d'une foiblesse extrême. Néanmoins, avant de se réveiller tout seul, il me confirma sa guérison. Il s'ordonna de plus une tisane pour boire à jeun tout l'hiver, ainsi qu'une médecine au retour du printems, la foiblesse de sa poitrine l'obligeant, disoit-il, à suivre un certain régime pendant quelque tems. Le lendemain, le croyant bien guéri, je le magnétisai, imaginant que je ne pourrois plus lui produire aucun effet: mais, à mon grand étonnement, je le vis encore tomber en crise.

— Dites-moi la raison, lui demandai-je, de l'effet que vous produit encore le magnétisme? — Elle est très-simple, répondit-il: je suis faible; jusqu'à ce que mes forces me soient revenues, vous pourrez toujours me mettre en crise; mais je n'y tiendrai pas long-tems; vous allez me voir ouvrir les yeux dans cinq minutes (15). En effet, au bout de ce tems, il revint tranquillement dans son état naturel. Deux jours encore je le retins, pour mieux me confirmer sa guérison, & enfin il est parti définitivement le 23, dans un état de santé tel,

tel, à ce que j'espère, qu'il n'aura pas besoin, de long-tems, du secours du *magnétisme animal*.



57

Le bout de l'an, dans les maladies chroniques guéries par le secours du *magnétisme animal*, me paroît une époque intéressante à observer. Je suis tenté d'affirmer que ce période amene toujours une révolution nécessaire, qui, pour se terminer favorablement, exige les soins du magnétiseur. L'exemple de *Catherine Montenécourt*, de *Violet*, & de plusieurs autres, prouve mon assertion. Les malades qui deviennent somnambules magnétiques, avertissent toujours du tems précis où ils ont besoin de revenir se faire magnétiser : c'est une leçon pour se conduire de même à l'égard de ceux qui n'auroient pas passé par l'état de somnambulisme. Je crois que si l'on négligoit de magnétiser un malade au bout de l'an, lorsque lui-même l'a demandé, il en résulteroit pour sa santé les suites les plus fâcheuses.

Un mal ancien & invétééré peut être comparé à une plante parasite, dont les racines sont très-profondes. Les remedes ordinaires de la médecine, qu'on administre en pareil cas, ne portent leur action, pour l'ordinaire, que sur les rameaux de la plante, les abattent même quelquefois; d'où s'ensuit nécessairement un mieux apparent &

momentané. Ordinairement les *symptômes symptomatiques* s'appaisent, les maux cessent, & le malade, satisfait pleinement de ne plus souffrir, regarde son médecin comme un Dieu tutélaire: mais les racines de la plante sont encore vivantes; au bout de quelque tems elle fructifie de nouveau; les rameaux renaissent avec d'autant plus de vigueur, que la plante a déjà été taillée, & le malade se retrouve dans un état pire que celui où il étoit précédemment. Il faut alors avoir recours une seconde fois à l'*habile médecin* qui a si bien guéri une première fois. On conçoit qu'il lui faut alors de plus grands moyens que les premiers qu'il a employés, des *ciseaux plus forts* pour tailler les nouveaux rejetons pleins de sève & de vigueur, qui se sont reproduits. S'il n'emploie que ceux dont il s'est servi précédemment, il ne portera aucun soulagement. Mais enfin, je suppose que le médecin ait, en outre de sa science, beaucoup d'expérience; c'est, je crois, tout ce qu'on peut désirer: alors il parviendra peut-être encore une seconde fois à rendre une santé précaire à son malade; mais gare à la troisième rechûte! La troisième ramification de la plante sera terrible à élaguer; une plus grande quantité de rameaux, une végétation plus active.... Que pourra faire alors le médecin? Osera-t-il employer des moyens plus forts & plus incisifs que ceux dont il s'est servi la seconde fois? Il fait trop bien que le malade ne les supporteroit pas. Que faire donc alors?

hélas ! pallier, donner de l'opium, envoyer aux eaux, &c.... voilà les seules & dernières ressources qui couvrent, j'ose le dire, non l'ignorance des médecins, mais bien certainement l'enfance de la médecine d'aujourd'hui.

Un moyen tendant, dès le premier moment de son application, à détruire le principe du mal, à attaquer la plante dans sa racine, est, sans contredit, le seul remède efficace à employer dans les maladies chroniques. Le *magnétisme animal* bien administré, est, je crois, un des moyens les plus puissans pour remplir ce but desirable. Il est à remarquer que son effet, bien différent des remèdes ordinaires de la médecine, n'est point de délivrer promptement le malade de ses souffrances; au contraire, on pourroit même dire qu'il les entretient quelquefois, & que même il les augmente: mais il ne faut pas s'y tromper, ces souffrances ne sont plus *symptomatiques*; elles deviennent toutes *critiques* (16). Les maux que le *magnétisme animal* occasionne, enfin, loin d'être effrayans pour le malade & le médecin, deviennent encourageans pour l'un & l'autre; & par les crises heureuses qu'ils produisent, servent à nourrir entr'eux une confiance & une espérance fondées sur des succès journaliers.

L'exemple de la cure de *Violet* peut servir à faire l'application de mon raisonnement. On a dû prendre une idée des

souffrances que cet homme a endurées (\*). Dès les premiers momens qu'il a été magnétisé, la racine de son mal a été certainement attaquée : dès-lors, pour me servir de ma comparaison première, la sève de la plante parasite & mal-faisante a été arrêtée ; ses rameaux se sont peu à peu desséchés ; l'évacuation s'en est faite, & enfin il n'est plus resté en lui qu'une très-petite quantité de racine encore vive, qui eût pu germer & reproduire peut-être en fort peu de tems une fructification nouvelle, toute pareille à la première, si, au bout de l'an, le moyen puissant du *magnétisme animal* n'en eût pas éteint absolument le germe. C'est ce qui effectivement a eu lieu dans un espace de tems très-court, & aujourd'hui *Violet* n'a plus à craindre de voir reparoître les symptômes de ses maux passés.

Quant à son personnel, mon souhait de l'année dernière a été exaucé : il est aujourd'hui placé avantageusement pour sa position, gagnant 40 sous par jour, sans être obligé à un travail pénible de corps ; & le bonheur dont il jouit ne contribuera pas peu, j'espère, à entretenir en lui l'état heureux de santé dans lequel il est aujourd'hui.

---

(\*) La plupart des souffrances de ce malade se sont passées dans l'état magnétique ; de sorte qu'il n'en conserve pas même le souvenir.

*Cure intéressante , par les événemens  
qu'elle a produits.*

**A**GNÈS Remont , femme du *maréchal* de Buzancy , très - forte & bien constituée , âgée de vingt-quatre ans , avoit été guérie , le printems passé , d'un embarras dans le corps , arrivé à la suite d'une couche fâcheuse. Sa cure avoit duré long-tems , & il falloit apparemment qu'elle éprouvât au bout de l'année une révolution nécessaire. Deux fois , dans le mois de Mai 1785 , elle eut des réplétions de sang si fortes , que j'en éprouvai les plus vives inquiétudes. A l'aide du magnétisme , de beaucoup de soins , & d'une saignée qu'elle s'ordonna dans ses crises , j'eus la satisfaction de la tirer d'affaire en très-peu de tems.

Sa révolution périodique étoit arrivée heureusement , & depuis plusieurs jours elle n'étoit plus susceptible de tomber en crise , lorsqu'un accident imprévu la fit retomber plus dangereusement malade qu'auparavant. Comme elle s'en retournoit un soir tranquillement chez elle , un garçon du village , qui l'attendoit à un détour de mur , lui fit une si grande frayeur en lui jetant son chapeau , que la malheureuse femme en eut une suppression subite : tous ses accidens

se renouvelèrent ; il lui fallut revenir me trouver malgré elle , & malgré tout l'ennui que lui caufoit le magnétisme. Une nuit entière paffée à la magnétifer & à renforcer notre action , foit avec des bouteilles ou autrement , fuffit à lui rappeler fes regles ; & le lendemain , vers onze heures du matin , je crus pouvoir la renvoyer chez elle.

Le foir , ont vint m'avertir que la *maréchal* fouffroit de nouveau , & qu'après avoir rendu du fang par la bouche , il lui avoit pris des coliques fi fortes , qu'elle fe rouloit fur fon plancher. Je vais la trouver dans fa maifon : & après l'avoir un peu *calmée* , je parviens à la mettre dans l'état de *fonambulisme*. J'apprends d'elle alors , qu'auffitôt qu'elle étoit sortie de chez moi le matin , fes regles avoient difparu. « Il ne faudroit pas , me dit-elle , que je vous quittaffe un moment : mes fens font fi faifis , que fi je ne fuis pas au magnétisme jufqu'à la fin de mon époque , cela finira bien mal pour moi. » Sur le reproche que je lui fis de n'être pas rentrée fur le champ , dès qu'elle s'étoit apperçue de fa fuppreffion , elle me dit qu'elle ne l'avoit pas ofé ; qu'elle fentoit bien à préfent le tort qu'elle avoit eu , puifque tous mes foins peut-être alloient lui devenir inutiles à l'avenir , vu que le fang ayant pris fon cours par en haut , j'aurois bien de la peine à le rappeler à fon cours ordinaire.

Je faifis le premier moment de calme ,

& la ramenai au château. Celui de mes aides magnétiseurs qui n'avoit pas été occupé auprès d'elle la nuit précédente, la veilla cette nuit là & se chargea de la magnétiser pendant ses accès de souffrances.

Elle ne commença à revoir que l'après-midi du lendemain ; & pendant trois jours ensuite son bien-être se soutint. Une fois son époque passée, elle m'annonça sa guérison radicale très-prochaine, & m'assura que, sans la foiblesse très-grande où elle étoit, on ne pourroit déjà plus la mettre en crise.

Comme elle se sentoît un peu de bile sur l'estomac, elle s'ordonna une médecine pour le vendredi 20 Mai. Un peu de froid qu'elle eut pendant l'effet de sa médecine ; arrêta les évacuations ; & le lendemain, dans une crise, elle me dit qu'il restoit encore quelque chose à faire partir de dedans son corps ; & que sitôt qu'elle auroit repris ses forces, il faudroit employer l'effet plus actif des bouteilles.

Ce ne fut que le mardi matin 24, dans sa crise, qu'elle m'annonça que le soir elle seroit en état de supporter le renforcement magnétique des bouteilles. Vers cinq heures, je la mis en crise. Elle étoit fort gaie de se voir aussi près de sa guérison radicale, & je me félicitois aussi moi-même de l'avoir amenée aussi heureusement au terme de sa maladie, quand, pour son malheur & plus encore pour le mien, j'eus l'imprudence ou plutôt l'ignorance de lui donner

à toucher une jeune malade arrivée dans la soirée, qui tomboit d'épilepsie, & presque paralytique entièrement. Cette femme étoit habile dans la connoissance des maladies : elle fit sa consultation fort tranquillement & avec sa clarté ordinaire ; mais au bout de sept à huit minutes qu'elle avoit employées à toucher cette petite fille, quelle fut ma surprise, de lui voir retirer ses mains précipitamment de dessus la malade, & après un cri d'effroi qui ne se peut rendre, me dire qu'elle venoit d'attraper du mal ; que l'humeur de paralyfie & d'épilepsie, qu'elle venoit de reconnoître, lui avoit sauté dessus le corps !

Dans le même moment la femme *Maréchal* est attaquée de maux de nerfs ; je lui vois des soubresauts, & toute alarmée elle me demande du secours. J'appelle quelqu'un pour m'aider à la transporter, & nous faisons des efforts inutiles pour la calmer dans la cour : nous employons tous les moyens possibles ; le renforcement des bouteilles, rien n'y fait, & nous voyons au contraire tous ses maux s'augmenter avec une vivacité extrême. Elle n'étoit pas pour cela sortie de l'état de somnambulisme magnétique. Je lui demande des détails sur l'affreux état où elle est. « Ah ! Monsieur, me répond-elle, je suis une femme perdue ! Qu'en arrivera-t-il ? je n'en fais plus rien ; je ne vois plus mon corps.... Vous ne me soulagez pas. » Je la fais porter sur un lit : il falloit deux hommes forts pour la contenir, Elle reste

ainsi plus d'une heure & demie avant de se tranquilliser. Il étoit alors sept heures du soir. Enfin , elle annonce qu'elle va être tranquille un quart d'heure ; mais qu'au bout de ce tems ses convulsions reprendront avec la même force , pour se renouveler ainsi de quart d'heure en quart d'heure jusqu'à quatre heures du matin ; qu'alors elle verra clair sur son sort , & pourra me dire ce qui résultera de cette maladie.

Qu'on se représente , pour un moment , cette scene alarmante , les cris & le désespoir de cette femme , qui tantôt m'adessoit des reproches mêlés de douceur & d'amertume , en me disant de ne pas prendre de chagrin ; que , ne connoissant pas le danger où je l'avois exposée , sa mort ne devoit point m'être reprochée ; tantôt s'accusant elle-même de ce qu'elle avoit fait ; revenant à tout moment sur l'idée & la certitude qu'elle avoit eues , peu d'heures auparavant , d'être radicalement guérie le lendemain , pour envisager avec plus d'horreur son état présent : qu'on se représente , dis-je , cet assemblage de traits déchirans pour moi , & l'on aura une idée du saisissement que j'éprouvai. Je me voyois l'auteur de la mort d'une mere de famille qui s'étoit confiée à mes soins perfides : le magnétisme ne me paroissoit plus qu'un instrument mal-faisant , dont je m'étois servi jusqu'alors sans en connoître tout le danger. Enfin , mes réflexions , jointes à l'effroi qui m'avoit pénétré , m'abattirent tellement , que , dès la

même soir , je me sentis une oppression d'estomac considérable , & des commencemens de frissons.

Le besoin de secours pressans dont la femme *Maréchal* avoit besoin , me firent néanmoins m'étourdir sur moi-même , pour ne songer qu'à elle ; il me restoit d'ailleurs encore un peu d'espérance d'apprendre d'elle-même , à quatre heures du matin , des nouvelles plus satisfaisantes de son état : en conséquence je ne la quittai pas , & la veillai toute la nuit. De quart d'heure en quart d'heure ses convulsions se manifestèrent. J'avois *Ribault* & *Clément* pour me seconder. Nous espérions être dédommagés de nos peines , lorsque , pour surcroît de malheur , à quatre heures du matin , la femme *Maréchal* se mit à pleurer , ce qu'elle n'avoit pas encore fait ; & au lieu de nous tranquilliser , nous dit qu'il n'y avoit pas d'apparence de guérison pour elle..... — Cela ne se peut pas , m'écriai-je tout alarmé ; que voulez-vous dire ? — Non , vous ne pouvez pas me guérir ; je vois mon état..... Il faudroit trop de tems ; vous allez partir , & je ne peux être guérie avant votre départ. — Finalement , après bien des larmes & des sanglots , elle m'annonce qu'il faut qu'elle soit *magnétisée* pendant deux mois & demi ; que c'est moi *seul* qui peut la guérir , & qu'à défaut de cela , elle restera épileptique ; que tout son côté gauche se paralysera peu à peu , & qu'enfin elle périra misérablement.

Après l'avoir assurée , le mieux qu'il me

fut possible, que certainement je ne l'abandonnerois pas, je fus d'elle qu'il ne lui prendroit plus que *quatre accès* dans la journée ; savoir, à *sept heures* du matin, à *midi*, à *sept* & à *dix* heures du soir. Elle me dit de plus qu'il faudroit la mettre *en crise* à l'avance, afin qu'elle ne se vît pas dans ses accès, & qu'à son réveil il ne faudroit pas lui raconter les scènes affreuses de la nuit.

Ce ne fut qu'à *six heures* du matin qu'elle demanda à sortir de l'*état magnétique*. La fatigue extrême qu'elle ressentoit alors la surprit beaucoup ; il fallut lui chercher des raisons quelconques pour la tirer d'inquiétude. Elle n'avoit aucun souvenir de ses souffrances passées, & l'on se garda bien de lui en laisser rien soupçonner. Comme je tombai malade le 27, *Ribault* & *Clément* se chargerent alternativement les jours suivans de la mettre en crise & de la soigner dans ses attaques.

Jusqu'au *mardi 31*, ses *quatre attaques* se soutinrent constamment aux mêmes heures : mais après une promenade en voiture qu'elle s'étoit conseillée dans l'*état magnétique*, elles s'avancerent d'une demi-heure. Le mercredi premier Juin, autre promenade, qui fait encore avancer ses accidens davantage. J'ordonne qu'on suive à *la lettre* l'indication qu'elle avoit donnée de lui faire faire beaucoup d'exercice. Il en résulta un effet si salutaire, que, dès le *vendredi 3*, l'accident de sept heures arriva à quatre heures du matin.

Elle annonça alors que le lendemain elle n'en auroit plus que trois ; savoir , à *quatre heures* , à *une heure après-midi* , & à *dix heures* du soir : jusqu'au vendredi 10 , que je suis parti pour *Strasbourg* , ses accidens se sont toujours soutenus aux mêmes heures.

Comme il étoit extrêmement incommode de se trouver à *quatre heures* précises auprès d'elle , & qu'on eût pu d'ailleurs manquer aisément le moment de ses souffrances , elle avoit consenti à ce qu'on la mît *en crise* dès la veille : alors on pouvoit arriver un peu plus tard , sans risquer de lui laisser appercevoir son malheureux état. Malgré toutes les précautions qu'on prenoit , il lui est arrivé cependant plusieurs fois d'être attaquée de ses accidens avant qu'on ait pu la mettre dans l'*état magnétique* ; heureusement l'inquiétude & le chagrin qu'elle en a ressentis , n'a point nui à la suite de son traitement.

Le *vendredi* 10 , j'ai fait partir , dans la même voiture , la femme *Maréchal* & *Ribault*. Un accident qui leur est survenu en route , ne leur a permis d'arriver que le 21 à *Strasbourg*.

Du 10 au 15 , ses trois accidens avoient eu lieu , mais s'étoient tellement avancés , que le premier du 14 lui étoit arrivé à deux heures du matin.

Le 15 , celui du matin avoit manqué , & elle n'en eut plus que deux ; savoir , à six heures du matin & à dix heures du soir.

Elle avoit annoncé à *Ribault* que ses attaques feroient très-fortes , & dureroient ainfi huit jours aux mêmes heures ; qu'ensuite elles diminueroient de force , pour s'avancer fucceffivement , jufqu'à ce qu'enfin elle n'en eût plus qu'une.

*Ribault* me raconta ces détails à fon arrivée à *Strasbourg* , & m'ajouta que la femme *Maréchal* avoit en route vomî deux fois du fang ; qu'elle lui avoit dit , dans *ses crises* , que ces accidens-là n'avoient lieu que parce que ce n'étoit pas moi qui la *magnétifois* , & que lui *Ribault* n'avoit pas la force de faire refluer le fang qui s'amaffoit fur fon eftomac ; qu'il falloit que je la magnétiffaffe au moins une fois par jour , lorsqu'elle feroit arrivée à *Strasbourg*.

Le foir du 21 je la *magnétifai*. Elle m'annonça que le lendemain elle auroit un troifieme & dernier vomiffement de fang à huit heures du matin ; ce qui effectivement arriva.

Ces attaques étoient d'une violence , telle que je ne les avois pas encore vues. Dès le foir même du 22 , elle annonça qu'elles alloient beaucoup s'avancer , & qu'elles diminueroient graduellement de force. Je la touchai régulièrement une fois par jour.

Du 22 au 27 , fes deux attaques s'avancèrent en effet tellement , que le lundi 27 , la premiere lui arriva à minuit & demi , & la feconde , à quatre heures & demie du foir. Dans cette *derniere crise* , elle annonça que la feule attaque qu'elle auroit le

lendemain à huit heures & demie du soir seroit si forte , que ses convulsions seroient si affreuses , qu'il faudroit être au moins trois personnes pour la pouvoir contenir.

Le 28 , j'eus la précaution de la mettre deux fois dans la journée en *crise* tranquille de *somnambulisme* , dans l'espérance de diminuer par-là son accident du soir. Néanmoins , à huit heures & demie , nous eûmes beaucoup de peine , mes gens & moi , à la tenir & à la pouvoir calmer. L'attaque dura une demi-heure ; après quoi , devenant tranquille , elle nous dit que le lendemain son accident viendroit à sept heures & demie.

Le 29 , sa *crise convulsive* fut presque aussi violente que la veille ; mais enfin , elle nous annonça sa guérison pour le lundi suivant 4 Juillet , dit que son dernier accident lui arriveroit à midi précis , & que , dès la soirée du même jour , elle ne seroit plus susceptible aux effets du *magnétisme*. Elle s'ordonna une *saignée* pour le lendemain matin.

Le lendemain 30 , après l'avoir mise en *crise magnétique* , comme elle me l'avoit ordonné , je la fis *saigner* du bras gauche par le chirurgien-major du régiment de Metz : elle-même fit arrêter le sang quand elle le jugea nécessaire. Le soir , elle eut son accident à six heures & demie.

Finalement , en avançant ainsi graduellement , & toujours annoncées d'avance , ses

attaques durèrent jusqu'au lundi 4 Juillet, qu'elle effuya la dernière à midi, qui, de même que celle de la veille, ne se manifesta pas d'une manière plus sensible que le feroit une douleur de colique ordinaire.

Elle est restée encore à *Strasbourg* une huitaine de jours, n'étant plus susceptible de tomber *en crise*, & sans éprouver le moindre accident. Le 10 Juillet, elle est repartie toute seule pour *Buzancy*, & aujourd'hui, 6 Novembre, elle jouit d'une santé parfaite.



La susceptibilité qu'ont les malades en *crise magnétique*, de gagner avec promptitude certaines maladies, m'a été plusieurs fois démontrée. J'ai vu des *somnambules magnétiques*, au milieu d'une chaîne nombreuse de malades, demander à quitter leur place, en disant que leurs voisins leur faisoient mal, d'autres s'en éloigner d'eux-mêmes avec précipitation, & souvent j'ai eu à réparer des accidens causés par l'approche de certains individus.

Un inconvénient aussi grand m'a fait prendre une idée défavorable des traitemens nombreux; & lorsqu'il m'est arrivé, depuis un an, de rassembler plusieurs malades ensemble j'ai toujours eu la précaution de n'y pas admettre de sujets dont j'eusse à craindre l'influence.

J'ai consulté un jour *Violet* sur les especes

de maladies qui pouvoient le plus aisément se communiquer aux *somnambules* ; lui-même en avoit fait deux ou trois fois la triste expérience. Sa réponse, qu'il me fit par écrit, & que je conserve, fut que les plus dangereuses « étoient l'épilepsie, le scorbut, la diarrhée, paralysie froide, goutte sciatique & cataleptique, gale, humeurs froides, & tous les maux vénériens. Il ne convient, ajoutoit-il, qu'aux magnétiseurs de traiter ces espèces de maux, parce que leur action & leur volonté en repoussent les influences ; au lieu que les crises donnent & reçoivent la fluidité, la transpiration, & que l'action du mal, arrivant chez elles en même tems que la sensation, elles sont susceptibles de prendre bien vite ce qu'elles ont voulu faire dissiper. »

Il écrivit cela le 19 Novembre 1784.

Le danger que courent les *somnambules* en touchant certains malades, ne doit cependant pas effrayer au point de ne plus oser les consulter sur les maladies des autres ; mais il faut le faire avec précaution. Un *somnambule* bien *mobile* en même tems que *clair-voyant*, doit au reste pouvoir distinguer un malade à une certaine distance, & lorsqu'après l'avoir examiné ainsi, il consent à s'en approcher, c'est qu'il n'y a certainement aucun risque pour lui.

Tous les *somnambules magnétiques* ne sont pas, je crois, aussi susceptibles les uns que les autres. La foiblesse, chez eux, est une indication de leur susceptibilité.

La femme *Maréchal* me disoit, dans le tems de ses accidens, que l'humeur d'épilepsie & de paralysie ne s'étoit aussi fortement jettée sur elle, qu'en raison de la pureté de son sang. *Je viens d'avoir plusieurs révolutions*, me disoit-elle, *qui ont renouvelé tout mon sang : j'avois le corps aussi sain qu'un enfant qui vient de naître, & à raison de ma foiblesse, l'abondance d'humeurs de cette petite fille s'est bien vite répandue sur moi.* Elle ajoutoit même que si elle l'eût touchée plus long-tems, la malade, à ses dépens, se seroit peut-être trouvée totalement foulagée.

Quelles réflexions de tels événemens ne porteroient-ils pas à faire sur l'ancienne crédulité, regardée par nous comme d'ignorantes superstitions ! On croyoit anciennement à la transplantation des maladies, à la possibilité de les faire passer d'un corps à un autre, ou à celle d'en débarrasser subtilement par des moyens quelconques. Serions-nous sur la voie de trouver la clef de ces prétendues erreurs ? La nature a bien des pouvoirs que nous ignorons : pour être à portée de les connoître, ne faut-il pas d'abord apprendre à connoître les nôtres ? Placez un sauvage ignorant au milieu des mines les plus abondantes, il n'en saura pas apprécier la valeur. Malgré toute notre science & notre philosophie, je crois que nous en sommes encore au point de ce Sauvage, par rapport aux effets puissans qu'il nous reste à connoître dans la nature ( 17 ),



*Ma maladie , & détails relatifs.*

APRÈS avoir eu le bonheur de rendre à la vie tant d'individus par le secours du *magnétisme animal* , rien ne pouvoit mieux compléter ma satisfaction , que de devoir ma santé au même moyen dont je m'étois si aveuglément & si utilement servi envers les autres.

Le récit de ma maladie & de ma prompte guérison , va donner , j'espère , une nouvelle idée de la puissance du *magnétisme animal* & des nouvelles jouissances qu'il m'a procurées.

Le 20 Juin , il y avoit près d'un mois que je manquois d'appétit ; j'avois fort peu de sommeil & beaucoup de lassitude dans les jambes. J'attribuois les dérangemens de ma santé à la fatigue que j'avois essuyée à Paris , dans les séances si infructueusement multipliées du somnambulisme de *Madeleine* ; trop de sensibilité , ou , pour mieux dire , trop de susceptibilité peut-être , entretenoit en même tems en moi un chagrin véritable , du peu de confiance que l'on m'avoit marquée. Je faisois des réflexions tristes sur la façon de penser de mes amis à mon égard ; car mes prétentions , trop exorbitantes peut-être , auroient été , qu'en dépit de leur raison & de leur surprise , ils eussent cru

aveuglément à la vérité de mes expériences.

Enfin, quoi qu'il en soit du plus ou moins de raison que j'avois à me chagriner, j'étois d'une mélancolie affreuse. Je crois bien que la sécheresse de la saison, qui avoit influé sur tant d'individus, contribuoit encore à me rendre malade. J'espérois néanmoins que le tems me remettroit; & malgré le malaise que j'éprouvois, je me livrois toujours au plaisir de *magnétiser*.

La femme du *Maréchal* du village, dont on a lu l'histoire, étoit au moment de guérir; déjà elle avoit annoncé le terme de ses crises, & j'en éprouvois d'avance la satisfaction que donne une espérance fondée sur beaucoup de succès: elle n'avoit plus qu'une fois à être *touchée*; c'étoit le soir du 24 Mai. Arrive malheureusement une jeune fille malade dans la journée. Sa mere l'accompagnoit: elle me prie de la faire toucher & consulter par un somnambule. Comme la femme *Maréchal* étoit un excellent médecin, je la remets au soir au moment de sa crise. On fait ce qui en est résulté.

La peine que me fit l'accident de cette femme, la fatigue que je me donnai toute la nuit, dans l'espérance de la soulager; enfin, son désespoir à quatre heures du matin, lorsque, pouvant distinguer son état, elle m'apprit qu'elle étoit sans ressource si je l'abandonnois; tant de secousses multipliées m'abattirent totalement; je me sentis un serrement de cœur & une oppression

d'estomac qui me firent craindre un moment d'avoir gagné moi-même le mal affreux de cette femme. Je me retraçois sans cesse toutes ses paroles ; entr'autres, il y en avoit une qui me faisoit d'effroi. Aussitôt qu'elle avoit pu parler, ç'avoit été pour me dire que ma petite fille, qui n'a que deux ans & demi, étoit restée long-tems sous l'arbre de la fontaine, à côté de la malade *épileptique* ; que si on ne l'en eût pas retirée, je n'aurois pas été long-tems sans lui voir la bouche de travers, & tous les symptômes d'une paralysie *épileptique*. Je ne pense pas encore, sans frémir, à tous ces détails. Je me trouvois dans un abattement affreux. Pendant deux jours, je ne pus trouver d'autre soulagement du magnétisme, que de vomir un peu de bile. Enfin, le 27, à huit heures du matin, la fièvre me prit d'une telle force, qu'il me fallut rester au lit. Je me fis *magnétiser* par *Ribault* & par *Clément* ; ce qui bientôt déterminâ chez moi des *vomissements* de *bile verte* en aussi grande quantité qu'un vomitif l'eût pu faire. Cependant la fièvre devint à tel point, que j'eus le transport & du délire par intervalle : ma foiblesse étoit en même tems si grande, que, dans la matinée même, je n'avois plus la force de me lever tout seul sur mon séant. Presque aussitôt je me sentis tourmenté de *violentes coliques*, au point de ne pouvoir les supporter sans me plaindre hautement, & dans l'après-midi, je commençai à rendre *des glaires & du sang*. Cet état violent dura sans discontinuer depuis

vendredi huit heures du matin ; jusqu'au lendemain samedi huit heures du soir. Alors j'eus une transpiration abondante, qui s'entretint pendant plus de deux heures. Lorsqu'elle fut arrêtée, & que l'on m'eut changé de tout, je me trouvai calme : la fièvre avoit cessé, de même que les douleurs de colique.

Je dormis la nuit suivante pendant cinq ou six heures, & le lendemain, je pris une *médecine* qui ne me purgea pas beaucoup. Le *surlendemain*, je ne conservois de ma maladie qu'une extrême foiblesse & un grand tiraillement d'estomac, provenant de tous les efforts que j'avois faits pour vomir pendant près de dix heures de suite. Pendant plus de huit jours, je ressentis des douleurs d'estomac, & en tout j'ai bien été une huitaine de jours à reprendre totalement mes forces ; mais le régime que j'ai suivi, & les ménagemens que j'ai observés, m'ont remis entièrement au bout de ce tems. Depuis, je puis assurer m'être porté beaucoup mieux même qu'avant ma maladie.

Après avoir donné le détail de ma maladie, je crois devoir parler de mes *médecins*. Si l'on se représente la situation critique où je me trouvois le matin du 27, on pourra se faire une idée de l'inquiétude & de l'effroi que devoit éprouver *madame de P.* Sans la conviction intime où elle étoit des bons effets du *magnétisme animal*, on doit sentir combien elle auroit cru risquer de m'abandonner ainsi aux soins de mes gens, sans

appeler un médecin. Il est bien vrai que , de tems en tems , elle m'entendoit répéter que je n'en voulois aucun ; mais elle m'a assuré depuis que , quand même je ne m'en ferois pas défendu , son intention étoit qu'aucun ne m'approchât : mais pourquoi dire qu'elle ne vouloit pas de *médecins* ? Eh ! n'en avoit-elle pas un plus sûr que tous ceux qu'elle auroit fait appeler , en qui elle avoit une confiance aveugle , & qui , par la sûreté de ses lumieres , devoit bien la tranquilliser ? C'est de *Violet* que je veux parler : oui , c'est à un payfan , c'est à *Violet* , en *crise de somnambulisme* , que je dois ma guérison. Cet homme approchoit lui-même du terme de ses crises ; & , comme on l'a vu par le détail de sa cure , il étoit redevenu clair-voyant & habile dans la connoissance des maladies : c'est donc en lui que *madame de P.* mit toute sa confiance. Cinq ou six fois dans la journée l'on mettoit *Violet* en crise : alors , tout en se guérissant lui-même , il pouvoit me venir voir & m'ordonner les choses qui m'étoient nécessaires. On m'a rapporté depuis , que sitôt qu'il étoit devenu somnambule , son premier soin étoit de me considérer de loin à travers mes rideaux ; puis il se levoit & arrivoit à mon lit : là , sans me toucher , il étendoit ses deux mains , & jugeoit du degré de force de ma fièvre ; il disoit l'effet que le magnétisme me produisoit. Son ordonnance enfin fut , dès la première fois qu'il me vit , de me faire *magnétiser* toutes les heures par *Clément* ou *Ribault* ; quelquefois il vouloit qu'ils

s'unissent tous les deux ensemble ; ensuite , de boire toutes les demi-heures une tasse de bouillon fait avec plus de veau que de bœuf , & coupé à moitié d'eau. Comme ma maladie avoit le caractère de la plus grande putridité , au point que l'air de la chambre en étoit infecté , je lui demandai dans la journée la permission de boire de la *limonade* ; à quoi il ne voulut jamais consentir. Le lendemain , avec beaucoup de répugnance , il m'en permit une tasse ; mais à la séance d'après , il prétendit que ma fièvre étoit augmentée , & que la limonade seule en étoit cause ; de sorte qu'il la défendit absolument.

Pendant les deux jours de ma fièvre , *Violet* ne me donnoit pas grande espérance ; il étoit morne , silencieux : je croyois même le voir inquiet ; & il m'a avoué depuis (étant en crise) qu'en effet il l'avoit été le premier jour. Enfin , le soir du 28 , après qu'il eut été mis dans l'*état magnétique* , & qu'il se fut approché de moi , je vis sur le champ son visage s'épanouir , & l'air de satisfaction s'y peindre d'une manière qui ne peut se rendre. Aussitôt je lui fais une question , sans en obtenir de réponse : mais , se tournant du côté de *madame de P.* , qui étoit , ainsi que moi , tous ses mouvemens , il lui serre les mains avec l'expression de la plus grande sensibilité , & lui dit , pour toute parole : *Réjouissez-vous , Madame , Monsieur le Marquis est sauvé , il n'y a plus de risque du tout ; &* un moment après , la joie le fait tomber lui-

même dans un spasme de plus d'un demi-quart d'heure.

Nous étions restés dans la perplexité que donne l'attente d'une bonne nouvelle dont on doute encore, lorsque, revenu à lui, on questionne de nouveau *Violet* : alors, avec son zèle ordinaire, il se rapproche de mon lit, étend de nouveau ses mains vers moi, & m'observe en silence. Après m'avoir ainsi considéré quelques instans, il me dit que la détente va se faire chez moi, & que la transpiration que je vais avoir me tirera entièrement d'affaire. Il me promet une bonne nuit, & m'ajoute, que comme la fièvre va cesser incessamment, il sera nécessaire de me purger le lendemain. Je lui réponds que, s'il le pense ainsi, je prendrai ma médecine ordinaire, & je la lui indique. « Non pas, me dit-il, ce sont des *poudres d'Ailhaud* qu'il vous faut prendre. » Oh ! je l'avouerai, dans ce moment je sentis ma confiance s'ébranler. — Des *poudres d'Ailhaud* ! m'écriai-je ; mais c'est un remède que je crains beaucoup : je n'en ai jamais fait usage, & j'ai toujours entendu dire qu'il n'étoit pas du tout indifférent de s'en servir. — Rapportez-vous en à moi, répartit-il avec une tranquillité admirable : j'ai pris moi-même des *poudres d'Ailhaud* ; j'en connois l'effet, & c'est ce qu'il vous faut : tout autre purgatif seroit trop *violent* pour vous. — Je bataillai encore avec lui long-tems : les *poudres d'Ailhaud* me révoltoient. Cependant, après en avoir discuté avec

*madame de P.*, elle me fit convenir que ; dans pareille occasion , si elle - même fût tombée malade , je n'aurois cru mieux faire que de suivre à la lettre les *ordonnances de Vielet*. Cette seule réflexion me fit abandonner entièrement à lui. « Eh bien , *Vielet* , lui dis-je , j'y consens : dictez-moi votre ordonnance après ma médecine , je ferai à la lettre tout ce que vous exigerez. » Alors *Vielet* , plus content , m'assura de nouveau que je me trouverois bien de ses conseils.

— Deux heures après votre médecine , me dit-il , vous prendrez un bouillon à la reine ( autrement un lait de poule , ) & un second deux heures après. — Point d'autres tisanes ? — Non ; rien autre chose ; à deux heures , un bouillon gras ; & le soir un autre. —

On envoya sur le champ chercher à *Soissons* des *poudres d'Ailhaud*. Je crois n'en avoir employé qu'une prise : je dis je crois , parce que , vers onze heures du soir , *Vielet* ayant été remis en crise , arrangea lui-même ma médecine , & que je ne me suis pas informé à tems de la quantité qui en étoit restée dans le paquet. Quoi qu'il en soit , le lendemain j'ai suivi l'ordonnance à la lettre , & m'en suis trouvé à merveille.

Mon estomac , comme je l'ai dit , me faisoit toujours souffrir. Le lundi 30 étoit le jour que *Vielet* devoit ne plus pouvoir tomber en crise ; de sorte que *madame de P.* , conservant encore un peu d'inquiétude , voyoit , avec une espece de regret , la prompte gué-

rison de mon médecin. Il fallut lui demander un régime de conduite pour le tems de ma convalescence. Beaucoup de ménagemens dans la nourriture, avec quelques détails fort peu intéressans, fut le résultat de ses conseils; mais ce qui l'est infiniment; c'est le dernier trait de cet honnête homme. Le lundi matin, prévoyant sa guérison pour le soir, il dit à celui de mes gens qui l'avoit mis en crise: « Je dois avoir une forte colique ce soir, c'est la fin de ma maladie. Si l'on me magnétise, on me la fera bien vite passer, & demain je serai guéri. Au lieu de cela; qu'on ne me *touche* pas, & qu'on me laisse souffrir, cela ne retardera ma guérison que d'un jour; mais du moins demain matin je pourrai encore *tomber en crise*, & voir comment se porte Monsieur le Marquis; cela fera plaisir à Madame... Quand on me rapporta cette marque si sensible d'amitié de ce bon homme, je ne pus m'empêcher d'en pleurer d'attendrissement, & je refusai absolument son offre: mais lui, avec son sang froid & sa tranquillité ordinaires, me répéta qu'il n'y avoit aucun risque pour lui à souffrir un jour de plus; que le plaisir qu'il avoit à me rendre service lui feroit du bien, & que le lendemain mardi il seroit aussi bien rétabli, que s'il n'avoit pas souffert... Ces assurances répétées, jointes à l'inquiétude de *madame de P.*, me firent accepter ses offres généreuses; & le soir en effet, lorsqu'il eut ses douleurs de colique, on ne chercha pas du tout à l'en soulager,

quoiqu'il vint lui-même se plaindre de ce qu'il souffroit. Il nous a dit depuis que cette dureté de notre part l'avoit fort étonné.

Le lendemain mardi, *Violet* put me confirmer le retour de ma santé; & lui-même s'étant réveillé tout seul au bout d'une heure de crise, me tranquillisa sur son sort; de sorte que le même jour nous nous trouvâmes guéris en même tems, & je pus jouir, avec un plaisir qui ne se peut rendre, de la douce satisfaction de devoir la santé & peut-être la vie au même homme qui l'avoit tenue de moi. Le souvenir de cette action de *Violet* fera toujours présent à ma mémoire; il ne me fera jamais possible, je crois, d'être malheureux en y pensant. Puis-je avoir été mieux payé de toutes les peines que je m'étois données auprès de lui? Oh! combien le cœur de l'homme est bon! J. J. Rousseau, l'homme peut-être dont l'état habituel approchoit le plus de l'état de *crise magnétique* répétoit sans cesse à ses amis, qui vouloient le réconcilier avec les hommes, dont il s'éloignoit sans cesse: *L'homme est bon, disoit-il, mais les hommes sont méchants.*





*Cure opérée à Strasbourg.*

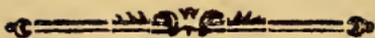
D'APRÈS le peu de confiance que l'on m'avoit marquée à Paris, à l'occasion du somnambulisme de *Madeleine*, on peut bien penser que je me suis bien donné de garde d'effuyer à *Strasbourg* les mêmes désagrémens. Comme la femme *Maréchal* étoit de *Buzancy*, on eût pu encore, avec plus de fondement, la croire capable de me tromper : en conséquence je ne l'ai laissé voir à personne. Elle étoit logée chez M. *Galimart*, directeur des vivres, dont je ne puis trop louer l'honnêteté & la discrétion ; & à l'exception de lui, & du Chirurgien dont j'ai eu besoin pour la saigner, personne à *Strasbourg* n'a su qu'elle y existât.

Il est à croire même que je n'eusse jamais parlé du *Magnétisme* dans cette Ville, si l'événement imprévu de la maladie du jeune *Comte Louis de Rieux* n'eût pas fixé l'attention de tout le monde sur cet objet.

Il y avoit deux jours qu'il souffroit d'un *mal aise universel*, sans apporter beaucoup d'importance à son incommodité. Etant à souper le 25 chez M. son pere, celui-ci me proposa, plutôt par plaisanterie que par conviction, de *magnétiser* son fils. Je m'y refusai d'abord, d'après la loi que je m'étois

imposée de ne plus faire aucune expérience ostensible : mais, après plusieurs instances, je me rendis, n'imaginant pas assurément produire d'autre effet au *jeune comte Louis*, que de lui diminuer une douleur dans le *cou* & dans l'*épaule*, qui lui étoit, disoit-il, insupportable. Le détail de sa prompte guérison, qui a été rédigé sur le champ, & que je vais rapporter, fera voir combien souvent la Nature demande peu d'efforts pour reprendre l'équilibre nécessaire à la santé.

Je ne saurois auparavant me dispenser de rendre à M. le Comte de Rieux le témoignage d'amitié & de reconnoissance que je lui dois à ce sujet. L'état d'affoiblissement dans lequel se trouva M. son fils, au bout d'un quart d'heure de *magnétisme*, ne pouvant ni se soutenir ni articuler une seule parole, lui causa l'inquiétude la plus vive : ses alarmes étoient encore augmentées par celles de toutes les personnes qui se trouvoient présentes, & qui, comme lui, n'avoient jamais vu d'effets semblables. Cependant, loin de me faire le moindre reproche, ni de m'engager à cesser mon opération, M. de Rieux étoit rassuré par la confiance qu'il avoit en moi : comptant sur mon amitié, il ne pouvoit croire, disoit-il, que j'eusse osé risquer sur son fils un moyen dont j'aurois suspecté la bonté. J'ai heureusement pu justifier sa confiance : mais en rendant la santé à son fils, je ne crois pas m'être trop acquitté envers lui de la marque bien sensible d'estime & d'amitié qu'il m'a donnée dans cette occasion.



*Le lundi 25 Juillet 1785.*

M. le comte Louis de Rieux s'étoit senti ; le soir du 24, des frissons & des mouvemens de fièvre ; le soir du 25, il ressentoit les mêmes incommodités, auxquelles s'étoient jointes des douleurs assez vives dans l'épaule & dans le cou : lorsqu'il respiroit un peu fort, les douleurs étoient plus aiguës. Vers neuf heures & demie du soir, M. le comte de Rieux son pere me pria de le *magnétiser* : je le fis asseoir, & me mis à lui *toucher l'épaule*. Il ressentit presque aussi-tôt une très-forte chaleur à la partie souffrante, qui se maintint pendant l'espace de huit à dix minutes. J'avois porté quelquefois, pendant cet intervalle, une main alternativement à sa tête & à son estomac. Comme je me disposois à le laisser, je m'aperçus que *ses yeux étoient fermés*. Quelqu'un lui ayant parlé, sans en avoir obtenu de réponse, je pensai qu'il pouvoit être tombé dans l'état heureux de *somnambulisme magnétique*. Lui-même ne m'en avoit donné aucun indice ; car il n'avoit fait aucun mouvement extraordinaire, & l'émanation magnétique n'avoit produit sur lui aucune sensation apparente.

Pour m'affurer s'il étoit dans le sommeil magnétique, je le fis changer de place. Comme

il étoit singulièrement affaibli , je fus obligé de le soutenir en marchant.

Il resta ainsi l'espace d'une heure environ , pendant lequel tems je lui fis plusieurs questions relatives à son état. — Ce que je vous fais vous fait-il du bien ? — *Oui.* — Avez-vous d'autres maux que celui de l'épaule ? — *Je ne crois pas* —. Plusieurs personnes essayerent de lui parler ; ce fut en vain : mais si-tôt que je donnois la main à quelqu'un, le jeune Comte répondoit sur le champ. Sur la fin de l'heure , il s'étoit affoibli beaucoup davantage , au point qu'à peine il pouvoit parler : il sembloit qu'il lui falloit sortir d'un assoupissement profond pour entendre celui qui le questionnoit. Je voulus le faire lever ; il n'en avoit pas la force. Alors il demanda à être sur son lit. Comme il logeoit au deuxieme étage , nous l'y portâmes à trois personnes. Une fois sur son lit , il dit qu'il ne falloit pas le déshabiller , qu'il étoit trop foible pour cela. Il resta ainsi l'espace d'une heure , pendant lequel tems il reprit un peu plus de force. Entre autres questions que je lui fis , j'en citerai plusieurs. — Voulez-vous rester comme vous êtes long-tems de suite ? — *Non pas long-tems.* — Est-ce que cela ne vous fait pas du bien ? — *Si fait , cela me fait du bien ; mais j'ai toujours bien mal à l'épaule.* — Cela se passera-t-il ? — *Non pas aujourd'hui.* — Avez-vous de la peine à respirer ? — *Pas à présent.* — Et en aurez-vous quand vous aurez les yeux ouverts ? — *Oui.* — En ce cas demeurez long-tems comme

vous êtes, si cela vous fait du bien, & je resterai avec vous pendant la nuit. — *Je ne fais que faire* —. Et un moment après il me répéta qu'il ne pouvoit pas être guéri dans cette première opération, & qu'il falloit que je le fortisse de sa crise dans un demi-quart d'heure : alors je lui tins une main fermement sur l'épaule malade. Au bout du demi - quart d'heure, il me dit qu'il avoit grand mal aux dents. Je posai ma main sur sa joue, & en trois minutes ce mal se dissipa : alors il se plaignit plus fortement du mal d'épaule. — C'est donc le mal de votre épaule, lui demandai-je, qui a passé sur vos dents? — *Oui, c'est le même mal : il faut que je le garde toute la nuit dans l'épaule ; mais il ne m'empêchera pas de dormir un peu.*

— A quelle heure demain voulez-vous être magnétisé? — *Demain à quatre heures du soir* —. Un moment après, je le fis lever de son lit ; & après l'avoir assis sur une chaise, je l'éveillai à la manière ordinaire, & il n'eut aucun souvenir de tout ce qui s'étoit passé, si ce n'est d'avoir ressenti de la douleur dans son épaule malade au commencement du traitement.



—————

*Du mardi 26.*

A quatre heures après midi, j'ai magnétisé M. le comte de Rieux, & l'ai fait entrer, en huit ou dix minutes, dans l'état de *somnambulisme magnétique*. Aussi-tôt qu'il y fut, il parut accablé comme la veille, sans être pourtant dans un état de foiblesse aussi grand. Cet état de foiblesse étoit causé, à ce qu'il nous dit, par les douleurs qu'il ressentoit par tout le corps. Il resta en crise environ une heure & demie. Pendant ce tems, il rendit un compte de sa maladie plus exact que la veille. — D'où vous viennent les douleurs d'épaule que vous ressentez ? — *D'un froid que j'ai attrapé.* — Comment ! est-ce que la fièvre que vous avez ressentie il y a deux jours chez M. le maréchal de Contades, n'étoit pas le commencement de votre incommodité ? — *Non, cela n'y avoit pas rapport ; c'est une courbature que j'ai eue.* — Croyez-vous toujours que je pourrai vous guérir ? — *Je l'espère.* — Sera-ce aujourd'hui ? — *Je ne crois pas.* — Je le touchois toujours pendant ce tems. Voulant me reposer un peu, je demandai une bouteille que je lui donnai à tenir contre son estomac, après l'avoir magnétisée : c'est alors que se passa une scène aussi nouvelle pour moi que pour les quarante ou cinquante personnes qui se trou-

voient là présentes. M. le comte Louis de Rieux ferroit contre lui cette bouteille, avec l'air d'y trouver un secours favorable contre ses souffrances : il la portoit alternativement à sa poitrine, à son ventre, puis à son épaule. Interrogé pourquoi il en agissoit ainsi : — *C'est pour me faire du bien*, répondit-il. — La bouteille vous soulage donc beaucoup ? — *Oui, mais pas tant que votre main.* — Peu après je tins la bouteille d'une main, & de l'autre je touchois son épaule malade. Alors je lui fis la question, si, de cette maniere, je procurois en lui un bon effet. « *Oui*, répondit-il ; *mais il faut ôter l'un ou l'autre, me laisser la bouteille ou votre main.* » Après d'autres questions de ce genre & quelque tems de repos, je lui demandai ses ordres pour le reste de la journée, & s'il prévoyoit quelque chose en lui. — *Oui*, répondit-il, *j'aurai la fièvre ce soir.* — A quelle heure ? — *A neuf heures.* — Durera-t-elle long-tems ? — *Trois quarts d'heure, peut-être plus long-tems : ce sera suivant la transpiration que j'aurai ; mais j'aurai soin de me bien couvrir.* — Vous avez donc des humeurs dans le corps ? — *Oui.* — Faudra-t-il vous purger ? — *Oui, samedi prochain.* — Avec quoi ? — *Avec des eaux de Schedechitz.* — Est-ce que vous en connoissez l'effet ? — *Oui, j'en ai déjà pris, & elles me font du bien.* — Combien faut-il que vous en preniez ? — *Cinq verres de quart d'heure en quart d'heure.* — Pendant combien de tems faudra-t-il encore que je vous magnétise ? — *Jusqu'à Vendredi.* — Et vous ferai-

je de l'effet jusqu'à ce tems ? — *Oui, encore vendredi matin ; mais vous ne me ferez plus rien l'après-midi.* — Vous serez donc bien guéri ? — *Oui, je serai guéri* —. Après l'avoir tenu une heure & demie environ dans l'état magnétique, je lui demandai combien de tems il vouloit encore y rester. — *Un quart d'heure,* répondit-il. — Faudra-t-il que je vous magnétise ce soir pendant votre fièvre ? — *Non* — Quand voulez-vous être touché ? — *Demain à neuf heures du matin* —. Le tems indiqué par lui se trouvant arrivé, il dit : « *Le quart d'heure est passé, il faut m'ouvrir les yeux ;* » ce que je fis sur le champ. Son réveil s'opéra, comme la veille, avec difficulté, comme un homme très-fatigué que l'on tireroit d'un profond assoupissement.

A neuf heures du soir, la fièvre lui prit comme il l'avoit indiqué. Avant neuf heures, les Chirurgiens-Majors des différens régimens qui se trouvoient chez lui, compterent *quatre-vingts pulsations* dans son pouls, & aussi tôt l'heure sonnée, ils en compterent *cent cinq*. La transpiration se manifesta promptement ; elle fut des plus abondantes ; néanmoins la fièvre lui dura au même degré plus de deux heures : alors on le changea de tout, & il dormit le reste de la nuit fort tranquillement.





*Du mercredi 27.*

M. le comte Louis de Rieux fut magnétisé ; & fut près d'un quart d'heure à entrer dans l'état magnétique. Il avoit un peu plus de force que les jours précédens. Il se servit de la bouteille , comme la veille , dans les momens où je me reposois. Il nous renouvela , dans cette crise , les mêmes pressensations de sa guérison prochaine. Entre autres questions qui lui furent faites , auxquelles il répondoit avec une précision bien intéressante , je lui demandai s'il entendoit les personnes qui étoient dans sa chambre. — *Non.* — A quoi pensez-vous donc dans l'état où vous êtes ? — *Au bien que j'éprouve.* — Je mis M. le comte de Rieux son pere en communication avec lui , afin qu'il pût le questionner. Il lui demanda , entre autres choses , si le Magnétisme avoit été cause de l'excessive transpiration qu'il avoit eue la veille. — *Non* , répondit-il , *c'est la fièvre qui l'a causée.* — Et la fièvre elle-même , qui vous l'a occasionnée ? — *C'est le magnétisme.* — Vous avez donc autre chose que votre douleur d'épaule ? — *Oui , j'ai beaucoup d'humeurs dans le corps.* — Le Magnétisme vous guérira-t-il ? — *Oui.* — Si l'on ne vous eût pas magnétisé , qu'en seroit il arrivé ? — *J'aurois fait une maladie.* — De quel

genre? — *Les fievres.* — Eût-ce été une maladie vive ou lente? — *Une maladie bien longue.* — Il faut donc, mon ami, regarder le Magnétisme comme un moyen utile à la guérison des maladies? — *Il faut y croire.* — Dans cette crise, il me dit qu'il pouvoit dîner comme à son ordinaire : de plus, il ajouta que le soir, à huit heures précises, la fièvre lui prendroit, & qu'il n'en pouvoit déterminer la durée; que je ne devois pas le magnétiser avant dix heures du soir, soit qu'il eût encore la fièvre, ou qu'elle se fût passée; que, pendant son accès, il falloit souvent lui donner à boire de l'eau tiède & du sucre, & ne le changer qu'au bout d'une heure & demie. Au bout d'une heure, il demanda à sortir de crise; ce que j'exécutai sur le champ, & son réveil fut accompagné des mêmes symptômes que la veille.

J'oublois de dire que, dans chaque crise; je le faisois marcher & se promener un peu dans sa chambre, mais toujours en lui tenant le bras ou la main. Sa vision n'étoit pas distincte : en se rasséyant, il étoit obligé de tâter la chaise où il vouloit s'asseoir. Il paroît que la plénitude d'humeurs qui l'accabloit, obligeoit chez lui la Nature à un travail pénible pour la coction de ces mêmes humeurs : de là résultoit l'espece d'accablement où il étoit, son assoupissement profond, & par suite son peu de vision, de même que son peu de mobilité magnétique. La seule expérience bien convaincante que l'on répétoit toujours avec le même succès,

étoit de ne pouvoir obtenir de réponse de lui, qu'après s'être mis en rapport ou en communication avec moi.



*De la soirée du mercredi 27.*

La fièvre ne s'est point manifestée à huit heures, comme M. le comte Louis de Rieux l'avoit annoncé. M. Perfi, chirurgien-major du régiment de Berry, ne lui en a pas reconnu. Le jeune comte imaginant, d'après le rapport qu'on lui avoit fait de sa prédiction, qu'il pourroit bien l'avoir, s'étoit couché, & avoit eu soin de se bien couvrir. Lorsque j'arrivai chez lui à huit heures passées, je le fis découvrir, & lui conseillai de se lever, & de ne pas penser à la fièvre; que peut-être il ne l'auroit pas, malgré sa prédiction. Il se leva en effet, & passa ses deux heures assez gaiement, son opinion particulière étant cependant portée à se croire un peu de fièvre, & moi je le pensois de même.

A dix heures je l'ai magnétisé, & l'ai fait entrer, en dix minutes, dans l'état magnétique. Ma première question a été, s'il avoit eu la fièvre depuis huit heures : *un non très-sec a été sa réponse.* — Qu'est ce donc qui a contrarié votre pressensation de ce matin ? — *J'ai eu froid en rentrant chez moi; mes fenêtres auroient dû être fermées à six heures.* — Cela apportera-t-il un obstacle à votre

guérison? — *J'espere que non.* — Aurez-vous encore la fièvre? — *Je n'en fais trop rien.* — Dans cette séance, l'expérience de la chaîne de communication de moi avec un tiers, pour obtenir les réponses du malade, a été répétée plus de vingt fois avec le même succès, c'est-à-dire, qu'à moins de s'être mis en rapport avec moi, il n'étoit pas possible de s'en faire entendre; & aussi-tôt que le rapport étoit établi, la réponse se manifestoit sur le champ. M. le duc d'Ayen, entre autres, répéta souvent cette expérience.

Le comte Louis resta une heure & demie à peu près en crise magnétique. Parmi plusieurs questions qui lui furent faites, les plus intéressantes furent, s'il entroit quelque chose en lui quand on le magnétisoit. — *Non, il n'entre rien; mais cela me soulage.* — C'est donc quelque chose qui s'échappe de vous? — *Oui, c'est comme une vapeur, une transpiration.* — Voyez-vous l'émanation magnétique? — *Je ne la vois pas, mais je la sens.* — Après quelques momens de silence, je continuai à le questionner. — Croyez-vous que, dans toutes les occasions où vous serez malade, le magnétisme puisse vous guérir? — *C'est suivant : si la maladie étoit commencée, il se pourroit faire que non.* — Mais si dans le principe je vous magnétisois? — *Alors j'en guérerois comme je vais guérir de cette maladie-ci.* — Je lui avois mis une bouteille magnétisée entre les mains comme les autres fois, & comme il la portoit successivement à différentes parties de son corps, il lui fut

demandé la raison de ce procédé. « *Je la porte* répondit-il ; *aux endroits où je souffre , & je l'y laisse jusqu'à ce que je sois soulagé.* » Il étoit si attaché à cette bouteille , que , dans une promenade que je lui fis faire dans sa chambre , il ne voulut pas la quitter ; & quoique l'attitude fût extrêmement gênante , il la tint au moins une demi-heure dirigée vers son épaule souffrante. Sur la plaisanterie que je lui fis , qu'il portoit cette bouteille comme on porte son fusil à l'exercice , il me répondit *que son fusil ne lui faisoit pas tant de bien.*

Il me dit ensuite , après s'être assis , qu'il m'avertiroit de le réveiller quand il ne souffriroit plus. Il continua son petit manège de bouteille encore un gros quart d'heure environ ; puis après la secouant dans ses mains , il me dit : — *Je ne souffre plus.* — Vous voulez donc sortir de l'état où vous êtes ? — *Oui , sans doute* , répondit-il. — A quelle heure demain voulez-vous être touché ? — *A neuf heures du matin.* — Si je ne pouvois pas vous magnétiser , qu'en résulteroit-il ? — *Je guérirois plus tard.* — Après lui avoir promis de ne pas manquer à son rendez-vous , je lui ouvris les yeux comme ci-dessus ; & tout comme à son ordinaire , il ne conserva pas le moindre souvenir de tout ce qu'il avoit fait & dit dans sa crise.





*Le jeudi 28.*

A neuf heures du matin, je magnétifai M. le comte Louis de Rieux. Il avoit passé une très-bonne nuit; son épaule lui faisoit très-peu de mal; la fraîcheur de son teint & sa gaieté ne pouvoient laisser soupçonner qu'il fût encore malade. Il me dit, en s'asseyant, qu'il alloit faire tout son possible pour ne pas s'endormir. Je le confirmai en plaisantant dans cette bonne idée, & lui conseillai de tenir bien ferme. Malgré toute sa résolution, au bout d'un quart d'heure ses yeux se clorent comme à son ordinaire, & il fut dans l'état magnétique. Dans cette crise, il fut plus gai & plus leste que dans les précédentes. A la question que je lui fis, si son mal d'épaule dureroit encore long-tems, il me répondit que le lendemain il s'en iroit à tous les diables. — A quelle heure voulez-vous être magnétisé aujourd'hui? — Point; mais demain à huit heures du matin pour la dernière fois. — Et demain au soir, si je veux vous magnétiser? — Vous ne ferez que de l'eau claire. — J'essayerai pourtant. — Hé bien, vous ne ferez rien du tout. — Pourquoi ai-je été plus long-tems aujourd'hui qu'à l'ordinaire à vous faire de l'effet? — Parce que je n'ai plus guere de mal. — Croyez-vous que je pourrai parvenir demain matin à vous

mettre en crise ? — *Vous aurez plus de peine ; mais si vous en venez à bout , vous ne me ferez plus de bien* —. Dans cette crise , il se servit plus de trois quarts d'heure de la bouteille magnétisée ; & ayant voulu se promener , il ne consentit pas à s'en dessaisir , la portant , comme à son ordinaire , à tous les endroits de son corps où il sentoit avoir besoin de ce secours. Comme le bas de son estomac étoit le lieu où il la tenoit le plus long-tems , je lui demandai le sujet de cette préférence. « *C'est l'endroit me dit-il , où elle me fait le plus de bien.* » Au bout d'une heure environ , je lui fis la question , combien il vouloit rester encore de tems en crise. « *Encore vingt minutes.* » Ce tems passé ( sans qu'il y eût eu le moindre avertissement de ma part ) , je l'entendis murmurer un peu dans ses dents. — Qu'avez-vous ? lui demandai-je ? — *Les vingt minutes sont passées* , me répondit-il ; *pourquoi ne me sortez-vous pas de crise ?* — On regarde à une montre , & en effet il y avoit une minute de plus que le tems prescrit. Je ne me le fis pas redire deux fois , & je lui ouvris les yeux sur le champ. Son réveil fut aussi long à s'opérer que les autres fois , c'est-à-dire , que j'y employai bien quatre à cinq minutes.





## Vendredi 29.

A huit heures du matin , M. le comte Louis de Rieux a été magnétisé. Il se défendit de dormir comme la veille , & j'employai vingt minutes à le mettre dans l'état magnétique. Il me dit alors qu'il ne souffroit presque plus, & ajouta toujours que ce seroit la dernière fois que je lui ferois de l'effet. Dans cette crise , il n'étoit plus absorbé comme les autres fois , & répondoit avec plus d'aisance qu'à son ordinaire. Entre autres questions que je lui fis , je lui demandai : — Comment doit-on appeler l'état où vous êtes ? — *Un état de bonheur & de plaisir.* — Croyez-vous que l'on puisse se rappeler de cet état ? *Non. J'ai déjà essayé , mais inutilement.* — Est-ce un sommeil que l'état où vous êtes ? *Non. Si je dormois , je ne sentirois pas le bien que j'éprouve.* — Croyez-vous que j'aye du plaisir à vous magnétiser ? — *Je n'en fais rien ; mais vous en faites beaucoup à ceux que vous magnétisez.* — Pourquoi ne répondez vous pas aux personnes qui vous parlent ? — *C'est que je ne les entends pas.* — Quelquefois cependant vous les entendez ? — *C'est lorsqu'elles sont en rapport avec vous.* — Ensuite , comme je lui avois fait la plaisanterie que je le mettrois en crise le soir malgré lui , & qu'il m'avoit assuré que je n'en viendrois pas à

bout, je lui dis que je lui ferois accroire qu'il pourroit ressentir des effets, & que, comme il ne se ressouviendroit pas de ce qu'il me disoit actuellement, je parviendrois à l'en persuader. Il me répéta que ce feroit en vain que j'essayerois. — Comment ! est ce que vous ne croyez pas que l'imagination puisse aider aux effets du magnétisme ? — *Non.*

— Vous savez cependant que l'Académie l'a décidé. — *Il y a bien de la rime en on . . . . mais c'est de la sensation.* — M. son pere, le voyant en si grande gaieté, voulut, par plaisanterie lui demander des numéros pour la loterie. Il lui répondit fort gaiement qu'il n'avoit pas la main heureuse, & qu'il n'y gagnoit jamais. Cependant, comme il le pressa de lui en désigner, il y consentit, & indiqua les numeros 7, 32, 28, 69, 85 ; il les répéta même plusieurs fois, sans cependant avoir l'air d'y croire beaucoup. Il s'égaya ensuite sur le gain qu'il pouvoit faire à la loterie, & que, s'il gagnoit un *quine*, cela lui feroit presque autant de plaisir que le *magnétisme*. Je lui demandai s'il étoit aussi sur du *quine* que du recouvrement de sa santé. *C'est fort différent*, répondit-il : *je suis sur d'être bien guéri, au lieu que je ne tiens pas le quine dans ma poche.* Au bout de quelques momens, il demanda à se promener, toujours avec sa chere bouteille sur son épaule. Il étoit très-ferme sur ses jambes ; & tout en témoignant le plaisir qu'il avoit de se sentir bien guéri, il alloit jusqu'à sauter & à donner des signes très-marqués

de la satisfaction qu'il éprouvoit : il m'embrassa plusieurs fois, en me disant qu'il m'aimoit bien, & qu'il m'étoit bien obligé. Quand il fut rassis, il voulut encore qu'on lui parlât, disant que son mal ne l'occupoit pas assez pour ne pas faire la conversation; de sorte que je lui fis beaucoup d'autres questions. — A quelle heure voulez-vous être purgé demain? — *A six heures.* — Desirez vous faire diete aujourd'hui? — *Non. Je dînerai bien, & ne souperai point.* — Faut-il vous préparer à la médecine par quelques boissons? — *Non, point de tisane sur-tout, mais de la limonade.* — Faut-il qu'elle soit cuite? — *Non. La limonade cuite me fait mal, me fait vomir, au lieu que la limonade crue me fait du bien.* — Etes-vous content du magnétisme? — *Oui, & de vous aussi.* — Par où votre mal d'épaule s'en ira-t-il? — *Peut-être bien aujourd'hui par les urines.* — Si je vous laissois comme cela sans vous ouvrir les yeux, qu'en ariveroit-il? — *Je me réveillerois seul; mais si vous avez affaire, vous pouvez m'ouvrir les yeux, & vous n'aurez pas grande peine aujourd'hui, parce que je n'ai plus de mal.* — Il faut donc nous dire adieu? — *Oui, pour à présent; mais nous nous reverrons bientôt.* — Je l'éveillai en effet au bout de deux heures de crise, & son réveil s'opéra dans une minute.

Pour donner une nouvelle preuve de la démarcation bien sensible qui existe entre l'état magnétique & l'état naturel, je lui demandai, comme par plaisanterie, après

son réveil, s'il vouloit mettre à la loterie : j'ajoutai que, comme un bonheur n'alloit pas sans l'autre, il se pourroit qu'il y gagnât. Il s'y refusoit ; mais par complaisance il dicta les numéros suivans : 4, 28, 36, 49, 72 : aussi-tôt on lui montra les numéros qu'il avoit indiqués pendant sa crise ; ce qui l'amusa & l'étonna fort, n'ayant aucun souvenir de tout ce qu'on lui racontoit ( 18 ).

Le lendemain samedi, M. le comte *Louis de Rieux* a commencé à prendre, à six heures du matin, des eaux de Schedelitz, qui l'ont fort bien purgé. Le lendemain dimanche, il fut à l'exercice dès cinq heures du matin, & depuis il jouit d'une santé parfaite.

« Nous souffignés, témoins de toutes les  
 » séances où M. le comte *Louis* a été magné-  
 » tisé, ou seulement d'une ou plusieurs de  
 » ses séances, reconnoissons les détails ci-  
 » dessus comme très-conformes à ce que  
 » nous avons vu & entendu nous-mêmes.  
 » En foi de quoi nous avons tous signé le  
 » procès verbal ci-dessus. Ce jourd'hui 7  
 » Août 1785. Signés, le comte de *Rieux*,  
 » Colonel du régiment de cavalerie de Berry ;  
 » le vicomte d'*Alzon*, major du régiment de  
 » Berry, *Escragnolle*, capitaine commandant  
 » audit régiment ; le comte de *Comminges*,  
 » capitaine audit régiment ; *Chaternet*, capi-  
 » taine audit régiment ; le marquis de *Lillers*,  
 » capitaine audit régiment ; *Montufon*, capi-  
 » taine au régiment d'Artois, cavalerie ; de  
 » *Lalandelle*, officier au régiment d'Agénois ;  
 » le baron de *Dampiere*, le marquis de *Saint-*

» *Sauveur*, mestres-de-camp en second du  
 » régiment de Foix; de *Beaufransleçt*, comte  
 » d'*Ayat*, capitaine au régiment de cavalerie  
 » de Berry; le comte de *Lützelbourh-Klinglin-*  
 » *Dessez*, capitaine au régiment de mont-  
 » morency, dragons; le vicomte de la Roche-  
 » *Aymont*, mestre-de-camp commandant du  
 » régiment d'Artois; *Flachon de la Jomariere*,  
 » capitaine en premier au Corps Royal du  
 » Génie; & *Brunck*, commissaire des Guer-  
 » res, témoin de trois séances. »



Les détails ci-dessus de la courte maladie de M. le comte *Louis de Rieux*, ont beaucoup de ressemblance avec ceux qu'on a lus du *petit Amé*, guéri à Buzancy : l'un & l'autre ordonnoient affirmativement la maniere dont il falloit qu'on les touchât, & tous deux ont répondu de même qu'il n'entroit rien en eux quand on les magnétisoit, mais seulement que cela les soulageoit. Quant aux éclaircissemens sur l'existence du fluide magnétique, de même que sur la vision intérieure, tant du corps que du siège de la maladie, on a pu remarquer que tous les paysans se servent habituellement du mot *voir*, tandis que M. le comte *Louis de Rieux*, appréciant le vrai sens des mots, exprime la même idée par *sentir*. Ce ne fera qu'à mesure que les cures magnétiques s'étendront sur des personnes de son espèce, & par suite

sur des gens instruits en médecine & en anatomie, que nous pourrons parvenir à étendre nous-mêmes nos idées sur cet état singulier de *somnambulisme*. Au reste, nous ne pourrons jamais avoir qu'une langue de convention pour exprimer des sensations dont nous ne sommes pas susceptibles.

D'après le bien que procuroit à M. de Rieux l'application d'une bouteille, joint à ce qu'il disoit qu'il n'entroit rien en lui quand on le magnétisoit, mais qu'au contraire il s'en échappoit une espece de vapeur ou de transpiration, il m'est venu une idée, que plus d'expérience confirmera peut-être ou détruira entièrement; c'est que le verre peut servir d'indicateur certain de l'état d'un malade devenu somnambule magnétique, quant au trop ou trop peu d'électricité qui existe en lui. J'ai remarqué plusieurs fois ce même attrait pour le verre dans de certains malades, tandis que d'autres le dédaignent absolument, quand le magnétiseur n'y porte pas la main.

Le verre, d'après ses propriétés électriques, est, comme nous l'avons dit, un excellent conducteur du *magnétisme animal*. Lors donc qu'après avoir magnétisé une bouteille, on la met en contact avec un malade, l'accélération de mouvement, occasionnée par les filières du verre, agit constamment sur lui tant que le magnétiseur la touche; mais lorsqu'après avoir actionné quelque tems avec la bouteille, on l'abandonne entièrement entre les mains du malade, alors il  
peut

peut arriver deux cas, ou que le malade ait trop d'électricité en lui, ou qu'il en ait trop peu. S'il en manque, la bouteille se déchargera bien vite de toute son électricité animale; & si-tôt qu'elle aura cessé d'être en analogie avec lui, lui devenant inutile, il s'en débarrassera promptement. Au contraire, si le malade a surabondance d'électricité, la bouteille s'entretiendra toujours de celle dont il se débarrassera: elle fera exactement l'office d'un siphon; & tant qu'il croira utile de continuer cet effet, il la gardera avec plaisir. C'est, je crois, particulièrement parmi les enfans & les très-jeunes gens que ce phénomène arrivera le plus communément. Cette observation au reste mérite d'être approfondie; je ne la donne que comme une probabilité. Je crois mon raisonnement juste, d'après les données sur lesquelles je me fonde; mais s'il en est une qui manque de justesse, que deviendront mes conclusions? Mon seul but au reste est de laisser entrevoir le vaste champ d'expériences & d'observations qu'il reste à faire dans la connoissance bien nouvelle que je traite, n'étant pour ainsi dire, à l'exception de mes freres, aidé de personne dans mes recherches: ayant trouvé dans tous les savans Physiciens, médecins, & autres, un éloignement incroyable à vouloir m'entendre, il m'a fallu tout conclure sans débats ni contradictions. Je crois, d'après cela, qu'il est impossible que je ne me sois pas trompé quelquefois: aussi, je le répète, si je me voyois réfuté d'une

maniere raisonnable & convaincante, j'en ferois charmé. Certain, comme je le suis, que les faits ne peuvent s'affoiblir, ce seroit une preuve qu'on les auroit examinés avec soin, & je ne pourrois qu'y gagner moi-même. Puisse le souhait que je fais, d'être réfuté solidement, s'effectuer au plutôt pour le bonheur de la génération présente!



Parmi quantité de faits aussi évidens que satisfaisans par leurs résultats, qui ont eu lieu à *Strasbourg*, il en est encore un que je veux citer, à cause de la longueur du terme que le malade a lui-même fixé pour époque de sa guérison, dès les premiers jours de son traitement.

Le nommé *Dupré*, soldat au regiment de Hesse-Darmstadt, homme fort & robuste, âgé de vingt-quatre ans, taille de cinq pieds huit pouces, tomboit, depuis une quinzaine de jours, dans des attaques de convulsions semblables à l'épilepsie : il étoit incapable de faire aucun service. Le chirurgien-major de son régiment l'avoit saigné le trois ou quatrième jour de ses accidens, & depuis lors il étoit encore plus souffrant. M. Houdouart, son capitaine, l'amena chez moi le 8 Août, & me pria instamment d'essayer sur cet homme le pouvoir du *magnétisme animal*. J'y consentis; & dès la première fois je déterminai en lui sa crise convulsive. L'après midi, l'ayant touché une deuxième

fois, il devint *somnambule magnétique*, & dès le surlendemain il put rendre compte de la cause & des suites de sa maladie. Afin d'éviter les répétitions, je me contenterai de rapporter ci-après les différentes pièces & actes passés par-devant notaire, qui suffisent seuls pour donner une idée satisfaisante du traitement magnétique du sieur Dupré.

Suit la déposition du 10 Août.

*Déposition du nommé Dupré, soldat du régiment de Hesse-Darmstat, dans la compagnie d'Houdouart, à M. de Puységur, en présence des soussignés.*

« La cause de ma maladie vient du chagrin de me voir aussi court tenu que je le suis à la caserne, & de n'être pas aimé de mes camarades. Le commencement de ma maladie a eu lieu il y a eu vendredi quinze jours. Il s'est formé une ceinture de sang au bas ventre, qui a monté continuellement jusqu'au nœud du gosier. Si je n'étois pas venu ici, cela m'auroit occasionné une grande maladie, qui n'auroit pas été longue; cela m'auroit étouffé, & je serois mort : au lieu de cela, je serai guéri de vendredi prochain en huit. De jeudi en huit je vomirai du sang une fois dans la journée, & deux fois dans la nuit, & cela finira mes convulsions. De samedi prochain en huit j'aurai besoin d'être purgé, & je ne tomberai plus en crise,

» Dans six mois je prendrai la fièvre chaude,

que personne que vous ne pourra guérir, ou un de vos gens, mais en plus de tems. De vendredi en huit finiront les crises pour moi & je n'y tomberai plus le samedi suivant. »

» Reçu & écrit cette déclaration sous la dictée dudit Dupré, étant en *crise somnambuliste*, ce 10 Août 1785, dans l'appartement qu'occupe M. le *marquis de Puységur*, en présence de *madame Doriocourt*, de M. le *baron de Landsberg*, de *Berstett*, *Klinglin-Dessez*, *Abresch*, chirurgien-major dudit régiment, de la *Jomariere*, de *Tinchant*, chirurgien-Major, démonstrateur royal à l'hôpital militaire de *Strasbourg*; *Fribault*, chirurgien-major du régiment de *Foix*. Signés, *Doriocourt*, le *baron de Landsberg*, directeur de la noblesse immédiate de la basse *Alsace*; le *baron de Berstett*; *Klinglin-Dessez*, capitaine de dragons au régiment de *Montmorency*; de la *Jomariere*, capitaine au corps-royal du *Génie*; *François*, *baron de Landsberg*; *Fribault*, *Abresch*, chirurgien-major du régiment royal de *Hesse-Darmstat*; *Tinchant*, *Lützelbourg*. »

S'ensuit le dépôt mentionné ci-dessus.

« Ce jourd'hui dixieme Août mil sept cent quatre-vingt-cinq, à six heures & un quart de relevée, pardevant le notaire royal à *Strasbourg* soussigné, furent présens MM. les *barons de Landsberg* & de *Berstett*, qui ont signé la déclaration ci-dessus, & des autres parts, lesquels, après avoir certifié les signatures apposées à ladite déclaration, vérita-

bles, ont requis ledit notaire, au nom de M. le *marquis de Puyfégur*, colonel au corps royal d'artillerie, major du régiment de Metz, en garnison à *Strasbourg*, de le prendre & garder en dépôt au nombre de ses actes, à fin de date & à telles autres que de raison; duquel dépôt les sieurs comparans ont requis acte, à eux accordé.

« Fait, lu, & passé audit *Strasbourg*, les jour, mois & an susdits, en présence des sieurs *Félix Lex*, avocat, & *Louis Dumont*, praticien, y demeurans, témoins requis, qui ont signé avec les sieurs comparans & ledit notaire. Signé à la minute vers lui restée, François, *baron de Landsberg*, le *baron de Berstett*, *Lex*, *Dumont*, & *Lacombe*, notaire royal, avec paraphe. Collationné, signé, LACOMBE.

Ensuite l'acte vérifiant l'accomplissement de la prédiction ci-dessus. »

*A Strasbourg, le 31 Août 1785.*

« Nous souffignés chirurgiens-major du régiment de Hesse-Darmstat, & autres qui avons été témoins du traitement du sieur *Dupré*, soldat au régiment, certifions que le mercredi 17 Août, il a eu trois vomissemens de sang, & que nous lui avons entendu dire, dans son état de *somnambulisme magnétique*, que cette crise salutaire, prévue par lui, n'avoit été avancée d'un jour & demi, qu'à cause d'une révolution imprévue qu'il avoit éprouvée dans le cours

de son traitement , dont le résultat avoit été un vomissement de sang prématuré dans sa chambre , en présence de tous ses camarades , & que depuis ledit jour 17 , le sieur *Dupré* n'a plus eu d'attaques de convulsion ; mais qu'il continue néanmoins d'être dans un état de foiblesse & de mal-aïse ; lequel état , suivant ses pressensations , doit durer jusqu'au 4 de Mars de l'année prochaine , à quatre heures du soir , époque qu'il annonce devoir être celle de la fièvre chaude qui doit terminer sa maladie ; laquelle maladie se guérira en huit jours de tems , s'il est magnétisé par M. de *Puyfégur* , ou en durera quinze , avec beaucoup de souffrances , si c'est *Clément* , son second médecin , qui le magnétise , & qu'à défaut de l'un ou de l'autre de ces deux magnétiseurs , aucun moyen , soit de la médecine ou du *magnétisme* , ne pourra l'empêcher de mourir. En foi de quoi avons signé le présent procès verbal , pour valoir en tant que de raison. Signé à l'original J. *Abresch* , chirurgien-major dudit régiment , le premier Septembre 1785 ; *Liitzelbourg* , *Gallimart* , le baron de *Berstett* , *Klinglin-Dessez*.

» Ce jourd'hui cinquieme Septembre mil sept cent quatre-vingt-cinq , avant midi , pardevant le notaire royal immatriculé au conseil Souverain d'Alsace , résident à *Strasbourg* , soussigné , fut présent messire *Amand-Marc-Jacques* , *marquis de Puyfégur* , colonel au corps royal d'artillerie , étant à *Strasbourg* , lequel a remis & déposé audit notaire la

déclaration ci-dessus du trente-un Août dernier & premier Septembre courant, les signatures au bas de laquelle il certifie véritables; requérant ledit notaire de la recevoir en dépôt au nombre de ses actes, pour en être délivré des expéditions à qui il appartient.

« Fait, lu, & passé audit *Strasbourg*, les jour, mois, & an susdits, en présence des sieurs Félix *Lex*, avocat, & Louis *Dumont*, praticien, y demeurans, témoins requis, qui ont signé avec les sieurs comparans & ledit notaire. Ainsi signé à la minute vers lui restée, le *marquis de Puységur*, *Lex*, *Dumont*, & *Lacombe*, notaire royal, avec paraphe, collationné, signé, LACOMBE. »

*Troisième acte, contenant les dernières dépositions du sieur Dupré.*

« Aujourd'hui 31 Août 1785, le sieur Dupré, après être revenu au traitement magnétique, pour des foiblesses qu'il éprouvoit journellement depuis huit jours, a cessé de tomber en *crise de somnambulisme*; avant son réveil il m'a annoncé que samedi prochain 3 Septembre, il se sentiroit accablé dans l'après-midi, & qu'à quatre heures il tomberoit tout seul, à quelque endroit qu'il se trouvât, dans l'état de *somnambulisme magnétique*, dont il sortiroit tout seul à cinq heures précises; que, d'ici au 4 de Mars, cet état singulier se manifesteroit chez lui

tous les trois jours à la même heure. Il dit n'avoir plus besoin d'être magnétisé d'ici au 4 de Mars, parce que l'effet que l'on produiroit sur lui seroit trop violent, & pourroit porter du dérèglement dans sa tête. Il ajoute, que si quelque main étrangère à ses magnétiseurs ordinaires venoit à le toucher dans ses momens de *sommeil magnétique*, il en résulteroit pour lui des maux affreux, & par suite un dépôt dans la tête, dont la répercussion, jointe à la fièvre qu'il doit avoir, le mettroit hors d'état de pouvoir guérir à l'époque du 4 Mars de l'année prochaine. En conséquence, je vais prendre toutes les précautions possibles pour que le sieur Dupré soit surveillé de près dans tous ses momens de *sommeil magnétique*, jusqu'à l'époque où il viendra me trouver à Paris. Si aucune contrariété ne vient troubler la suite d'une cure aussi intéressante, je la regarde d'avance comme assurée. A Strasbourg, ce 31 Août 1785. Signé, le MARQUIS DE PUYSEGUR.

« Aujourd'hui 5 Septembre, que le présent dépôt a été porté chez le notaire, je certifie que le *sommeil magnétique* de Dupré a eu lieu samedi dernier, comme il l'avoit annoncé. Signé, le marquis de Puysegur, & ont signé avec moi, comme en ayant été témoins, le comte de Lützelbourg, Landsberg, le baron de Berstett, Schwendt, Flachon de la Jomariere.

« Ce jour'hui cinq Septembre mil sept

cent quatre-vingt-cinq , avant midi , pardevant le notaire royal à *Strasbourg* souffigné , est comparu messire Amand-Marc-Jacques , *marquis de Puyfégur* , colonel au corps royal de l'artillerie , étant à *Strasbourg* , lequel a remis & déposé audit notaire la déclaration ci-dessus des trente-un Août & cinq du courant , dont il a certifié les signatures véritables , requérant ledit notaire de la prendre & recevoir en dépôt au nombre de ses actes , pour en délivrer des expéditions à qui il appartiendra , dont acte. »

Fait , lu , & passé audit *Strasbourg* , les jour , mois , & an susdits , en présence des sieurs Félix *Lex* , avocat , & Louis *Dumont* , praticien , y demeurans , témoins requis , qui ont signé avec le sieur Comparant , & ledit notaire signé à la minute vers lui restée , le *marquis de Puyfégur* , *Lex* , *Dumont* , & *Lacombe* , notaire royal , avec paraphe collationné , signé , LACOMBE. »

Dupré est parti de *Strasbourg* en même tems que moi pour se rendre à *Busancy*. Il y est resté jusqu'au 8 de Décembre , pendant lequel tems il est tombé régulièrement tous les trois jours dans sa crise de *sommeil magnétique*. Comme il étoit alors devenu insensible à l'approche de toute autre personne que moi , sans cependant répondre à qui que ce soit , je lui ai permis , en quittant *Busancy* , d'aller dans son pays en Normandie passer le tems qui reste jusqu'à la fin du mois de Février , époque où il doit

me venir retrouver à Paris. Comme cet homme fait le danger qu'il courroit en manquant au rendez-vous, je ne doute pas qu'il n'y soit exact. Je compte alors engager un notaire & un médecin à se trouver chez moi le 4 Mars à quatre heures du soir, afin de constater avec eux l'accomplissement de sa pressensation.





## C O N C L U S I O N.

J'AI présenté, je crois, dans le cours de ces mémoires & dans les précédens, plus de faits qu'il n'en faut pour persuader ceux qui les liront, de l'existence du *magnétisme animal*, & de son utilité dans le traitement de la plupart des maladies.

Quiconque voudra parcourir avec attention les différens détails des cures qui y sont décrites, ne pourra, je crois, s'empêcher de reconnoître la vérité des faits qui y sont rapportés ; & en y ajoutant la foi qu'ils méritent, sera forcé de convenir que ce nouveau moyen de guérir est infiniment plus simple & plus à la portée de tous les hommes, que tous ceux qu'on a connus jusqu'à ce jour.

J'ai tâché de plus de persuader à tous les hommes qu'ils ont en eux la faculté de magnétiser, & que l'efficacité des traitemens magnétiques est en raison de la *persévérance*, de la *sensibilité*, & de la *bonne volonté des magnétiseurs*.

Tout homme en croissant acquiert la faculté de guérir son semblable, comme il acquiert la faculté de le reproduire. Ces deux facultés sont les résultats de la commiseration & de l'amour, deux sentimens aussi impérieux

l'un que l'autre, & certainement communs à tous les hommes.

Rien ne prouve mieux combien nous nous sommes écartés des loix de la nature, que cet abandon total d'une de nos plus importantes facultés ( 19 ).

Il a certainement existé autrefois des sociétés parmi lesquelles le *magnétisme animal*, cette médecine si facile & si naturelle, a été exercé : mais dans la simplicité des mœurs anciennes, il devoit suffire aux hommes de se laisser aller à l'impulsion de leurs âmes compatissantes, pour opérer des soulagemens prompts & assurés. L'art de guérir, loin d'être une *science*, étoit, pour ainsi dire, un besoin : aussi n'a-t-il pas dû exister plus de regles pour cette opération, que pour toutes les autres actions physiques & de premiere nécessité que nous opérons sans calcul.

Si l'on suppose en effet qu'il a existé une société d'hommes justes & bons, satisfaits, dans toute la plénitude de leur être, des dons immenses que leur prodiguoit la nature, uniquement occupés à jouir de leur bonheur, sans autres soins que celui d'en rendre grâces au créateur ; doués en outre d'une santé inaltérable, dont aucunes passions défordonnées ne venoient troubler la pureté ; n'en conclura-t-on point qu'il ne devoit point alors s'occasionner de chocs destructifs entre eux. Les impulsions naturelles existant dans toute leur force, on devoit y obéir aveuglément, & après l'*amour* & l'*amitié*, c'étoit

certainement la *charité* active , fille de la sensibilité , qui devoit le plus remuer & affecter les âmes. Or l'effet , pour ainsi dire , machinal de ce dernier sentiment étoit précisément ce que nous appellons aujourd'hui *magnétisme animal* , & suffisoit par conséquent pour remédier à toutes les maladies accidentelles , inséparables de l'espece humaine.

Malgré l'éloignement où nous sommes actuellement de ce premier état , si naturel & si heureux ; malgré tous les efforts que nous faisons continuellement pour restreindre & anéantir même quelquefois en nous ces premières impulsions , source du maintien de la vie & des sociétés , nous sommes toujours forcés d'en reconnoître la loi impérieuse. Sans *amour* , point de reproduction ; sans *amitié* , point de consolation dans nos chagrins , & de même sans *sensibilité* , point de guérison assurée dans nos maladies. Ces trois attributs de l'homme sont les seules sources de son existence , & chaque effet bienfaisant en est la suite naturelle. Amour , amitié , sensibilité , quel est l'homme assez malheureux pour méconnoître vos douces inspirations ! Eh ! le bonheur sur la terre est-il donc autre chose que les jouissances que nous procure ces trois sentimens ?

Les hommes , par leur nature physique , devoient donc , en suivant machinalement leurs impulsions naturelles , être parfaitement heureux. De même que tout le reste des animaux , la loi de l'équilibre universel devoit

laisser subsister entre eux une égalité parfaite. La matiere, soumise à des regles, ne pouvoit point se voir déranger par la matiere elle-même. Si donc l'homme seul a pu les contrarier ces regles, bien plus les abandonner, au risque de voir dépérir & s'anéantir même son existence, il faut bien supposer en lui une impulsion capable de vaincre l'ascendant impérieux de ses affections physiques. Quel motif physique peut mener à la destruction de son être physique? Ne nous aveuglons pas; la source des passions défordonnées, tendant à combattre les impulsions de l'amour & de la sensibilité, n'a pu être physique; & depuis l'abandon que nous avons fait de notre faculté de soulager nos semblables, jusqu'au pouvoir que nous avons de nous détruire nous-même à *notre volonté*, il est aisé d'appercevoir une chaîne immense de passions chez les hommes, qui, en prouvant en eux la possession d'une nature bien supérieure à celle des autres êtres, démontre évidemment l'emploi défavantageux qu'ils ont fait d'une liberté qui ne leur avoit été donnée que pour pouvoir s'en servir à ennoblir leurs affections terrestres.

D'après ce que je viens d'exposer, on doit sentir que le pouvoir de guérir par le *magnétisme animal*, est, de même que la végétation, la digestion, la reproduction, &c., un des mysteres de la nature que nous ne devons que reconnoître & admirer, sans espérer pouvoir jamais le bien comprendre ni l'expliquer : car, de même

qu'en parlant d'une plante, nous disons que les sucs de la terre servent à développer son germe, & que, d'encore en encore, ces mêmes sucs la font croître & se fortifier; nous pouvons dire de même, qu'en touchant avec constance & attention un malade que nous voulons soulager, nous lui communiquons une espèce d'esprit recteur, ou de fluide pénétrant, analogue à son germe ou principe vital, qui sert à le renforcer. Ces deux explications assurément, quoique satisfaisantes en apparence, ne nous donnent cependant point à comprendre l'opération de la nature, dont le travail nous échappe sans cesse, pour ne nous laisser appercevoir que des résultats.

Après avoir donc reconnu mon incapacité absolue à expliquer les travaux paisibles de la nature dans l'opération du *magnétisme animal*, j'ai donc dû me borner à être simple observateur des phénomènes que j'ai produits. Lorsque, pour la première fois, j'ai magnétisé un malade, je l'ai vu devenir entre mes mains dans un état qui m'étoit inconnu jusqu'alors. Mon étonnement & ma surprise étoient extrêmes; je m'égarois dans mes réflexions, ou, pour mieux dire, la foule d'idées qui m'obsédoient, m'empêchoient, de m'arrêter à une seule; tantôt croyant me tromper moi-même, & tantôt imaginant que mon malade étoit devenu fou. Mais enfin je continuai à magnétiser le même homme plusieurs jours de suite, & chaque fois j'obtins le même effet : non content de cet

essai, j'essayai ma puissance sur quantité d'autres individus, & en moins de quinze jours j'en trouvai plus d'une vingtaine qui, comme s'ils s'étoient donné le mot, devinrent dans le même état extraordinaire de mon premier malade. Dans l'embarras d'un terme applicable à cet état inconnu pour moi, je l'appellai dans le tems *somnambulisme magnétique*, & alors je me crus fondé à pouvoir assurer, à qui vouloit l'entendre, qu'il étoit possible de rendre les malades *somnambules magnétiques*. Mais comme je ne pus pas expliquer comment l'on devoit *somnambuler*, on n'ajouta aucune foi à ce que j'annonçois, & l'on se moqua de ma crédulité. Je montrai quatre ou cinq *somnambules magnétiques* à Paris; cela ne persuada pas davantage. « Oh! me suis-je dit alors, cessons toute espece de tentatives; je ne puis avoir la prétention de forcer la croyance publique. Ainsi, quoique ce que j'annonce soit une vérité des plus incontestables, je ne m'en ferai certainement pas le martyr. » Je me suis donc borné à faire part à quelques personnes déjà disposées en faveur du *magnétisme*, des diverses expériences que j'avois faites: mes premiers mémoires furent reçus avec indulgence & intérêt par les personnes à qui je les fis passer; & enfin, soit que naturellement on soit plus confiant dans les provinces qu'on ne l'est à Paris, soit que l'on ne s'y croye pas aussi savant, il est de fait qu'on y a eu la simplicité de me croire: bien plus, on a essayé son pouvoir, d'après

d'après ses propres lumieres & les foibles indications que mon plus d'expérience m'avoit fait donner. Qu'en est-il arrivé ? C'est qu'aujourd'hui il n'y a plus guere que Paris dans le royaume où il n'y ait pas une grande quantité de malades *somnambules magnétiques* ; par-tout on obtient les phénomènes & les cures les plus satisfaisantes ; à Paris seul, dans l'apathie la plus grande sur cet objet, on vous dit froidement que le *magnétisme animal* est tombé, qu'on n'en parle plus. Quoi qu'il en soit de l'opposition de la capitale à recevoir une vérité incontestable d'une si grande utilité aux hommes, il n'en est pas moins certain, en dépit même de toutes les académies de France, que le *magnétisme animal* produit des effets marqués sur tous les individus malades, & qu'un de ses principaux effets connus jusqu'à présent, est celui que nous désignons fort improprement sous le nom de *somnambulisme magnétique*.

Lorsqu'un effet quelconque est reconnu, il ne s'agit plus que d'examiner s'il est avantageux ou non de le produire, & certainement il n'y a que l'expérience qui puisse mener à la décision d'une pareille question. Or depuis deux ans passés, toutes celles que j'ai acquises m'ont convaincu de la bonté & de l'excellence du *somnambulisme magnétique* : je crois pouvoir affirmer que tout être malade, susceptible d'entrer dans cet état heureux, & en qui il n'existe pas de destruction partielle, est sûr dès-lors, s'il

*est guidé avec soin*, de recouvrer sa santé première, & que la preuve de son rétablissement complet sera toujours manifestée par son insensibilité aux effets du *magnétisme*.

Au reste, qu'on ne me demande pas l'explication de tous les phénomènes que présente le *somnambulisme magnétique*; ils doivent varier à l'infini, comme tous les êtres susceptibles de le ressentir : la préssensation, la vision, le calcul précis du tems, la connoissance des maladies des autres comme de la sienne propre, le discernement des remèdes & de leur utilité, & tant d'autres facultés que l'homme acquiert dans l'*état magnétique*, ne sont, comme je l'ai déjà dit, que les résultats de diverses sensations particulières aux somnambules, & qui ne peuvent par conséquent être appréciées par des êtres qui ne les ont point éprouvées. Mais je dis plus; quand même je les aurois éprouvées ces sensations, il me seroit tout aussi impossible d'en faire prendre aux autres une juste idée, qu'il me le seroit de donner à un aveugle de naissance l'idée de la sensation des couleurs.

Quelques *somnambules magnétiques* dirigés avec soin, ont, par exemple, la sensation de la durée du tems. Ils annoncent, avec certitude, le terme où cessera tel ou tel effet qu'ils éprouvent; & lorsque ce terme arrive, ils en avertissent à la minute. Je puis bien hasarder une explication sur ce phénomène; mais qui probablement ne le fera pas comprendre davantage.

Si un être magnétique juge aussi pertinemment du tems que doit durer sa maladie, n'est-il pas raisonnable de penser que ce n'est que d'après la connoissance du bien-être qu'il a déjà éprouvé dans ses crises précédentes, joint à la somme de soins qu'il reçoit chaque jour ? Dès-lors ne voilà-t-il pas pour lui une progression géométrique décroissante, dont le premier terme & la différence lui sont connus ? Mais comme un être magnétique ne calcule pas, il faut donc que ce qui pour nous ne seroit que le résultat d'une opération pénible de mathématique, soit pour eux tout simplement une sensation finie ; & si l'on continue avec assiduité ses soins à un malade, si l'on ne porte pas son attention à des objets étrangers à sa santé, si enfin il ne lui arrive aucun accident imprévu ; on doit sentir que ses pronostics sur le terme de sa guérison ne peuvent manquer de se réaliser.

La mine riche en découvertes du *somnambulisme magnétique*, est ouverte aujourd'hui à quiconque voudra y puiser ; déjà de tout côté j'entends raconter des phénomènes nouveaux pour moi. A *Bordeaux* & à *Toulouse*, m'a-t-on dit, il y a deux êtres qui, après avoir été guéris par le passage du *somnambulisme magnétique*, ont conservé en santé la propriété singulière de reconnoître ou sentir les maladies des autres.

Je connois un jeune homme de quatorze ans, qui, après avoir indiqué, dans l'état *magnétique*, une manière quelconque de se toucher lui-même, a eu la faculté, pen-

dant le tems fixé par lui comme terme de sa guérison, de se faire tomber en *crise* tout seul, & de s'en faire sortir de même.

Il y a trois mois que je reçus de M. le *Clerc*, fermier général des domaines de la Lorraine, une lettre dans laquelle il me mandoit ce qui suit :

« J'ai fait tomber en *crise*, il y a quelques jours, une fille qui souffroit depuis long-tems. Je lui ai fait toucher un de mes domestiques, à qui il restoit, à la suite d'une fièvre, des maux de tête considérables. Ma somnambule a dit qu'on pouvoit le guérir avec des fumigations de plantes qu'on trouvoit dans les bois, mais qu'elle seule pouvoit connoître; que, pour qu'elle s'en souvînt après sa sortie de *crise*, il falloit, pendant qu'elle y étoit encore, que je lui touchasse sur la tête à un endroit qu'elle m'indiqua : je l'ai fait. Le lendemain cette fille a été au bois; nous l'y avons suivie. Elle y a cherché fort long-tems, & elle en a rapporté les plantes. On a fait les fumigations à mon homme, & les maux de tête ont disparu. Comment trouvez-vous cette combinaison de se faire toucher sur la tête, pour se ressouvenir, hors de *crise*, des remèdes ordonnés pendant qu'on y étoit? »

La série des phénomènes véritablement merveilleux que l'état de *somnambulisme magnétique* doit produire, ne peut pas, je crois, se calculer. Les propriétés de nos sensations sont à peine reconnues; & qui peut borner

le terme où elles s'arrêtent? Les merveilles de l'Antiquité, les erreurs de la magie, l'art menteur de la forcellerie & de la divination, le pouvoir de donner des visions aux enfans comme aux hommes raisonnables, dont l'esprit est exalté ou prévenu; toutes ces choses, dis-je, ont une base de vérité à laquelle il est impossible aujourd'hui de ne pas croire. De tout tems il a existé des hommes que le hasard des circonstances ou l'organisation fortement prononcée a portés presque machinalement à l'étude de leurs sensations: de là ils n'ont eu qu'un pas jusqu'à la reconnoissance de leur pouvoir. Si l'on joint à cela beaucoup d'ignorance, avec un esprit actif & facile à s'enflammer, on aura des idées justes & reposées de tous ces prétendus inspirés, souvent de très-bonne foi, & qui, de tout tems, ont appuyé de prodiges apparens leurs annonces mensongeres. Je fais bien qu'aujourd'hui encore, si quelqu'un me proposoit, avec l'air du plus grand mystere, de me faire voir *Henri IV*, je m'y refuserois avec effroi, bien certain que si je m'exposois à pareille aventure, je risquerois d'être mis, par une puissance physique plus forte que la mienne, dans un état de désordre pendant lequel je pourrois certainement me figurer en songe les objets qui auroient frappé mon imagination précédemment, & que, conservant, dans l'état naturel, l'idée seule de ma vision, sans celle de l'état par lequel j'aurois passé, je courrois risque de croire fermement à la plus

grande absurdité qu'il soit possible d'imaginer. Que l'on consulte toutes les personnes raisonnables qu'une curiosité inconsiderée a portées à se confier à ces prétendus prophetes, & qu'elles disent, si en sortant des lieux ténébreux où on leur a fait voir des prodiges, elles ne se sont pas trouvées fatiguées, harrassées à l'excès, & quelquefois même dans un désordre très-grand, effet très-simple de l'état convulsif & forcé où il a fallu qu'elles entrent pour que les nerfs exaltés de leur cerveau pussent retracer à leurs ames l'objet de leurs desirs? Il n'en est pas de même à l'égard d'un enfant: la foiblesse de ses organes doit le rendre plus mobile à la volonté d'un homme exercé dans ce genre: aussi est-ce sans effort apparent qu'il doit entrer dans un état soi-disant de divination, qui n'est autre que celui d'une dépendance absolue de tous les caprices de l'être qui le maîtrise.

Au reste il est fort à présumer, comme je l'ai déjà dit, que, dans toutes les illusions de ce genre, prophetes & inspirés sont souvent de bonne foi, & qu'un petit cours de physiologie & de physique expérimentale qu'on les forceroit de suivre avec attention, les corrigeroient bien plus efficacement qu'une persécution, qu'ils regardent comme manque de lumieres spirituelles de la part de ceux qui ne croient pas à leurs rêveries.

Je ne pousserai pas plus loin les apperçus que je pourrois faire touchant les lumieres infinies que l'étude & la pratique du *magné-*

*tisme animal* peut nous procurer. Mon but unique a été de faire envisager ce moyen comme curatif dans la plupart de nos maux, & je crois y avoir réussi. Puisse ce résultat de mes observations entretenir & échauffer la confiance de ceux qui déjà s'occupent avec succès du *magnétisme animal*, & suspendre les préventions mal fondées des destructeurs de cette découverte !

Peut-être qu'un jour les Sciences, parmi nous, se perfectionneront ; peut-être que nos Savans arriveront au point d'admettre des phénomènes & des vérités qu'ils ne peuvent expliquer. Alors il y a lieu d'espérer que l'art de guérir ne sera plus une science : jusques-là tous nos efforts seroient vains pour le persuader. Cette époque, quelque éloignée qu'elle soit, arrivera, nous n'en pouvons douter ; le tems seul l'amenera. En attendant, jouissons tranquillement de nos connoissances anticipées, & qu'au moins chaque magnétiseur devienne à l'avenir le seul & unique médecin de tous les êtres qui l'intéressent & qui se confieront à lui.





## N O T E S.

( 1 ) *D*EVINER la pensée de quelqu'un est fort différent d'agir d'après cette même pensée. Dans ce second cas, *Madeleine* n'étoit pas plus extraordinaire que tous les autres *somnambules magnétiques*, dont le nombre aujourd'hui s'est si fort multiplié. Quoi qu'il en soit, ce phénomène, dans sa simplicité, n'en est pas moins difficile à expliquer.

Il a paru sur cette matière deux ouvrages intéressans & curieux, qui tendent à soulever le voile derrière lequel la nature s'étoit cachée. Le premier de ces ouvrages est l'*Essai sur les Probabilités du Somnambulisme Magnétique*, par M. Fournel, avocat au Parlement. Le but de l'auteur est de familiariser les esprits avec les phénomènes du *somnambulisme magnétique*, en établissant leur analogie avec d'autres phénomènes très-connus & avoués par les médecins & les physiciens. L'autre ouvrage est l'*Essai sur la Théorie du Somnambulisme magnétique*, par M. T. D. M.; c'est une suite naturelle du premier. L'auteur y donne d'excellens aperçus sur l'objet qu'il traite. Par la modestie de son style, il engage plus à penser & à réfléchir avec lui, qu'il ne montre de prétention à soumettre les opinions. Il est à désirer que d'autres bons observateurs nous fassent ainsi part de leurs succès & de leurs réflexions.

( 2 ) Je ne prétends pas donner dans cet exemple une preuve de la spiritualité de l'ame, puisque je ne considère la pensée qu'un objet extérieur détermine en nous, que comme un effet très-matériel d'une impression produite sur les sens. Quant à la liberté de vouloir ou d'agir d'après cette même pensée, c'est une autre opération que je n'expliquerois pas peut-être aussi physiquement..... Mais mon objet, dans ce moment-ci, n'est pas de traiter cette question; mon but est simplement de faire considérer la pensée comme un commencement d'action, comme un mouvement à sa source, lequel est capable de porter une impulsion déterminante sur un *somnambule*, en raison de son plus ou moins de mobilité magnétique.

( 3 ) Pag. 220, lign. 5. Comme ce livre-ci peut être lu par des personnes qui, n'ayant aucune idée du *magnétisme animal*,

auroient néanmoins la bonne foi de chercher à s'éclairer sur son importance, je crois devoir étendre mon idée sur l'utilité accidentelle de l'aimant dans le traitement des maladies.

J'ai dit qu'après le verre, je regardois l'aimant comme un des meilleurs conducteurs du *magnétisme animal*. Dès-lors on doit sentir qu'une baguette aimantée, dans la main d'un homme qui croit soulager un malade par ce moyen, devient tout naturellement conducteur du fluide ou électricité animale, & qu'alors ce malade, sans qu'il s'en doute, peut se trouver magnétisé aussi efficacement que par le magnétiseur le plus éclairé. *Confiance* dans le moyen qu'on emploie, *espérance* de porter soulagement, *attention soutenue* & *attouchement immédiat*, tout enfin se trouve réuni pour opérer l'effet le plus prompt & le plus avantageux. Je ne serois même pas étonné qu'avec beaucoup de constance & d'intérêt pour un malade, on parvint, sans autre moyen, à le guérir de la maladie la plus chronique; mais, je le répète encore, ce ne fera jamais à la vertu particulière de l'aimant qu'on devra attribuer ces succès, mais bien à la main qui, en l'employant *avec la foi la plus aveugle, lui aura communiqué sa vertu sanative.*

(4) On pourroit dire que l'*électricité aérienne* est, à l'*électricité animale*, ce que l'esprit-de-vin est à l'*éther*. Cette dernière substance est, comme l'on sait, la plus pénétrante de toutes les liqueurs que nous connoissons. Si d'une certaine hauteur on laisse tomber en même tems sur sa main une goutte d'éther & une goutte d'esprit-de-vin, la première ne fera éprouver aucune sensation, tandis que la deuxième, venant frapper la main, y restera sensiblement attachée. C'est cette propriété particulière de l'éther de se diviser à l'infini, qui le rend si favorable lorsqu'il est pris intérieurement & avec ménagement. Si la promptitude de ses effets est extrême, c'est que l'éther, étant pour ainsi dire, un des derniers résultats de la nature, est une des substances la plus approchée de l'état du *fluide universel*.

On sent que, si au lieu d'éther on faisoit prendre dans la même circonstance à un malade de l'eau-de-vie ou de l'esprit-de-vin, on occasionneroit en lui un désordre véritable, & qu'avant que la partie éthérée de ces liqueurs eût pu produire un effet avantageux, leur poids & leurs vapeurs grossières auroient troublé toute l'organisation & le cerveau du malade.

Il en est de même de l'*électricité aérienne*. Son action agit bien certainement sur notre système nerveux; mais, de même que dans l'exemple ci-dessus de l'esprit-de-vin, ce n'est que d'une manière extrêmement grossière : les *molécules électriques*, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne peuvent jamais s'unir ni s'assimiler aux nôtres; elles ne produisent qu'un choc ou

un ébranlement plus ou moins considérable, dont l'effet est aussi passager que le son : moins la vibration donnée à nos nerfs aura été forte, & moins le mal que nous en éprouvons sera grand. Mais si l'on répétoit long-tems de suite ces mêmes vibrations, on peut aisément conclure les accidens qui pourroient & devroient en résulter dans tout le système nerveux.

L'électricité animale au contraire, infiniment plus pénétrante que l'électricité aérienne, par son analogie avec notre système, se marie avec nos humeurs, & les vivifie tout le tems que son action dure : loin de s'échapper & de ne laisser après elle qu'une vibration plus ou moins mal-faisante dans nos nerfs, elle s'empare tellement de nos facultés, que nous sommes susceptibles de devenir à son égard ce que les bouteilles de Leyde sont à l'égard de l'électricité aérienne. Et enfin, lorsque nous cessons de ressentir des effets marqués de cette influence bienfaisante, c'est la preuve de l'équilibre le plus parfait dans laquelle nous puissions être avec la nature.

( 5 ) Je ne suis pas de l'avis de plusieurs personnes pratiquant le *magnétisme*, qui croient qu'il est différens moyens de se charger soi-même d'électricité pour agir plus fortement sur un malade, je ne connois du moins aucun moyen pour cela, & je n'ai jamais cru devoir en chercher.

Un magnétiseur n'appauvrit point son *principe vital* lorsqu'il magnétise ; il peut fatiguer ses ressorts en magnétisant trop long-tems ou dans des positions gênantes, comme il se fatigueroit en faisant tout autre exercice quelconque ; mais on auroit tort d'imaginer que c'est aux dépens de son électricité propre qu'il en communique à un malade. On pourroit comparer l'opération magnétique à celle d'une bougie dont la flamme peut en allumer vingt autres, sans rien perdre de son incandescence. Un corps enflammé ne fait autre chose que porter son action sur un autre corps dans lequel le *phlogistique* ou *principe vital* est encore renfermé. Plus ce phlogistique est prêt à s'échapper comme dans une bougie, & en général dans tous les corps peu denses, & dont la cohésion n'est pas très-forte, & plus la flamme s'y manifeste promptement, de même, lorsqu'on magnétise, l'action que l'on porte sur le principe vital d'un malade, le fait d'autant plus réagir, qu'il est prêt à se développer de lui-même ; mais c'est toujours sans que celui du magnétiseur perde rien de sa force & de son activité.

( 6 ) Les anciens avoient l'idée de deux essences dans l'homme, l'une spirituelle, & l'autre matérielle.

L'ancienne théologie des *Hébreux* parloit de l'homme selon ces trois rapports ; *mens*, *anima*, & *corpus*, l'esprit, l'ame, & le corps. Les *Egyptiens* croyoient de même l'homme partagé en trois parties distinctes, en *entendement*, en *ame*, &

en corps terrestre & mortel. Ils regardoient l'entendement comme la partie spirituelle de l'ame ; l'ame , comme le corps subtil & délié dont l'entendement étoit revêtu , & le corps terrestre , comme animé par l'ame , c'est-à-dire , par le corps subtil.

*Pythagore* , qui avoit puisé beaucoup de lumieres chez les Egyptiens , enseignoit que l'ame intelligente étoit revêtuë d'un corps subtil qu'il appelloit *char de l'ame* , lequel faisoit la communication des deux natures. Il prétendoit que cet intermédiaire étoit lumineux , & que , mu par l'ame intelligente , son action pouvoit s'étendre sur toute la nature. Ce *char de l'ame* , cet intermédiaire lumineux de *Pythagore* ressemble beaucoup , ce me semble , à ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom de *magnétisme* ou *électricité animale* , & je doute que le philosophe grec eût pu s'expliquer plus clairement , s'il eût connu les phénomènes nouveaux que cette découverte nous présente.

*Pythagore* ne voyoit que l'homme seul doué d'une ame intelligente & immatérielle , & jugeoit que l'ame sensible ou principe des sensations & de l'instinct chez les animaux , devoit être de même nature que l'ame animale , ou le char subtil de l'ame de l'homme. Ces idées , aussi simples que sublimes , étoient assurément bien contradictoires aux systèmes de la météphysique : aussi est-il très-faux que *Pythagore* ait jamais enseigné cette doctrine de la manière dont les poètes l'ont présentée , & l'on ne trouve aucun vestige de cette idée absurde dans les *Symboles* qui nous restent de lui , ni dans les préceptes que ses disciples ont recueillis , & nous ont laissés comme des précis de sa doctrine.

Je ne fais si nos philosophes d'aujourd'hui ne gagneroient pas beaucoup à retourner à l'école de *Pythagore* , & si nos savans ne trouveroient pas dans ce *char lumineux* , dans cet intermédiaire subtil , le moyen de réunir leurs différens systèmes sur la nature des êtres.

( 7 ) Le rapport continuel qui existe entre l'arbre de *Buzancy* & moi m'est démontré par le fait. L'été dernier , tandis que j'étois à *Strasbourg* , plusieurs malades que j'avois mis précédemment en crise magnétique , continuoient de tomber dans cet état singulier , toutes les fois qu'ils alloient sous son ombrage. Je ne puis me rendre raison de ce phénomène , qu'en assimilant l'état d'un arbre magnétisé à celui d'une barre aimantée , qui , tant qu'elle n'éprouve pas d'altération , conserve sa propriété magnétique , & la manifeste chaque fois qu'on lui oppose un corps en analogie avec elle : de même lorsqu'un arbre est une fois ( si l'on peut s'exprimer ainsi ) aimanté animale , il faut apparemment qu'il conserve de même ses propriétés magnétiques , & qu'il soit susceptible de les manifester à l'approche des êtres déjà magnétisés , en raison des analogies.

Du reste , je ne comprends pas plus ce phénomène dans l'arbre, que je ne le comprends dans l'aimant ; mais je puis certifier qu'il est aussi manifeste dans l'un que dans l'autre.

Quant au tems que doit durer la propriété magnétique d'un arbre, je n'y vois d'autre terme que la mort ou l'oubli total du magnétiseur ; encore devoit-il toujours , à ce que je pense, manifester son influence sur les différens êtres qui, continuant à être malades, en auroient une fois ressenti les effets.

( 8 ) Pour calmer un effet trop violent que le *magnétisme* a produit, c'est encore dans la volonté seule qu'il faut en chercher la puissance. Lorsque je magnétise un malade, je ne fais jamais d'avance l'effet que je vais lui produire ; mais ce dont je suis bien sûr, c'est que mon *action magnétique* doit lui être utile & salutaire. N'ayant aucune raison de préférer un effet plutôt qu'un autre, la sensation de plaisir ou de peine que j'éprouve, est la seule règle de ma conduite. Si je vois, par exemple, que mon action magnétique occasionne des commencemens de spasme, de délire, de convulsion, &c., à coup sûr ces effets me déplaisent & m'affligent, par la raison que mon but éant d'ôter ou de calmer les maux d'un malade, je ne puis me plaire à lui en voir souffrir de nouveaux : alors tout machinalement la volonté que j'ai de faire cesser l'effet violent que j'ai produit radoucit mon attouchement & diminue mon action.

Je ne serois pas étonné, lorsque, par la suite, nous ferons tous d'accord, que la douceur plus ou moins grande des effets magnétiques ne devienne pour les hommes un thermomètre de sensibilité.

Ce n'est pas, comme je l'ai déjà dit, qu'une maladie puisse se guérir sans souffrances ; je pense au contraire qu'elles sont nécessaires : mais je crois en même tems que c'est toujours à la nature seule qu'il appartient de les déterminer. Au commencement d'un traitement, j'appaise toujours les effets qui me blessent & qui me paroissent désordonnés. Depuis que j'ai commencé à magnétiser, je puis affirmer n'avoir jamais laissé prendre de convulsions à aucuns malades, à moins qu'étant devenus *somnambules magnétiques*, ils ne m'aient assuré qu'à telle époque elles leur devenoient nécessaires. Je n'en agis pas de même à l'égard des douleurs simples sans convulsions que je fais ressentir en magnétisant ; cet effet, sur les êtres sur-tout qui ne deviennent point *somnambules*, est ordinairement salutaire, & l'on ne peut trop chercher à l'obtenir. C'est dans ce cas qu'il est toujours avantageux d'augmenter les souffrances d'un malade, jusqu'à un certain degré, par un *attouchement soutenu & fortement déterminé*, pourvu qu'avant de l'abandonner on ait toujours la *volonté de calmer*, le plus possible, l'effet qu'on a produit.

( 9 ) Lorsque les *somnambules magnétiques* ont les sensations bien distinctes, leurs annonces & pronostics sur tout ce qui concerne leur santé, sont toujours de la plus grande vérité. En suivant avec une exactitude scrupuleuse toutes leurs indications, il ne doit jamais y avoir de variations dans l'accomplissement de ce que j'appelle leur *pressensation*. Mais comme il est bien difficile que, dans le cours d'un traitement, il n'y ait pas quelque oubli de la part du magnétiseur, ou quelque indiscretion de la part du magnétisé, il est bien rare d'en voir se terminer, sans que quelque cause seconde ne vienne déranger plus ou moins le premier ordre établi. Au reste, en y remédiant sur le champ, il n'est pas difficile de réparer ce mal passager, & l'on y réussit toujours.

( 10 ) Vers le même tems, *Ribault* fit une autre cure non moins prompte & moins intéressante que celle du petit *Amé*. La nommée *Adélaïde*, femme de chambre de Madame de S., étoit arrivée à *Buzancy* le 29 Avril avec sa maîtresse. Cette femme, depuis quatre mois qu'elle étoit accouchée, se sentoit tourmentée par un humeur de lait qui lui causoit des douleurs dans presque toutes les parties du corps, & principalement dans les seins. *Ribault* lui proposa le 30 de la magnétiser; à quoi elle consentit plutôt par plaisanterie qu'autrement: mais au bout de sept à huit minutes, cette femme tomba, entre les mains de son magnétiseur, dans le *somnambulisme* le plus clair-voyant. Dès cette première séance, elle régla la suite de son traitement; savoir, le premier Mai, il falloit qu'elle fût en crise à midi & y restât pendant deux heures; le deux Mai, depuis deux heures jusqu'à trois, & le 3 Mai, depuis quatre heures jusqu'à cinq. Il falloit avoir soin qu'elle ne mangeât qu'après être sortie de sa crise; & le 4 Mai, on ne devoit plus lui produire aucun effet. A chaque séance, *Adélaïde* indiquoit, d'une manière extrêmement curieuse & intéressante, le travail qui se passoit en elle, & le chemin que le lait parcouroit pour descendre de la tête & des seins. « Je n'aurai pas (ajoutoit-elle alors) d'évacuation dans ce moment-ci; mais dans seize jours, à certaine époque, il me faudra prendre quatre gros de sel de *duobus* dans un bouillon, & tout mon lait partira. » Tout s'est passé en effet absolument comme elle l'avoit indiqué; & depuis ce tems elle est très-bien portante.

( 11 ) Le jeune *Amé*, par la distinction qu'il m'a faite de certains doigts dans la main, est le seul, de tous les *somnambules magnétiques* que j'ai observés, qui m'ait rappelé la théorie des pôles dans l'homme, dont M. *Mesmer* parle dans ses *Aphorismes*. Jusques-là je n'avois jamais eu l'occasion d'en

observer ni d'en reconnoître; & j'avoue que, malgré la soupçon que j'ai de leur existence, je n'y fais jamais attention lorsque je magnétise. De quelle utilité en effet peut être une propriété que la *volonté* d'un magnétiseur peut maîtriser & anéantir sans cesse? Je sens bien que la matiere en général est soumise à des regles auxquelles l'homme, physiquement parlant, doit obéir, comme le reste de la nature: je vois cette obéissance dans l'homme se manifester par toutes les influences qu'il reçoit de l'atmosphère, & de tous les corps qui environnent son être; je reconnoîtrai même, si l'on veut, que ces différentes actions qu'il reçoit ainsi, se communiquant à lui par des pôles, viennent se concentrer dans son équateur, pour ensuite ressortir & circuler en lui par deux points déterminés: mais dans l'effet produit par un acte de ma volonté, je ne vois plus de regle ni de direction prédominante: soit que je touche avec la main ou avec le pied, soit que je n'emploie qu'un simple regard, soit que je n'agisse que par la pensée, de loin comme de près, enfin, je vois toujours les mêmes résultats s'ensuivre. Que deviennent donc alors les loix des pôles, des courans, &c.... Sans doute ces loix existent toujours; je ne veux ni ne puis les détruire; mais bien certainement, puisque, sans y avoir égard, j'agis avec la plus grande force sur la matiere, il faut bien que je les maîtrise ces loix, & les fasse céder à un empire beaucoup plus fort que celui qu'elles exercent. N'est-ce pas ici le lieu de rappeler l'épigraphe de ce livre, dont cette note donne assez l'explication:

*Spiritus intus alit; totamque infusa per artus  
Mens AGITAT MOLEM, & magno se corpore miscet.*

(12) Catherine Vidron a passé par tous les périodes qu'elle avoit annoncés; ses deux saignées lui ont été faites à Paris, étant dans l'état magnétique, par M. Dumont, chirurgien de l'hôpital de la Charité. Celle du pied a été reculée par elle au 5 janvier, à cause de l'époque de ses regles qui ont duré jusqu'au 3. Sa médecine & ses quatre jours de diete l'ont menée jusqu'au 12 du même mois, & depuis ce jour jusqu'au 24, elle a éprouvé les fortes convulsions qu'elle avoit annoncées; savoir, le 12 & le 13, quatre attaques; le 14 & le 15, six attaques, & ainsi de suite, jusqu'à quatorze attaques dans une heure de tems, suivie d'une demi-heure de foiblesse ou de léthargie. Le 25, ses regles se sont manifestées pour la quatrième fois, depuis le commencement de son traitement: elle m'avoit annoncé que, quoique guérie, je pourrois la faire tomber en crise tranquille de *somnambulisme*, tout le tems de son époque; ce qui a eu lieu effectivement jusqu'au 31 Janvier; & le

premier Février, je n'ai plus eu le pouvoir de la mettre dans l'état *magnétique*.

Il est à remarquer que Catherine *Vidron*, dans le cours de son traitement magnétique, a passé successivement par tous les périodes de souffrances qu'elle avoit éprouvées il y a six ans dans une forte maladie, dont probablement elle n'avoit point été bien guérie : maux de tête violens, inflammation à la gorge, point de côté, douleur dans le bras, coliques d'entrailles, & jusqu'à des clous; elle a tout éprouvé successivement. Depuis le 3 Janvier, elle m'avoit ordonné de lui faire passer les nuits dans l'état *magnétique*, afin de faciliter les fortes transpirations qu'elle devoit avoir. En effet, tous les matins à sept heures, lorsqu'elle sortoit de crise, elle se trouvoit ruiſſelante de sueur. Il m'est arrivé une seule fois d'oublier, en rentrant chez moi, de l'aller magnétiser : elle fut toute la nuit dans une agitation extrême, combattue par le désir de venir m'éveiller, & la honte qu'une telle démarche lui inspiroit : le lendemain, j'eus bien de la peine à réparer les accidens que mon oubli avoit causés, & le retard de sa guérison jusqu'au 25 en a été la suite. Dans sa dernière crise du 31, elle m'a ordonné de la magnétiser encore aux heures qui me seroient commodes, jusqu'au 15 Février, m'annonçant que ses sueurs abondantes ne cesseroient que le 7 Février, & que, jusqu'au 15, elle éprouveroit de légers effets. J'ai su d'elle encore que l'époque de ses regles seroit pour le 20 du même mois.

Aujourd'hui, 24 Février, je certifie que tout ce que je viens de détailler a eu son exécution à la lettre, & que Catherine *Vidron* se porte à merveille.

( 13 ) Les *somnambules magnétiques* ne doivent pas tous jours être susceptibles de connoître les maladies des autres : cette propriété n'étant qu'une sensation chez eux, s'affoiblit ou se perfectionne, suivant les états différens dans lesquels ils se trouvent. Tous ceux dont je me suis servi comme médecins, ont éprouvé cette alternative : aussi est-ce avec une réserve infinie que je les questionne sur cet objet. Un *somnambule magnétique* n'est pas toujours médecin ; il peut souvent être très-bon & très-juste dans ses pronostics pour lui-même, & ne rien savoir juger dans les autres. Quelquefois, après avoir eu la propriété de se connoître aux maladies, il peut perdre cette propriété, & ne la recouvrer qu'à certaine époque.

Cette observation est bien nécessaire à méditer par ceux qui ont à conduire des *somnambules magnétiques*. Combien de fois, j'en suis certain, il a dû leur arriver d'être mécontents de leur réponse, & de voir bien des personnes mises en rapport avec eux, s'en retourner peu satisfaites de leur consultation : d'où s'ensuit toujours des doutes fondés

sur la réalité même de l'état de *somnambulisme magnétique*. Hélas ! ce n'est pas aux malades somnambules qu'il faut s'en prendre de toutes les incohérences & absurdités qui se rencontrent souvent dans leurs discours, mais bien aux magnétiseurs, qu'une aveugle curiosité conduit, la plupart du tems, dans leurs expériences. On croit que, parce qu'un être magnétique a eu la facilité de voir ou de juger d'une chose aujourd'hui, il le pourra demain : en conséquence, on appelle des témoins pour juger de l'extrême sagacité de son somnambule. Qu'arrive-t-il souvent ? C'est que l'état de la maladie, qui a varié, a apporté en même tems du changement dans les sensations du somnambule. Néanmoins le magnétiseur veut qu'il parle, qu'il réponde, & son enthousiasme l'aveuglant, il finit par faire céder, sous l'empire de sa volonté, cet être magnétique, qui, par complaisance pour lui, débite une quantité de rêveries.

Mais, dira-t-on, comment croire un mot de ce que disent les *somnambules magnétiques*, s'il leur arrive souvent de se tromper ? A cela je réponds que, sans confiance dans un magnétiseur, il est impossible d'en avoir dans l'être qui lui est soumis. La même raison qui règle la conduite dans l'ordre commun des choses, doit à plus forte raison, la régler dans les opérations magnétiques, où la dépendance des subordonnés est certainement la plus grande que nous connoissons.

L'enthousiasme, l'envie, ou l'intérêt de prouver une chose que l'on a avancée comme certaine, doit nécessairement donner à la volonté une impulsion manifeste, & je me méfierai toujours des résultats que ces sentimens détermineront ; tandis que je mettrai ma confiance ( au risque même d'être trompé tous les jours ) dans l'homme en qui je ne reconnoîtrai que le desir de faire du bien ; car sa volonté alors ne pourra jamais être de me surprendre par des merveilles, ni de me tromper par des apparences.

Pourquoi vouloir avoir des sibylles, des prophètes, des médecins, des oracles, & même des somnambules ? Ce n'est pas là le but tranquille auquel un magnétiseur doit tendre ; il ne doit vouloir que guérir & faire du bien ; les résultats de toute autre volonté ne peuvent être que faux & mensongers : & c'est, je crois, un grand bonheur pour les hommes, d'avoir assez de philosophie pour être en garde contre toutes les chimères qu'a fait enfanter, dans les têtes exaltées, les phénomènes simples & sublimes du *somnambulisme magnétique*.

( 14 ) La suite de l'écrit de *Viclet* est dans mon portefeuille. Si je ne me permets pas d'en publier le contenu, c'est qu'il s'y trouve des choses si extraordinaires & si éloignées de la portée d'un payfan, qu'il me paroît impossible qu'on puisse croire qu'il en soit l'auteur. Ma retenue sur ce sujet n'est pas

la seule que je me fois imposée : sachant combien tout ce qui tient au merveilleux est fait pour éloigner les hommes de la vérité, j'ai soin de tenir secret tout ce qui n'a pas un rapport direct aux maladies des *somnambules magnétiques*. Eh ! n'est-ce pas déjà un phénomène assez difficile à croire que celui de leurs pressentations ? Tout magnétiseur prudent ne devroit pas, ce me semble, parler d'autre chose dans ce moment-ci ? En effet, quelque extraordinaire que soit ce phénomène, c'est, sans contredit, le plus commun & le plus facile à prouver, puisqu'on peut dire, avec vérité, que la pressentation est inhérente à l'état de *somnambulisme magnétique*. C'est en même tems l'accessoire le plus satisfaisant de cet état singulier, puisqu'il tend directement au soulagement de l'humanité. C'est donc par lui seul qu'on peut engager les hommes à croire aux effets du *magnétisme*. Ce premier pas une fois fait, il ne fera plus dangereux de parler ouvertement de tous les autres phénomènes qui se rencontrent souvent dans la suite d'un traitement magnétique, lesquels étant aussi variés & aussi peu constants que le sont les différens degrés de sensibilité par lesquels les *somnambules magnétiques* peuvent passer, ne doivent jamais être rapportés que comme de simples observations absolument étrangères à la conduite qu'on doit tenir à l'égard des malades.

Ce qu'un *somnambule* a fait, vingt autres souvent ne le pourrout répéter, tandis que chacun en particulier manifestera de même d'autres phénomènes qui lui seront propres. Enfin, un magnétiseur doit s'estimer trop heureux si, dans le cours d'un long traitement, il lui arrive (sans qu'il l'ait cherché) un seul événement extraordinaire, fait pour étonner son esprit autant que pour éclairer sa raison.

( 15 ) Si *Violet*, quoique guéri, tomboit encore en *crise magnétique* pour des instans seulement, je crois que sa foiblesse en étoit cause. Il eût sûrement été nécessaire, pour l'affermissement de sa santé, qu'il eût continué à être *magnétisé* quelque tems encore, jusqu'à ce qu'il eût été mené à l'*insensibilité magnétique*, qui, selon mes observations est la seule preuve convaincante d'un parfait rétablissement : mais cet homme avoit les devoirs de sa nouvelle place à remplir ; il étoit tourmenté par l'inquiétude de la perdre, s'il séjournoit trop long-tems chez moi ; toutes ces raisons m'ont déterminé à ne pas le retenir davantage, d'autant qu'il m'avoit assuré, dans l'état *magnétique*, qu'à l'aide du régime qu'il s'étoit prescrit, sa santé s'affermiroit totalement dans le cours de l'hiver.

J'ai eu à *Strasbourg*, l'été passé, un exemple frappant de l'effet du *magnétisme* sur un individu foible, sans autre mal apparent.

M. de *Pont-le-Roy*, officier d'artillerie, fils du lieutenant

général des armées du Roi, portant le même nom, avoit le fièvre & un mal-aîse général, lorsqu'il consentit à se faire *magnétiser*. Au bout de deux ou trois séances, il devint dans l'état du *somnambulisme le plus clair-voyant*; & dès-lors il fut si bien se diriger, qu'en très-peu de tems sa santé s'étoit rétablie. Néanmoins il continuoit toujours à tomber en *crise*; je lui en demandai un jour la raison. « Elle est très-simple, me répondit-il, je suis d'une complexion foible, sans être précisément malade. Je pourrois acquérir un certain bien-être qui me manque. Il en est de moi (je rapporte ses propres expressions) comme d'un homme avec une fortune honnête, qui sentiroit la possibilité de l'augmenter. Je ne pourrai jamais devenir aussi robuste qu'un homme mieux constitué que moi; mais enfin il est des perfections relatives; & jusqu'à ce que j'aie acquis celle dont je suis susceptible, vous pourrez toujours me mettre en *crise*. »

Le tems des *semestres*, joint au desir qu'il avoit de retourner à *Saint-Germain* auprès de sa famille, ne m'a pas permis de continuer à le *magnétiser*. Néanmoins il est aujourd'hui en aussi bonne santé que sa complexion peut le permettre.

Comme la maladie de M. de Pont-le-Roy n'étoit pas bien inquiétante, je me permettois souvent, lorsqu'il étoit en *crise*, de lui faire des questions sur le *magnétisme* & sur l'état de *somnambulisme*: ses réponses étoient aussi claires qu'intéressantes, & faites pour répandre les plus grandes lumières sur cet état singulier.

Un jour, entr'autres, que je prononçois devant lui le mot de *somnambulisme*: « Pourquoi, me demanda-t-il, désignez-vous ainsi l'état où je suis? Le mot de *somnambulisme* porte avec lui l'idée de sommeil, & certainement je ne dors pas.... Il faudroit ajouta-t-il dans le cours de notre conversation, trouver un mot composé, qui exprimât les diverses sensations que j'éprouve. D'abord un état de calme & de bonheur qui se sent mieux qu'il ne peut se rendre; ensuite, un oubli total de toute affection étrangère à mon bien être; troisièmement, un *rapport intime* avec vous; mais si *intime*, que je ne le distingue pas plus particulièrement dans une partie de mon corps que dans une autre; & en quatrième lieu, une *connoissance parfaite* de moi-même. A l'aide du *grec* ou du *latin*, vous pourriez composer un mot; mais, m'ajoutoit-il, tous les mots possibles ne vous donneroient jamais qu'un bien foible aperçu de tout ce que j'éprouve. Il faut être dans l'état où je suis, pour savoir l'apprécier. »

Des *somnambules* comme M. de Pont-le-Roy sont bien intéressans à rencontrer; mais ils sont rares, & c'est à tort qu'on voudroit exiger de tous les malades des lumières & des réponses aussi satisfaisantes. C'est à la nature à nous manifester ses secrets, & notre devoir est de les observer avec

circonspection, & de ne jamais chercher indiscretement à les dévoiler. On court le risque, en voulant forcer les facultés d'un être magnétique peu intelligent, de détraquer sa tête, & de finir par le rendre imbécille ou fou pour le reste de ses jours.

(16) On doit entendre, par le mot *symptomatique*, les symptômes qui caractérisent telle ou telle maladie. C'est ainsi que je dirois que la *migraine* est communément le *symptôme symptomatique* d'une foiblesse dans les nerfs de l'estomac, qui, presque tous, correspondent avec ceux du cerveau; & lorsqu'en magnétisant un homme sujet à cette incommodité, je lui procurerai des *spasmes* ou des *tiraillemens* passagers d'estomac; j'appellerai ces effets des *symptômes critiques*, c'est-à-dire, symptômes caractérisant un effet curatif dans la partie où réside le siege de son mal. Toutes les *crises* produites par le *magnétisme animal* bien administré, sont de ce nombre.

(17) Parmi quantité de *phénomènes* qui se présentent sans cesse à nous, & auxquels nous ne faisons pas une attention suffisante, j'ai eu lieu, par exemple, d'en observer un, déjà bien connu autant qu'il est commun, & dont jusqu'ici, on ne s'est pas rendu raison d'une manière satisfaisante; je veux parler de cet attrait qu'ont en général tous les hommes pour le pays où ils ont pris naissance, & où surtout ils ont passé leur enfance. Les médecins ont appelé *antholochie* ce que tout le monde connoît sous le nom de *maladie du pays*. Un observateur impartial ne peut se tromper aux symptômes symptomatiques de cette maladie: gonflement œdémateux dans le bas ventre & dans les parties inférieures du corps, fièvre lente, serrement d'estomac continu, & une tristesse que rien ne peut vaincre. Combien il y a de victimes de cette cruelle maladie, qu'aucun remède de la médecine ordinaire ne peut guérir! Est-ce à l'imagination affectée qu'il faut rapporter le principe d'un mal physique aussi dangereux? Et d'après cette supposition, est-ce aussi sur l'imagination seule du malade qu'il faut travailler pour empêcher sa mort inévitable? Cette question va je crois, être résolue suffisamment par l'exemple suivant, & l'on en conclura, je pense, que si l'imagination d'un homme attaqué de la *maladie du pays* vient à s'affecter d'une manière si amère & si douloureuse, ce n'est que par une suite naturelle des maux physiques & véritables que tout son être éprouve loin d'un *aimant* impérieux, qui tend à l'attirer sans cesse vers lui.

Le nommé *Lecompte*, dit *Lavallée*, jeune homme de vingt ans, fils du maître-d'hôtel de M. le prince d'Beauveau, étoit, depuis deux ans, soldat dans le régiment de Foix. Des étourderies de jeunes gens avoient plutôt déterminé son

engagement, que sa vocation véritable. Il y avoit un mois environ que ce jeune homme avoit la fièvre, lorsque M. *Fribeau*, chirurgien-major de son régiment, l'amena chez moi pour être *magnétisé*. Mon valet de chambre, dès la première fois, le rendit *somnambule magnétique*, & dès-lors il fut rendre compte de sa maladie, & donner les moyens de la guérir. Pendant plus de quinze jours, toutes ses *pressensations* s'accomplissoient à la lettre, & je m'attendois à voir cesser promptement son *somnambulisme* avec sa maladie, quand un jour nous le vîmes fondre en larmes dans l'état *magnétique*. Étonné de cette transition subite, *Ribault* lui en demanda la raison. « Hélas ! répondit-il en sanglotant, je fais tout ce que je puis pour guérir, mais je vois aujourd'hui que cela est impossible. La fièvre ne me quittera plus désormais ; je ne pourrai plus rien *pressentir*, & vous ne pourrez m'empêcher de mourir. » Nous ne pûmes savoir de lui rien de plus détaillé ce jour-là. « C'est un malheur, répétoit-il souvent, auquel vous ne pouvez remédier. »

Le lendemain, je me mis en rapport avec lui, & enfin, tant dans cette séance que dans plusieurs autres, il m'apprit que le chagrin étoit la cause de sa maladie ; que le seul moyen de le sauver, étoit de le faire partir le plutôt possible pour retourner auprès de son père ; que la fièvre ne le quitteroit qu'à la porte de Paris. Il ajouta que le *magnétisme* le soutenoit un peu, diminueoit ses maux de tête ; mais que la fièvre & le dépérissement iroit toujours en augmentant ; qu'au bout de dix-huit à vingt jours, il ne seroit plus susceptible de tomber en *crise* ; qu'alors n'ayant plus la force de se soutenir, il faudroit le porter à l'hôpital, où il finiroit ses jours, après un mois de dépérissement continu.

La confiance aux effets comme aux résultats du *magnétisme animal* n'étoit point alors à *Strasbourg* aussi établie qu'elle y est aujourd'hui. D'après cela, on doit bien s'imaginer avec quelle froideur on reçut alors mes demandes, & avec quelle ironie l'on écouta mes plaintes. J'avois le cœur navré toutes les fois que je voyois le jeune *Lecompte* dans l'état *magnétique*, qui alors me répétoit le nombre de jours qu'il avoit encore à espérer de pouvoir guérir. Enfin, quoique plusieurs chirurgiens de l'hôpital militaire & autres eussent certifié l'état de danger dans lequel étoit mon malade, néanmoins il en étoit réduit à neuf jours d'espérance, que je n'avois pas encore celle de le voir partir pour Paris. Dans cette perplexité, j'avois pris le parti de faire venir un notaire pour recevoir sa déclaration dans l'état *magnétique*, & j'avois instruit tout le monde de cette démarche. J'allois faire cesser tous les soins que mes gens & moi rendions à ce jeune homme, quand on vint m'annoncer qu'il auroit la permission de partir. Il fallut attendre encore un jour jusqu'à la signature de son congé, & dès le même soir je le fis sortir à pied de *Strasbourg*, pour attendre la diligence à deux ou trois lieues de cette ville.

La lettre que *Lecompte* m'a écrite à son arrivée à Paris ; suffira mieux que mes réflexions pour classer les idées sur la nature de sa maladie. Si l'on fait attention au nombre de jours qu'il a mis à faire son voyage , on pourra juger de l'état de foiblesse & d'anéantissement dans lequel il étoit lorsqu'il obtint la permission de partir.

Paris , ce 7 Sep. 1785.

« MONSIEUR ,

» Je prends la liberté , &c. . . . . Ce qui m'a re-  
 » tardé dans mon voyage , je vais vous en faire le détail,  
 » Au sortir de *Strasbourg* , la joie & le contentement se font  
 » si fort emparés de moi , qu'ils m'ont causé une grande  
 » foiblesse & un grand battement de cœur ; ce qui fait que  
 » je n'ai pu faire que deux lieues pour attrapper le coucher  
 » avec grande peine. De là , j'ai pris la diligence , comme je  
 » le croyois , le dimanche ; cela m'a rendu encore bien plus  
 » mal , car j'ai été obligé de la laisser repartir le lendemain de  
 » son premier coucher , qui étoit à *Blamont* , & moi , de  
 » rester à l'auberge l'espace de quatre jours. Après ce tems ,  
 » les forces m'ont repris. Je n'ai pas voulu prendre da-  
 » vantage de voiture , crainte d'éprouver le même désagré-  
 » ment. J'ai continué mon voyage jusqu'à Nancy : étant un  
 » peu fatigué , non faute de courage , mais par le désagré-  
 » ment que j'ai éprouvé de la voiture , j'y ai resté l'es-  
 » pace de trois jours. Etant un peu délassé , je me suis senti  
 » beaucoup de force , malgré que ma fièvre me tenoit tous  
 » les jours : je me suis remis en route de pied jusqu'à  
 » Paris , sans faire grande journée. En y entrant , il m'a  
 » pris un saisissement de joie qui m'a retourné tous les sens ,  
 » & dès ce moment je me suis senti beaucoup plus de  
 » force , & un petit accès de fièvre qui m'a tenu très-peu  
 » de tems ; & depuis ce jour , je suis encore en l'attendant.  
 » Je vous prie , &c. . . . . »

Le jeune *Lecompte* , que j'ai vu deux fois depuis mon retour à Paris , m'a dit qu'il continuoit à se très - bien porter. Comme il demeure à l'hôtel de *M. le prince de Beauveau* , il est aisé de constater les faits que je viens de rapporter.

( 18 ) *M. le comte Louis de Rieux* , en indiquant , dans l'état magnétique , des numéros pour la loterie , n'a fait , comme on a pu le remarquer , que céder aux instances de *M. son pere* ; aucune notion particulière n'a décidé son choix , l'acte de complaisance qu'il a fait dans cette occasion , étoit aussi simple , que celui qu'il a répété dans son état naturel ,

en indiquant cinq autres numéros différens des premiers. On pense bien que le tirage d'ensuite n'a réalisé aucune de ses indications.

J'insiste sur ce fait avec d'autant plus de plaisir, qu'il peut servir de preuve à ce que j'ai répété déjà bien des fois, que, hors de la sphere des sensations particulieres des êtres *magnétiques* & de celles des êtres avec lesquels ils sont en *rappart*, il n'y a aucun fond à faire sur toutes les réponses que des questions indiscrettes peuvent leur suggérer. J'ai eu des malades qui, dans l'état de *somnambulisme magnétique*, étoient assez mobiles pour répondre a ma simple pensée : *Victor, Joly, Violet, Catherine Vidron, &c.*, étoient de ce nombre. Si j'eusse voulu tromper quelqu'un par leur moyen, & renouveler les anciennes erreurs des oracles & des sibylles, rien ne m'auroit été plus facile : dès lors, sans leur parler, j'aurois pu dicter leurs réponses (avec une baguette à la main, si j'eusse voulu, pour mieux fixer ma-volonté & me servir de conducteurs) & les faire passer pour de nouveaux Pythonistes, tandis que je n'aurois fait, dans tout cela, qu'un simple abus de ma puissance physique, pour forcer mes malades à un acte de complaisance auquel ils auroient d'autant moins résisté, qu'ils étoient plus simples & plus confians en moi.

C'est de cette maniere que j'entends fort bien comment un magnétiseur fort enthousiaste a pu croire qu'un *somnambule magnétique* avoit vu des hommes & des vaisseaux dans la lune; tandis qu'il n'avoit vu que les folles idées que son magnétiseur avoit dans la tête.

La connoissance de nous-mêmes & l'étude de nos sensations, voilà à quoi peut nous mener la découverte du *somnambulisme magnétique*, & le but où nous devons tendre, après celui de soulager l'humanité souffrante. Cette tâche est difficile à remplir; mais pour avoir des résultats certains, il faut, je le répète, que le premier desir d'un magnétiseur soit toujours de guérir son malade, & que la premiere connoissance d'un être magnétique soit celle de sa maladie, & des moyens à employer pour avancer sa guérison, dont, par suite, il doit connoître le terme. J'avoue que, sans cette premiere donnée, il m'est impossible d'ajouter aucune confiance à tous les dires des *somnambules magnétiques*.

( 19 ) L'effet salutaire d'un attouchement immédiat, quand la volonté est dirigée vers le bien-être d'un malade, est si manifeste, que quantité de personnes, lorsqu'elles y réfléchiront, reconnoîtront l'avoir procuré souvent sans réflexions. Combien de meres tendres ont machinalement sauvé la vie à leurs enfans, en les serrant avec sensibilité contre leur sein, dans des momens de souffrances imprévues ! Combien la présence d'une personne que l'on aime apporte de calme & de douceur dans les maux qu'on éprouve ! Je suis sûr que, science

Et expérience à part, il ne peut être indifférent d'être soigné dans nos maladies par un médecin & une garde qui nous portent affection.

Plusieurs officiers de cavalerie m'ont conté un fait qui m'a frappé, par l'analogie que j'y ai trouvé avec toutes mes observations. Lorsque dans un régiment, on voit un cheval dépérir, sans cause apparente de maladie, il est d'usage de le changer de cavalier. Tel homme, par l'affection qu'il porte à son cheval, entretient en lui, par le pansement, l'embonpoint & la santé; tandis qu'entre les mains d'un autre le même cheval eût tombé dans la maigreur & le dépérissement. Si ce fait est vrai, comme j'ai lieu de n'en pouvoir douter, on en conclura nécessairement que l'affection des êtres qui nous entourent habituellement, devient aussi utile à notre santé qu'à notre bonheur.



---

*POST-SCRIPTUM.*

**D**EPUIS le 8 de Décembre 1785, jour où *Dupré* avoit quitté *Buzancy*, je n'avois pas reçu de ses nouvelles. Ne pouvant me méfier de son exactitude à venir me trouver, je n'avois fait aucune démarche auprès de lui, & je l'attendois avec confiance pour la fin du mois de Février, quand, le 12 du même mois, je reçus une lettre de lui, par laquelle il me mandoit qu'il lui seroit impossible de se rendre à *Paris* à l'époque que je lui avois fixée. J'écrivis aussi-tôt au curé de sa paroisse, au *Bolhard*, près de *Rouen*, ainsi qu'à *M. le Chevalier de Boniface*, dont il se réclamoit, pour les engager, par les raisons les plus fortes, à m'envoyer *Dupré* le plutôt possible. Ces Messieurs ont tellement répondu à mes instances, que le lundi 20 Février *Dupré* est arrivé à *Paris*. Sur les premières questions que je lui ai faites sur sa santé, il m'a répondu qu'il avoit beaucoup souffert depuis qu'il m'avoit quitté; qu'il avoit eu la fièvre le mois d'au-paravant, dont à la suite il lui étoit resté des ampoules sur tout le corps, dont à peine il étoit guéri; que sa peau s'étoit renouvelée entièrement, & que du reste il étoit toujours dans le même état, c'est-à-dire, sujet à ses crises périodiques tous les trois jours à quatre

heures du soir. Comme le lendemain mardi 21 étoit justement le jour de son accident, je remis à quatre heures du soir à prendre de lui-même, dans sa *crise magnétique*, des renseignements plus certains.

Sa première réponse, sur l'état de sa santé, fut qu'il étoit bien malade & bien près de sa mort; que j'allois, en le magnétisant, hâter en lui une crise définitive, dont il auroit de la peine à se tirer, mais qui termineroit sa maladie, s'il avoit la force de la vaincre.

— Est-ce que vous ne croyez pas toujours, lui demandai-je, avoir la fièvre chaude le 4 de Mars. — Non, me répondit-il, tout est dérangé. — Et alors il me conta que, dans son voyage de *Buzancy* au *Bolhard*, il s'étoit arrêté à *Beauvais*; que son accident lui avoit pris dans cette ville au milieu de la rue; qu'alors on l'avoit beaucoup tourmenté pour le faire revenir à lui; que, n'y pouvant réussir, on l'avoit transporté à l'hôpital militaire, où on lui avoit fait avaler, par trois fois, des élixirs & des drogues contraires à son état; que son estomac en avoit été brûlé, & que le dérangement de sa maladie, les souffrances qu'il avoit eues, & l'avancement de sa fièvre chaude, avoient été les suites de ce mauvais traitement. Je lui demandai alors de m'indiquer quelques moyens pour réparer le mal qu'on lui avoit fait. « Vous n'y pourrez parvenir entièrement, me répondit-il.... laissez-moi tranquille dans ce moment-ci. Je sortirai de crise tout seul comme à l'ordinaire; une demi-heure après mon réveil, il faut

que vous me remettiez dans l'état où je suis , & je pourrai alors mieux voir ma situation , & vous dire ce qu'il faudra faire. »

Vers cinq heures & demie je l'ai donc mis en crise , & j'ai su de lui que le lendemain il tomberoit quatre fois dans ses accidens ; qu'il s'y joindroit des convulsions ; que je ne devois le magnétiser qu'au quatrième accès ; qu'ensuite il en auroit un cinquième le jeudi matin , pendant lequel il n'auroit pas besoin de mes soins ; qu'à midi , le même jour , je le magnétiserois pour la dernière fois , sans pouvoir parvenir à le faire tomber en crise , & qu'alors il seroit aussi bien rétabli qu'il étoit possible. Je lui demandai s'il n'y auroit pas moyen de guérir entièrement son estomac. « Non , me répondit-il , j'en souffrirai le reste de mes jours ; le traitement qu'on m'a fait à *Beauvais* me l'a brûlé , & aucun remède ne peut me soulager. » Il m'ajouta que sa vie ne seroit pas bien longue , & il m'en désigna le terme , ainsi que la révolution qui l'annonceroit.

Le lendemain jeudi , j'exécutai ponctuellement ses indications , & je ne pus le faire entrer dans l'état *magnétique* : l'effet qu'il ressentit fut passager. Au bout d'une demi-heure , n'éprouvant plus rien , je le laissai tranquille. Depuis lors il est resté une huitaine de jours à *Paris* , sans éprouver aucun accident , seulement des douleurs d'estomac passagères , & il est reparti pour

son pays ; où peut-être la tranquillité dont  
il va jouir , démentira les pronostics fâ-  
cheux qu'il ignore avoir portés sur son état,

*Volonté active vers le bien ;*

*Croyance ferme en sa puissance ;*

*Confiance entière en l'employans ;*

**F I N.**